

**Guerres Du
Monde Émergé
3 - Un Nouveau
Règne**

Licia Troisi

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Licia Troisi

GUERRES DU
MONDE
ÉMERGÉ

LIVRE III

Licia Troisi

Guerres du monde émergé

Livre III. Un nouveau règne

Traduit de l'italien par Agathe Sanz



À mes parents.

*You could be my unintended
Choice to live my life extended.
Muse, Unintended.*

J'ai peur. Je viens juste de terminer de préparer mes affaires. Le sac est prêt, sur le lit. À l'intérieur, tous les livres que je crois pouvoir m'être utiles ; et puis, des fioles, des flacons et le nécessaire pour les enchantements. Le silence est si fort qu'il me fait mal aux oreilles.

J'ai pris une étrange décision. Ce n'est pas de moi. Peut-être me suis-je trompée. Je suis Theana, magicienne à la cour. L'élève de Folwar, enfin, la deuxième après Lonerin. Pourquoi me suis-je donc engagée à parcourir le Monde Émergé aux côtés d'une tueuse déterminée à assassiner le roi de la Terre du Soleil ?

C'est une fille assez petite. Elle a des cheveux châtain coupés court et des yeux très sombres. Elle n'est pas particulièrement belle. Elle s'appelle Doubhée. Je sais qu'elle a fait partie de cette secte qui tue au nom de Thenaar, mon dieu, en prétendant que c'est pour obéir à sa volonté. D'après ce que j'ai compris, la Guilde l'a attirée à elle par trahison en lui lançant une malédiction. Il s'agit d'un sceau qui fait croître la partie la plus obscure d'elle-même, en exaltant sa soif de sang et de vengeance. Ils l'ont piégée en lui faisant croire qu'ils étaient les seuls à pouvoir la guérir. Mais en réalité, le sceau ne peut être brisé que par le magicien qui l'a imposé.

Bien que son sort soit terrible, je n'éprouve aucune pitié pour elle. J'ai beau m'efforcer de comprendre ses raisons et sa douleur, je n'arrive pas à ressentir la moindre compassion à son égard. Et je ne m'en sens même pas coupable. Peut-être suis-je une personne mesquine ? Peut-être suis-je méchante, au fond...

La vraie raison, c'est qu'il y a un homme entre nous : Lonerin. Elle l'a connu alors qu'elle était encore dans la Guilde. Lui y était en mission pour le Conseil des Eaux. Nous avons été informés que le roi de la Terre du Soleil, Dohor, avait noué un pacte secret avec les hérétiques de ce culte. Ce qui expliquerait d'ailleurs que ce dernier ait réussi à conquérir seul presque toutes les terres de Monde Émergé. Lonerin s'est porté volontaire pour infiltrer la secte, et sous prétexte qu'il venait de la Terre de la Nuit et qu'il connaissait bien les usages du lieu, il a réussi à se faire confier cette mission. Il est allé là-bas en se faisant passer pour un Postulant, l'un de ces nombreux désespérés qui vont offrir leur vie au temple de la secte des

Assassins pour obtenir une grâce de leur dieu. Je le connais tellement, mon Lonerin, que cela me fait mal au cœur de penser à la véritable raison qui l'a poussé à le faire. Nous ne sommes que deux au Conseil des Eaux à connaître la vérité. Il l'a fait pour sa mère. La pauvre femme s'est sacrifiée à Thenaar pour qu'il guérisse son fils de la fièvre rouge. Depuis ce jour, le désir de vengeance n'a jamais quitté son cœur. Il me suffit de le regarder dans les yeux pour m'en convaincre.

Lonerin et Doubhée se sont rencontrés là, dans la Maison, la base souterraine de la Guilde. Ils ont conclu un pacte : elle enquêtait pour lui, et lui cherchait un moyen de la délivrer du sceau. Ils se sont enfuis ensemble après avoir découvert que les hérétiques voulaient ramener à la vie Aster, le Tyran qui, quarante ans plus tôt, régnait sur tout le Monde Émergé. La Guilde le considère comme un messie, le seul qui puisse instaurer ce règne de sang et de mort auquel la secte aspire depuis toujours. L'âme d'Aster est à présent suspendue entre le monde des morts et celui des vivants, dans un lieu secret caché dans les entrailles de la Maison. La secte veut l'insuffler dans le corps le plus adapté à la recevoir : celui d'un demi-elfe comme lui. Et à notre connaissance, l'unique demi-elfe encore en vie dans le Monde Émergé était le fils de Nihal et Sennar.

Quelque chose s'agite en moi quand je pense au voyage de retour de Doubhée et de Lonerin jusqu'ici, à eux deux ensemble, à eux deux échappant à la mort en s'appuyant l'un sur l'autre. C'est à ce moment-là que tout a commencé. Lorsque nous nous sommes revus à Laodaméa, Lonerin avait changé. Avant de partir, il m'avait embrassée. À son retour, au contraire, il n'avait plus d'yeux que pour elle.

Si cela s'était arrêté là, peut-être que cela ne m'aurait pas autant blessée. Si Doubhée avait disparu après ce voyage, si elle était retournée aux ténèbres qui l'avaient vomie, peut-être aurais-je réussi à oublier. Malheureusement, cela ne s'est pas passé ainsi.

Lorsque Lonerin a mis le Conseil des Eaux au courant de ce qu'il avait découvert, celui-ci a décidé de consulter Sennar, le magicien qui avait vaincu Aster la première fois aux côtés de Nihal, la demi-elfe. Le Conseil était convaincu que lui seul pouvait trouver un moyen de renvoyer le Tyran dans le monde des Morts.

Lonerin s'est tout de suite proposé pour cette nouvelle mission. Savoir qu'il remettait à nouveau sa vie en jeu m'a fait mal. En le voyant si sûr de lui, j'ai compris qu'un abysse nous séparait pour toujours. Il est tout pour moi, mais apparemment je n'ai jamais été pour lui qu'une camarade d'études, rien de plus. Une fille dont la vie est confinée entre les murs du palais royal.

Le pire a été d'apprendre que Doubhée l'accompagnerait pour demander à Sennar s'il connaissait une manière de la libérer du sceau. Je me suis

sentie alors terriblement impuissante. J'étais en train de perdre Lonerin pour toujours, tout cela à cause de cette fille.

C'est ainsi que, pendant qu'Ido partait à la recherche du fils de Nihal et Sennar, j'ai vu à nouveau Lonerin franchir cette porte, peut-être pour ne plus revenir.

Je ne comprends pas. Je ne comprends pas ce qu'elle a de plus que moi, ni pourquoi il l'a suivie ni pourquoi je n'ai pas été capable de le garder près de moi. Peut-être est-ce pour cela que je me suis décidée à partir.

Je ne sais pas ce qui s'est passé entre eux durant ce voyage. Ils ont traversé les Terres Inconnues, vudes lieux obscurs et mystérieux, ils ont échappé aux Assassins que la Guilde avait lancés à leurs trousses. Peut-être est-ce cela qui les a unis ? Ou peut-être est-ce ce que je préfère penser, et qu'en réalité il y a eu bien plus entre eux. La façon dont ils se regardent, dont ils se touchent, leur intimité me glace. Je suis une naïve, je l'ai toujours été. Elle a réussi en deux mois là où j'ai échoué pendant des années.

Le Conseil s'est réuni une nouvelle fois. Ido est revenu avec San, le petit-fils de Nihal et Sennar. C'était lui la véritable cible de la Guilde. Un étrange petit garçon aux pouvoirs inquiétants. Je l'ai senti dès que je l'ai touché la première fois. Le jour où je les ai sauvés. Le gnome avait été empoisonné par l'épée de Learco, le fils de Dohor, après avoir réussi à enlever San à un Assassin de la Guilde, Sherva. Celui-là même qui avait kidnappé le petit-fils de Sennar, et qui l'avait arraché à son monde après avoir tué ses parents. C'est lorsque j'ai secouru Ido que j'ai utilisé pour la première fois mes pouvoirs de prêtresse. Ça m'a fait bizarre. Je me suis sentie enfin utile. J'avais peur, et mes mains tremblaient, mais finalement, ça a été gratifiant. Peut-être est-ce de là qu'est vraiment née ma décision.

Quoi qu'il en soit, Ido s'occupera de mettre San en sécurité, tandis que Lonerin repartira en mission avec Sennar pour chercher le talisman du Pouvoir, le seul objet, selon le vieux magicien, capable de libérer l'esprit d'Aster. C'est le même que celui qu'a utilisé Nihal autrefois pour le vaincre.

Mais cette fois, je ne resterai pas à attendre. C'est cette décision qui me terrifie, qui me fait trembler les mains et le cœur. Je ne peux plus attendre tranquillement son retour ici, je dois faire quelque chose.

J'ai décidé de partir avec Doubhée. Sennar lui a expliqué comment faire pour se libérer du sceau. En réalité, la malédiction ne lui était pas adressée à elle, mais à Dohor. Elle était liée à certains documents qu'elle avait volés pour le compte du roi. Elle doit maintenant retrouver au moins un fragment de ces documents et l'utiliser dans un rituel magique assez complexe, mais que je suis en mesure d'exécuter. Ensuite, elle devra tuer Dohor, et elle sera libre.

N'importe quel autre magicien pouvait l'accompagner. Lonerin, peut-être,

mais c'est moi qui le ferai.

Je ne sais pas pourquoi. Maintenant que je suis seule, je n'arrive même plus à reconstituer l'enchaînement précis d'idées qui m'a conduite à lui dire que je l'aiderai. Je me moque qu'elle se sauve ou pas. Son destin m'est indifférent. Peut-être même qu'au fond je la hais. Mais j'en ai assez de cette existence. J'ai toujours vécu ici, au palais, et en réalité je n'ai jamais vraiment utilisé ma magie. Je me suis contentée d'admirer les exploits de Lonerin. Je l'ai aimé, mais il n'a pas voulu de moi. Il est temps de dire stop. De changer. D'accomplir quelque chose qui ne correspond pas à ma nature, mais que je me sens tenue de faire.

J'irai donc avec Doubhée. Je l'aiderai à tuer cet homme. Je me servirai de ma magie dans un but inconcevable.

Je voudrais avoir la force de retenir mes larmes. Je voudrais ne plus penser à Lonerin, à la façon dont il m'a saluée tout à l'heure, aux paroles par lesquelles il m'a demandé de ne pas partir, à ce baiser qui me brûle encore, là, sur le front. Il doit disparaître de ma vie, il ne doit plus exister pour moi. C'est sa faute si je n'ai rien fait pendant toutes ces années. C'est sa faute si je n'ai pas grandi, si je n'ai pas trouvé mon chemin. Cette mission effacera tous les sentiments que j'ai éprouvés pour lui. Et à la fin, je serai libre.

Je dois me réveiller tôt demain. Le palais royal de la Terre du Soleil se trouve à plusieurs lieues d'ici.

PREMIÈRE PARTIE

Learco a été présenté au peuple. Son père l'a soulevé au-dessus de la foule du haut du balcon de sa chambre, et un long cri de joie l'a accueilli. En entendant la clameur du peuple, la reine, étendue dans son lit, s'est caché la tête sous son oreiller.

Je croyais vraiment que, malgré tout, ce fils lui redonnerait une raison de vivre. Certes, il était le fruit d'un acte de violence, mais il était tout de même la chair de sa chair. Je me trompais. Sulana a refusé son fils. Elle n'a voulu ni le voir ni l'allaiter.

Je comprends que la mort du premier Learco soit une blessure qui ne guérira jamais. C'était un enfant si adorable... Les dieux lui ont infligé le pire des destins, il a succombé à la fièvre rouge... On ne devrait jamais survivre à ses enfants, jamais.

Ce soir, pourtant, je ne peux m'empêcher de penser au nouveau petit prince. Né de parents qui se haïssent, rejeté par sa mère. Quel peut être son avenir ?

De nouvelles ombres, toujours plus épaisses, s'accumulent sur ce royaume. Dohor, sois maudit. Puisse la mort t'accompagner, quoi que tu fasses.

EXTRAIT DU JOURNAL INTIME DE SIBILLE,
DAME DE COMPAGNIE DE LA REINE SULANA

Doubhée et Theana

Lvillage était désert. L'odeur âcre de la fumée prenait à la gorge et enveloppait tout dans un brouillard spectral. Des carcasses d'animaux carbonisées gisaient sur les bords de la route.

Theana était immobile, la main sur la bouche et les yeux pleins de larmes. Doubhée la regarda avec un mélange de mépris et de pitié. Pourtant, elle aussi avait réagi ainsi la première fois devant l'ignoble spectacle de la guerre. C'était à ce moment-là qu'elle avait rencontré le Maître. Elle se rappelait encore son dos apparaissant peu à peu derrière le rideau de fumée, son manteau qui se gonflait tandis qu'il se déplaçait à travers l'air immobile du champ de bataille.

— Il vaut mieux ne pas traîner par ici, dit-elle en portant instinctivement la main à sa taille, là où elle gardait d'ordinaire son poignard.

« Damnation. »

Son arme n'était pas là ; elle l'avait cousue à l'intérieur d'une poche secrète sous sa jupe, pour la dissimuler aux regards.

Theana ne répondit pas, ensorcelée par l'horreur de la scène. Sa compagne la prit rudement par le bras et l'entraîna.

Cela avait été une mauvaise idée de s'arrêter dans ce village de la frontière. Situé à la limite entre la Terre de la Mer et la Terre du Soleil, il était trop proche du front où se battaient les troupes de Dohor et du Conseil des Eaux, et Doubhée savait à quoi elles s'exposaient. Même dans un lieu aussi perdu que celui-ci, les traces de la guerre étaient évidentes, et cela le rendait dangereux pour deux femmes seules.

Mais leurs provisions s'épuisaient, et elle n'avait pas eu la force de s'y opposer. Elle avait l'esprit trop confus, et ses sens étaient assoupis.

Le deux jeunes filles se mirent à marcher entre les cadavres, en

cherchant le plus court chemin pour sortir de cet enfer. Theana sanglotait et Doubhée réagit en serrant encore plus fort son bras. Sa faiblesse l'irritait, cette manière craintive et indolente qu'elle avait d'être une femme.

À quelques brasses du mur d'enceinte, Doubhée perçut un bruit de pas métalliques. Elle devait quitter le chemin, trouver un refuge et dégainer son poignard. Des actions qu'elle aurait accomplies en un éclair, si ses réflexes n'avaient pas été aussi lents, ses jambes molles et ses muscles engourdis. Elle s'appuya contre le mur d'une maison et fit signe à Theana de se taire.

Les voix se firent peu à peu plus proches, le bruit des épées qui battaient contre les armures plus distinct. Des soldats. Doubhée retint son souffle, en essayant de se rendre invisible.

— Qui est passé par là avant nous ? dit une voix.

— Malga et ses hommes, je pense, répondit une autre.

— Tu es en train de me dire que nous ne trouverons peut-être rien non plus dans ce village ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Ils ont tout brûlé ! S'il y avait du butin, ils ont dû se le prendre...

Doubhée les entendit longer le mur qui la cachait. Près d'elle, Theana tremblait de tous ses membres. Une fois encore, elle se demanda pourquoi elle avait insisté pour venir avec elle. S'infiltrer à la cour du plus puissant souverain de leur époque, et l'assassiner pour délivrer une tueuse de la malédiction qui l'accablait n'était pas une tâche très convenable pour l'élève d'un magicien du Conseil des Eaux !

Les soldats se mirent à fouiller les rares maisons encore debout, défonçant leurs portes à coups de pied. Doubhée ne savait pas exactement combien ils étaient, mais certainement plus qu'elle n'en pouvait affronter seule.

— Attends qu'ils s'en aillent. Il n'y a pas d'autre solution.

Lorsqu'ils lui semblèrent suffisamment loin, elle commença à raser lentement le mur, et indiqua à Theana de faire de même.

— Regardez-moi qui nous avons là !

Le visage joufflu d'un homme en armes apparut devant elles.

En un éclair, Doubhée vit une nouvelle fois ce qu'elle devait faire : sortir son poignard et frapper le premier soldat à la gorge, se baisser pour esquiver le coup du second derrière elle. Ensuite, tirer ses couteaux à lancer, puis vider complètement son esprit comme elle l'avait fait tant de fois au combat, pour laisser la mémoire du corps agir à sa place. Mais sa main mit beaucoup trop de temps à atteindre son poignard. Deux bras puissants la saisirent par-derrière, tandis qu'un autre soldat soulevait Theana par la taille. La jeune fille se débattit en hurlant, et l'homme éclata d'un rire obscène.

— Non, non !

Ses doigts cherchèrent l'épée ennemie, en effleurèrent la garde, réussirent presque à la dégainer.

— Tiens-toi tranquille, sale vipère ! s'exclama l'homme qui la tenait, et son haleine chargée de bière lui enveloppa le visage.

Doubhée essaya de se dégager, mais son corps ne lui répondait pas. Le coup à la nuque arriva sans surprise, et elle sombra dans l'inconscience.

Elles étaient parties trois semaines plus tôt, à cheval, Doubhée en tête. Les premiers jours, ni l'une ni l'autre n'avait prononcé un mot. Elles s'arrêtaient quand Doubhée le décidait et mangeaient en évitant de se regarder. Le matin très tôt, lorsque Doubhée s'enfonçait dans les bois pour s'entraîner, Theana se levait et ouvrait aussitôt ses livres de magie pour étudier. C'était Sennar qui les lui avait donnés. Ils contenaient toutes les formules pour accomplir le rite qui devait libérer sa compagne de voyage du joug de la malédiction. Lorsqu'elles s'installaient pour la nuit, elle s'y plongeait à nouveau, soulignant scrupuleusement les passages les plus importants.

Plus Doubhée l'observait, plus Theana lui semblait un mystère, comme si elle appartenait à une autre race. Mais ce n'était pas seulement l'habituel détachement qu'elle éprouvait pour tout être humain, c'était différent.

Pendant le dernier Conseil des Eaux, elle avait pourtant cru l'avoir cernée. Theana était une magicienne élevée dans une cage dorée, délicate et féminine, parfaitement assortie à Lonerin. Mais ensuite, elle s'était étrangement mis en tête de la suivre dans son voyage. Qu'est-ce qui pouvait bien pousser une fille comme elle à suivre une tueuse, envers laquelle, par ailleurs, elle nourrissait une profonde rancœur ?

Parfois, lorsqu'elle la voyait réciter ses étranges litanies près du feu, les yeux mi-clos et l'air absorbé, Doubhée repensait à Lonerin. Leur voyage aussi avait commencé sous le signe du mutisme. Eux deux cependant avaient quelque chose en commun, quelque chose qui les avait poussés à se rapprocher, même un peu trop. Mais elle et cette fille, que pouvaient-elles bien partager ?

Depuis qu'elle avait abandonné la lettre du Maître près du village des Huyé, un gouffre s'était ouvert dans le cœur de Doubhée. Un gouffre qui la faisait se sentir à part. Pendant trop longtemps le souvenir de cet homme avait représenté son unique lien avec l'humanité. À présent, au milieu de ce vide surgissait parfois le souvenir de Lonerin, de ses mots et de ses baisers. Un souvenir embarrassant, infiniment doux pourtant. Peut-être qu'avec le temps ses regrets finiraient par disparaître, et avec eux le sentiment de culpabilité. Lonerin ne serait plus qu'un petit rêve lointain, qui lui

tiendrait compagnie dans ses moments de solitude. Car s'il y avait une chose en effet que toute cette histoire lui avait apprise, c'est que sa vie serait solitaire. Si elle survivait à la malédiction, bien sûr. Personne au monde ne pouvait partager le poids de ses fautes, et Lonerin ne faisait pas exception. Peut-être le Maître l'aurait-il pu, mais il avait choisi une autre voie.

Dès le premier soir, Doubhée remarqua que Theana lui cachait quelque chose. Elle se couchait toujours avant elle, s'enroulait dans son manteau comme dans un cocon et feignait de dormir. Au début, Doubhée ne chercha pas à savoir pourquoi. Puis, une nuit, la curiosité prit le dessus, et elle l'épia dans le noir. Elle n'avait pas confiance en cette fille, peut-être parce qu'elle aussi avait aimé Lonerin.

Au cœur de l'obscurité, elle la vit se lever, silencieuse et furtive comme un chat. Elle avait dans ses mouvements une élégance innée que Doubhée lui enviait presque : les hommes devaient sûrement la trouver très sensuelle.

Theana passa autour de son cou un lacet de cuir où brillait un pendentif qu'elle pressa entre ses doigts. Elle entonna ensuite une litanie à voix basse, en se prosternant plusieurs fois sur le sol. Ses paroles se fondaient au rythme de ses mouvements comme une danse hypnotique.

Doubhée s'enflamma. Elle serra les poings sous son manteau, tandis qu'à l'image de Theana se superposait celle d'une multitude d'Assassins oscillant à l'unisson pendant les cérémonies dans l'autre de la Guilde. Ses narines s'emplirent de l'odeur douceâtre de sang qui stagnait dans les bassins au pied de la statue de Thenaar, et elle pensa à Rekla, la Gardienne des Poisons, à ses yeux brillants de haine.

Theana priait comme Doubhée avait vu de nombreux prêtres le faire, et ce geste lui semblait un blasphème. Elle aurait voulu l'interrompre et lui jeter au visage ce qu'elle avait appris durant ses années de solitude, et que le Maître lui avait enseigné au prix de sa vie : la foi menait à la folie, et dans le meilleur des cas, elle n'était qu'un oripeau derrière lequel les hommes se cachaient pour échapper à la mort. Mais ceux qui, comme elle, avaient la mort dans la peau, pouvaient regarder droit dans les yeux la réalité des faits.

Elle se retint. Se mettre à dos la seule personne qui pouvait l'aider à se libérer de la malédiction n'avait aucun sens. Theana et elle formaient certes un couple mal assorti, mais il leur suffisait de continuer à s'ignorer, comme elles l'avaient fait jusque-là.

Les premiers mots qu'elles échangèrent furent rapides et brusques.

— Essaie d'apprendre en vitesse. Nous devons bientôt abandonner nos bagages.

C'était le soir, et elles étaient assises près du feu. Theana, qui avait déjà commencé à se préparer pour la nuit, la dévisagea d'un air surpris.

— Pourquoi ? demanda-t-elle d'une voix que Doubhée trouva désagréable.

— Parce que nous devons nous infiltrer à la cour de Dohor, expliqua-t-elle avec calme. C'est la seule façon de le tuer et de récupérer en même temps les documents dont nous avons besoin pour briser la malédiction.

Theana frissonna légèrement.

— Je ne comprends pas... Quel rapport avec nos bagages ?

Doubhée s'accroupit devant elle et la regarda dans les yeux.

— Tu crois vraiment que nous pouvons nous infiltrer à la cour habillées comme ça ? Autant nous présenter au portail comme une magicienne du Conseil des Eaux et un Assassin de la Guilde.

Theana rougit et baissa les yeux.

— J'ai encore beaucoup à étudier... Le rituel est complexe et...

— Tu as deux jours. Le temps d'arriver à Shilve. Là, nous achèterons le nécessaire pour nous travestir. Ensuite, nous changerons de nom et laisserons nos affaires personnelles. Nous deviendrons deux personnes complètement différentes et nous oublierons qui nous avons été.

Pour toute réponse, Theana sortit ses livres de son sac, alluma un petit feu magique et se remit à étudier.

Que pensait-elle ? Était-elle agacée, ou fatiguée ? Se repentait-elle d'avoir entrepris ce voyage ?

Doubhée nota avec irritation son air condescendant, mais elle n'ajouta mot. Elle s'enveloppa dans son manteau et s'endormit. Cette nuit-là, elle ne l'entendit pas prier.

Leurs vêtements devaient être aussi modestes que possible. Et il fallait trouver un onguent qui modifierait la carnation de leurs visages, ainsi qu'une pommade pour vieillir les mains.

Doubhée se glissa dans les bas-fonds de Shilve de son habituelle démarche silencieuse et furtive. Elle se dirigeait sans hésitation vers les boutiques qui l'intéressaient, tandis que Theana se contentait de la suivre. Cette fois encore, elle ne lui avait rien expliqué. Elle était avare de paroles, distante. Theana ne cessait de s'interroger : comment Lonerin avait-il pu voyager avec elle ? S'était-elle montrée aussi froide avec lui ? Et dans ce cas, qu'est-ce qui l'avait rendu amoureux d'elle ? Mais peut-être se comportait-elle ainsi avec elle parce qu'elle la considérait comme une rivale...

Dans la boutique des poisons, elle l'observa en silence pendant qu'elle nommait avec précision les plantes dont elle avait besoin. Il y avait quelque chose de terrible et de fascinant dans ses froides compétences. Combien de gens avait-elle déjà tués grâce à elles ?

Lorsqu'elles eurent quitté l'échoppe, Doubhée la prit à part.

— Je voudrais que tu prépares un philtre qui me fasse pousser les cheveux.

Sa chevelure avait en effet été sacrifiée au cours d'un des rituels de la Guilde.

— Dis-moi ce qu'il te faut.

Theana rougit légèrement. Elle n'était pas familière de ce genre d'enchantements.

— Je ne sais pas, je ne l'ai jamais fait...

Doubhée la regarda durement.

— Réfléchis vite alors, nous n'avons pas une seconde à perdre.

Elles mirent au point leur déguisement pendant la nuit. Jusque-là, elles s'étaient déplacées à travers bois et chemins pour éviter les patrouilles de reconnaissance et les groupes de mercenaires. Mais à présent elles devaient continuer à découvert, et sans être reconnues.

Elles enfilèrent leurs nouveaux vêtements, et Doubhée brûla les siens. Elle le fit sans aucun regret. Theana, elle, regimbait. Sa tunique avait une grande valeur pour elle. C'était celle des anciens prêtres de Thenaar, et elle lui avait été donnée par son père lui-même. Aucun autre magicien du Monde Émergé n'en portait de semblable, parce qu'elle était la dernière à pratiquer ce culte.

— Vas-y, dit Doubhée.

Theana serra le tissu entre ses doigts.

— Il n'y a pas d'autre moyen ?

Le regard de Doubhée était glacé.

— Notre couverture doit être parfaite. Nous ne pouvons pas nous permettre de laisser des traces derrière nous.

— Ces vêtements signifient beaucoup pour moi... objecta Theana d'une toute petite voix.

— Je suis désolée, se contenta de répondre Doubhée, impassible.

Son visage éclairé par les flammes ne trahissait aucune émotion.

Theana se déshabilla lentement, comme par défi, en retenant ses larmes.

« Comme le feu de la Guilde a brûlé le vrai culte de Thenaar », pensa-t-elle, répétant une phrase de son père.

Ce n'est pas elle qui jeta la tunique dans les flammes, mais Doubhée. Pour adoucir son humiliation, Theana songea au moment où elle retournerait au Conseil, aux autres vêtements similaires qu'elle avait

dans sa chambre, à la maison du maître Folwar.

Elle se cacha derrière le tronc d'un arbre pour enfiler ses nouveaux habits, essuya l'unique larme qui lui avait échappé et retourna près du feu. Doubhée avait étalé devant elle les herbes qu'elle avait achetées et les mélangeait dans de petits bols pour en faire des pommades. Avec des gestes sûrs, elle s'en appliquait certaines sur le visage, d'autres sur la paume des mains. Ses cheveux, eux, étaient enveloppés dans une pâte qui exhalait une vague odeur de musc. Elle tendit deux des bols à Theana.

— Tiens, tu dois le faire aussi.

Toujours ces ordres secs, comme si elle parlait à une domestique. Theana ne bougea pas.

— À quoi sert tout ça ?

— Tu n'es pas crédible comme paysanne, tu as les mains trop lisses. Ta peau aussi est trop blanche, elle n'est pas brûlée par le soleil. Cette préparation te fera vieillir un peu. L'autre est pour tes cheveux, pour changer leur couleur.

Theana baissa les yeux. Ce n'était pas la première fois qu'elle transformait son aspect, mais jusque-là, cela n'avait été que pour de courts moments, et seulement dans le cadre de ses expériences de magicienne. Là, il s'agissait de transformer son apparence pendant plusieurs jours de suite, et cette idée l'effrayait.

Du coin de l'œil, elle vit Doubhée qui continuait à s'enduire de pommade.

— Celle pour les mains, garde-la seulement quelques minutes, celle pour le visage toute la nuit. Elle te donnera quelques rides. L'effet dure un mois, après nous devons nous en procurer d'autre. Garde aussi toute la nuit celle pour les cheveux.

Theana regarda les mixtures dont elle était censée s'enduire. C'étaient des herbes qu'elle connaissait bien, des herbes que seul un botaniste savait utiliser et doser de façon correcte.

— Tu trouveras les ingrédients que tu m'as demandés dans ma besace. Prépare-moi le philtre dont j'ai besoin, ajouta Doubhée.

Theana prit rapidement ce qu'il lui fallait et s'éloigna dans la forêt. Elle avait besoin d'être seule. Ce qu'elle s'appropriait à faire marquerait la rupture définitive entre la Theana qui avait aimé Lonerin, qui avait soupiré pour lui en étudiant la magie entre les murs du Conseil, et la nouvelle Theana, une femme d'action à la recherche d'elle-même, qui allait bientôt aider son ennemie à tuer un homme.

Elle soupira, tandis que les étoiles brillaient froidement au-dessus de sa tête. Ensuite, elle plongea sans hésiter deux doigts dans le premier bol.

Le lendemain, elles étaient toutes deux transformées. Doubhée avait le teint plus hâlé, et de longs cheveux blonds qu'elle avait coiffés en une tresse épaisse. Mais plus que son aspect, c'était la douceur nouvelle de son regard, le sourire pudique qui flottait sur ses lèvres et sa façon de tenir ses mains croisées sur son ventre qui lui donnaient l'air d'être une autre personne.

Quant à Theana, elle fut stupéfaite en se voyant. Elle avait les mains calleuses, et son front était sillonné de petites rides comme elle en avait vu souvent aux paysannes brisées par le travail des champs et l'attente des hommes partis à la guerre. Pour la première fois, elle se rendit compte à quel point elle ressemblait à son père. On le lui avait toujours dit, mais elle refusait de le croire. Il lui avait fallu du temps pour aimer cet homme qui consacrait sa vie d'errance à un culte oublié, méprisé de tous, même de sa propre fille. Ce n'est que quelques années avant sa mort qu'elle avait enfin compris qui il était réellement, et elle s'était alors persuadée qu'elle n'était pas digne de lui. Et étrangement, à présent que les herbes l'avaient vieillie, elle retrouvait les expressions de son père sur chaque ligne de son visage.

« Je suis ses traces », se dit-elle avec une pointe de terreur. Mais elle n'eut pas le temps de se laisser aller à ses pensées. Doubhée arriva derrière elle, son poignard à la main, et lui saisit les cheveux.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Theana en se dégageant.

— Je dois te les couper.

— Ça ne suffit pas d'avoir changé leur couleur ?

— Non, ils sont trop brillants, trop soignés.

Cette fois, Theana se sentit submergée par la colère. Elle ne voulait pas se soumettre à cette nouvelle humiliation.

— Non ! dit-elle en se retournant de façon à faire face à Doubhée.

Elle empoigna ses boucles pour les protéger et sentit avec douleur leur douceur sous ses doigts.

Doubhée ne semblait pas énervée. Seulement contrariée, ce qui était peut-être pire.

— Nous ne sommes pas en train de jouer. Si on nous démasque, c'est la mort qui nous attend, tu saisis ? Notre déguisement est tout, et il doit être parfait. Tu es une magicienne du Conseil, tu es reconnaissable.

— Je suis l'élève d'un Conseiller, qui veux-tu qui me reconnaisse ? La plupart des gens ne savent même pas mon nom, protesta-t-elle en serrant plus fort ses cheveux.

Doubhée soupira. Elle baissa son poignard, l'air découragé.

— Pourquoi es-tu venue avec moi ? Tu croyais que ce serait facile ? Mon sort ne t'intéresse pas, et je le comprends. Peut-être même me hais-tu, et je peux aussi le comprendre. Mais alors pourquoi ?

Theana se mordit les lèvres. Ses doigts lâchèrent lentement ses

cheveux, ses épaules se détendirent. Elle détourna la tête pour fuir le regard de Doubhée. Ses yeux étaient un gouffre, un abysse auquel on ne pouvait se soustraire. Même Lonerin y avait été aspiré.

— C'est vraiment nécessaire ?

— Oui.

Theana se retourna lentement et offrit sa nuque à Doubhée.

— Alors fais-le.

Une fois les cheveux tombés sur le sol, Doubhée rassembla ses armes en un petit tas devant Theana. Pour une raison obscure, elle sentait qu'elle devait lui prouver quelque chose. Il y avait là ses couteaux à lancer, ses flèches, son arc, et puis son manteau, celui qu'elle avait acheté avec le premier argent que le Maître lui avait donné en échange de son travail. En somme, il y avait toute sa vie dans ce tas.

— Je ne les emporte pas, dit-elle en regardant Theana dans les yeux.

La magicienne parut touchée.

La seule chose qu'elle ne réussit pas à laisser derrière elle fut son poignard. Elle se convainquit qu'une arme lui serait utile et que personne ne la remarquerait si elle la cachait sous sa robe. Mais la vérité, c'était qu'elle ne pouvait pas s'en séparer. Depuis le jour où le Maître le lui avait offert, c'était grâce à lui qu'elle était restée en vie.

— Et celui-là, tu le gardes ?

Il n'y avait pas d'aigreur dans la question de Theana, seulement de la curiosité. Pourtant, Doubhée eut l'impression d'être prise en flagrant délit.

— Il vaut mieux avoir une arme pour nous défendre, au cas où, marmonna-t-elle.

Ce qui était en partie vrai : elles devaient se prémunir contre d'éventuels imprévus. Ses sens étaient encore engourdis par le rituel que la magicienne avait pratiqué sur elle quelques jours plus tôt. Quant à Theana, elle n'était évidemment pas capable de se battre.

Elles reprirent la route en silence.

La Bête avait refait surface peu de temps après le début de leur voyage.

Theana savait qu'il y aurait des rechutes au cours de l'expédition, et par précaution, elle avait emporté une bonne provision de la potion préparée par Lonerin. Tous les sept jours, Doubhée devait en prendre pour calmer la Bête qui lui lacérait la poitrine. Peu à peu elle s'aperçut qu'il y avait quelque chose de bizarre. La deuxième semaine déjà, la potion n'eut pas le même effet. Elle se sentit mal, mais pour rien au

monde elle ne l'aurait avoué à Theana. Si Lonerin avait été là, il se serait immédiatement aperçu de son état. Il lui aurait saisi le bras, l'aurait examinée, et ses yeux se seraient remplis de cette insupportable pitié qui était finalement la véritable raison pour laquelle elle avait décidé de le quitter.

Theana, au contraire, vivait apparemment dans son monde à elle. Elles cheminaient l'une près de l'autre, comme deux étrangères que le hasard aurait réunies. Doubhée préféra donc serrer les dents et feindre l'indifférence. Mais finalement, elle dut capituler. Les symptômes ne cessaient de s'aggraver. Elle sentait la fureur de la Bête croître sous son sternum, ses mains tremblaient, et ses rêves étaient pleins de massacres et de sang. C'est alors qu'elle se décida à parler.

— Il y a un problème.

Sa voix lui parut rauque, méconnaissable. Theana, assise à côté d'elle près du feu, dut s'en apercevoir, car elle la dévisagea avec curiosité. L'espace d'un instant, Doubhée regretta l'empressement excessif de Lonerin.

Elle lui expliqua la situation en quelques mots. Elle avait honte. C'était la première fois qu'elle lui montrait sa faiblesse, et c'était comme raconter un horrible secret à un inconnu.

Theana regarda autour d'elle, l'air perdu, et Doubhée eut la nette impression qu'elle ne savait pas quoi faire.

— Si seulement j'avais mes affaires... murmura la magicienne.

Elle se leva.

— Attends-moi ici, ajouta-t-elle, et elle disparut dans le bois proche.

Elle revint avec des herbes et quelques tiges qu'elle dénuda de leurs feuilles.

— Fais-moi voir ton bras, lui dit-elle.

Doubhée obéit. Elle se sentait vulnérable, comme chaque fois que quelqu'un l'examinait.

Theana observa longuement le symbole et l'effleura en répétant une prière à voix basse. Puis elle mâcha les herbes et les lui étala sur le bras.

Les yeux mi-clos, elle passa ensuite les petits rameaux au-dessus du sceau en balançant légèrement la tête.

— Tu es en train de t'accoutumer à la potion, dit-elle enfin, tout en essuyant délicatement la bouillie verdâtre sur son bras.

Ce n'était pas une nouveauté pour Doubhée. Cela lui était déjà arrivé quand elle était à la Guilde. La potion que lui donnait Rekla était de moins en moins efficace au fil du temps, et quand elle avait réussi à s'enfuir, Lonerin avait dû en inventer une nouvelle.

— Je croyais que la potion de Lonerin avait résolu ce problème...

Theana secoua la tête.

— On t'a imposé un sceau. Toute potion ne peut avoir qu'un effet

limité. Ton corps finit par s'y habituer, et vu qu'aucun philtre ne réussit à attaquer vraiment la malédiction, ce sera toujours comme ça.

Doubhée baissa les yeux. Elle commençait à en avoir assez de cette histoire. Elle pensa à Dohor, et au plaisir qu'elle aurait à le tuer.

— Je peux quand même t'aider.

Doubhée releva brusquement la tête.

— Je pratique une magie désormais oubliée du Monde Émergé. Grâce à elle, je pense pouvoir bloquer temporairement ton sceau avec autre chose qu'un philtre.

Doubhée était surprise. Elle n'avait jamais considéré Theana comme une magicienne de haut niveau.

— Je peux contenir les pouvoirs magiques, les poisons, et même certaines maladies bénignes.

— Tu peux le faire aussi avec mon sceau ?

Theana acquiesça. Elle semblait d'un coup beaucoup plus sûre d'elle.

— Par ailleurs, cela nous permettrait aussi de cacher le pouvoir de ton sceau aux magiciens de la cour. Dans ton état actuel, n'importe quel magicien peut sentir ta présence grâce à l'aura magique qui t'entoure.

— Et pourquoi ne me l'as-tu pas dit avant ?

La voix de Doubhée devait trahir une pointe de sarcasme, car Theana se mit immédiatement sur la défensive.

— Il y a un prix à payer. Les premières fois, cette magie engourdira tes sens.

— C'est-à-dire ?

— Tu te sentiras comateuse, confuse. Tes muscles te répondront plus lentement. C'est une magie puissante, ton corps en sortira fatigué, et pendant quelques jours, tu te sentiras mal. Mais peu à peu tu t'habitueras, et déjà après quelques applications tu iras nettement mieux.

Doubhée soupira.

— Et si je continue à prendre la potion, combien de temps je pourrai tenir ?

— Tu devras réduire toujours plus les intervalles de prise ; d'après ce que tu m'as dit, tu devrais déjà en boire au moins tous les cinq jours, si ce n'est plus, et la situation empirera rapidement.

— Et si au contraire je choisis ta magie ?

— Le rite doit être renouvelé tous les quinze jours, voire plus fréquemment.

Doubhée réfléchit.

— D'accord, vas-y.

À ce moment-là, elle ne s'attendait pas à rencontrer d'ennemis. Cette fois, la réussite de sa mission dépendait moins de ses aptitudes

au combat que de la qualité de son déguisement. Et dans ce domaine, la faiblesse physique ne pouvait que jouer en sa faveur.

— Tends ton bras.

Doubhée avait remonté sa manche pour montrer le symbole. Ses couleurs étaient plus intenses que d'habitude. La chaleur qui émanait du dessin était palpable, la peau qui l'entourait toute rouge. Elle pouvait sentir la Bête qui lentement consumait son esprit : une torture quotidienne qu'elle était lasse d'endurer.

Theana tenait à la main le même rameau que celui qu'elle avait utilisé pour contrôler l'état de la malédiction. Elle l'avait plongé dans les braises mourantes pour en noircir la pointe, puis elle avait testé sa chaleur avec le doigt.

— Ça prendra un peu de temps, et ça fera mal, l'avait-elle avertie.

Doubhée s'autorisa un sourire sarcastique. Que savait cette fille de la douleur ? Elle n'avait jamais été blessée et ignorait ce que signifiait porter une malédiction aussi terrible.

Theana s'approcha, le regard impassible, et Doubhée se demanda si elle n'éprouvait pas une certaine satisfaction à lui infliger cette torture.

— Ferme les yeux et essaie de te concentrer sur toi-même. La malédiction aura le dessus pendant quelques instants, alors que tu seras dans l'incapacité de bouger.

Son regard devint incroyablement intense et Doubhée s'en étonna presque. Elle ferma les yeux et se prépara au pire.

Theana entonna une lente litanie semblable aux prières qu'elle récitait au cœur de la nuit, quand elle était sûre que personne ne la voyait. Puis elle durcit instinctivement les muscles du bras.

Elle posa ensuite la pointe du rameau sur le bras de Doubhée et commença à y tracer des signes complexes, de petites runes mystérieuses que la suie imprimait sur sa peau.

Elle procédait rapidement, suivant des lignes imaginaires qui apparaissaient par magie sous ses paupières closes. C'était toujours ainsi, quand elle pratiquait son art. Elle visualisait les corps comme un enchevêtrement d'arabesques lumineuses transportant des flux énergétiques et des liquides corporels. C'était comme soulever la peau du monde et en dévoiler les secrets. Voilà ce que lui avait enseigné son père, le pouvoir que Thenaar conférait à ses prêtres véritables.

Doubhée, curieuse, ouvrit un œil. Elle ne ressentait rien, si ce n'est le pouvoir hypnotique de la litanie. Son bras était couvert de symboles, et Theana continuait à en tracer de nouveaux. À chaque signe, son corps s'affaiblissait et la Bête s'agitait. Ses muscles se relâchèrent et elle dut s'allonger. Theana accompagna son mouvement

avec son corps, mais elle ne lâcha pas son bras un seul instant.

Enfin, elle éloigna le rameau et respira profondément.

Doubhée était étendue par terre, le corps complètement abandonné. Elle n'était pas habituée à perdre le contrôle, et cela l'inquiétait. Sa poitrine se levait et s'abaissait de plus en plus rapidement.

— J'ai presque fini, murmura Theana, mais sa voix était lointaine.

Doubhée était assommée. Elle sentit la magicienne repasser le rameau sur les lignes déjà tracées, en murmurant pour chacune un mot dans une langue inconnue. Sauf pour la Bête.

À chacune de ses invocations, elle la sentait aiguïser ses griffes, prête à attaquer. Le désir de mort devint tyrannique, et Doubhée y opposa avec force les images des massacres qu'elle avait perpétrés : le meurtre des soldats dans le bois, la première fois qu'étaient apparus les symptômes de la malédiction ; et puis Rekla, le bruit sinistre de son cou lorsqu'il s'était brisé ; et la mort de Filla. Mais tout fut inutile. L'horreur de ces souvenirs cédait la place à l'odeur du sang qu'elle avait senti chaque fois : une odeur irrésistible, qui l'enivrait malgré elle.

Sa tête explosa, et le rugissement assourdissant de la Bête lui déchira les tympans. Son corps fut secoué de tremblements et de frissons, et pendant quelques instants ses membres se métamorphosèrent en ceux d'un monstre. Doubhée éprouva une terreur pure, atavique. Elle perçut avec acuité qu'il n'y avait pas d'issue à ce gouffre, qu'il suffisait d'une seule morsure pour que sa conscience disparaisse à tout jamais. Elle vivait déjà depuis un moment avec la malédiction, mais c'est seulement à cet instant qu'elle comprit réellement quelle fin l'attendait, la fin préparée pour elle par Dohor et Yeshol.

Theana l'observait, imperturbable, sans se laisser impressionner par ce corps qui se soulevait en proie à une volonté sauvage, ni par sa métamorphose.

« C'est cela que tu aimes, Lonerin ? Cette Bête, cette sombre malédiction ? » songea-t-elle.

Mais elle se repentit aussitôt de cette pensée mesquine. Elle devait rester concentrée, elle accomplissait un rituel puissant et la situation pouvait lui échapper à tout moment. Elle ferma les yeux et prononça le mot final. Les runes qu'elle avait tracées s'évanouirent d'un coup et le symbole sur le bras s'éclaircit.

Doubhée sentit la Bête se retirer, comme aspirée dans les profondeurs de son esprit, tandis qu'elle reprenait peu à peu possession de son corps, lourd et douloureux. Elle respira à pleins poumons et se redressa en toussant. Elle était de nouveau elle-même.

Theana resta immobile. Elle semblait éprouvée elle aussi. Elle regarda Doubhée essayer de s'asseoir, et elle se demanda à nouveau

pourquoi elle avait décidé de l'aider. Elle chercha encore une fois la détermination qui l'avait conduite jusque-là, en vain. Elle essuya la sueur sur son front et alla se préparer un lit de feuilles pour la nuit.

Doubhée n'aurait jamais imaginé que ce rituel pouvait la laisser aussi éreintée. Son corps mais aussi son esprit fonctionnaient mal. Si jusqu'alors c'était elle qui avait dirigé la mission, imposant son rythme et sa façon de voyager, elle était maintenant si faible et si confuse qu'elle devait s'en remettre entièrement à Theana.

— Tu ne m'avais pas dit que mes facultés de raisonnement seraient aussi atteintes, l'avait-elle interpellée.

Theana avait pris un air coupable.

— Les effets varient d'une personne à l'autre, et cela dépend aussi du sceau...

Doubhée se moquait bien de ces pathétiques excuses. Ce qui la préoccupait, c'était de ne pas être en possession de ses facultés mentales.

Avec raison, car lorsque Theana voulut s'arrêter dans ce village de frontière, elle ne sut pas dire non. En toute autre occasion, elle aurait réagi différemment. Elle savait bien que deux femmes seules n'auraient jamais dû traverser un endroit qui venait à peine d'être pillé. Les mercenaires n'attendaient rien d'autre. Mais elle n'avait pas la lucidité nécessaire pour faire face à la situation. Exactement comme quand le soldat la surprit derrière le mur et la captura.

2

L'armée de Dohor

Doubhée reprit conscience en entendant des bruits d'armes qui s'entrechoquaient, des rires et des hurlements.

Sa tête lui faisait mal, mais ce n'était pas seulement à cause du coup qu'elle avait reçu. Elle était encore confuse, et il lui fallut un peu de temps pour comprendre où elle se trouvait et ce qui lui était arrivé.

La joue appuyée contre la paille humide, elle aperçut devant elle deux pieds serrés par une corde.

— Tu vas bien ?

La voix anxieuse fut aussitôt suivie de l'apparition d'un visage dans son champ visuel. Elle mit quelques secondes à la reconnaître. C'était Theana, transformée par le déguisement qu'elles avaient élaboré quelques jours plus tôt. Ce souvenir en appela d'autres, lentement, comme les perles d'un collier.

Doubhée hocha péniblement la tête.

— Aide-moi à me lever.

Theana rampa vers elle et lui attrapa le bras. C'est alors que Doubhée s'aperçut qu'elles avaient toutes les deux les mains attachées derrière le dos.

Elle réussit à s'asseoir. Theana la fixait, pâle et échevelée, l'air d'attendre quelque chose. Doubhée regarda autour d'elle. Elles étaient dans une charrette au plancher couvert de paille et aux parois composées de cages empilées les unes sur les autres. Une quantité incroyable de barils et de caisses étaient entassés près d'elles.

Doubhée essaya de tourner la tête, luttant contre la nausée qui lui tordait l'estomac. Derrière les grilles des cages, elle entrevit des soldats.

— Tu es restée inconsciente pendant drôlement longtemps... J'ai essayé de me rebeller, mais je ne pouvais pas faire grand-chose ;

après, je me suis évanouie moi aussi, et quand je me suis réveillée, j'étais attachée là-dedans. J'ai cherché par tous les moyens à me libérer les mains, je me suis même fait mal...

La voix saccadée, Theana jetait des regards nerveux de tous les côtés.

— Tais-toi ! ordonna Doubhée.

Elles se trouvaient en plein milieu d'un camp militaire. Autour d'elles étaient déployées une dizaine de tentes blanches en piteux état et un grand pavillon. Quelques soldats allaient et venaient à travers le campement, d'autres, assis devant leur tente, bayaient aux corneilles. Doubhée observa les bannières et, malgré sa mémoire défaillante, reconnut les troupes de Dohor.

— Quand est-ce arrivé ? demanda-t-elle.

— Hier après-midi.

Doubhée regarda le ciel. C'était l'après-midi. Elle avait vraiment dû recevoir un sacré coup ! Elle tenta de bouger les bras pour chercher son poignard, mais elle s'aperçut que ses liens l'en empêchaient. Elle palpa ses muscles. Elle n'avait pas encore récupéré toutes ses forces, mais l'agilité seule pouvait suffire. Elle prit appui sur le sol, rejeta ses épaules en arrière en ramenant simultanément ses genoux contre son buste, et réussit à faire glisser ses mains sous ses jambes. Elle se retrouva les bras devant elle.

Theana était sidérée.

— Comment as-tu fait ça ?

— Question d'entraînement, répondit sèchement Doubhée. Avec un membre de la Guilde, d'ailleurs, ajouta-t-elle à voix basse en surveillant les alentours.

Une fois de plus, elle devait remercier Sherva, le Gardien du Gymnase, de lui avoir enseigné des exercices d'assouplissement.

Elle tâta sa poche. Le poignard y était encore.

— Ils nous ont fouillées ? demanda-t-elle.

Theana secoua la tête.

— Je ne sais pas, j'ai perdu conscience moi aussi, je te l'ai dit...

Sa voix était haletante, elle devait être terrorisée.

— Il faut s'échapper, lui murmura-t-elle à l'oreille, les yeux agrandis par la peur.

— Reste calme, il n'est pas dit que ce soit la décision la plus sensée.

— Tu plaisantes ? Et la mission ?

Doubhée lui mit vivement la main sur la bouche.

— Silence ! Notre mission a déjà commencé, alors ne fais plus jamais allusion à qui nous sommes ni à ce que nous faisons.

Sa voix était un souffle.

— Nous sommes des paysannes, Sanne et Léa, et nous habitons dans ce village, c'est clair ? Nous avons réchappé à la première

attaque en nous cachant dans une étable, et nous sommes sorties quand nous avons pensé que tout était fini. D'accord ?

Theana hocha la tête.

C'est à ce moment-là que la porte s'ouvrit.

— Descendez, vite !

Deux soldats se tenaient au bas de la charrette : l'un jeune et maigre, l'autre plus âgé et tout en muscles. Le son de sa voix suffit à faire trembler Theana comme une feuille. Doubhée ne chercha pas à la rassurer : sa terreur était cohérente avec leurs déguisements. C'est pourquoi elle se montra tout aussi épouvantée, tandis qu'un des soldats la saisissait par le bras. Elle n'eut aucun mal à jouer son rôle. Elle se sentait vraiment faible. Elle chancela, et se laissa tomber dans les bras de l'homme.

— Vous avez voulu vous enfuir ? dit ce dernier en indiquant les mains de Doubhée.

Elle ne répondit pas, et prit l'air le plus pitoyable qu'elle pouvait. Ce genre d'erreur ne lui ressemblait pas, et elle regarda sa compagne avec angoisse.

Le soldat s'approcha d'elle à la frôler. Il dégaina son épée et, de sa main libre, il lui broya la mâchoire.

— Recommence, et tu es morte, brailla-t-il en la regardant dans les yeux d'un air mauvais.

La lame de son épée caressa la peau de son cou frêle, et Doubhée comprit qu'il ne plaisantait pas.

Theana se mit à hurler, et l'autre soldat la secoua avec violence.

— Sage ! dit-il, comme s'il matait un animal. Ou alors, on s'occupera aussi de toi.

Les deux hommes échangèrent un regard et les poussèrent jusqu'à un chemin accidenté qui coupait en deux un maquis assez dense. Doubhée en profita pour observer les alentours. Le paysage lui sembla tout de suite familier. L'air avait perdu son odeur pénétrante d'iode et de sel, typique de la Terre de la Mer, et ne sentait plus que l'herbe et la mousse. Le petit bois à travers lequel les deux hommes les conduisaient n'avait rien de particulier, mais Doubhée reconnut immédiatement sa terre, la Terre du Soleil. Ils n'étaient pas très loin de la frontière, et ils se dirigeaient vers l'endroit où régnait Dohor.

Leur court trajet s'acheva près d'un petit ruisseau. À sa vue, Doubhée eut un coup au cœur. Elle le connaissait, et elle ne parvint pas à cacher son trouble.

Les deux hommes l'obligèrent à s'agenouiller sur la rive, à côté de Theana. Elle la regarda et vit qu'elle pleurait. Et cette fois, elle ne pouvait pas lui en vouloir.

Elle avait encore les mains engourdis, mais elle se débrouilla tout de même pour en glisser une près de son poignard, au cas où.

— Débarbouillez-vous et buvez. Dans cet état, personne ne vous achètera.

Doubhée se dépêcha d'obéir. Le soldat l'attrapa par les cheveux, en lui tordant le visage vers lui.

— Et pas d'entourloupe, tu m'entends ?

Il souriait d'un air féroce, et Doubhée laissa couler une larme. L'homme relâcha légèrement sa prise et lui plongea la tête dans le ruisseau.

La fraîcheur de l'onde et la douceur du courant sur sa peau lui firent du bien. C'était toujours ainsi lorsqu'elle s'immergeait dans l'eau, un vieux rituel qu'elle accomplissait chaque fois qu'elle avait achevé un travail. Cette fois, cela l'aida à s'éclaircir les idées. Ce fut comme si le brouillard qui enveloppait son esprit depuis que Theana avait utilisé la magie sur elle se dissolvait enfin. Même son corps retrouva un peu de son ancienne vigueur.

Le soldat lui retira brutalement la tête de l'eau.

— Ça suffit, allons-y ! dit-il en la poussant devant lui.

Theana les vit s'éloigner. Pourquoi les séparaient-ils ? S'ils emmenaient Doubhée, elle était perdue.

— Non ! hurla-t-elle. Ne nous séparez pas !

Doubhée savait qu'elle ne tarderait pas à l'appeler par son vrai prénom. Elle était trop bouleversée pour se souvenir de la couverture qu'elles avaient inventée. Elle se mit donc elle-même à hurler, en se débattant comme l'exigeait son rôle.

— Léa, Léa !

Le coup, asséné entre ses omoplates, lui coupa le souffle. Elle tomba et réussit de justesse à mettre ses mains devant elle pour se protéger le visage.

— Arrêtez de crier ! C'est pas ça qui nous empêchera de vous séparer ! hurla le soldat qui était avec elle.

Doubhée releva lentement la tête. Elle avait mal partout, mais elle s'efforça de rester lucide. Elle regarda Theana en essayant de son mieux de lui faire comprendre qu'elle ne la laisserait jamais.

Theana se calma et cessa de résister.

— Allez ! dit le soldat plus âgé à son compagnon, en relevant Doubhée. Emmène aussi la tienne. Ces deux-là m'ont l'air de pleurnicheuses, et je n'ai pas envie de les entendre chouiner pendant tout le trajet !

L'autre souffla bruyamment et se mit de mauvaise grâce à pousser Theana devant lui. Doubhée se releva à grand-peine, sans lésiner sur les sanglots et les plaintes.

— Pas d'histoires, hein ? Heureusement, d'ici un jour ou deux nous serons débarrassés de vous, dit le soldat.

— Où nous conduisez-vous ? murmura Doubhée.

L'homme ricana.

— Là où nous pourrons vous transformer en jolies pièces d'or : au marché d'esclaves de Selva.

Dans le bol rempli d'un bouillon clair flottaient deux morceaux de pain noir. Theana supplia en vain qu'on lui délie les mains : elle n'obtint en échange qu'un long rire de la part de toute la troupe.

— Allez, mange, cria le soldat.

Le bol était devant elle, mais Theana se refusa de ramper par terre et de se gaver comme un porc. L'humiliation lui fit monter les larmes aux yeux, tandis que Doubhée assistait en silence à la scène. C'est elle qui se mit la première à quatre pattes. Elle se pencha et mangea, le visage plongé dans le bol.

— Je vois qu'on apprend vite ! dit le soldat au milieu des rires et des cris de ses camarades.

Theana, incrédule et terrorisée, se résolut enfin à suivre son exemple.

Lorsque la troupe se fut assez divertie, on les renferma toutes les deux dans la charrette. Le soleil s'était couché, et l'obscurité s'épaississait de seconde en seconde. On leur lia les mains et les pieds à une chaîne attachée aux barres par un gros cadenas, les bras toujours derrière le dos.

— Bonne nuit ! lança le vieux soldat d'un ton narquois.

La porte claqua, et elles furent à nouveau seules.

Elles n'échangèrent pas un mot. Theana gardait la tête baissée, et Doubhée, elle, ne songeait qu'à l'endroit où on les conduisait. Le marché des esclaves. Selva.

C'était son village natal, le lieu où tout avait commencé. Elle savait que sa mère n'y vivait plus : elle l'avait vue à Makrat, où elle tenait une petite boutique de tissus avec un homme qui n'était pas son père. Mais il y avait encore beaucoup de gens qui la connaissaient là-bas, sa meilleure amie, Pat, et puis Mathon, son premier amour, sans oublier les parents de Gornar.

Aucun d'entre eux ne risquait de la reconnaître, pas seulement parce qu'elle était déguisée, mais parce que cela faisait plus de dix ans qu'elle avait quitté le village. Il ne restait plus rien de cette Doubhée sauvage qui jouait avec les autres enfants dans les bois environnants. Mais le meurtre qu'elle avait commis, lui, était gravé dans sa peau.

Elle n'arrivait pas à dormir. Soudain, elle entendit Theana ramper sur la paille et se pencher front contre terre. Elle priait, comme toujours, et ses paroles étaient accompagnées de légers gémissements, à peine perceptibles.

Doubhée l'écouta, en tentant de comprendre le sens de cette étrange

litanie. Un mot la fit sursauter : Thenaar. Theana était en train d'invoquer le dieu noir avec dévotion, la voix vibrante d'espoir.

Elle ramena une nouvelle fois ses bras devant elle après les avoir fait passer sous ses genoux, et elle fut sur elle en un instant. D'un geste, elle lui poussa la tête contre les grilles et lui plaqua la chaîne sur la gorge. Theana émit une plainte étranglée.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ? s'enquit-elle d'une voix haineuse.

Theana avait les yeux remplis d'effroi, et elle ouvrait vainement la bouche pour chercher de l'air. Doubhée relâcha un peu la pression pour lui permettre de respirer.

— Tu as murmuré un nom, à l'instant, pendant que tu priais. Tu as dit Thenaar.

L'étonnement disparut des yeux de Theana, mais pas la peur.

— Laisse-moi.

— Pas avant que tu ne m'aies expliqué.

Mille doutes lui traversaient l'esprit. Theana était peut-être une espionne de la Guilde ? Une Victorieuse qui avait décidé de la suivre dans le but de la ramener à la Maison ?

— C'est mon dieu, dit la jeune fille avec orgueil.

Doubhée resserra la chaîne autour de son cou.

— Sale traîtresse, siffla-t-elle en appuyant encore plus fort.

Theana réussit à peine à secouer la tête, les yeux exorbités. Ses lèvres devenaient violettes, et elle tentait de bredouiller quelque chose.

Le souvenir de son séjour dans la secte, l'horreur que la Guilde lui avait fait subir, tout se mêlait dans l'esprit de Doubhée et l'aveuglait. Pourtant, elle relâcha peu à peu son emprise. Un espion de la Guilde ne se serait jamais trahi d'une façon aussi stupide. Alors pourquoi courir un tel risque en prononçant le nom de Thenaar ?

— Tâche d'être convaincante, murmura-t-elle d'un ton menaçant.

Theana tomba le visage dans la paille et se mit à tousser. Doubhée la releva brutalement.

— Thenaar est un ancien dieu elfique, Shevraar.

— Ça, je le sais.

La jeune magicienne se débattit un peu avant de continuer.

— Au fil du temps, son nom a été déformé, et il en a été de même pour son culte. Peu à peu, l'antique foi en Shevraar a perdu son essence, et quelques hérétiques l'ont transformée en un culte sanguinaire. Ils tuent en son honneur, parce qu'ils ne voient en lui que la partie obscure et destructrice, en oubliant que Thenaar est aussi un dieu créateur et aimant.

— La théorie ne m'intéresse pas. Explique-moi qui tu es et ce que tu veux.

Theana écarquilla les yeux en comprenant l'équivoque.

— Tu me prends pour l'une d'entre eux ? Tu penses que je suis venue avec toi pour te vendre, parce que je crois moi aussi en cette religion absurde ?

Tout à coup, elle était sérieuse, presque en colère.

— Tu es comme ceux qui ont tué mon père, dit-elle entre ses dents.

— De quoi parles-tu ? demanda Doubhée, perplexe.

— Bien sûr, tu n'y connais rien en magie, tu ne t'es pas rendu compte que mes pratiques n'ont rien à voir avec les leurs. Je suis une prêtresse du véritable Thenaar. Mon père appartenait à son ordre, et il a été le dernier à pratiquer son culte. La Guilde le considérait comme un obstacle, un témoin du passé à éliminer, c'est pourquoi elle l'a persécuté toute sa vie. Lui prêchait l'amour, la grandeur de Thenaar, il enseignait qu'il était un dieu de la création, du changement, et surtout il déclarait ouvertement que la Guilde s'adonnait à un culte hérétique, dénaturé, une insulte à la vraie foi.

Doubhée continuait à écouter sans vraiment comprendre.

— C'est grâce au pouvoir de Thenaar que j'ai bloqué ton sceau. Ma magie repose sur les pratiques sacerdotales de ce dieu : c'est mon père qui me l'a enseignée.

— Tu es en train de me dire que le culte de Thenaar n'est pas seulement celui de la Guilde ?

Theana secoua la tête.

— Leur foi est une perversion de la foi authentique. D'ailleurs, tu sais que Nihal était elle-même consacrée à Shevraar, et c'est pourtant elle qui a sauvé notre monde.

Doubhée s'adossa aux barres. Tout cela lui semblait absurde. Les hommes s'entre-tuaient pour imposer aux autres leur propre interprétation de la volonté d'un dieu.

— Ça n'empêche que tu pries Thenaar toutes les nuits sous mes yeux... les yeux de quelqu'un qui a été détruit par la Guilde.

— Tu l'as bien dit, par la Guilde. Thenaar n'a rien à voir avec la secte des Assassins. La foi en Thenaar est une tout autre chose.

Doubhée la regarda avec ironie.

— Alors tu es là pour remettre les choses à leur place, n'est-ce pas ? Pour prouver l'authenticité de ta foi contre celle de la Guilde ?

Cette fois, c'est Theana qui ne comprenait pas où elle voulait en venir.

— Je ne sais pas. J'utilise simplement ce que m'a enseigné mon père.

— Ah, d'accord...

Doubhée leva les yeux vers le ciel en ricanant.

— Pourquoi tu ris ?

— C'est drôle, non ? Me voilà encore flanquée d'une fanatique de ce dieu ridicule !

Theana sembla offensée.

— Je ne suis pas une fanatique. Ne me mets pas dans le même sac que ceux qui ont transformé une foi authentique en un culte de mort.

— Mais quand tu pries, tu es comme eux, dit Doubhée, impitoyable. Vous répétez cette litanie insipide jusqu'à ce qu'elle n'ait plus aucun sens, même pour vous.

— Ma prière n'est pas la même que celle de la Guilde. Tu devrais le savoir mieux que moi, puisque tu les as vus de tes yeux.

Doubhée laissa errer son regard au-delà de leur cage, vers la nuit profonde et obscure.

— La vérité, c'est que c'est ta religion qui m'a mise dans cet état, et qui a emprisonné dans ma poitrine un monstre dont l'horreur dépasse l'imagination. Voilà à quoi mène ta foi : à la mort et à la destruction.

— C'est le visage que toi tu as vu dans la Maison, répliqua Theana. La vraie foi n'a rien à voir avec la mort, mais beaucoup avec la vie. Elle nous a guidés, mon père et moi, pendant les années d'exil, et elle m'a donné ces mains avec lesquelles j'ai scellé ta malédiction.

Doubhée fit semblant de ne pas entendre.

— Je sais seulement que les prêtres prétendent tous avoir trouvé *le sens*, le sens du monde. Mais, moi, je n'ai vu que des gens mourir. La vie telle que je la connais n'est que chaos.

Theana soutint son regard.

— C'est parce que tu n'as pas encore trouvé ta voie, répondit-elle d'une voix dénuée de colère.

Doubhée sentit une vague irritation la saisir.

— Parce que toi, si ?

Theana avala sa salive.

— Non, mais je sais qu'elle existe.

Un épais silence suivit ses paroles. Doubhée regarda le ciel étoilé. Une myriade de froides petites lumières assistait, impassible, nuit après nuit, à l'écoulement de la vie sur la Terre. Comme si rien de laid ne pouvait entamer leur splendeur.

— Quand allons-nous nous échapper ? demanda brusquement Theana.

— Pas maintenant, en tout cas. Ils nous emmènent vers le centre de la Terre du Soleil, et c'est notre direction. Dans trois jours, nous serons à Selva, et là, on avisera. D'ici là, il n'y a rien de mal à voyager en charrette plutôt qu'à pied.

— Oui, mais...

— Il ne nous arrivera rien, ajouta fermement Doubhée. Je suis en train de récupérer mes forces. Ils ne toucheront pas à un cheveu de nos têtes.

Theana baissa les yeux, soucieuse et hésitante.

— Merci pour tout à l'heure, dit-elle avec sincérité. J'ai compris ce

que tu as fait au ruisseau et après...

Elle fut incapable de continuer.

Doubhée se sentit tout aussi incapable de répondre. Cette évidente déclaration de faiblesse l'avait prise au dépourvu.

— Ce n'est pas seulement pour toi que je l'ai fait.

— Mais c'est à cause de moi qu'ils t'ont frappée.

Doubhée ne répondit pas.

— Ça n'arrivera plus, ajouta Theana. Je ne veux pas être un poids mort pour toi.

Doubhée détourna les yeux. Elle ne croyait pas que les choses pouvaient s'arranger entre elles, mais elle appréciait cet élan de sincérité.

— N'y pense plus et dors, trancha-t-elle. Il vaut mieux que nous nous reposions.

Elle s'étendit tant bien que mal sur la paille et ferma les yeux.

3

Vers l'abysse

Ido et San progressaient lentement. Ou du moins, c'était l'impression qu'avait l'enfant depuis qu'ils avaient pénétré dans le Monde Submergé.

Leur voyage avait pourtant débuté sous les meilleurs auspices. L'idée d'aller visiter un lieu aussi légendaire que le Monde Submergé, l'excitation d'une nouvelle aventure aux côtés de ce mythe vivant qu'était Ido, tout avait contribué à galvaniser San. Après la vie ennuyeuse qu'il avait menée pendant son court séjour au Conseil des Eaux, où il était constamment sous la surveillance d'un soldat, le petit garçon avait hâte de partir. Il avait besoin de s'étourdir, de ne plus penser à rien. Parce que s'arrêter, se reposer, signifiait faire face au tumulte qu'il sentait dans sa poitrine.

Il s'était passé tant de choses au cours des derniers mois, des choses qui avaient totalement bouleversé sa vie. D'abord l'irruption de la Guilde chez lui, et le meurtre de ses parents ; puis l'enlèvement et le sauvetage par Ido ; et enfin la découverte qu'il possédait d'énormes pouvoirs dont il n'avait jamais soupçonné l'existence. C'était comme si au moment où Sherva et son compagnon avaient enfoncé la porte de sa maison, la réalité s'était suspendue, et que tout avait soudain pris la consistance incertaine d'un rêve, ou d'un cauchemar. La Guilde le cherchait pour utiliser son corps comme une sorte de récipient pour l'âme d'Aster, et si son plan se réalisait, le Monde Émergé tout entier serait plongé dans un nouvel enfer, comme celui qu'avait dû affronter Nihal quarante ans plus tôt.

San se sentait seul, comme il ne l'avait jamais été. Même la magie, qu'il sentait tout à coup courir à l'intérieur de lui, était une nouveauté inquiétante. Ido était son unique point d'ancrage. Il était la sécurité et le salut, il était celui qui savait, le seul capable de le guider. L'enfant

regarda son dos droit malgré son âge avancé, et il songea qu'il aimerait être comme lui un jour. Autour d'eux, tout était sombre et confus, mais avec Ido, sur le dragon qui les conduisait vers le Monde Submergé, il y avait aussi de la lumière.

Quand ils avaient pris leur envol, San avait eu le souffle coupé. La beauté du paysage en dessous d'eux, le vent qui rabattait ses cheveux en arrière et lui glaçait les joues, les couleurs et les odeurs du printemps naissant... Mais son désir de nouveauté et d'aventures ne fut entièrement satisfait que lorsqu'ils étaient parvenus en vue de la mer. Avec ses parents, il n'avait jamais quitté la chaleur rassurante de la Terre du Vent, il s'était contenté de rêver en lisant dans ses livres les descriptions de fleuves immenses et d'étendues d'eau sans limites. À présent, il les voyait de ses propres yeux, et il pouvait vérifier par lui-même à quel point l'océan était vaste et changeant.

Le premier matin, lorsqu'il l'avait aperçu tout au bout de l'horizon, il n'était encore qu'une fine bande brillante au bord du ciel. À midi, il s'était déjà transformé en une immense feuille gris sombre, au-dessus de laquelle pesaient des nuages noirs, gonflés de pluie. Le soir, enfin, quand ils avaient atteint les Écueils d'Ascots, il s'était métamorphosé en une palette aux nuances infinies de bleu.

Ido fit se poser le dragon azur au sommet de la falaise.

Il y avait du vent, et l'odeur d'iode était omniprésente. Mais le plus impressionnant était le rugissement des vagues.

San se jeta avec tant d'élan au bas du dragon, qu'Ido dut le rattraper par le col.

— Holà ! Du calme !

Mais devant son air impatient, le vieux gnome ne put s'empêcher de sourire. Il lui indiqua le précipice devant eux.

— Tu sais quelle hauteur fait cette falaise ?

San regarda l'endroit où finissait brusquement la roche et secoua la tête.

— Près de mille brasses.

L'enfant sentit sa bouche devenir sèche.

— Alors, si tu veux jeter un œil, vas-y, mais fais bien attention, lui glissa-t-il avant de le laisser aller.

Le petit garçon s'approcha du bord avec précaution. Le grondement qui venait d'en bas était assourdissant, plus encore que celui de la cascade de Laodaméa sur laquelle était construit le palais royal, et qui l'avait pourtant déjà impressionné la première fois. Il regarda timidement le ciel et la mer, et éprouva une vague douleur. Y avait-il quelque chose, au-delà de cette immense étendue ? Et, si oui, quelqu'un en avait-il déjà exploré les confins ? Mais peut-être n'y avait-il pas de fin à tout ce bleu, peut-être que ciel et mer continuaient à se refléter l'un l'autre éternellement, sans jamais se rejoindre. C'était

quelque chose de trop grand pour pouvoir être seulement pensé, c'était l'infini, dont la perception seule l'écrasait.

Il eut le courage de regarder en bas. À une distance qui lui sembla incalculable, les vagues se brisaient avec d'énormes éclaboussures. La mer, de bleue qu'elle était, devenait d'abord presque noire, puis se transformait en mousse blanche. L'eau grimpait ensuite sur la roche, comme un animal qui essaierait de s'y agripper pour se hisser hors de l'abysse.

— Impressionnant, non ?

Ido, debout à ses côtés, contemplait lui aussi l'abîme.

San le regarda intensément, avec la sensation qu'ils étaient en train de penser à la même chose. Il était certain que ce vide avait également un sens pour le gnome.

« Lui et moi, nous sommes pareils, parce que nous sommes tous deux des êtres solitaires. »

Cette nuit-là, San eut du mal à s'endormir. Ido et lui avaient trouvé asile chez un pêcheur qui avait sa maison au bord de la falaise. C'était un homme taciturne, à la peau sombre et sèche comme du cuir tanné, avec les mains calleuses de quelqu'un qui tire tous les jours ses filets. San avait entendu parler de l'hospitalité des habitants de la Terre de la Mer, et il se les était toujours imaginés roux et affables. Sennar le premier avait démenti cette image, comme ce pêcheur qui était tout sauf accueillant.

L'homme leur offrit de la soupe et se retira aussitôt dans sa chambre après un bref signe de tête.

Étendu sur son lit, San entendait Ido ronfler légèrement. Mais c'était autre chose qui captait son attention. Le grondement incessant des vagues. Dans le silence absolu de la maison, la rumeur devenait obsédante. Il songea que si les sentiments avaient un son, celui de sa souffrance serait celui-là.

Le dragon azur s'éloigna dans l'air pur et limpide du matin, en même temps que le chevalier qui les avait accompagnés.

— Et maintenant ? demanda San en serrant son manteau autour de lui.

Il faisait froid, et le vent surtout soufflait fort.

— Le meilleur est encore à venir, répondit Ido d'un air énigmatique. Puis il regarda la mer.

— Ils viennent nous chercher. Et nous, nous allons à leur rencontre.

Ils descendirent le long de la falaise, par un chemin si étroit et abrupt qu'il était complètement invisible du sommet. C'était une

espèce d'escalier tortueux creusé dans la roche, qui s'arrêtait aux récifs au ras de l'eau. Il menait à une petite rade, assez grande pour que puisse y mouiller un navire de moyen tonnage.

Ils attendirent longtemps. Le vent fouettait leurs manteaux, tandis que le soleil décrivait son arc habituel au-dessus des eaux. Enfin, ils les virent arriver.

San savait d'eux ce qu'il avait lu dans les *Chroniques du Monde Émergé* : des hommes blancs qui vivaient sous la mer, des âmes nobles qui avaient abandonné le Monde Émergé parce qu'ils étaient fatigués de la guerre et qui avaient créé une utopie sous la surface des eaux.

Les voir en chair et en os était aussi émouvant qu'étrange. Minces pour la plupart, ils avaient la peau blanche et des yeux clairs, perdus dans un regard glacé. Ils ressemblaient à des spectres, avec leurs longs cheveux blancs brillants et leurs mouvements si élégants et si lents qu'on pouvait croire qu'ils étaient encore sous la mer.

Leur navire donnait la même sensation : agile, avec de grandes voiles bleutées et une proue effilée ; comme s'il pouvait voler sur l'eau.

Lorsqu'ils les eurent rejoints, ils s'agenouillèrent devant Ido et saluèrent San avec respect.

— Le roi Tiro vous salue, et vous confie à la comtesse qui nous envoie, dit l'un d'eux, le chef, apparemment.

Ido inclina brièvement la tête.

— Combien de temps nous faudra-t-il pour arriver ? demanda-t-il alors qu'ils montaient à bord.

— Deux semaines de navigation, et trois autres pour atteindre le comté.

Les premiers jours, San était très excité à l'idée de voguer sur la mer. Il passait beaucoup de temps sur le pont à étudier les changements de lumière. Chaque heure avait sa couleur particulière, et en fonction de la hauteur du soleil sur l'horizon, l'eau elle-même semblait muer. La nuit, il observait les étoiles. Dans ces moments de contemplation, la douleur liée à la perte de ses parents se faisait plus vive. Il s'arrachait alors au bastingage et descendait dans sa cabine.

— Parle-moi de ma grand-mère, demandait-il à Ido, qui acceptait presque toujours et se lançait aussitôt dans le récit de légendes et d'anecdotes.

L'enfant les connaissait par cœur, mais les entendre de la bouche de quelqu'un qui les avait vécues faisait un tout autre effet. La souffrance refluit peu à peu, et tout semblait s'apaiser. C'est pour cela qu'il aimait tant être avec Ido. Parce que lui, il le comprenait.

Puis, environ à mi-voyage, l'humeur de San s'assombrit. Être

enfermé dans un espace aussi confiné finissait par l'énerver. Là-haut, sur le pont, il ne pouvait pas échapper à lui-même, et l'ennui traînait toujours derrière lui sa horde de fantômes.

C'est ainsi qu'il commença à se divertir avec la magie. De simples évocations d'éclairs et de petits feux magiques, mais il ne se serait jamais permis de le faire si son père avait été encore en vie. À présent, au contraire, les contours du bien et du mal, du juste et de l'injuste, avaient perdu de leur netteté. À deux reprises au moins durant son dernier voyage avec Ido, il avait sauvé leurs vies grâce à ses dons. Il avait même réussi à abattre un dragon. Alors pourquoi ne pas s'entraîner ? Pour un garçon comme lui, posséder un tel pouvoir était une distraction. En revanche, il n'était pas question pour lui de faire étalage de ses talents en public. Il avait honte, et même si Ido savait à quoi il occupait son temps, il préférait attendre qu'il soit ailleurs ou bien qu'il se repose.

— La magie existe aussi dans le Monde Submergé, tu sais ? Exactement comme dans le nôtre, lui dit un soir le gnome, tout en fumant tranquillement sa pipe d'un air satisfait.

San ne réagit pas.

— Tu pourrais t'entraîner *sérieusement*, pendant que nous sommes en bas.

Toujours pas de réponse.

— Tu as un peu réfléchi à ma proposition de devenir magicien ?

San haussa les épaules.

— Un peu, oui.

— Ce n'est pas pour te presser, mais je suis sûr que cela t'amuserait davantage que répéter éternellement les mêmes petits jeux de débutant, répliqua le gnome en clignant de l'œil.

Oui, San ne se trompait pas. Ido le connaissait vraiment bien.

Au bout de deux semaines, ils atteignirent enfin l'île. Il n'y avait pas une seule maison, seulement des arbres plutôt bizarres et des fleurs éclatantes que San n'avait jamais vus auparavant.

— Sennar, lui, est descendu dans le Monde Submergé par le tourbillon. C'est une entrée, mais c'est l'une des plus dangereuses, et nous ne l'utilisons jamais, sauf en cas d'extrême nécessité. C'est la première que nous avons réalisée, quand nous n'imaginions pas du tout devoir retourner dans le Monde du Dessus. Par la suite, nous en avons construit d'autres, plus sûres. Celles-ci en fait partie, expliqua leur guide.

Il était plutôt en chair, pour un habitant de Zalénia ; bedonnant et de taille moyenne, il n'avait conservé de sa race que les yeux clairs et les cheveux blancs. Son nom était Fania.

Cela faisait toujours un drôle d'effet à San d'entendre nommer son grand-père et cette aventure lointaine qui avait pour lui des accents de légende. Cette mission de Sennar, il la connaissait par cœur : Airès, la pirate qui l'avait accompagné avec le navire de son père pendant une bonne partie de son voyage, la tempête, le monstre, et enfin le tourbillon. Il n'aurait jamais imaginé parcourir un jour le même chemin.

L'entrée était une galerie souterraine.

— C'est par là ? demanda-t-il, vaguement déçu.

— Après vous, répondirent les hommes qui leur servaient d'escorte. En bas, nous trouverons les chevaux dont nous avons besoin pour notre voyage.

Ils descendirent sous la terre pendant quelque temps, puis, brusquement, les parois rocheuses se raccordèrent à celles de verre du tunnel.

— Bienvenue dans le Monde Submergé, déclara Fania.

San regarda autour de lui. Ils étaient bien sous la mer, il n'y avait aucun doute là-dessus. Une dizaine de brasses sous lui, des rochers et des algues, et partout, un bleu absolu et dense, que traversaient par-ci, par-là des poissons bigarrés. Et en haut, au loin, le reflet du soleil.

San n'en revenait pas. Il n'aurait jamais cru que le Monde Submergé puisse être si fabuleux.

Le temps semblait s'être dilaté. Le tunnel déboucha dans l'une des nombreuses ampoules dont était composé ce monde. Dans cette énorme bulle de verre était enfermé un village entier, avec ses maisons, ses champs cultivés et ses habitants à l'allure spectrale. Et cette première ampoule était suivie d'une autre, puis d'une autre encore.

Bien que fasciné par ce qu'il voyait, San s'aperçut vite que les regards des gens étaient lourds de soupçons envers les Habitants du Dessus, comme on les appelait. Il se sentait observé, épié, et il se cachait avec embarras derrière le dos d'Ido.

Le territoire était divisé en comtés, et chaque fois qu'ils franchissaient les frontières de l'un d'eux, ils devaient patienter au moins une journée avant que le garde ne reçoive l'autorisation de les laisser passer. Ces gens semblaient avoir une espèce d'obsession de leur sécurité, spécialement quand ils avaient des visiteurs du Monde Émergé.

San commença à ressentir une certaine inquiétude. Il comprenait parfaitement l'importance de ce voyage. Il était nécessaire pour lui de se cacher de la Guilde, parce que s'ils le trouvaient, ce serait la fin. Mais en même temps il avait le sentiment de se dérober au combat

avec ses ennemis, et plus encore, de fuir les assassins de ses parents. Était-il juste qu'ils soient libres de fouler le sol d'en haut pendant que lui-même se cachait sous la mer ? Était-il juste qu'il soit obligé de rester dans les jupes d'Ido alors que le Conseil des Eaux cherchait par tous les moyens à vaincre la Guilde ?

Au bout d'un temps qui lui sembla interminable, ils arrivèrent enfin à destination.

— C'est ici qu'a séjourné ton grand-père une fois sorti du tourbillon, déclara Ido en indiquant du doigt quelque chose au-dessus de leurs têtes.

San leva les yeux. L'ampoule dans laquelle ils se trouvaient, comme toutes celles qu'ils avaient traversées jusque-là, était reliée à l'extérieur par un énorme tube de verre. À son extrémité, on apercevait un vague remous, impétueux et terrifiant.

Le garçon ouvrit des yeux ronds.

— Le tourbillon ?

Ido acquiesça en souriant.

— Exactement.

— Alors c'est ici que règne le comte Varen, observa San avec un certain enthousiasme.

— Régnait, le corrigea Ido. Tu sais, tout le monde n'a pas la chance de pouvoir vivre plus de cent ans comme les gnomes. Je doute qu'il soit encore dans les parages...

San songea au voyage de son grand-père, à la peur et à l'excitation qu'il avait sans doute éprouvées en découvrant ce monde, et il se rappela le vieillard qu'il avait rencontré à Laodaméa. Il n'arrivait décidément pas à superposer ce visage sévère et fatigué par les années à l'image du jeune homme téméraire qui avait accompli un périple si hasardeux.

Le palais de la comtesse se découpa soudain devant leurs yeux, sobre et imposant à la fois. C'était un simple édifice rectangulaire percé de nombreuses fenêtres, à l'entrée duquel étaient postés deux gardes.

L'intérieur était tout aussi dépouillé et lumineux, avec ses hauts murs blancs qui renvoyaient partout la lumière aveuglante du soleil. Ido et San venaient à peine d'entrer lorsque les gardiens qui les accompagnaient s'agenouillèrent.

— Relevez-vous, dit une voix devant eux.

C'était une femme, vêtue d'une longue robe qui découvrait ses bras. Elle devait avoir au moins une cinquantaine d'années, comme en

témoignaient les nombreuses rides autour de ses yeux, mais son visage conservait des traits presque enfantins, ce qui lui donnait un aspect plutôt étrange : il y avait en elle quelque chose d'innocent et d'ingénu, mais elle dégageait en même temps une fermeté et une force d'âme hors du commun. San se sentit immédiatement intimidé.

Comme les habitants de Zalénia, elle avait des yeux d'un bleu très pâle, mais ses cheveux étaient poivre et sel.

Ido s'agenouilla. La femme posa la main sur son épaule et l'invita à se relever.

— Je vous en prie, vraiment... il n'y a pas de raison.

Elle regarda ensuite San avec une telle intensité que le garçon fut contraint de baisser une nouvelle fois les yeux.

— Bienvenue à Zalénia, San, dit-elle d'une voix douce qui contrastait avec son allure imposante. J'espère que ton séjour ici sera plus agréable que celui de ton grand-père.

San osa enfin relever la tête.

— Je te présente Ondine, la comtesse du comté de Sakana, dit Ido.

San fut invité à visiter le jardin du palais. Debout sur l'un des balcons, Ondine ne le quittait pas des yeux. Elle étudiait son visage, comme à la recherche de quelque chose.

Ido fumait tranquillement à ses côtés. Il comprenait ce que cette femme éprouvait.

— Tu trouves qu'il lui ressemble ?

Ondine sortit de sa rêverie.

— Oui. Dans sa façon de bouger, sa silhouette...

Le gnome et la reine avaient tout de suite décidé de laisser de côté les formalités et de se tutoyer. Ils s'étaient instinctivement sentis liés par une sorte d'amitié fraternelle, une communauté d'âme étrange pour deux personnes qui ne s'étaient jamais vues, et qui ne se connaissaient que par l'intermédiaire de ce qu'elles avaient lu l'une sur l'autre dans des livres.

Ils avaient passé l'heure précédente à parler du passé, de Sennar. Avant même de s'informer précisément sur la situation dans le Monde Émergé, Ondine avait tout voulu savoir sur le magicien. Le gnome avait intuitivement deviné quels avaient été les vrais sentiments de la comtesse, et il ne s'était pas fait prier pour tout lui raconter. Il savait lui aussi que le souvenir des êtres chers survit justement dans les petites choses, dans ces détails futiles du quotidien qui leur redonnent vie.

— J'imagine que toi, c'est Nihal que tu vois en lui, lui dit Ondine à un certain moment de son récit.

Ido hocha la tête en enfonçant sa pipe dans sa bouche.

— Il lui ressemble même dans le caractère. Pour moi, c'est presque comme la revoir. Ils ont les mêmes yeux.

Ondine poussa un soupir, et son regard se teinta d'une infinie tristesse.

— Chacun de nous cherche en lui quelque chose qu'il a perdu, n'est-ce pas ?

Ido tira une longue bouffée sur sa pipe. Ondine était beaucoup plus jeune que lui, et elle n'avait pas vu son propre monde se désagréger sous ses yeux. Pourtant, ils éprouvaient la même déchirante nostalgie de ce qui avait été et ne serait jamais plus. C'était cela qui les unissait.

— Tu lui as dit que tu venais ici ?

Ido hocha la tête.

— Et qu'a-t-il dit ? murmura Ondine.

Le gnome ferma les yeux quelques instants. Il avait parlé d'Ondine avec Sennar au moment de son départ. Pour une étrange raison, il avait alors eu l'impression qu'ils ne se reverraient plus.

« Dis-lui que je ne l'ai pas oubliée. Et surtout, qu'il ne s'est pas passé un seul jour sans que j'éprouve du remords pour ce que je lui ai fait. Dis-lui que, pour moi, elle est toujours restée la jeune fille debout sur le bord de la route, sur cette route que j'ai refusé de prendre, il y a des années. Dans ma mémoire, elle est aussi belle qu'alors, et elle m'attend toujours. Dis-lui que sans elle je ne serais jamais arrivé à la fin de ce voyage, que je lui dois la vie et bien plus. Dis-lui enfin que j'ai essayé d'honorer ma promesse, mais que la vie a été plus forte, et que j'ai échoué. »

C'étaient les mots de Sennar.

Ido aspira une nouvelle bouffée et retint longuement la fumée. Puis il souffla dans l'air un nuage évanescent.

— Il se souvient de la promesse qu'il t'avait faite d'être heureux avec Nihal. Il a essayé, mais la vie a été plus forte.

Les yeux d'Ondine se remplirent de larmes.

— Il ne t'a pas oubliée, pas du tout. Et il pense encore aujourd'hui à ce qui s'est passé le jour de son départ.

Des larmes se mirent à couler doucement sur les joues de la comtesse. Elle respirait calmement, impassible, les yeux fixés sur San. Une femme forte, endurcie par de longues années de douleur silencieuse. Ido pensa aux nombreuses femmes comme elle qu'il avait connues : il revit Sulana, le jour de son mariage, et puis son corps dans son cercueil, le jour de ses funérailles. Il pensa au calme hiératique de Soana, à son sang-froid, à sa force. Et quelque chose au fond de son âme lui fit mal. Que de solitude avait dû marquer la vie de cette femme...

— Je n'y suis pas arrivée, reprit soudain la comtesse. Ce n'est pas faute d'avoir essayé, mais il y a des rencontres qui changent le cours

d'un destin, et il a été de celles-là pour moi. J'ai d'abord cherché à l'oublier dans le travail auprès du comte, quand j'ai commencé à le servir au palais, puis dans d'autres bras. Mais il y avait toujours quelque chose qui manquait. Peut-être est-ce moi qui n'ai jamais compris, qui n'ai stupidement jamais voulu renoncer et oublier.

Elle sécha du doigt une larme au coin de son œil.

— Et puis il y a eu l'adoption, et je suis devenue la fille de Varen. La politique m'a prise dans son tourbillon : les affaires de l'État, le combat pour changer les choses, pour que les Nouveaux comme moi soient acceptés et non plus traités comme des esclaves, ou des marginaux. Peut-être que cela aussi n'a été qu'une façon d'oublier, de donner forme à cette douleur qui me brûlait à l'intérieur et ne me laissait aucun répit.

Ido baissa les yeux. Combien de fois depuis la mort de Soana avait-il tenté de noyer sa douleur dans la bataille ? Lui aussi avait voulu fuir l'inéluctable en cherchant un exutoire à cette souffrance qui ne trouvait pas d'autre issue.

— Et maintenant je me retrouve comtesse, et je ne sais même pas comment j'ai fait. Je suis la première Nouvelle à le devenir, une extraordinaire victoire que beaucoup m'envient. Je devrais me sentir fière chaque fois que je vois un Nouveau assumer une fonction de pouvoir, et vivre normalement sa vie, et pourtant, tout ce que j'ai accompli durant ces années me paraît dérisoire.

Ido avait fait le même constat autrefois, et il imaginait sans mal le tumulte qui l'agitait.

Ondine sortit.

— Pardonne-moi, je t'ennuie avec ces discours stupides, et qui en outre ne te concernent pas.

Elle avait les yeux rouges et le regardait à travers ses larmes.

Ido tira encore sur sa pipe. La saveur du tabac le calmait.

— Je te comprends trop bien, au contraire. Lorsque des gens comme toi et moi s'engagent sur le sentier ultime, comment ne penseraient-ils pas ce genre de choses ? Pourtant, je considère que rien de ce que nous faisons n'est vain, même si cela nous coûte de la douleur. Personne ne peut éviter les regrets, mais il ne faut pas oublier non plus de regarder avec objectivité les succès, tu ne crois pas ?

Ondine sourit encore, en passant le dos de sa main sur sa joue. Elle semblait soulagée. Ido songea qu'elle était vraiment belle, malgré sa jeunesse consumée dans la solitude. Elle avait su transformer sa faiblesse en force.

— Un de mes serviteurs va vous conduire aux chambres que je vous ai fait préparer.

— Merci.

La comtesse se leva pour partir, mais le gnome la retint par le

poignet.

— Le garçon semble très doué pour la magie.

— C'est toujours le petit-fils de Sennar...

— Crois-tu que quelqu'un ici au palais soit capable de le former ? Je le trouve plutôt agité, et il est encore très perturbé par la mort de ses parents. Il lui faudrait une occupation.

— Il y a beaucoup de bons magiciens dans mon comté. Je suis sûre que nous en trouverons un qui fera l'affaire, répondit la comtesse en souriant.

Ido lui rendit son sourire.

— Tu es vraiment une hôtesse d'exception.

Ondine rougit légèrement.

— Et toi, un flatteur, dit-elle en s'éloignant d'un pas léger.

Ido observa sa démarche décidée. Elle ne s'était probablement jamais accordé un tel moment de sincérité. Le gnome ressentit dans le fond de son cœur une profonde compassion pour cette femme solitaire qui avait tant lutté dans sa vie, et son image se superposa dans son esprit à celle de Soana. Et il sentit encore une fois à quel point il était vieux et fatigué.

« Il est bientôt temps de partir », songea-t-il. Mais aussitôt, l'énormité de cette pensée l'écrasa.

Il regarda dans la direction de San. Son petit protégé s'était endormi sous un arbre.

L'odeur de sang était particulièrement intense ce jour-là. Il y avait eu un grand sacrifice, et une sorte d'euphorie planait sur la Maison. Une sensation que Yeshol, le Gardien Suprême, connaissait bien : l'exaltation du meurtre. Les Assassins l'éprouvaient surtout dans leur jeunesse, quand tuer leur donnait encore une impression de toute-puissance. Ensuite, les années passaient, et il ne restait plus guère d'exaltés. Rekla, elle, en faisait partie. Elle éprouvait un réel plaisir à faire couler le sang, et elle ne trouvait de sens à sa vie que dans le culte de Thenaar.

Yeshol n'en finirait pas de la regretter. Il ne s'était jamais senti lié à aucun des Assassins : pour lui, ils n'étaient que des instruments que son dieu utilisait pour servir sa volonté. Seul Thenaar comptait. Mais il avait aimé Rekla comme un frère peut aimer une sœur. Il l'avait vue arriver à la Maison alors qu'elle n'était encore qu'une fillette maigre et craintive, il l'avait vue devenir une femme sûre d'elle et de ses capacités, et il avait vu croître sa foi. Elle était plus qu'une simple subordonnée. Elle était sa semblable.

Yeshol avait compris qu'elle était morte quand il avait cessé de recevoir des rapports sur sa mission. Son dernier message remontait à

plusieurs semaines, et cela ne s'était jamais produit auparavant. Le Gardien Suprême avait en outre un sixième sens qui l'avertissait toujours quand l'un des siens descendait dans le règne de Thenaar. La Bête devait l'avoir tuée.

C'était en honneur de sa mort qu'il avait ordonné cette hécatombe. La plupart des Postulants avaient été massacrés au pied de la statue de Thenaar. Cela avait été un bain de sang, une terrible orgie. On les avait traînés devant le dieu noir, et des Assassins triés sur le volet leur avaient enfoncé leurs lames dans le cœur, un à la fois. Les yeux éteints des victimes créaient un contraste spectaculaire avec le regard enflammé de leurs bourreaux. Le tout célébré par des cris de jubilation, des prières hurlantes, des rires et des chants.

Yeshol s'était tenu au pied de la statue du dieu pendant toute la cérémonie, impassible mais satisfait. Tous avaient perdu la tête, sauf lui. Dans l'euphorie générale, lui seul était resté lucide. Pas un instant il n'avait oublié sa mission et les temps difficiles qu'ils traversaient.

Ses hommes lui avaient rapporté que le garçon qui devait accueillir l'esprit d'Aster était arrivé à Laodaméa, mais qu'il avait ensuite disparu sans que personne sache où il était allé.

À partir de ce moment, c'est Sherva qui avait enquêté pour lui, ce même Sherva qui s'était laissé enlever le mioche sous le nez. Même les Perdants comme lui pouvaient encore chanter la gloire de Thenaar. C'est d'ailleurs grâce à lui qu'il avait tout découvert. Désormais, il savait où Ido conduisait l'enfant. Mais il n'avait pas beaucoup de temps pour agir, et l'entreprise était risquée.

Lorsque le carnage fut achevé, il appela quatre de ses hommes, qui entrèrent et s'agenouillèrent devant son bureau. Leur peau exhalait la même odeur âcre que celle qui régnait dans la salle du sacrifice.

— J'ai une mission de la plus haute importance pour vous. Ne vous avisez pas d'échouer.

Les quatre victorieux levèrent à peine les yeux.

— Vous irez dans le Monde Submergé et vous me ramènerez San.

— C'est là qu'il se trouve, à Zalénia ? demanda l'un des hommes.

Yeshol acquiesça sèchement.

— Il est avec Ido. Le gnome est à vous, faites-en ce que vous voulez. Mais je veux le garçon, à n'importe quel prix.

Les quatre victorieux baissèrent la tête. Obéissance aveugle et absolue, exactement ce que Yeshol attendait d'eux.

— Allez, dit-il enfin, en se tournant vers la statue de Thenaar.

Les quatre hommes se levèrent et sortirent à pas feutrés. Yeshol ferma les yeux. Pour la première fois depuis des années, il redoutait la défaite. Et il avait peur. La Bête commençait à échapper à son contrôle, elle avait tué Rekla, et San s'était révélé plus difficile à capturer qu'il ne l'avait cru. Et s'il n'y arrivait pas ? Le Gardien

Suprême avait déjà commencé à étudier un plan d'urgence. Quelques jours plus tôt, il avait rencontré Dohor en privé.

— J'ai besoin d'autres livres.

— Et moi j'ai besoin d'autres meurtres, avait répliqué le roi avec un sourire moqueur.

— C'est ce qu'on appelle une convergence d'intérêts, avait répondu Yeshol en inclinant la tête.

— Dis-moi ce qu'il te faut.

Des textes écrits de la main d'Aster, de très vieux ouvrages elfiques perdus durant la destruction d'Enawar, l'ancienne cité de la Grande Terre, qu'Aster, le Tyran, avait fait détruire pour inaugurer son règne sanguinaire. Dohor seul pouvait accéder à ces reliques : les anciens fondements de la ville se trouvaient sous la forteresse qu'il était en train de construire pour lui. En échange de cette faveur, Yeshol avait mis ses Assassins au service du roi, et il avait même permis à Dohor de participer à certains des rites qui se déroulaient dans le temple.

À cette occasion, il avait pu vérifier une nouvelle fois que cet homme pragmatique et ambitieux aurait pu faire un très bon fidèle. S'il n'avait pas été entièrement dévoué à lui-même et à sa propre soif de pouvoir.

Le marchand d'hommes

Lorsque Doubhée se réveilla, le soleil était déjà haut. Le printemps était toujours plus proche, elle le sentait au parfum d'herbes et de fleurs qui flottait dans l'air. La caravane cheminait déjà depuis deux jours, et les portes de Selva n'étaient plus très loin.

Theana était immobile devant elle, perdue dans ses pensées. Peut-être priait-elle ? Depuis qu'elles avaient parlé de Thenaar, Doubhée ne l'avait plus entendue adorer son dieu à voix haute. Elle était devenue plus prudente, avec leurs geôliers aussi. C'était comme si elle avait fini par accepter sa mission.

— Bonjour, lui dit la magicienne avec un sourire.

Doubhée répondit par un signe de tête. Elle se sentait mieux, son corps commençait à lui répondre, et son esprit était plus lucide. Elle étudia rapidement le déguisement de sa compagne. Tout semblait en ordre, leur couverture tenait.

— J'ai toujours la même tête qu'il y a quelques jours ? demanda-t-elle en se redressant.

Theana acquiesça.

— Bien. Parce que ce serait un problème de devoir préparer des pommades.

— Mais, quoi qu'il arrive, je dois répéter le rituel sur ton sceau dans neuf jours au plus tard.

Doubhée détourna vivement la tête. Elle n'avait aucune envie de se soumettre à nouveau à cette torture, pas maintenant qu'elle était en train de récupérer ses forces.

La jeune magicienne lui sourit à nouveau. Elle avait dû remarquer son expression.

— Ne t'inquiète pas, l'épreuve sera moins pénible. Maintenant, ton corps est habitué, tu souffriras moins et tu t'en remettras en un jour ou

deux maximum.

— Je l'espère, dit Doubhée. Parce que d'ici là, nous serons sûrement de nouveau en fuite.

La porte de leur cellule s'ouvrit brusquement.

— Allez, mes beautés, c'est l'heure de prendre un bain, s'écria un des soldats.

Doubhée et Theana interrompirent aussitôt leur discussion et reprirent leurs rôles.

L'incident s'était passé dix ans plus tôt. L'avenir semblait alors encore plein de promesses, et le soleil brillait haut dans le ciel, comme ce jour-là.

Quand les soldats l'avaient conduite à la rive du fleuve, Doubhée avait tout de suite reconnu la pierre sur laquelle elle avait cogné la tête de Gornar. Elle était toujours là, ronde, parfaite. L'espace d'une seconde, l'image du sang qui lui avait souillé les mains ce jour-là lui revint avec force. À l'époque, il lui avait fallu quelques instants pour prendre conscience de son acte. La tête de Gornar pesait dans ses bras, mais elle n'arrivait pas à réaliser ce qui s'était passé, elle n'arrivait pas à croire qu'elle venait de tuer quelqu'un. C'était impossible.

— Alors, tu te décides, oui ou non ?

Le soldat la poussa vers l'eau, et Doubhée ferma les yeux. Elle devait effacer ces souvenirs, elle était en mission et elle ne pouvait se permettre aucun faux pas. Selva était seulement une étape du voyage qui devait la mener à Dohor. Elle s'efforça de se concentrer, mais ses mains se mirent à trembler.

L'eau lui semblait soudain rouge, et elle dut prendre sur elle pour y baigner son visage. Du coin de l'œil, elle vit que Theana l'épiait d'un air interrogateur. Elle l'ignora, et continua à s'asperger d'eau malgré les frissons qui lui parcouraient le corps.

— Déshabillez-vous, dit le soldat lorsqu'elles eurent fini de se laver le visage.

Doubhée se raidit.

— Personne ne voudra de vous au marché avec ces haillons sur le dos. Nettoyez-vous et mettez ça.

Le soldat jeta sur le sol deux gilets de cuir et des jupes de danseuses faites de simples voiles.

Theana lança un regard désespéré à Doubhée. Celle-ci ravala sa salive, tourna le dos au soldat et se mit lentement à défaire les lacets de sa chemise.

« Allez, vas-y, c'est le moment de prouver que tu es vraiment décidée à me suivre. »

Pendant un temps qui lui sembla infini, Theana resta immobile. Puis

elle se tourna à son tour, ferma les yeux et se déshabilla lentement. Pour la première fois depuis le début de leur voyage, Doubhée songea qu'elle avait du cran.

Les deux jeunes filles se retrouvèrent bientôt vêtues des combinaisons de fine gaze qu'elles portaient sous leurs vêtements.

Bien que l'enchantement ait modifié leur apparence et surtout considérablement vieilli Theana, le soldat les lorgna d'une façon qui ne laissait aucun doute sur ses pensées.

— Dommage qu'on doive vous vendre ! J'en viendrais presque à espérer que vous ne trouviez pas preneur, dit-il en s'approchant.

Il passa la main sous le caraco de Doubhée et fit glisser ses doigts sur sa chair blanche. Elle ferma les yeux, en essayant de maîtriser la colère aveugle qui bouillonnait dans sa poitrine. Sa main brûlait de saisir le poignard caché dans la poche de sa jupe restée sur le sol.

— On t'a dit de ne pas toucher à la marchandise !

Un coup violent s'abattit sur la nuque du soldat. Son supérieur, probablement, l'avait frappé par surprise.

Le soldat se contenta de hausser les épaules et sourit d'un air obscène.

— J'arrive, j'arrive ! dit-il presque amusé, en tirant les deux chaînes vers lui.

Profitant de l'altercation entre les deux hommes, Doubhée récupéra le poignard dans la poche de sa jupe et prit deux petites ampoules dans les vêtements de sa compagne. Elle fut si rapide que personne ne s'en aperçut, pas même Theana, morte de honte, qui gardait les yeux obstinément fixés au sol.

— Tu as été bien, lui souffla Doubhée en passant près d'elle.

Le village était plein de bruit et de soldats. Partout il y avait des esclaves enchaînés : des hommes, mais surtout des femmes et des enfants. Selva grouillait de monde comme jamais. Doubhée ne reconnaissait pas même un visage. C'était comme si en dix ans *son* Selva s'était évanoui.

Et pourtant, les maisons étaient les mêmes, les murs d'enceinte identiques, le tracé des rues inchangé. Le soldat leur fit parcourir les ruelles sous l'œil curieux ou dégoûté des passants. De temps à autre, les deux filles croisaient aussi des regards de pitié, mais qui se détournaient aussitôt.

Autrefois, il n'y avait pas de marché d'esclaves à Selva. C'était un trop petit village, trop perdu. Maintenant que la guerre avait fait avancer le front, au contraire, sa proximité avec la zone des combats en avait fait un lieu idéal pour des échanges de ce genre. Selva s'était agrandi. Le centre était resté le même, mais la périphérie fourmillait

de nouvelles constructions.

Doubhée repensa à son procès. Elle avait parcouru exactement le même chemin pour aller entendre sa sentence. Qui sait si Trarek, l'ancien du village qui l'avait jugée, était encore vivant ? Et le garçon qui lui avait rendu sa liberté dans les bois, qu'était-il devenu ? Il n'imaginait sûrement pas avoir sauvé la vie à un Assassin de la Guilde, à une femme qui s'apprêtait à tuer son roi.

— Tout va bien ? lui demanda discrètement Theana.

Doubhée hocha la tête.

— Tu as l'air troublée. Peut-être que le sceau n'agit plus...

Doubhée l'arrêta d'un regard.

— Tout est en ordre.

Elle n'avait aucune envie de lui révéler la vérité.

— C'est que je suis née ici, lâcha-t-elle finalement d'une voix brusque, en s'éloignant pour éviter que Theana ne lui pose d'autres questions.

Ils atteignirent rapidement la place. Dans les souvenirs de Doubhée, c'était un lieu spécial, presque solennel, où l'on venait les jours de fête avec ses vêtements du dimanche. Elle fut sidérée en voyant qu'il ne s'agissait en réalité que d'un grossier quadrilatère d'à peine trente brasses de côté. L'estrade en bois des marchands d'esclaves y était presque à l'étroit, et les clients devaient jouer des coudes pour se frayer un passage au milieu de la foule agglutinée à son pied. Certains, obligés de rester dans l'une des ruelles latérales, se haussaient sur la pointe des pieds pour essayer de mieux voir la marchandise.

Le soldat les conduisit jusqu'à une tente tendue derrière l'estrade. À l'intérieur, cela sentait l'homme, et la peur. Massées dans un coin, un groupe de femmes pleuraient, d'autres s'efforçaient coûte que coûte de garder l'air digne, d'autres encore avaient le regard vide et résigné. Au milieu d'elles trônait le marchand. Doubhée mit un peu de temps à le reconnaître. Il avait grossi, et il faisait beaucoup plus que les vingt ans qu'il devait avoir. Et pourtant, elle ne pouvait pas se tromper : c'était Renni, son camarade de jeu.

Lui aussi était là le jour du procès. Doubhée se souvenait parfaitement que c'était lui qui l'avait accusée le premier. D'une voix perçante qui enfonçait des paroles empoisonnées dans son âme d'enfant déjà noyée par la culpabilité. Elle le fixa avec des yeux terrorisés, soudain tétanisée.

Le soldat la fit avancer d'une bourrade dans le dos.

— Arrête de faire des histoires !

Renni se retourna. Son triple menton s'étalait sur sa poitrine, ses mains énormes étaient crispées sur les accoudoirs de son siège, qui le contenait avec difficulté. Doubhée se souvenait d'un enfant maigre et vif, qui n'avait rien à voir avec cet ignoble tas de graisse. Elle fut

étourdie par la laideur de son regard, et pendant qu'il la dévisageait, elle se rappela ce qu'il lui avait sifflé avant la sentence : « Tu auras ce que tu mérites, tu peux en être sûre. »

— Un problème ? demanda Renni au soldat.

Sa voix, elle, était toujours la même.

— Non, tout va bien ; seulement des garces qui n'en font qu'à leur tête, comme d'habitude.

Renni sourit avec mépris.

— Ça, ce n'est pas notre affaire, n'est-ce pas ? C'est le problème de celui qui les achètera.

Le soldat tira la chaîne, et dès que Doubhée ne sentit plus le contact de Theana, elle eut l'impression d'avoir la peau transparente, comme si chacun de ses organes était devenu visible. C'était impossible qu'il ne la reconnaisse pas, qu'il ne sente pas l'horrible odeur de meurtre qui l'entourait. Il ne pouvait pas ne pas se souvenir de ses mains tachées de sang, lui qui l'avait déclarée coupable devant tous et à tout jamais.

Renni se mit à tourner autour d'elle, en la regardant comme on le fait avec un animal. Il lui palpa le bras, lui fit ouvrir la bouche. Il l'effleura de ses doigts gras, et sa main finit par s'attarder là où la faute de Doubhée prenait une forme visible : le symbole. La jeune fille commença à s'agiter. Renni souleva sa manche et mit à nu le pentacle.

— Et ça ?

Il la regarda droit dans les yeux, et Doubhée ne fut pas capable d'articuler un seul mot.

— Alors ? tonna-t-il.

— C'est le symbole d'une caste sacerdotale.

Doubhée se retourna. C'était la voix de Theana. Hésitante, tremblante, mais c'était elle qui avait parlé.

— Je n'en ai jamais vu de semblables, dit Renni, en l'observant de plus près.

— Mon amie a été consacrée au dieu toute enfant, pour la soigner de la fièvre rouge.

L'homme la regarda brusquement avec admiration.

— Alors comme ça, tu es une survivante...

Doubhée hocha la tête, confuse. C'était vrai, après tout, terriblement vrai.

Renni examina ensuite Theana, puis il commença à évaluer le prix global. Finalement, il se laissa tomber lourdement sur sa chaise et proféra son verdict :

— Cent caroles par tête.

Le soldat fit la grimace.

— Tu es fou ? Ces femmes sont de la marchandise de premier choix !

— C'est tout ce que je peux vous offrir, à prendre ou à laisser.

Doubhée écoutait leurs voix de loin. Enchantement ou non, elle avait encore du mal à croire que son vieil ami d'enfance ne l'ait pas reconnue. Elle était presque tentée de lui révéler qui elle était pour savoir s'il avait fini par lui pardonner. Les autres avaient-ils oublié aussi, ou bien la considéraient-ils comme morte ? Ces pensées tourbillonnaient dans sa tête, et très vite, tout devint confus.

À un certain moment, Theana la prit par le bras et la fit s'asseoir.

— C'est fini, lui murmura-t-elle à l'oreille avec soulagement.

Leur geôlier venait de partir avec une bourse rebondie à la main, mais Doubhée ne l'avait même pas vu. Elle était complètement sous l'emprise de son passé, et ses souvenirs étaient brusquement devenus plus présents que la réalité.

Renni attacha leur chaîne à l'unique piquet disponible, puis il s'éloigna sans un mot.

Theana remarqua tout de suite l'expression hallucinée de Doubhée. D'un mouvement de tête, elle indiqua l'ouverture de la tente par laquelle le marchand d'esclaves venait de sortir.

— Tu le connais ?

Doubhée fit signe que oui, en posant son front sur ses genoux ramenés contre son buste.

— Nous jouions ensemble quand nous étions petits. Il fait partie de ceux qui m'ont condamnée à l'exil.

Theana resta silencieuse.

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer, murmura Doubhée en relevant la tête. C'est une longue histoire, et tu ne comprendrais pas.

La magicienne sembla agacée par ses paroles, mais elle n'insista pas.

— Tout ira bien, tu n'as pas à t'inquiéter, conclut Doubhée.

En réalité, se retrouver dans cet endroit l'anéantissait. Et le sentiment de culpabilité – qui pendant tant d'années n'avait été qu'une vague présence au fond de son estomac, une feuille de verre entre elle et le monde – venait brutalement de se transformer, sous le regard de Renni, en une douleur lancinante.

Le rabat de la tente s'écarta. Un jeune soldat entra d'un pas décidé et détacha quelques femmes pour les conduire sur l'estrade, où le crieur public les exhiberait pour en faire monter les prix. Theana observa la scène avec anxiété. Elle se demandait sûrement quand arriverait leur tour et ce qu'il se passerait ensuite. Les autres femmes reculaient chaque fois qu'entrait le soldat : certaines murmuraient des paroles de réconfort, mais la plupart sanglotaient.

Doubhée se retira entièrement dans ses pensées. Les genoux serrés contre son menton, elle se sentait comme les jours qui avaient suivi la mort de Gornar, quand elle s'était réfugiée dans son grenier, murée dans un mutisme obstiné. Rien n'avait changé depuis lors, bien que

dix ans se soient écoulés et qu'entre-temps elle ait rencontré des gens comme le Maître et Lonerin. Pendant le voyage dans les Terres Inconnues, elle s'était persuadée qu'elle n'était plus la même, qu'elle avait accompli un petit pas en avant. Elle avait décidé d'aider quelqu'un dans une mission qui ne la concernait pas, et elle avait senti naître en elle un sentiment différent, qui n'avait rien à voir avec ses remords ou la malédiction. Dans la désolation de cette tente, elle fut convaincue au contraire que tout cela avait été inutile : rien ne la libérerait jamais de la culpabilité qui la tenaillait.

— Allez, debout.

Doubhée leva des yeux ahuris et vit que le soldat la montrait du doigt. Elle obéit en silence. L'homme prit la chaîne de Theana et les emmena toutes les deux.

Lorsqu'elles montèrent sur l'estrade, les vociférations de la foule redoublèrent d'intensité. Theana serra convulsivement son bras, mais Doubhée ne réagit pas.

Le crieur fit un signe, et le soldat qui les avait accompagnées voulut les séparer. Theana se démena comme une folle en poussant des hurlements. L'homme les frappa toutes les deux aux chevilles, et la magicienne s'écroula sur le sol tandis que Doubhée se mordait les lèvres. La douleur physique finit par la ramener à elle.

« Tu as une mission à accomplir », se dit-elle.

— Une jeune et belle prêtresse. Elle est à vous pour à peine cinq cents caroles, s'exclama le crieur public, pendant que le soldat emmenait de force Theana de l'estrade.

Doubhée balaya encore une fois la foule des yeux, résolue à ne pas se laisser rattraper par le passé.

— Je vous en prie, ne nous séparez pas !

La voix de Theana la réveilla tout à fait. Elle devait trouver un plan, vite. Mais ses pensées s'arrêtèrent net lorsqu'un second coup de fouet s'abattit sur sa cheville. Elle tomba à genoux. Tout autour, elle percevait les ricanements des hommes et leurs regards qui parcouraient son corps.

— Mille cinq cents caroles chacune, et je les veux toutes les deux.

Le silence tomba d'un coup sur l'assistance. Même le crieur public en resta coi. Doubhée leva légèrement la tête pour voir qui avait parlé.

La voix venait du bout de la place, d'un jeune homme qui dominait la foule d'une bonne tête. Il portait un long manteau dont on n'entrevoyait que le col finement brodé d'argent. Doubhée observa son visage. Elle connaissait ces traits fins et ces cheveux si blonds qu'ils en semblaient blancs. Le terrible épisode qui avait eu lieu à l'époque de son apprentissage lui revint immédiatement en mémoire.

Forra, beau-frère de Dohor et chef des opérations sur la Terre du Feu, piétinait les cadavres des rebelles qu'il venait de faire massacrer

par ses soldats, et un jeune garçon à côté de lui l'observait du haut de son cheval. C'était la première fois qu'elle avait vu Learco, le fils du roi.

Le crieur retrouva rapidement ses esprits.

— Ce n'est pas dans nos habitudes de vendre en même temps deux esclaves de ce genre...

— Dix mille caroles, et retiens un peu ton fouet.

Le public émit une exclamation de stupeur. Le chiffre était quasiment décuplé. Même Theana avait cessé de gémir et elle regardait la scène d'un air ahuri. Doubhée se demanda ce que faisait le fils du roi dans un endroit pareil, et pourquoi il était prêt à déboursier une telle somme pour deux esclaves inutiles et même pas très attirantes.

Le crieur public fit une profonde révérence, mais apparemment il n'avait pas reconnu le prince, car il se permit d'ajouter :

— Vous me pardonneriez si je vous demande de me montrer l'argent, pas vrai ?

Learco se fraya un passage parmi la cohue avec des mouvements rapides et élégants. Arrivé devant l'estrade, il jeta sur le plancher aux lattes disjointes une bourse qui s'ouvrit en déversant un flot de pièces brillantes : au moins cinq mille caroles.

— Le reste, je te le donnerai plus tard, quand tu m'auras remis les filles.

Le bois de l'estrade craqua lourdement.

— Il n'en est nul besoin, Votre Altesse ! brailla une voix stridente.

Renni se faufila jusqu'au crieur public et le força à s'agenouiller.

— Honore ton Maître, animal ! tonna-t-il en s'inclinant lui-même jusqu'à terre.

L'enchantement se brisa net. Les badauds comprirent enfin à qui ils avaient affaire, et en un instant, la place tout entière se transforma en une mer de têtes baissées.

— Seigneur, accordez-moi l'honneur de vous offrir ces deux esclaves. Reprenez votre argent, je vous en prie.

Le prince, sans broncher, le regarda avec pitié.

— Tu peux garder l'argent, mais en échange je veux vos fouets.

— Tout ce que vous voudrez, Altesse, bredouilla Renni, et avec un grand coup de pied, il intima au crieur public de lui remettre les fouets.

Learco sauta sur l'estrade et aida Doubhée et Theana à se relever. Doubhée se demanda s'il l'avait reconnue. Elle, elle n'avait jamais oublié ses yeux bouillants de rage contenue. Mais le prince ne la regarda même pas.

« Bien sûr, je suis déguisée », songea-t-elle avec soulagement.

Renni remit servilement les chaînes au prince.

— Libère-les, ordonna Learco, et l'autre se dépêcha d'acquiescer, en fouillant dans ses poches pour trouver ses clés.

— Vive le prince ! cria quelqu'un.

Une autre acclamation suivit, puis une autre encore, et bientôt la foule entière se mit à ovationner le futur jeune souverain, si beau et si magnanime.

Learco ne leur prêta pas attention et fit descendre les deux filles de l'estrade.

— Merci, mon seigneur, merci, murmurait Theana d'une voix brisée.

— Je n'ai rien accompli d'exceptionnel, répliqua Learco.

Doubhée nota que son regard était encore plus triste et plus éteint que dans son souvenir.

— Ne vous sentez liées à moi d'aucune façon, ajouta le prince. Rentrez chez vous, vous êtes libres.

Il n'avait pas fini de parler qu'il s'éloignait déjà. Son manteau qui se gonfla dans l'air frais du matin rappela à Doubhée un autre manteau et un autre homme qui avait tenté de l'abandonner à son destin.

— Attendez !

Learco s'arrêta et se tourna vers elle.

— Nous n'avons aucun endroit où aller, l'implora Doubhée en se massant les poignets. Notre village a été rasé, et ici, nous sommes trop proches du front... Vous savez bien ce qui arrive à deux femmes seules en temps de guerre. À quoi bon nous avoir sauvées, si ensuite vous nous laissez tomber ainsi ?

Le jeune homme la transperça du regard. Ses yeux verts brillaient intensément, mais leur couleur si vive faisait un étrange contraste avec l'apathie douloureuse qui en émanait.

— Je suis un soldat, je passe ma vie sur les champs de bataille, je ne peux pas vous protéger.

Doubhée s'agenouilla devant lui et effleura ses bottes.

— Vous êtes le fils du roi ! Je suis sûre que deux filles comme nous peuvent être utiles à la cour. Nous savons faire un tas de choses : c'est ma sœur qui tenait la maison, au village, après la mort de notre mère. Je vous en prie...

Theana saisit au vol le plan de Doubhée et elle se prosterna elle aussi aux pieds du prince.

Pour toute réponse, ce dernier recula, embarrassé.

— Relevez-vous, dit-il.

Doubhée ne bougea pas et leva sur lui un regard éploré. Les yeux du prince se voilèrent de pitié.

— Je suis en route pour le campement principal de Karva, auquel je vais unir mes forces, reprit-il enfin. Je pourrais peut-être vous y confier à quelqu'un qui vous mènera au palais avec mes recommandations. Toutefois, je ne peux rien vous promettre...

Doubhée bondit sur ses pieds, lui saisit la main et la baisa.

— Merci, merci !

— Il suffit ! protesta le prince en retirant sa main. Je ne partirai pas avant ce soir ; si vous désirez toujours venir avec moi, soyez ici au coucher du soleil.

Il tira quelques pièces de la besace qu'il portait en bandoulière.

— Achetez-vous des vêtements. De *vrais* vêtements, dit-il en survolant leurs tenues du regard.

Sur ces mots, il se fondit parmi la foule.

Doubhée suivit des yeux sa fine silhouette jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans l'entrelacs de ruelles. Sans savoir pourquoi, elle se sentait le cœur gonflé et la tête lourde.

C'est Theana qui la ramena une fois de plus sur terre en lui serrant le bras.

— Tu avais dit qu'après Selva nous serions libres, lui dit-elle.

Doubhée se retourna pour la regarder. Son soulagement avait été de courte durée.

— De quoi te plains-tu ? Nous devons aller à la cour de Dohor, à Makrat, n'est-ce pas ? Et qui mieux que le fils du roi peut nous donner un coup de main pour y entrer ?

Theana lâcha son bras et soupira.

— N'aie pas peur, tant que nous serons avec lui, il ne peut rien nous arriver.

Doubhée devait s'éloigner de ce village et rester seule pour réfléchir. Son passé avait violemment refait surface, et il avait bien failli faire échouer ses plans.

Voyage à trois

À peine sortie des murs d'enceinte de la ville, Doubhée eut la sensation de respirer à nouveau.

Elle avait parcouru toutes les ruelles tortueuses sans s'arrêter, d'un pas rapide et furtif comme du temps où elle exerçait à Makrat ses talents de voleuse. Elle avait ordonné à Theana d'acheter tout ce dont elles avaient besoin, y compris des vêtements, puis elle s'était noyée dans la foule.

À présent, elle savourait le parfum intense qui flottait aux abords du bois. Elle s'assit au pied d'un arbre et essaya de méditer. C'était la meilleure méthode pour se libérer l'esprit : le Maître le lui répétait à l'envi pendant son apprentissage. Mais depuis qu'elle était entrée dans la Guilde, elle avait perdu l'habitude de se lever à l'aube pour s'abstraire.

Elle ferma les yeux et s'adossa au tronc en espérant trouver un peu de calme, mais les images de son enfance se firent plus vives encore. Il y avait quelque chose dans ce lieu qui la torturait malgré elle. Elle n'arrivait pas à se débarrasser de la sensation brûlante de lui appartenir. Et comment l'aurait-elle pu ? Ces bois étaient ceux où elle se promenait enfant avec son père. Peut-être son esprit y errait-il encore à sa recherche ? Lorsqu'elle avait été bannie du village, il s'était lancé sur ses traces. Il était mort en tentant de la ramener, et elle n'avait jamais eu le temps de le pleurer. Il lui manquait terriblement, pour la première fois.

Elle s'aperçut que ses yeux étaient humides.

Elle se leva, et comprit qu'il n'y avait pas de fuite possible. Selva était en train de se refermer sur elle comme un piège sans issue, et finalement, elle céda à la vague de souvenirs qui cherchait par tous les moyens à remonter. Peut-être avait-elle quelque chose à y apprendre ?

Une fois, quand elle était toute petite, son père et elle avaient libéré un lièvre pris dans le lacet d'un chasseur exactement à cet endroit. Son père lui avait souri, pendant que l'animal détalait dans les taillis. Et là, parmi ces buissons, elle s'était cachée un après-midi entier pour inquiéter sa mère. Celle-ci avait jeté sa collection d'insectes dans le fleuve, et de dépit, elle s'était enfuie dans le bois.

« Ici, ils ne me trouveront pas, ils penseront qu'il m'est arrivé malheur, ça leur apprendra », avait-elle pensé.

Ses lèvres esquissèrent un pâle sourire. Elle savait qu'elle approchait de l'endroit où tout avait commencé, mais elle ne pouvait rien faire pour l'éviter. En arrivant aux abords de la grotte, elle s'arrêta, perplexe. Elle se la rappelait énorme, un antre effroyable et sans fond.

Mais il n'y avait rien qu'un trou noir et humide, recouvert de mousse. « Juste à la taille d'un enfant », pensa-t-elle avant d'entrer. C'était là qu'elle allait se réfugier avec ses amis – Mathon, Renni, Pat et Gornar – durant les heures les plus chaudes. Là qu'ils entreposaient leurs trésors.

Elle rampa à l'intérieur avec la sensation d'un échec. À quoi bon avoir tant cheminé pendant ces dix années, avoir souffert et lutté, si finalement elle n'était jamais sortie de là ?

À l'intérieur, rien n'avait bougé. La vieille épée rouillée, leur précieux butin, était toujours là, dans un coin, à côté de deux vieilles cannes à pêche au bois désormais pourri. Doubhée imagina ses amis, immobiles devant l'entrée de la grotte, sans Gornar ni elle. Peut-être avaient-ils hésité, en se demandant s'ils devaient entrer pour récupérer le trésor. Et finalement, ils avaient reculé, Renni en tête, sans doute. Peut-être était-ce à ce moment-là qu'ils avaient deviné que tout avait changé pour toujours ?

À cet instant, Doubhée prit pleinement conscience de la gravité de son geste. Ce jour-là, elle n'avait pas seulement tué Gornar. Ce premier jour d'été, tous étaient morts. Aucun d'entre eux n'avait plus jamais été le même, et cela par sa faute.

Elle tomba à genoux sans même s'en rendre compte, les poignets serrés sur la roche. Elle aurait tout donné pour pouvoir remonter le temps, pour effacer ses remords, mais rien, pas même l'eau pure du torrent qui emportait tout sur son passage, ne laverait jamais le sang dont ses mains étaient souillées.

Elle rampa hors de la grotte et s'agenouilla sur la rive, le corps secoué de sanglots.

— Pardon, murmura-t-elle, les yeux baissés vers l'eau. Pardon, je ne voulais pas...

Un bruit de pas la fit tressaillir. Elle porta d'instinct la main au poignard caché sous le gilet de cuir que lui avait fait enfiler le soldat. Mais lorsqu'elle leva les yeux, ses doigts retombèrent aussitôt. Debout

sur l'autre rive, Learco la regardait, immobile dans son armure étincelante. Son visage ne reflétait en rien la confiance en soi que l'on attend de quelqu'un qui a en main le destin d'une multitude d'hommes. Il l'observait avec tristesse, presque avec compassion.

Doubhée se souvint de leur première rencontre. Cette fois-là aussi, devant le spectacle de la mort, elle avait eu le sentiment qu'ils éprouvaient la même chose. Ce terrible instant les avait rendus différents de tous les autres, et semblables entre eux. Comme maintenant. Learco avait l'air de comprendre la raison de sa douleur, et même de la partager.

Doubhée essuya vivement ses larmes pendant qu'il traversait le torrent, les bottes enfoncées jusqu'aux mollets dans l'eau.

Lorsqu'il l'eut rejointe, il se pencha vers elle.

— Tu n'avais rien à faire au village ? lui demanda-t-il en la fixant dans les yeux.

Troublée, Doubhée secoua la tête.

— Non, je...

Un silence embarrassant plana sur eux, mais Learco ne détourna pas le regard.

— Quoi qu'il se soit passé, c'est fini maintenant.

Doubhée regarda ailleurs, en essayant de ravalier ses larmes. Il y avait quelque chose de rassurant dans le ton de sa voix, et pourtant, au fond, elle sentait que lui-même ne croyait pas à ses paroles.

Il lui tendit la main pour l'aider à se relever. Doubhée ne la refusa pas, et une fois debout, elle le fixa droit dans les yeux.

— Profite de ces dernières heures au village, lui dit le prince. Occupe-toi l'esprit. La solitude n'est pas une bonne compagne.

— Vous aussi, vous êtes seul, répliqua-t-elle.

Learco eut un sourire amer.

— Dans ce cas précis, je ne te conseille pas de suivre mon exemple.

Et, sans ajouter mot, il s'enfonça dans l'épaisseur des bois.

Doubhée songea qu'il devait lui aussi rechercher un moment de solitude avec lui-même.

Pour la première fois depuis longtemps, elle avait l'impression de partager quelque chose avec quelqu'un. Elle avait demandé pardon sur le bord du torrent et il l'avait entendue. C'était comme si elle lui avait confié le terrible poids de son secret. Mais peut-être le prince lui-même en avait-il un.

Lorsque Doubhée et Theana se retrouvèrent, le soleil incendiait la grande place de Selva. Les marchands avaient démonté leurs tentes, et il ne restait plus que des estrades vides et des détritrus partout sur le sol.

Ce n'était pas un spectacle très réjouissant, mais Doubhée se sentait néanmoins soulagée. Même si la visite à la grotte l'avait éprouvée, avoir été surprise dans un moment si intime lui avait fait du bien. Peut-être qu'être retournée là-bas avait eu un sens, que cela n'avait pas été une banale immersion dans le passé.

Theana arriva les bras chargés de deux paniers remplis de provisions et d'un gros paquet contenant leurs nouveaux vêtements.

— J'ai essayé de prendre tout ce qui pourrait nous être utile, dit-elle en posant son fardeau sur le sol.

Elle haletait sous l'effort, mais elle semblait satisfaite.

Doubhée la dévisagea avec ironie : sa compagne de voyage n'était décidément pas accoutumée à ce genre d'équipées ni aux missions comme la leur.

— Je vois ça, répondit-elle froidement.

Theana leva les sourcils.

— Plus on emporte de choses, et plus il sera difficile de mentir à Learco. Je croyais que tu avais au moins compris ça, lâcha Doubhée.

Theana jeta un coup d'œil soucieux aux bagages. Malgré tous ses efforts, elle raisonnait toujours comme l'assistante de Folwar, habituée à vivre au milieu des alambics du laboratoire et pas sur un champ de bataille.

En voyant son expression, Doubhée regretta aussitôt ses paroles blessantes. Au fond, elle l'avait laissée tout assumer seule.

— On cachera tout ça sous nos vêtements, fit-elle en balayant le problème d'un geste de la main. Allons nous changer dans la tente des esclaves, de toute façon, il n'y a plus personne maintenant.

Les deux jeunes filles enfilèrent leurs habits neufs en silence, tandis que le ciel virait au violet.

« L'heure violette ». Doubhée soupira. Enfant, il lui était arrivé d'assister à cet étrange caprice de la nature : juste après le coucher du soleil, tout se colorait d'une irréaliste lumière pourpre, comme si un enchantement venait de s'abattre sur la terre. Un moment extraordinaire qu'elle adorait.

— Crois-tu qu'il soit sage de voyager avec le prince ?

Doubhée se retourna vivement. Encore une fois, la voix de Theana avait retenti avant que son enfance ne la happe à nouveau.

— Si nous arrivons à gagner sa confiance, il n'y aura aucun problème, dit-elle avec conviction.

Puis, sans savoir pourquoi, elle se sentit brusquement mal à l'aise. Elle continua à se préparer comme si de rien n'était, mais lorsqu'elle releva les yeux, elle s'aperçut que sa compagne la fixait, immobile.

Theana rougit légèrement et Doubhée se raidit. Elle savait parfaitement où le bât blessait.

— Ça te dérange, hein ? Ma façon d'être... ce que je suis, je veux

dire.

Elle cessa de lacer sa jupe et la dévisagea d'un air de défi.

— Tu te demandes comment quelqu'un peut être aussi froid et utiliser les autres avec autant de désinvolture. Admets-le.

Le ton de sa voix s'était durci, mais elle éprouvait le besoin de marquer la distance entre elles, entre la tueuse et la jeune fille élevée à la cour des magiciens.

Theana se rembrunit, mais elle ne réagit pas, comme à son habitude. Ou plutôt, elle redressa les épaules et soutint son regard en silence.

— Je pensais seulement à quel point cela doit être difficile de supporter le poids de la malédiction que tu traînes derrière toi, dit-elle.

— Épargne-moi ta pitié, répliqua vivement Doubhée. Je n'avais pas besoin de celle de Lonerin, alors la tienne...

— Ce n'est pas de la pitié. Et même si c'en était, il n'y aurait rien de mal. La pitié nous rapproche des autres, elle nous permet de les comprendre.

Doubhée se sentit touchée au vif. Elle avait pensé la même chose l'après-midi, près du torrent. Mais l'admettre signifiait baisser sa garde, et ça, elle ne pouvait pas se le permettre.

— Une belle phrase qu'ont dû t'enseigner tes amis les prêtres, observa-t-elle avec sarcasme.

Theana essaya de maîtriser sa colère. En vain. Exaspérée, elle finit par exploser :

— Ce ne sont pas des phrases de prêtres : je suis ainsi, essaie de t'y habituer. Je suis la fille qui prie le soir et dont le cœur est plein d'espoir.

Ce soudain sursaut d'orgueil déstabilisa légèrement Doubhée. Cependant, elle ne voulut pas céder.

— Et moi je n'ai ni besoin de prier ni besoin d'espérer.

Le regard de Theana se fit féroce.

— Vraiment ? Et où t'a menée ce grand vide que tu as à l'intérieur de toi jusqu'à maintenant ? À part survivre et tuer, qu'as-tu fait dans ta vie ?

Ces paroles s'enfoncèrent comme un couteau brûlant à l'endroit précis où souffrait Doubhée. Sa bouche devint sèche, et elle se retrouva sans voix.

— Moi, j'ai un objectif, ajouta impitoyablement la magicienne. Et toi, hormis assassiner Dohor, tu as des projets ?

Doubhée, anéantie, fourra en silence ses vieux vêtements dans sa besace et la passa en bandoulière.

— Allons-y, dit-elle ensuite dans un filet de voix.

Elle constata que l'embarras avait remplacé le défi dans le regard de

Theana.

— Pour moi aussi, c'est difficile de voyager avec toi, soupira celle-ci. Je crois qu'il est clair à présent que nous ne pouvons pas nous supporter. Mais il n'y a aucune raison de continuer cette guerre souterraine.

Doubhée ne s'attendait pas à un discours aussi direct. Elle n'aurait jamais cru que Theana soit capable de prendre les choses en main de cette façon.

— Peut-être ai-je commis une erreur d'évaluation et n'aurais-je jamais dû venir avec toi. Mais je suis là, et je crois en notre mission. Je fais tout mon possible pour être à la hauteur de ma tâche, j'espère que tu l'as remarqué. Alors cesse de te moquer de ce que je suis : c'est aussi en partie grâce à ma foi que tu es toujours en vie.

Doubhée détourna les yeux. Une nouvelle fois, tout s'effondrait sous ses pieds.

Learco était seul au milieu de la place. Il portait la même armure que le matin, et il les attendait, le regard perdu dans le lointain. Doubhée ressentit un curieux pincement au cœur en le voyant. Elle avait failli lui dévoiler sa véritable identité, et cela la mettait brusquement en position d'infériorité. Elle ralentit le pas pour laisser Theana la devancer, et sa compagne le salua avec une révérence parfaite. On voyait qu'elle était habituée à s'entretenir avec des souverains. Doubhée l'imita, et inclina elle aussi la tête.

— Je vous ai déjà dit que ce n'était pas la peine.

La voix lasse de Learco lui rappela les paroles qu'il lui avait dites l'après-midi : « Quoi qu'il se soit passé, c'est fini maintenant. »

— Nous allons devoir voyager ensemble pendant quelques jours. Inutile de s'embarrasser de ces formalités.

Le jeune homme les regarda toutes les deux, sans s'arrêter sur l'une d'elles en particulier.

— Nous sommes sur la terre de mon père, mais même ici les ennemis ne manquent pas. Avant de me suivre, vous devez être conscientes que ce ne sera pas un voyage de tout repos.

Cette fois, c'est Doubhée qui prit la parole.

— Mon Seigneur, nous avons déjà vécu des moments difficiles, et maintenant que nous n'avons plus de maison, notre seul espoir est de vous suivre. Que peut-il nous arriver de pire que le triste sort qu'ont subi nos compagnes, là-bas, au village ?

Elle aurait juré que Learco la regardait soudain avec plus d'intensité qu'il ne l'avait fait avec Theana.

« Reste calme, il ne peut rien savoir de toi. Au fleuve, il a dû penser que tu pleurais à cause de ce qui t'était arrivé. »

Le prince hocha la tête.

— Alors mettons-nous en route sans tarder. Je suis attendu à Karva d'ici cinq jours, et cette nuit au moins, nous pourrons nous déplacer sans risques. La zone est tranquille.

Ils marchèrent une bonne partie de la nuit. Au matin, ils s'arrêtèrent dans un village. Learco s'occupa d'installer à ses frais les deux jeunes filles dans une auberge, et disparut le reste de la journée.

Doubhée et Theana en profitèrent pour refaire le rituel de la Bête. Elles auraient pu attendre encore six jours, mais elles ne savaient pas si elles auraient l'occasion ni le temps de l'accomplir plus tard. Les mains de Theana tremblaient de fatigue, mais son désir était trop grand de montrer à sa compagne de quelle trempe elle était. Elle n'arrivait pas à lui pardonner l'échange de propos acerbes qu'elles avaient eu. Ce n'était pas tant le mépris que lui avait témoigné Doubhée qui la vexait, que le fait qu'elle ait réussi à lui faire prononcer des paroles cruelles dont elle avait immédiatement eu honte. Elle l'avait poussée à ses limites, là où elle n'aurait jamais voulu arriver.

Cela étant, elle ne laissa pas ses états d'âme l'influencer durant le rite. Comme toujours avant un enchantement, elle fit le vide dans son esprit et s'efforça de regarder Doubhée comme n'importe quelle personne qu'elle avait soignée pendant les années passées à Laodaméa.

Cette fois, tout fut plus simple. À la fin, Doubhée contrôla ses forces en exécutant quelques fentes avec son poignard. Elle semblait satisfaite. Theana, elle, s'adossa au mur derrière son lit, complètement épuisée et le front perlé de sueur : cette opération exigeait d'elle beaucoup d'énergie.

— Je me sens mieux que la dernière fois, murmura Doubhée. Merci...

— Je ne fais que mon devoir, répondit Theana, embarrassée.

Le silence s'installa à nouveau entre les deux filles. Doubhée s'allongea sur son lit, le visage tourné vers le plafond.

— Je te l'ai déjà demandé il y a quelque temps, mais tu ne m'as pas répondu, dit-elle. Et je ne peux m'empêcher de m'interroger chaque fois que je te regarde. Depuis que nous sommes parties, tu as enduré des épreuves qui doivent être terribles pour toi, tout ça pour quelqu'un que tu hais. Pourquoi ?

Theana rougit, prise au dépourvu.

— Nous nous sommes sauvé la vie à tour de rôle. Maintenant, quelque chose nous unit, tu ne crois pas ? insista Doubhée. Je veux savoir quelle est la vraie raison qui t'a poussée à affronter cette mission.

— Je ne sais pas, répondit Theana. Peut-être est-ce l'envie de changer, l'envie de mettre mes capacités à l'épreuve. Ou peut-être... peut-être que j'étais fatiguée d'attendre le retour de Lonerin.

« Je l'ai dit, je l'ai vraiment dit ! » songea-t-elle aussitôt, scandalisée. Lonerin était un sujet tabou entre elles. Elle ne savait pas exactement ce qu'il y avait eu entre Doubhée et lui, mais sûrement quelque chose dont elle avait longtemps rêvé sans jamais l'obtenir.

Elle craignait la réaction de sa compagne. À tort. Doubhée la regarda avec un sourire qui lui ouvrit le cœur.

— La vérité, c'est peut-être que je voulais seulement fuir, ajouta-t-elle avec un soupir gêné.

— Tu ne devrais pas, répliqua Doubhée, sérieuse. Lui aussi, à sa manière, il essaie de te fuir.

Theana fut presque émue par ces derniers mots. Doubhée aurait pu profiter de son aveu pour se venger des paroles dures qu'elle lui avait adressées lorsqu'elles avaient parlé de la foi et de l'espoir. Mais au contraire, elle l'avait écoutée. Elle aurait voulu lui dire quelque chose, la remercier peut-être à son tour, mais avant qu'elle ait ouvert la bouche, Doubhée la devança :

— Dors. Une rude journée nous attend demain, et il faut reprendre des forces.

Elle se leva pour aller fermer les volets de la chambre, tandis que Theana s'étendait sur son lit et fermait les yeux. Dans la pénombre ouatée, l'ombre de Lonerin descendit sur elles comme un doux souvenir.

Le lendemain, lorsqu'il vint les chercher à l'auberge, Learco ne portait plus son armure.

— Je préfère me promener sans tous ces oripeaux. Cela me rend trop reconnaissable, et je n'aime pas être assailli par des gens qui me font des courbettes ou me demandent des faveurs, expliqua-t-il. Sans compter les ennemis de mon père...

Il portait un sac contenant ses affaires sur les épaules. Pour le reste, il était habillé comme un jeune homme ordinaire, avec un pantalon de toile et une chemise en lin serrée à la taille par un gros ceinturon, auquel pendait une épée ciselée. Doubhée s'émerveilla de sa minceur. Il devait avoir un ou deux ans de plus qu'elle, mais il avait le corps fluide d'un adolescent. Sa musculature, pourtant développée par l'entraînement militaire, transparaissait à peine sous l'étoffe de sa chemise.

Ils se remirent en route en silence. Après leurs quelques instants de complicité à l'auberge, la veille, les deux filles avaient repris leurs distances. Elles ne s'adressaient plus la parole, et Theana n'ouvrait la

bouche que pour murmurer ses prières à Thenaar. Étrangement, Doubhée avait cessé d'y prêter attention, et quand elle l'entendait, cela lui procurait même une sorte d'apaisement.

C'était plutôt avec Learco qu'elle avait des problèmes. Tout avait commencé avec leur rencontre sur les berges du fleuve. Doubhée ne pouvait pas s'empêcher d'éprouver une sympathie instinctive pour ce jeune homme, et même, une étrange gratitude qui l'agaçait. Ce qu'elle ressentait était un obstacle à l'accomplissement de sa mission. Elle devait rester lucide et impitoyable.

Learco était le fils de son ennemi juré, la première personne qu'elle désirait *vraiment* tuer. Avant ce moment, elle n'avait jamais pris de plaisir à assassiner, elle ne l'avait fait que par nécessité. Mais pour Dohor, c'était différent. Cet homme lui avait volontairement inoculé la malédiction, c'était lui qui lui avait planté la Bête dans le cœur. Un crime impardonnable, pour lequel elle voulait le voir souffrir. Et quel meilleur moyen que de tuer son fils ?

Certes, ce n'était pas le moment d'éliminer Learco, il était leur laissez-passer pour la cour de Dohor. Mais en le faisant, tôt ou tard, elle savait qu'elle frapperait son ennemi au cœur. Cette sombre pensée l'aidait à se détacher de ce jeune homme et de l'étrange attirance qu'il exerçait sur elle. « Celui que tu dois tuer n'est rien d'autre qu'un morceau de bois. » Ces paroles de Sarnek, son Maître, lui résonnaient continuellement dans la tête. Elle n'avait jamais réussi à suivre ce précepte, mais il était vital qu'elle le fasse avec Learco.

Un soir, elle se leva au milieu de la nuit. Learco dormait au pied d'un arbre, son épée au poing. Doubhée reconnut le sommeil léger d'un homme entraîné au combat. Elle s'arrêta pour l'observer, s'attardant sur la peau tendre de son cou. Le tuer. Briser cet obscur lien qui les unissait. Supprimer la seule personne qui connaissait sa faiblesse. Une pensée inquiétante, mêlée de culpabilité et de désir.

C'est justement son habitude des champs de bataille qui réveilla Learco. Tout en dormant, il eut l'impression familière d'un danger imminent. Il ouvrit les yeux et se redressa vivement. La plus jeune des deux filles qu'il avait sauvées était assise à quelques pas de lui, les genoux serrés entre ses bras. Il se détendit.

— Tu n'arrives pas à dormir ?

La jeune fille sursauta, l'air presque effrayée. Il y avait quelque chose dans ses yeux que Learco connaissait bien, une chose qu'il avait vue de nombreuses fois en se regardant lui-même dans le miroir. Il ressentit un léger pincement au fond de son cœur.

— Non, mon Seigneur.

Sa voix s'efforçait d'être neutre, mais Learco y perçut un appel à

l'aide, presque un cri. Et il se sentit soudain très proche de cet être apeuré.

Ce n'était pas la première fois qu'il percevait une étrange forme de ressemblance avec cette fille. C'était déjà arrivé au bord du fleuve.

— Moi non plus, je n'arrive pas à dormir, dit-il avec un sourire.

Dans la lumière pâle du croissant de lune, elle semblait frêle et perdue. Elle l'attendrit.

— C'est la même chose que l'autre fois qui te tourmente ? lui demanda-t-il.

— Oui, murmura-t-elle.

Le souvenir de toutes les nuits blanches qu'il avait passées lui aussi lui traversa l'esprit. Il n'y avait personne pour le consoler, alors, personne à qui confier sa douleur.

— On n'échappe pas aux démons du passé, n'est-ce pas ? Chacun de nos actes se grave sous notre peau, et les cicatrices ne s'effacent plus.

La jeune fille ne sembla pas surprise par cette phrase. Ses yeux disaient au contraire qu'elle ne comprenait que trop bien.

« C'est comme si je me le disais à moi-même », songea Learco.

— Au moins, maintenant, je suis en sécurité, souffla-t-elle.

Cette phrase emplît Learco d'une colère sourde. Avant d'entamer son entraînement de soldat sur les champs de bataille, à l'âge de treize ans, il n'avait jamais eu de contact avec le peuple sur lequel régnait son père. Pour lui, les sujets n'étaient qu'une masse informe et confuse dont Dohor disposait selon son bon plaisir, décidant froidement qui devait vivre ou mourir. Et il ne pensait pas qu'il y ait quoi que ce soit de mal là-dedans. Son père était un roi, et un roi avait ce droit.

Puis la guerre l'avait conduit de village en village, où il avait découvert le vrai visage de ce peuple sur lequel lui aussi aurait un jour droit de vie et de mort. C'était le visage de la souffrance, porté par une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants qui se traînaient au bord des campements, mus par leur seul instinct de conservation.

— Ne t'occupe pas d'eux, ce ne sont que des pions, rien d'autre, lui disait son oncle Forra.

Cette fille était l'une d'entre eux. Ses mains en tremblaient de rage.

— Je suis désolé de ne pas être arrivé plus tôt ; je n'ai pas pu empêcher que ton village soit détruit.

Elle le regarda une nouvelle fois avec cet air éperdu.

— C'est la guerre, mon Seigneur.

— Non, la coupa-t-il. C'est une guerre inutile. Et qui n'aurait jamais dû commencer. Conquérir une terre après l'autre... Pourquoi ? Dans quel but ?

— Pour le bien de notre peuple... hasarda Doubhée.

Learco la fixa avec intensité.

— Tu y crois vraiment ? Toi et ta sœur, quel bien retirez-vous de

tout ça ? Vous aviez une maison et une famille. Maintenant vous en êtes réduites à suivre un inconnu qui vous a promis l'esclavage, sous une forme à peine un peu moins brutale. Tu appelles ça du « bien » ?

Learco se sentit soulagé d'avoir parlé. C'étaient des pensées qu'il avait ruminées pendant les huit années de son entraînement, mais qu'il n'avait jamais exprimées à voix haute.

La fille semblait avoir perdu l'usage de la parole. Learco se demanda ce qu'elle pensait. Lui faisait-il pitié ? Était-elle scandalisée ? Bah, peu important ! Il lui avait sauvé la vie, et ce qu'ils avaient partagé la veille les avait rapprochés. Il n'y avait plus de barrières entre eux.

— J'ai vu tant d'horreurs, j'ai répandu tant de sang... Peut-être qu'au début j'ai cru de bonne foi que c'était juste. D'ailleurs, c'est ce qu'on m'avait enseigné. Puis le sang a tout recouvert : les idéaux, les rêves. Maintenant, il n'y a plus que des morts, et je marche sur des cadavres.

Il la vit frissonner légèrement dans la nuit : elle avait les yeux voilés de quelqu'un qui comprenait vraiment, et il en fut réconforté.

« Que dirait ton père ? L'héritier du trône qui se confie à une esclave... »

Il s'en moquait complètement.

— Un roi ne devrait pas parler ainsi, n'est-ce pas ? Comment t'appelles-tu ?

La jeune fille parut hésiter un instant, ses lèvres s'ouvrirent et se refermèrent.

— Sanne, répondit-elle enfin, d'une toute petite voix.

— Sanne, un roi ne devrait pas parler ainsi...

Il avait conscience d'avoir fait quelque chose d'inconcevable, mais il était en paix avec lui-même. Parler l'avait soulagé d'un poids qui lui pesait sur le cœur depuis une éternité.

— Essaie d'oublier, au moins pour ce soir, dit-il. On passe sa vie à se fuir soi-même, c'est comme ça.

Il lui tourna le dos et s'allongea à nouveau sur le sol, son épée près de lui. Il sentait les yeux de la fille braqués sur son dos, des yeux douloureux et profonds. Il resta éveillé jusqu'à ce qu'il l'entende aller se coucher à son tour.

Un adieu définitif

Sazzar s'étendait devant eux. À partir des ruines de la grande tour, les maisons s'éparpillaient sur la plaine comme des pièces de monnaie tombées d'un sac trop plein. C'était la première fois que Lonerin voyait cette cité légendaire qu'il ne connaissait que par les livres. Pourtant, il n'était pas ému, probablement parce que, à l'inverse de Sennar, il n'avait aucun lien avec cette ville. Depuis leur arrivée, le magicien lui semblait nerveux, agité. Peut-être les longues années de solitude passées à poursuivre le fantôme de Nihal lui avaient-elles gravé dans la mémoire la moindre ruelle, la moindre pierre, et jusqu'au moindre brin d'herbe de ce lieu où ils avaient vécu ensemble.

Lonerin se retourna, mais ses yeux ne croisèrent qu'un regard glacé.

C'était ainsi depuis le début de leur voyage, quelques jours plus tôt.

Après la délibération du Conseil, ils s'étaient rapidement mis en route vers la ville où Tarik avait été assassiné pour commencer la recherche du talisman. Sennar avait frappé à la porte de sa chambre au milieu de la nuit. Lonerin était allongé sur son lit, les yeux fixés sur le plafond, occupé à penser à Theana. Il l'avait vue si déterminée alors qu'elle préparait ses affaires pour suivre Doubhée qu'il ne l'avait presque pas reconnue. Ce n'était plus la fragile et hésitante assistante de Folwar à laquelle il était habitué. Pourtant, il croyait bien la connaître. Ils avaient grandi ensemble, ils avaient tout partagé pendant leurs longues années d'étude. Des années qui les avaient subtilement unis, d'une manière dont eux-mêmes n'avaient pas pris conscience. C'est seulement à cet instant que Lonerin avait compris combien sa vie était liée à celle de Theana, combien son rôle, dans l'étrange trio qu'ils formaient tous les deux avec Folwar, avait atteint son équilibre grâce à sa présence à elle. Il n'arrivait pas à comprendre la raison de sa décision. Theana n'était pas une femme d'action, en

tout cas pas celle qu'il connaissait. Et surtout, la distance qu'il avait sentie entre eux l'avait laissé incrédule.

Sennar était entré juste au moment où ses pensées prenaient un tour douloureux. Il avait été lapidaire :

— Prépare tes affaires.

Lonerin avait mis un moment à comprendre.

— Euh... c'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que nous partons maintenant. Je t'attends dehors, sur les remparts. Fais vite.

Lonerin avait tout préparé en hâte, presque sans se rendre compte de ce qu'il faisait. Il s'était précipité dehors avec un baluchon mal ficelé sous le bras. La silhouette de Sennar se découpait sur les remparts, au bord de la cascade, dans la lumière blafarde de la pleine lune. Il n'avait pas de bagages.

— Tu en as mis du temps, dit-il, impassible.

— Pardonnez-moi, mais je ne m'attendais pas à voyager de nuit...

Sennar le regarda d'un air agacé, puis il leva la main, et de derrière le mur d'enceinte surgit une énorme silhouette noire qui masqua la lune. Deux ailes puissantes se déployèrent dans l'obscurité.

— Nous monterons Oarf jusqu'à la frontière. Le temps nous manque, mieux vaut ne pas en perdre davantage en nous déplaçant à pied.

Le dragon planta ses yeux de braise dans ceux de Lonerin, avec son habituel air de méfiance. Le jeune magicien se souvint immédiatement de leur première rencontre sur les Terres Inconnues, quand Oarf avait failli les tuer, Doubhée et lui. Pendant le voyage de retour vers Laodaméa, ils avaient tout juste appris à se tolérer, mais le dragon semblait toujours sur ses gardes. Il était évident qu'il ne se fiait toujours qu'à son maître.

Sennar avait quelques difficultés à monter sur le dos du dragon à cause de sa jambe infirme qui l'obligeait à utiliser une canne. Lonerin accourut pour l'aider, mais il l'arrêta d'un regard.

— Je n'ai pas besoin de ton aide, je ne suis pas si vieux, dit-il d'une voix coupante. Monte derrière.

Lonerin obéit, mais à peine tenta-t-il de se hisser sur la croupe d'Oarf qu'il sentit ses muscles se raidir sous ses mains. C'était encore plus difficile de trouver une prise sur ces écailles visqueuses, mais il finit par y arriver.

Pendant toute la durée du voyage, Lonerin eut l'impression que Sennar fuyait quelque chose. Ils étaient partis sans en aviser personne, et maintenant ils volaient comme s'ils avaient une horde d'ennemis

aux troussees. Oarf avalait les lieues à une vitesse impressionnante, mais Sennar ne semblait jamais satisfait. Il paraissait inquiet, dévoré par l'urgence d'agir.

Le soir, devant le feu du bivouac, ses yeux épiaient anxieusement les alentours, et son seul sujet de conversation était le rituel.

— Tu as bien compris qu'il s'agissait d'un enchantement particulièrement complexe. Tu devras libérer Aster de la prison où il est enfermé en attirant son esprit dans le talisman, qui tiendra lieu de catalyseur. Cette opération exige que tu mettes ton âme en jeu, ce qui requiert des pouvoirs que tu ne possèdes pas encore.

Cette affirmation laissa Lonerin perplexe. Il était convaincu d'avoir atteint quelques années plus tôt l'apogée de ses pouvoirs, un niveau maximal propre à chaque magicien, comme peuvent l'être la taille ou la couleur des cheveux. Il pensait qu'à partir de là il ne s'agissait plus que d'apprendre de nouveaux enchantements, et que ses capacités resteraient toujours les mêmes.

— Mais si je ne les possède pas, comment puis-je faire ?

— Chaque magicien détient une force latente qu'il n'exploite pas. Il suffit de la faire sortir.

— Pardonnez-moi, il me semble avoir développé tout mon potentiel, et mon maître lui-même...

Sennar lui imposa le silence d'un geste de la main.

— Ce ne sont que des idioties. J'ai peut-être perdu une bonne partie de mes forces, mais je peux t'assurer que tu n'as pas encore exploré toutes tes potentialités. Il existe des enchantements très puissants que tu considères comme inaccessibles et qui sont au contraire à ta portée. Ce n'est qu'une question d'entraînement.

Le vieux magicien commença aussitôt la préparation de Lonerin en repartant de la base, des plus élémentaires exercices de concentration. Il profitait même des heures de vol pour lui expliquer tout ce qu'il pensait pouvoir lui être utile.

— C'est un rituel antique, il te faudra donc le réciter en elfique. Tu devras bien sûr l'apprendre par cœur, ainsi que les gestes qui l'accompagnent. Il faut être capable de séparer son âme de son corps et de s'élever à un état d'extase quasi mystique. C'est une espèce de mort apparente, difficile et douloureuse, qui peut aussi devenir réelle...

Dès qu'ils s'arrêtaient pour la nuit, Sennar poursuivait ses explications ou bien il demandait à Lonerin de répéter ce qu'il lui avait appris la veille. Le jeune magicien s'appliquait de son mieux. Certains exercices lui paraissaient parfois trop élémentaires.

— Concentre-toi sur la respiration du monde.

— Mais je sais déjà le faire...

— Pas au niveau qui te sera utile.

D'autres exercices lui semblaient simplement bizarres.

— Je te demande d'extraire l'énergie vitale de cette plante, comme ça.

Sennar attrapa une feuille, la plaça entre ses paumes et fronça légèrement les sourcils. Lorsqu'il rouvrit les mains, il y avait d'un côté la feuille sèche, de l'autre une lumière verte et brillante.

Cela rappela à Lonerin une formule interdite qu'il avait lue.

Sennar s'aperçut de son trouble.

— Ne fais pas ton vertueux. Même les plus purs d'entre nous peuvent avoir recours à la magie interdite quand cela est nécessaire. Mais rassure-toi, cet enchantement n'en fait pas partie.

Du Sennar tout craché. Cassant, grincheux, manquant de patience.

— Je suis désolé de ne pas être à la hauteur de vos attentes, déclara Lonerin un soir.

— C'est comme ça. Par malheur, le destin m'a confié un empoté, rétorqua Sennar avec l'évidente intention de l'humilier.

Mais Lonerin ne se vexa pas. Il éprouvait pour cet homme une admiration sans bornes. Il avait toujours été son modèle, son héros. Il était même disposé à se laisser maltraiter par lui, parce qu'il savait les tourments qu'il avait endurés.

Ils survolaient désormais la Terre du Vent, une région que Sennar n'avait pas revue depuis quarante ans. Lonerin se demanda ce qu'il ressentait en la retrouvant. C'était là que s'était écrite son histoire, et surtout que s'était noué le destin de Nihal. Ces lieux devaient sûrement lui parler : la grande steppe qu'il avait parcourue aux côtés de la demi-elfe et de Soana après l'attaque de Salazar ; la forêt, à peine visible à l'horizon, où était autrefois conservée l'ultime pierre qui devait rejoindre le talisman du pouvoir, la pierre de la Terre du Vent.

Lonerin observait le visage de Sennar en y cherchant la trace d'une émotion, d'un souvenir, d'un regret. Mais sa figure sillonnée de rides demeurait impénétrable.

Ils laissèrent Oarf en pension à un poste-frontière et continuèrent à cheval, entièrement dissimulés sous de longs manteaux. Toute la steppe au nord de la Terre du Vent était désormais sous le contrôle du Conseil des Eaux, mais le reste du territoire était encore aux mains de Dohor et de ses alliés.

— Un vieux marchand et son jeune apprenti, qui se méfierait d'un couple pareil ! dit Sennar en expliquant à Lonerin les rôles qu'ils allaient endosser.

Lonerin surprit un éclair furtif dans les yeux clairs de son compagnon de voyage, et il crut en deviner la cause : Sennar avait déjà utilisé une couverture semblable, des années auparavant, quand Nihal et lui avaient pénétré dans le territoire ennemi pour se rendre à Seferdi. Après toutes ces années passées à ruminer en silence les

cauchemars du passé, revivre ces événements si intimes était peut-être pour lui un moyen de s'en libérer.

Lorsque Salazar se profila à l'horizon, le magicien arrêta son cheval et observa en silence les murs de l'enceinte avec une mine de stratégie. Puis il éperonna son cheval.

— Allons-y. Il faut commencer par la maison de Tarik.

Salazar n'avait plus rien du lieu où avait commencé l'histoire de Sennar. C'était une cité en ruine, misérable et en proie au chaos.

Les deux magiciens firent halte dans une auberge le temps de manger un morceau et de reposer un peu leurs montures.

— Ido m'a dit que Tarik vivait dans l'ancienne maison de sa mère.

Lonerin fut surpris de la voix tranquille avec laquelle Sennar avait prononcé ces derniers mots.

« A-t-il réellement surmonté la mort de son fils ? » se demanda-t-il.

— Si c'est vrai, c'est à la tour que nous devons nous rendre. Nous irons dans l'après-midi, tu es d'accord ?

Lonerin ne put s'empêcher de le regarder de tous ses yeux, et le vieux magicien fronça les sourcils.

— Alors ?

— Rien, rien. Je suis d'accord, bredouilla le jeune homme en baissant la tête.

Il aurait aimé combler la distance qu'il sentait entre eux, mais Sennar ne semblait pas disposé à l'aider. Il se mit à manger sa soupe à toute allure, presque hargneusement, les yeux obstinément baissés sur son écuelle.

L'ascension de la tour fut pénible. Les escaliers qui conduisaient d'un étage à l'autre étaient en partie détruits, et avec sa canne, Sennar avait du mal à les gravir. Une fois en haut, son pas se fit encore plus hésitant. Ses yeux se voilèrent, et son regard se mit à errer sur les pierres noircies par la fumée d'un lointain incendie. Lonerin sentit sa gorge se nouer.

— Donne-moi le bras, cette maudite jambe rend tout plus difficile, bougonna Sennar, et le magicien se précipita pour l'aider.

Le vieil homme ne voulait rien laisser paraître de son émotion, mais Lonerin remarqua le léger tremblement de ses doigts noueux. Sennar s'agrippait à lui presque avec désespoir.

— Tarik habitait au-dessus de la porte, c'est là que nous devons aller, dit-il en s'engageant dans un couloir latéral.

Il accéléra le pas et finit par lâcher le bras de Lonerin, comme happé par ses souvenirs. D'un coup, il semblait avoir retrouvé la force et la

légèreté de sa jeunesse. Sa canne ne touchait plus le sol, et il avançait en cherchant appui sur les murs. Lonerin dut accélérer l'allure pour le suivre.

— Livon, le père adoptif de Nihal, avait choisi d'habiter au-dessus de la porte par commodité. Il avait son armurerie là-dedans, et être près de l'entrée de la tour était un endroit idéal pour un commerçant. Et pourtant, ce fut un choix fatal.

Sa voix montait dans les aigus, il parlait de plus en plus vite.

— C'est ici que Nihal venait jouer avec ses amis, entre les jarres des négociants et les étals de fruits. Un tas de gens habitait ici, pas comme maintenant !

Il se tourna vers le jeune magicien, les yeux brillants, et Lonerin vit défiler dans ses yeux la Salazar de son enfance, la Salazar de Nihal et de l'âge d'or, quand Aster n'avait pas encore conquis la Terre du Vent.

— Ralentissez un peu, je vous en prie, essaya de dire Lonerin.

Sennar était trop absorbé par ses souvenirs pour l'écouter. Au tournant suivant, Lonerin le perdit de vue.

« Damnation ! »

Il se mit à courir en cherchant le son de sa voix. Mais il n'y avait plus rien qu'un épais et soudain silence.

— Où êtes-vous ?

Il tourna à l'angle du couloir et le vit. Immobile. Encadré par la corniche d'une porte ouverte sur une morne pénombre. Lonerin ralentit, conscient de ce qui se passait. C'était la première fois qu'il voyait la maison de Nihal, ou plutôt de Tarik. Ido l'avait décrite avec un luxe de détails lors du Conseil des Eaux, mais il n'avait pas réussi à transmettre l'aspect terrifiant de ce lieu figé au moment où tout était arrivé. Du seuil, on apercevait une assez grande pièce, totalement sens dessus dessous. Des meubles brisés, des débris de verre, et du sang, partout. Lonerin ne savait pas quoi dire, quels mots utiliser, mais Sennar le devança. Il baissa les yeux, secoua légèrement la tête, puis le regarda d'un air décidé.

— Séparons-nous. Tu fouilles la cuisine, moi la chambre à coucher. Tu sais comment est le talisman ?

Le jeune homme fut incapable de répondre. Il regarda tristement Sennar, avec tant d'intensité que le magicien s'emporta.

— Ne reste pas planté là ! Nous n'avons pas de temps à perdre. Alors, tu le sais, oui ou non ?

— Oui, oui, je crois, répondit Lonerin à voix basse.

— Alors cherche-le !

Sennar entra rapidement en piétinant les morceaux de verre et se glissa dans la chambre.

Lonerin le suivit d'un pas incertain. L'odeur immonde de la Guilde flottait dans toute la maison. Partout où elle pénétrait, la secte des

Assassins laissait derrière elle une aura de mort et de désespoir. Il contourna l'énorme tache de sang au milieu de la pièce, mais il se rendit vite compte qu'il était impossible de se déplacer à l'intérieur sans marcher sur les auréoles sèches qui maculaient le sol. Le souvenir ineffaçable du corps de sa mère au milieu des autres victimes de la Guilde lui revint aussitôt à l'esprit, et la colère le saisit à l'improviste, comme toujours. Il avait beau courir, la haine, son ennemi implacable, le rattrapait toujours.

Il ferma les yeux pour tenter de maîtriser son émotion. De l'autre pièce lui parvenait le bruit de tiroirs qu'on ouvrait, de meubles déplacés rageusement. Il regarda à nouveau autour de lui en essayant de se concentrer sur le talisman : un médaillon en or, avec en son centre un gros œil entouré de huit cavités qui abritaient chacune une pierre de couleur différente. Celle qui tenait lieu d'iris avait été brisée par Nihal lorsqu'elle avait décidé de sacrifier sa vie pour sauver son mari et son fils sur les Terres Inconnues.

Lonerin commença par fouiller les quelques meubles encore debout, puis l'âtre, au cas où il aurait dissimulé quelque niche secrète. Il se faisait l'effet d'un voleur violant l'intimité de ceux qui avaient vécu entre ces murs.

« Est-ce que Doubhée ressent la même chose quand elle cambriole une maison ? » se demanda-t-il, et l'image de la jeune fille s'empara brusquement de lui. Il n'arrivait pas à savoir ce qu'il éprouvait pour elle. Tout se mêlait dans son esprit : amour et affection, amitié et haine. Même les visages des femmes de sa vie se superposaient : Doubhée et Theana ; avec, entre elles, l'ombre floue de sa mère.

« Où peuvent-elles bien être ? »

Il se mit ensuite à explorer les murs, martelant chaque brique du poing. Mais là non plus, aucune cachette. Il souleva même les lattes arrachées du plancher pour regarder dessous : rien.

Soudain, le tapage dans la chambre d'à côté devint assourdissant, et un cri retentit. Lonerin courut vers la porte et se figea sur le seuil. Sennar, à genoux au milieu d'un tas de vêtements et de meubles renversés, serrait entre ses mains des draps maculés de sang, la face contractée en une grimace atroce.

— Il n'est pas là, il n'est pas là ! hurla-t-il en regardant Lonerin d'un air désespéré, les joues baignées de larmes.

Il essaya de se relever, mais sa jambe refusa de le porter, l'obligeant à s'agenouiller à nouveau.

— Damnation ! tonna-t-il.

Sa voix se transforma bientôt en un gémissement sourd, et il enfouit son visage dans les draps.

Lonerin s'approcha lentement, presque sur la pointe des pieds. Il posa délicatement la main sur son épaule. Le vieil homme se retourna

vivement et l'étreignit. Le jeune magicien fut stupéfait de ce geste soudain et inattendu.

— Il a vécu ici, tu comprends ? Il est mort sur ce lit, et je n'étais pas là ! Il y avait Ido près de lui ce jour-là, mais pas son propre père. Je n'ai même pas eu l'occasion de lui dire combien cela m'avait coûté de le laisser partir de cette façon... ni à quel point il m'avait manqué ! Je n'ai pas pu lui demander pardon, pas même d'avoir laissé mourir notre Nihal sans rien faire !

Lonerin sentit ses yeux le picoter, et l'image de sa mère courant désespérément au temple de Thenaar pour offrir sa vie en échange de la sienne traversa une nouvelle fois son esprit. Il comprit la douleur qu'elle avait dû ressentir, quelle souffrance infinie avait pu la pousser à cette extrémité. Aucune parole de réconfort ne pouvait consoler de la mort d'un enfant.

Il resta immobile, les bras serrés autour des épaules du vieux magicien.

C'est Lonerin qui le conduisit hors de la tour. Après ce moment d'effondrement, Sennar avait repris le contrôle de lui-même. Il avait essuyé rageusement ses larmes en essayant de se donner une contenance, mais son corps était visiblement accablé par le poids des remords enfouis depuis tant années.

— Tu as trouvé quelque chose ? lui demanda-t-il en s'appuyant contre l'un des murs de la ruelle où ils se trouvaient.

Lonerin secoua la tête d'un air navré.

— Il n'y était pas, dit Sennar en levant les yeux vers la tour. Ou bien il y était et quelqu'un l'a pris. La maison était pleine de vêtements et de bricoles, mais rien qui puisse être revendu. Vous croyez que les objets de valeur ont été dérobés ?

Sennar hocha le menton.

— Tarik avait emporté l'épée de sa mère.

Lonerin se souvint de l'arme de cristal noir de Nihal, décrite dans tous les livres comme un objet d'un prix inestimable. Sennar avait peut-être raison.

Le vieil homme se détacha du mur.

— Nous devons trouver qui a pris soin des corps.

Sur ces mots, il se dirigea vers le centre de la ville, et Lonerin lui emboîta le pas. Le jeune homme hésita un instant avant de se lancer :

— Je crois qu'il le savait.

Sennar se retourna vivement.

— Tarik savait combien vous l'aimiez, il savait tout. Et il vous aimait profondément, lui aussi.

Une lueur de tendresse passa dans les yeux du vieux magicien. Sans

mot dire, il dévisagea longuement Lonerin, puis il se remit en route.

— Le gnome est arrivé tout essoufflé, et il m'a aussitôt conduit auprès de cet homme. J'ai fait l'impossible pour le sauver, mais il était trop tard.

Le prêtre qui avait soigné Tarik était assez pitoyable, avec sa tunique rapiécée et son regard d'animal blessé. Il ne devait pas être très vieux, à en juger par sa voix et sa manière de parler, mais il faisait plus que son âge. Lonerin et Sennar étaient assis en face de lui dans une taverne de Salazar, au milieu de la fumée des pipes et de l'odeur de bière.

— La femme, elle, était déjà morte, ajouta le prêtre, et les blessures de l'homme étaient trop graves pour être soignées. Le lendemain matin, quand je suis revenu, il était mort. J'ai promis au gnome de m'occuper des corps, et j'ai tenu parole.

Lonerin nota le tremblement imperceptible qui agita les mains de Sennar.

— Tu les as enterrés ? demanda le magicien d'une voix blanche.

Le prêtre acquiesça en hésitant.

— Le lendemain. Ils vivaient retirés, très peu de gens les connaissaient. Je me suis renseigné auprès du voisinage, mais je n'ai trouvé personne qui veuille organiser les funérailles. Alors je m'en suis chargé. Il n'y avait pas plus d'une dizaine de personnes à la cérémonie.

— Où ? demanda Sennar.

Le prêtre le regarda sans comprendre.

— Où les as-tu enterrés ? précisa le magicien.

— Dans le cimetière, à la sortie de la ville. C'est moi-même qui ai gravé les pierres. Je les ai placés l'un à côté de l'autre. Vous les connaissiez ?

— Non, se dépêcha de répondre Lonerin. Il y a eu une enquête ? Et que sont devenues leurs affaires ?

Le prêtre regarda les deux magiciens tour à tour. Il avait peur, à l'évidence, et il pesait ses mots. Il se demandait sans doute qui étaient ces deux hommes, et pourquoi ils le soumettaient à cet interrogatoire.

— Il n'y avait pas de raison d'enquêter. Un cambriolage qui a mal tourné, c'est en tout cas ce qu'a dit le messenger de l'Ancien. En ce qui concerne leurs affaires, il n'y avait personne à qui les donner. Des amis, ils en avaient très peu, des parents, ici à Salazar, aucun. La femme n'était pas de la Terre du Vent, et personne ne savait d'où était originaire sa famille. Quant à ses parents à lui...

Il fit un geste vague de la main.

Les doigts de Sennar se contractèrent.

— Et donc ? s'enquit Lonerin.

— Et donc rien. Nous avons vendu ce qui pouvait l'être. Mais le linge, les meubles et les bibelots sont encore là-bas. Qui voudrait des vêtements de gens tués d'une façon aussi barbare ?

— Qui s'est occupé de la vente ? demanda Sennar.

— Molio, un marchand qui vit au premier étage de la tour. Il a tout pris, j'imagine qu'il a dû en revendre une partie. Je ne le connais pas bien, mais son magasin est assez réputé : on dit qu'on y trouve vraiment de tout.

Lonerin s'appuya au dossier de sa chaise. Ça commençait vraiment mal. Les affaires de Tarik pouvaient être n'importe où.

— Je te remercie, tu nous as été très utile, dit-il avec un soupir, et le prêtre sembla se détendre.

— Dites-moi la vérité, ils avaient trafiqué quelque chose de bizarre ? Vous savez, ce gnome qui s'est enfui sans même dire qui il était... Et puis la façon dont ils ont été tués... Au-delà de la version officielle, j'ai toujours pensé qu'il y avait quelque chose de pas net là-dessous.

Sennar le foudroya du regard, et le prêtre se fit tout petit sur son banc.

— C'est juste pour savoir...

— Non, non. Nous sommes des collectionneurs, mentit Lonerin. Cet homme possédait des objets intéressants, des armes principalement, que nous aurions aimé acquérir. Lorsque nous nous sommes lancés à sa recherche, nous avons découvert qu'il était mort.

— Je comprends, commenta le prêtre, le regard fuyant.

Lonerin et Sennar lui payèrent sa bière, puis ils quittèrent la taverne en silence.

Ils prirent une chambre pour la nuit dans une gargote des faubourgs. Ils étaient tous deux exténués, et Sennar n'était pas en état d'aller tout de suite chez le marchand.

Il ressentait néanmoins le besoin de faire une chose.

— Où se trouve le cimetière ? demanda-t-il à l'aubergiste.

Il ne se souvenait que de l'ancien, qui avait probablement dû être absorbé par la ville.

— À l'ouest, à une demi-lieue environ des dernières habitations. Vous ne pouvez pas vous tromper, il est entouré d'un grand mur noir.

Sennar se tourna vers Lonerin.

— Je dois y aller seul.

Le jeune magicien le regarda avec anxiété.

— Vous êtes fatigué, et il doit y avoir au moins une heure de marche d'ici...

Sennar le fit taire d'un geste.

— J'y arriverai. Ne me sous-estime pas.

Et il se mit en route, la jambe douloureuse et surtout le cœur lourd de tout ce qu'il avait vu. Les images de la maison de Tarik violée par ces ignobles tueurs à gages ne cessaient de le tourmenter. Il imaginait son fils étendu sur ce lit, respirant péniblement, tandis qu'Ido lui tenait la main. Ido, et pas lui.

Il savait pourtant que ce n'était pas le moment de s'abandonner aux remords. Il devait se concentrer sur sa mission, parce que Nihal avait aimé le Monde Émergé, et que son fils y avait passé sa brève existence. C'étaient les deux seules raisons pour lesquelles il valait la peine d'être sauvé. Mais comment oublier ?

Les maisons s'espacèrent peu à peu, et le mur noir dont lui avait parlé l'aubergiste apparut bientôt devant ses yeux, immense et imposant comme la mort. Il franchit en haletant les grilles du cimetière. Il était agité, même s'il ne voulait pas le reconnaître. Le soleil était sur le point de disparaître derrière la haute enceinte et jetait sur l'intérieur de longues ombres sinistres.

Sennar marcha lentement dans les allées, au milieu de rangées de tombes. On aurait dit une espèce de jardin mélancolique, où à chaque vie correspondait une souche anonyme.

Il se mit à lire distraitement les noms. Des familles entières reposaient là. Il demanda à un homme qui creusait une fosse où il pouvait trouver la tombe de Tarik. Celui-ci le regarda comme on regarde n'importe quel vieux, et lui indiqua en maugréant la direction à suivre. Personne dans le Monde Émergé ne savait plus qui il était ; on se souvenait de Nihal et de son nom, bien sûr, comme en témoignaient les nombreuses statues érigées au centre des places, mais personne n'était capable de reconnaître dans cet homme âgé le héros qui avait sauvé leur monde du Tyran.

En approchant de l'endroit indiqué, il ralentit le pas puis s'arrêta. Deux pierres, sans la moindre fleur. La terre retournée depuis peu. Trois mois ne s'étaient pas encore écoulés. Leur vie avait été fugace et silencieuse, et personne ne se souvenait déjà plus d'eux.

Sennar tomba à genoux, vidé. Tarik et Talya. Qui sait comment était sa belle-fille ? Il n'arrivait pas à imaginer quel genre de femme pouvait avoir plu à son fils. Il se le rappelait comme un jeune homme imberbe, et pourtant déjà prêt à prendre une décision capitale pour sa vie. Quel homme était-il devenu ? Lui ressemblait-il, ou bien était-ce sa mère que son visage rappelait ? Et quel travail faisait-il ? Avait-il été heureux, avait-il eu des regrets au moment de mourir, ou avait-il au moins en partie réalisé ses désirs ?

— Moi pas, murmura-t-il. Je n'ai joui que trop peu de temps de ce que j'avais, et après la mort de ta mère j'ai tout perdu. Même toi.

« C'est un étranger qui gît là-dessous, un inconnu. Si je le voyais

passer maintenant, je ne le reconnaîtrais même pas », pensa-t-il. Et cette pensée lui coupa le souffle.

— Je suis désolé de ne pas avoir été là, mon fils, dit-il d'une voix tremblante, les yeux baissés. C'est toi qui avais raison, je le comprends maintenant. Peut-être qu'il est trop tard, mais je veux me rattraper. Les dernières années qui me restent à vivre, je veux les employer à réaliser tes rêves. Tu vois ? Je suis revenu, j'ai repris le combat. Je crois encore en quelque chose, c'est bien ce que tu voulais de moi, n'est-ce pas ?

Il sentit les larmes lui monter aux yeux, mais il les chassa. Il était las de pleurer.

— Ton fils est en sécurité auprès d'Ido et d'une personne qui m'a infiniment aidé dans le passé. Je te jure que je ne permettrai pas qu'il lui arrive quoi que ce soit. Il est tout ce qu'il me reste, et je le protégerai jusqu'à mon dernier souffle.

Il posa la main sur la terre froide, en guise d'ultime salut. Tarik était parti pour toujours. Il y avait eu une époque où il aurait pu le ramener à lui, mais il avait préféré le laisser partir. Et peut-être était-il en train de faire la même chose avec San. Il soupira. Il avait vécu assez longtemps pour savoir qu'il n'y avait pas de bon ni de mauvais choix. La vie finissait toujours par nous conduire là où elle le voulait.

Il était temps de reprendre la lutte : il le devait à la mémoire de son fils, et au souvenir de Nihal.

Il se releva péniblement et prit le chemin de la sortie.

Deux assassins

Karva avait été un village de la Terre du Soleil parmi d'autres. Les mêmes maisons en pierre, les mêmes rues droites, la même agitation qui était le signe distinctif de la terre natale de Doubhée. Mais l'énorme campement militaire qui s'était installé à moins d'une lieue de ses murs avait tout changé. Désormais, la ville pullulait de soldats qui y convergeaient de toutes les terres placées sous le contrôle de Dohor. Visiblement, les habitants supportaient mal leurs manières vulgaires et l'arrogance avec laquelle ils s'adressaient aux serveuses dans les tavernes et aux marchands dans les rues. Quant aux alentours du campement, ils grouillaient de réfugiés qui suivaient l'armée dans l'espoir d'un repas chaud ou d'un travail. Doubhée songea que la même chose s'était produite à Makrat ; c'était comme si la guerre changeait peu à peu le visage de la Terre du Soleil, transformant chaque ville en un avant-poste du front.

Elle observa Learco. Il semblait tourmenté, mais elle se dit que cela ne la concernait pas. Leur voyage avec le prince touchait à sa fin, et c'était une bonne chose. Cela ne lui réussissait pas d'être près de ce jeune homme, même si elle n'arrivait pas vraiment à comprendre pourquoi.

Le prince se dirigea immédiatement vers le campement. À l'entrée, les gardes se prosternèrent respectueusement devant lui. Sans leur adresser un regard, Learco marcha droit vers un soldat qui passait.

— Je cherche Forra.

À ce nom, Doubhée sentit un frisson lui parcourir le dos. Forra était le plus fidèle lieutenant de Dohor, l'homme qui avait ordonné le massacre des rebelles de la Terre du Vent, des années plus tôt. C'était lui aussi qui avait commandité le cambriolage qui avait scellé la malédiction. La panique l'envahit pendant quelques secondes, mais

elle se raisonna. Les rares fois où elle lui avait parlé, elle avait le visage couvert ; il n'avait aucun moyen de la reconnaître.

— Dans la tente principale, Seigneur, au bout de cette allée.

Learco s'y engagea d'un pas rapide. Lorsqu'ils parvinrent devant le grand pavillon, Doubhée retint Theana par le poignet. Le prince dut percevoir son hésitation, car il se retourna.

— Entrez avec moi. J'ai l'intention de vous confier à lui.

« Il ne manquait plus que ça », songea Doubhée en hochant la tête.

La tente était meublée avec un luxe inouï. Des coussins jonchaient le sol, et le lit de camp dressé dans un coin n'avait rien à envier à la couche d'un roi. Au centre, une carafe d'argent trônait sur une table qui croulait sous des corbeilles de fruits exotiques. Forra était assis au fond, sur un siège délicatement sculpté. Il était torse nu, exhibant une musculature de taureau, incroyablement vigoureuse pour un homme qui avait dépassé la cinquantaine. Derrière lui, une femme mince, d'une beauté fascinante, lui frottait les épaules avec une éponge en lui massant le cou.

Doubhée ne put réprimer un frisson. Son visage féroce, qui exprimait en cet instant une sorte de tranquillité extatique, la remplit d'une rage irrépressible. C'est lui qui l'avait délibérément piégée, en réalisant le plan de Dohor qui la condamnait à jamais. Le symbole sur son bras palpita, et la Bête émit un gémissement aigu qui lui traversa le cerveau. Elle ferma les yeux pour se calmer, mais elle savait que le désir de sang qu'elle éprouvait brusquement n'était pas entièrement dû à la malédiction.

Learco s'agenouilla, et Theana l'imita promptement, aussitôt suivie de Doubhée.

— Mon oncle...

— Ah, te voilà ! s'exclama Forra en ouvrant les yeux.

Il repoussa brutalement la femme et éclata d'un rire tonitruant.

— Mon neveu préféré ! Relève-toi, relève-toi, jusqu'à preuve du contraire, c'est toi le prince !

Learco obéit, mais il garda la tête baissée. Forra lui donna une grande tape sur l'épaule, puis il posa un regard ambigu sur les deux filles.

— C'est qui, celles-là ?

Et sans attendre de réponse, il marcha vers elles. Il les prit toutes deux par un bras, les forçant à se relever, puis il les observa avec attention, palpant leur chair de ses grosses mains calleuses.

— Un joli petit trophée de guerre, pas vrai ? Surtout celle-là, fit-il en indiquant Doubhée et en éclatant d'un nouveau rire grossier. Je n'aurais pas cru que tu étais du genre à faire ce genre de choses... Non pas que ce soit mal, au contraire. Je suis ravi que tu te décides enfin à profiter des plaisirs de la vie.

Learco demeura impassible.

— Je les ai achetées au marché d’esclaves de Selva. Ce sont deux sœurs, et la plus jeune connaît bien l’art des prêtres.

Doubhée remercia mentalement Theana d’avoir eu la présence d’esprit d’acheter des chemises à manches longues qui cachaient le symbole sur son bras. Il y avait un risque que Forra puisse le reconnaître.

— Ça m’est égal, du moment qu’elles te plaisent, répliqua l’homme en se rasseyant et en faisant signe à la femme de reprendre son massage. Même si je me permets de te faire remarquer que j’ai meilleur goût que toi... ajouta-t-il avec un clin d’œil.

— Je voudrais leur donner du travail.

Forra le regarda sans comprendre.

— Laisse-les là, la troupe s’occupera d’elles.

— Non. Je veux qu’elles soient conduites à Makrat, auprès de mon père.

Forra sourit d’un air railleur.

— C’est incroyable comme certaines choses ne changent jamais. Cela fait des années que j’ai commencé ton apprentissage, mais tu es toujours aussi naïf.

Learco encaissa l’insulte sans broncher.

— Je les ai achetées, elles m’appartiennent de droit. Je peux disposer d’elles à ma guise.

Forra agita la main en signe d’indifférence.

— Fais comme tu voudras, à chacun ses distractions.

Et après une pause, il ajouta :

— Ton père n’appréciera pas, tu le sais ?

Learco serra légèrement les poings.

— Mais tu lui en as déjà fait voir de toutes les couleurs, et ce coup-là n’est sûrement pas le pire. Nous en reparlerons entre hommes.

Forra jeta un regard oblique aux deux filles.

— Il y aura sûrement de la place pour deux filles de cuisine à la cour, même si j’aurais imaginé un bien meilleur emploi pour ces deux donzelles.

— Elles sont sous ma protection, répéta Learco.

— C’est bon, j’ai compris, répondit son oncle d’une voix lasse. À présent, j’ai besoin de te parler seul à seul.

La servante reposa délicatement son éponge et s’approcha des deux filles.

— Suivez-moi, dit-elle.

Forra commença lentement à se rhabiller.

— Aide-moi, ordonna-t-il au prince avec arrogance.

Learco obéit. Il lui fit enfiler son armure pièce après pièce, nouant chaque lacet avec délicatesse. Il avait accompli cette même tâche

pendant des années, sur tous les champs de bataille où l'avait traîné son oncle.

L'homme le regarde immobile, tremblant. C'est un vieillard, il a les yeux remplis d'effroi. S'il le pouvait, il implorerait sa pitié, mais la terreur l'a rendu muet. Learco sent sa main lâcher d'elle-même la garde de son épée.

Forra est derrière lui et le fixe. « Vas-y », dit-il.

C'est la deuxième fois qu'il le somme d'agir, et sa voix est de plus en plus irritée. Il est son maître depuis deux mois, et lui n'a que treize ans. Jusquelà, il croyait qu'il n'existait pas d'homme plus inflexible que son père. Pendant des années, il avait essayé en vain de répondre à ses désirs, s'entraînant à l'épée jusqu'à l'épuisement, cherchant à tout prix à imprimer à son corps frêle la stature d'un guerrier. Tout cela sans le moindre signe d'approbation ni d'encouragement de son père.

— Tu es un faible, lui répétait-il toujours d'une voix cinglante.

Des mots qui lui faisaient l'effet d'une hache.

Sa mère, elle, n'existe pas, il la voit seulement les jours de cérémonie. Le reste du temps, elle mène une vie de recluse dans ses appartements, où elle s'est cloîtrée volontairement des années plus tôt. Il n'a jamais réussi à lui parler, encore moins à la toucher. Une femme fuyante, presque une étrangère. À l'époque, son oncle Forra était encore un mythe lointain, un homme immense et puissant qu'il n'avait jamais approché.

Et puis un jour, la décision paternelle.

— Tu iras combattre sur le front de la Terre du Vent avec ton oncle. Il est temps que tu apprennes les rudiments du combat et que tu t'entraînes pour de bon à la guerre.

À ces mots, Volco, l'intendant de son père, avait protesté.

— Mon Seigneur, c'est encore un enfant...

— Quand je suis entré à l'Académie, j'avais un an de moins que lui.

— Mais la guerre...

— Je suis le roi et c'est moi qui décide ce qui est le mieux pour mon fils !

C'est ainsi que Forra était devenu son maître, et que Learco avait commencé à le suivre sur tous les champs de bataille. Affublé d'une armure trop lourde, et d'une épée qu'il n'avait jamais sentie sienne.

Depuis lors, rien que du sang, et l'odeur fétide des champs de bataille jonchés de cadavres. Il suit partout cet oncle qui l'incite sans cesse à la vengeance.

Personne ne semble craindre qu'il soit blessé, qu'il meure. On l'envoie dans la mêlée comme un simple fantassin. Ce sont ses compagnons d'armes qui lui ont sauvé la vie jusqu'à présent. Ils restent à ses côtés pendant la bataille, ils tuent à sa place. Deux mois, et il peut encore se vanter de n'avoir tué personne.

Learco sait que ce n'est pas ainsi qu'il satisfera son père. Il sait qu'il veut

le voir devenir aussi impitoyable qu'un assassin. Il a treize ans, mais il a déjà compris que les royaumes reposent sur des cadavres et que dans leurs veines court le sang de milliers d'hommes. Mais il n'y arrive pas. Il ne veut pas.

Forra le punit à chaque défaillance. Cinquante coups de cravache, qui dessinent chaque fois de nouvelles zébrures rouges sur son dos.

— Tu dois toujours être en première ligne au combat, tu m'as compris ?

Un refrain incessant, qui lui pénètre l'esprit avec la même violence que celle avec laquelle le fouet lui incise la chair.

Et puis ce fameux jour.

— Aujourd'hui, nous exécutons des rebelles. Je veux que tu sois là.

Learco a courbé la tête. Ce n'est pas la première fois qu'il assiste à une exécution. Il y en a déjà eu beaucoup d'autres pendant ces cinq mois, mais il ne s'y est pas encore habitué. Il ferme toujours les yeux lorsque l'épée du bourreau s'abat, et au même moment l'explosion de joie de la foule lui inflige un supplice supplémentaire. Mais il n'a pas le choix. Il suit Forra sans rien dire jusqu'au lieu choisi.

L'épée tombe inexorablement sur cinq malchanceux. Il n'en reste qu'un, le plus vieux.

— Celui-là, il est à toi.

Les mots de son oncle résonnent dans sa tête.

— Mais je...

— Tu ne seras jamais un homme, ni un soldat, tant que tu n'auras pas tué pour de bon.

Comme dans un rêve, Learco se laisse traîner sur l'estrade. On lui met dans la main l'épée du bourreau, sur laquelle a été gravé ce verset capital :

« Ô dieux, accueillez l'âme de l'homme que je m'apprête à tuer. »

Mais il ne regarde pas l'arme, il ne voit que les yeux terrorisés du vieillard et il éprouve une immense pitié.

— Je ne veux pas, murmure-t-il en se tournant vers Forra.

Il sait cet homme inébranlable, mais il est convaincu qu'à cet instant précis son regard ferait fondre le cœur de son père lui-même.

— Fais-le, un point c'est tout.

— Je vous en prie...

— Maintenant !

Learco sent peser sur lui le regard de la foule, celui des soldats.

Le bourreau jette le vieillard à genoux, il lui appuie la tête sur le tronc. Le pauvre homme se met à hurler, et ses cris paralysent à nouveau la main du prince. Cet homme ne lui a rien fait, et maintenant, il est là, sans défense, attendant un sort qu'il ne mérite pas.

Un grand coup de pied au milieu du dos l'envoie à terre. Le froid de la lame sur sa joue rencontre la chaleur du sang qui sort de l'entaille qu'elle vient d'y tracer.

— Fais-le !

L'ordre de Forra est impérieux, il n'y a aucun moyen de s'y soustraire.

Learco pleure en silence. Il prend son épée, la lève. L'homme implore sa pitié, il hurle encore. Il ne trouve toujours pas la force d'agir. Alors Forra l'attire vers lui, lui saisit les mains et les lui serre sur la garde jusqu'à lui faire mal. C'est ensemble qu'ils portent le coup, mais c'est seul que Learco abat son épée sur le col de sa victime. Il ferme les yeux pour ne pas voir, il hurle lui aussi, mais au moment précis où il sent la chair se fendre, il sait qu'après cela il ne sera plus jamais le même. Cette exécution marque la fin de son enfance.

Et puis le fouet, encore.

Un coup, cinq, dix. Learco les accueille avec plaisir. Il essaie de ne laisser échapper aucune plainte, parce qu'il pense qu'il les mérite. Il a pris sa décision : il ne veut plus jamais tuer. Peut-être fera-t-il seulement une exception pour Forra. Lui, il veut le voir mort, décapité, et il projette même de le tuer avec une épée ensorcelée qui vouera son âme à la malédiction éternelle.

— Ne t'avise plus jamais de trembler comme une pucelle en public, tu m'entends ?

Forra lui braille dans les oreilles. Learco essuie le sang sur sa bouche. Il s'est mordu les lèvres jusqu'à les faire saigner, pour ne pas lui donner la satisfaction de crier. Il le regarde de travers, avec un air de rébellion, et son oncle rit aux éclats.

— Voilà enfin un regard de roi ! C'est comme ça que tu dois me regarder, exactement comme ça ! Personne ne doit t'empêcher d'exercer ton pouvoir ! Maintenant aide-moi à enfiler mon armure.

Learco se relève. Il ne sait pas dire non. Une à une, il ramasse les différentes pièces, et tandis qu'il attache les lacets, ses oreilles résonnent encore des cris déchirants du vieux sur l'échafaud.

Learco lace le dernier nœud de la cuirasse. Huit ans avaient passé, mais rien n'avait vraiment changé.

Forra s'installa à nouveau sur son siège et le fixa.

— Assieds-toi.

Le jeune homme prit un tabouret dans un coin et obéit. Il enrageait de voir à quel point il était encore soumis à cet homme.

— Ton père a décidé que tu devais rentrer à Makrat.

Cette nouvelle laissa Learco stupéfait. Il avait été envoyé combattre à la frontière après avoir échoué dans sa mission de tuer Ido. Il était convaincu que la punition durerait plus longtemps.

— Puis-je demander la raison de ce changement ?

— Néor. Il a obtenu son pardon.

Learco écarquilla les yeux, incrédule. Néor était l'un des nombreux cousins de Dohor. Il ne l'avait pas vu depuis très longtemps, et la

dernière image qu'il avait de lui était celle d'un homme éprouvé, souffrant. « Essaie de résister, Learco, fais-le pour moi », lui avait-il dit ce jour-là en lui prenant le visage entre ses mains. À l'époque, il n'était encore qu'un enfant, et il n'avait pas compris. Ensuite, son père l'avait confié à Forra, et ces paroles avaient pris sens.

— Tu as l'air étonné, dit son oncle avec un sourire.

— Je ne pensais pas qu'on lui pardonnerait un jour, c'est tout.

— Le temps passe, et puis sa femme est morte maintenant.

Sibille. Il se souvenait bien d'elle : lorsque son mari avait été condamné à l'exil, c'est elle qui avait pris soin de sa mère Sulana. Elle l'avait assistée avec dévouement, l'informant de ce qui se passait au palais et transmettant ses désirs aux domestiques.

Lorsque, par ironie du sort, Sulana était morte de la fièvre rouge comme son premier-né, Sibille avait décidé d'habiter dans sa chambre, et peu à peu, elle s'était elle aussi retirée du monde. Learco la connaissait à peine, mais l'estime qu'il éprouvait pour son époux, Néor, s'étendait jusqu'à elle.

— Tu es grand maintenant, tu peux comprendre certaines choses. À présent qu'aucune menace ne pèse plus sur sa femme, Néor peut devenir très dangereux. Il a déjà comploté contre ton père, il pourrait recommencer. C'est pourquoi, dans sa magnanimité, Sa Majesté le reprend à la cour, lui offre quelques titres nobiliaires et quelques charges pour flatter son orgueil, et voilà que le méchant loup devient un agneau.

Forra éclata d'un nouveau rire tonitruant.

Learco le regarda sans partager son hilarité. Néor, du moins tel qu'il se le rappelait, n'était pas le genre d'homme à se laisser acheter.

— Il y aura une cérémonie ? demanda-t-il.

— En grande pompe. Et la famille sera de nouveau réunie. J'y serai aussi, imagine : le boucher de la Terre du Soleil qui se rend à la cour en habits d'apparat !

Forra était indubitablement l'homme le plus proche de Dohor, celui qu'il considérait comme son bras droit, mais il aimait à se distinguer des autres courtisans : il était le fils illégitime du précédent roi, et il devait tout à Dohor. Sans cet homme qui l'avait accueilli bien qu'il ne soit que le demi-frère de Sulana, il aurait sans doute mené une existence misérable.

— Et toi aussi, tu seras de la cérémonie.

Learco se leva sans un mot. Il s'inclina, comme il avait désormais appris à le faire, et quitta la tente.

— Vous partirez demain, dit la femme à Theana et Doubhée.

Elle avait un visage splendide et glacial, dont elle semblait avoir

effacé toute émotion.

— Avec le prince, ajouta-t-elle.

Le cœur de Doubhée bondit dans sa poitrine, mais elle réussit à le cacher.

— Comment cela ? demanda-t-elle en feignant l'indifférence.

— Le cousin du roi a obtenu le pardon de son souverain ; le prince devra assister à la cérémonie. Toute la cour participera à la fête.

La femme sortit en silence de la tente où elle les avait conduites, et les laissa seules.

— Je préfère voyager avec le prince, dit Theana avec un soupir de soulagement. Je ne me serais jamais sentie en sécurité avec aucun de ces hommes !

Doubhée acquiesça sans conviction. Elle était mal à l'aise à l'idée de reprendre la route aux côtés de Learco. Mais elle n'avait pas d'autre choix, et c'était sans doute le plus sûr moyen d'entrer à la cour. Elle essaya donc de ne penser à rien d'autre qu'à sa mission.

Mais cette nuit-là, elle eut du mal à s'endormir.

Le lendemain, le petit groupe s'enfonça à nouveau à travers bois en direction de Makrat. Learco avait refusé toute escorte. Son armure et ses bagages tenaient dans deux grosses sacoches de selle. Theana et Doubhée étaient quant à elles obligées de partager la même monture.

Le jeune prince semblait plus songeur encore qu'à son habitude. Doubhée se demanda si c'était dû à sa rencontre avec Forra. Elle ressentait curieusement l'envie de lui parler, de savoir ce qu'il éprouvait. Pour chasser ses pensées vagabondes, elle discutait à mi-voix avec Theana de la conduite à tenir à la cour.

Une nuit, la lune était haute et l'air, doux.

Pour une fois, Learco semblait dormir profondément. Doubhée décida d'en profiter pour préparer l'emplâtre dont elle avait besoin : il n'aurait pas été prudent d'aller et venir à la cour avec le symbole de la malédiction bien visible sur son bras. Il lui fallait le masquer. Elle élaborait elle-même le cataplasme, mais Theana y ajouta un ingrédient particulier.

— C'est de la poudre de lune, une pierre broyée qui possède des propriétés mimétiques, lui chuchota-t-elle. Ce n'est pas de la magie, mais presque.

Doubhée regarda le symbole s'évanouir lentement, sous l'effet d'une fantastique illusion.

— Quels sont tes plans, une fois que nous serons là-bas ? lui demanda ensuite Theana.

La jeune fille jeta un coup d'œil vers Learco, qui continuait à dormir. Elle entraîna néanmoins sa compagne plus loin, et lui dit à

voix basse :

— Tu n'auras rien à faire tant que je n'aurai pas trouvé ce dont j'ai besoin. C'est moi qui m'occupe de chercher les documents et de...

Elle préféra ne pas en dire plus.

— La tâche n'est pas simple.

Comme chaque fois qu'elle abordait de tels sujets, Theana se mit à trembler.

— Tu as déjà fait des choses de ce genre ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Non, je n'ai que très peu pratiqué l'art du meurtre, répondit sèchement Doubhée. Je suis plutôt une voleuse. Une voleuse qui a reçu l'entraînement des Assassins.

— Comment est-ce possible ?

La jeune magicienne semblait embarrassée de lui poser ces questions, et la réponse ne fut pas moins maladroite.

— Mon Maître faisait partie de la Guilde.

Theana se raidit.

— Il avait quitté la secte pour l'amour d'une femme. Ensuite, il a survécu quelques années en se vendant comme tueur à gages. Il m'a sauvé la vie lorsque j'ai été bannie de Selva, et pour rester avec lui, je l'ai forcé à m'accepter comme élève.

Theana la regarda avec intensité. Puis elle contempla le feu et lui posa la question qui pesait entre elles depuis le marché des esclaves.

— Pourquoi as-tu été exilée ?

Doubhée soupira et ferma les yeux. Sans bien savoir pourquoi, elle lui raconta tout. Peut-être parce qu'elle sentait que quelque chose avait changé entre elles. Ainsi, à mi-voix, elle lui parla de Gornar et de ce premier jour d'été.

Lorsqu'elle eut fini, un lourd silence s'abattit sur la petite clairière. Theana n'avait pas quitté le feu des yeux.

« Elle ne sait pas quoi dire. Personne ne sait jamais quoi me dire. D'ailleurs, il n'y a pas de mots pour ça. »

— S'ils ne t'avaient pas bannie, tu n'en serais pas là aujourd'hui, murmura finalement Theana. Si, au lieu de te condamner, ils t'avaient gardée au village, tu n'aurais plus jamais tué, et ce garçon ne serait plus qu'un douloureux souvenir.

— Je ne les blâme pas pour ce qu'ils ont fait. Ils ont eu raison. Mais peut-être qu'ils auraient dû me tuer aussi.

— À cause d'un accident ? Tuer une enfant ?

Theana avait élevé la voix et Doubhée lui fit signe de se taire.

— J'avais tué.

— Tu étais victime au même titre que ce petit garçon qui est mort.

Doubhée secoua la tête.

— Tu ne peux pas comprendre. Peu importe pourquoi on tue, ce qui

compte c'est de l'avoir fait. Ensuite, les choses ne sont plus jamais comme avant.

— Parce que tu n'arrives pas à te pardonner. Si eux-mêmes avaient essayé, peut-être...

— Il y a des choses qu'on ne peut pas pardonner.

Theana était sur le point de répliquer, quand Doubhée entendit un bruit dans leur dos. Elle se retourna instinctivement. Learco était debout devant elle, son épée à la main.

— Silence, leur intima le jeune homme, qui s'était aperçu que quelque chose n'allait pas. Derrière moi !

En un éclair, Doubhée se demanda s'il avait surpris ses paroles, mais elle n'eut pas le temps d'y réfléchir car Learco l'attrapa par le bras et l'obligea à se mettre derrière lui. Il fit de même avec Theana, puis se prépara à l'attaque. Le danger chassa de l'esprit de Doubhée toute autre préoccupation.

Au moins cinq hommes, très proches. Elle percevait leur présence et entendait leurs pas rapides dans les broussailles. C'était trop pour Learco. Sa main se referma instinctivement sur le vide laissé par son poignard sur son flanc. Que faire ?

— Quoi qu'il arrive, restez toujours entre moi et cet arbre là derrière, chuchota le prince, la voix tendue par l'imminence du combat.

Ils surgirent des taillis comme un seul homme. Ils n'avaient aucun insigne, et portaient des habits misérables. Des brigands. Sans doute des paysans chassés de leurs champs par la guerre, et qui ignoraient qu'ils se trouvaient face au fils du roi.

Doubhée saisit Theana par le poignet et l'obligea à s'adosser avec elle à l'arbre. Son autre main alla droit à la poche qui contenait le poignard, sous sa jupe. Elle ne pouvait pas l'utiliser devant Learco, mais au cas où il mourrait en combattant, elle pourrait toujours s'en servir pour défendre sa vie et celle de sa compagne.

Learco attaqua aussitôt. Sa vivacité d'esprit lui permit d'abattre par surprise son premier adversaire, d'un coup bien placé dans l'abdomen. Dans le même mouvement, il se retourna et en élimina un second. Il s'élança ensuite vers deux autres hommes avec une rapidité et un sang-froid qui stupéfièrent Doubhée. Il était habile, un vrai soldat.

L'affrontement fut sanglant, et Learco précis, impitoyable. Il augmentait sans cesse le rythme pour ne pas laisser à ses ennemis le temps de réagir. Ceux-ci n'étaient d'ailleurs pas entraînés au combat, et ils n'avaient pour eux que la force du nombre. Fentes et parades s'enchaînaient rapidement. Le silence de la clairière résonnait du bruit des épées et des halètements des hommes. Puis soudain, le prince gémit. Une lame venait de lui égratigner le flanc.

Le jeune homme ne se troubla pas. Il continua à combattre, malgré

le sang qui commençait à couler de sa blessure.

Doubhée se retourna d'un bond : un des brigands s'élançait vers elles. Elle resta un instant indécise : sauver leur vie et dévoiler leur déguisement, ou s'en remettre à Learco ?

Elle n'eut pas besoin de choisir. Learco s'interposa entre elles et l'agresseur, parant avec précision son coup. Mais son mouvement avait laissé son côté gauche à découvert, et une nouvelle entaille, plus profonde que la précédente, se dessina sur son bras. Doubhée le vit plisser les paupières sous l'effet de la douleur, avant de repartir à l'attaque. En le regardant se battre avec l'énergie du désespoir, elle se demanda ce qui le poussait à les protéger avec tant de fougue, à risquer sa vie pour deux inconnues. La lutte était trop inégale, il était évident que le prince finirait par être tué. Sa main serra plus fort la garde de son poignard.

« S'il meurt, ce n'est pas ton problème, tu n'as pas besoin de lui pour réaliser ton plan. Si tu dégaines ton poignard pour l'aider, c'est toi-même qui devras le tuer ensuite. »

Pourtant, quelque chose lui disait d'intervenir. Elle s'apprêtait à sortir son arme, lorsque la main froide de Theana l'arrêta.

— Bouche-toi les oreilles.

Doubhée la regarda, perplexe. Elle était pâle comme un linge, et elle tremblait, mais elle semblait déterminée.

— Fais-le, c'est tout !

Doubhée obéit. Aussitôt, le bruit des armes se tut, ainsi que les gémissements et les halètements. Les cinq hommes qui les avaient attaqués gisaient sur le sol, aux côtés de Learco.

— Qu'est-ce que tu as...

— Tu n'as pas lu les *Chroniques du Monde Émergé* ? lui demanda Theana en s'appuyant à l'arbre, le souffle court.

Doubhée lui fit signe qu'elle ne comprenait pas.

— C'est un enchantement qu'a utilisé Sennar durant sa fuite de Salazar avec Nihal. Il permet d'endormir plusieurs personnes en même temps.

Doubhée regarda par terre. C'était une bonne idée, mais maintenant ?

— Et comment allons-nous expliquer à Learco ce recours à la magie quand il reviendra à lui, d'après toi ? demanda-t-elle, avec une pointe d'irritation dans la voix.

— Il ne se souviendra de rien, répondit Theana en s'asseyant. De toute façon, ça valait mieux que de t'obliger à intervenir, tu ne crois pas ?

Doubhée dut admettre qu'elle avait raison. Theana avait réagi avec sang-froid face à une situation périlleuse.

— Dépêchons-nous, je n'ai pas l'habitude des enchantements de ce

genre et ils ne vont sûrement pas tarder à se réveiller.

Doubhée hocha la tête. Elle savait exactement ce qu'il fallait faire.

Elle tira de l'une des sacoches du prince une longue corde avec laquelle elle attacha solidement les hommes étendus sur le sol. Elle aurait dû les tuer, elle le savait, mais elle ne voulait pas réveiller la Bête. La barrière qui la maintenant à distance semblait forte, mais elle n'avait aucune envie de la mettre à l'épreuve.

— On emmène Learco et on file.

Theana l'aïda à soulever le prince et à le charger sur le cheval.

— Ses blessures ne sont pas graves, mais elles doivent être soignées au plus vite, constata-t-elle.

— Il faut d'abord nous mettre à l'abri. Ce ne serait pas prudent de s'attarder par ici.

Elles s'arrêtèrent dans une petite clairière suffisamment éloignée du lieu de l'attaque. Elles n'avaient pas la force d'aller plus loin, et Learco se mettait à gémir. Du sommeil que lui avait imposé l'enchantement, il était passé à une sorte de semi-conscience.

Les deux filles le déposèrent délicatement sur l'herbe, puis elles se mirent au travail. Doubhée chercha les plantes que Theana lui avait indiquées, plus quelques-unes avec lesquelles elle voulait préparer un baume.

— Tu es experte en botanique, observa la magicienne.

— Un assassin doit connaître les plantes pour ses poisons, et un voleur pour ses somnifères, expliqua Doubhée d'une voix neutre. Et puis, j'ai toujours eu une certaine passion pour les herbes.

Theana commença aussitôt l'enchantement. Les gestes n'étaient pas très différents de ceux qu'elles avaient utilisés pour contenir le sceau. Elle trempa de la même façon le bout d'une branche de bouleau dans une mixture qu'elle avait préparée. Puis, les yeux fermés, comme en transe, elle traça d'étranges symboles autour des blessures de Learco. À voix basse, elle psalmodiait une lente litanie. Chaque fois qu'elle prononçait le nom de Thenaar, Doubhée sursautait. Pourtant, elle voyait Learco reprendre peu à peu des couleurs, sa respiration saccadée devenir régulière. Le dieu sanguinaire de la Guilde pouvait-il vraiment avoir un autre visage, celui de la pitié et de la compassion ?

Theana avait fini et Learco reposait tranquillement. Ses blessures ne saignaient plus.

— Tu peux appliquer le baume que tu as préparé, dit la magicienne, visiblement éprouvée. Il guérira plus vite, et il sera de nouveau en état de marcher demain.

Doubhée ne se le fit pas répéter deux fois. Elle se mit à étaler l'onguent avec soin, caressant du bout des doigts la peau de Learco. En

effleurant l'entaille sur son bras, elle se rappela brusquement le Maître. Lui aussi s'était blessé d'une façon semblable, et c'est en le soignant qu'elle avait provoqué sa mort. Cette pensée la troubla, et elle ressentit une étrange inquiétude. Elle se hâta de finir et se tourna vers Theana.

— Nous veillerons à tour de rôle jusqu'à l'aube. Les hommes qui nous ont attaqués ne sont peut-être plus à craindre, mais rien ne dit qu'il n'y en a pas d'autres. Et dans tous les cas, nous devons veiller sur lui.

La nuit lui parut interminable. Elle n'arrêtait pas de penser à Learco combattant pour elles, sans pouvoir s'expliquer ses raisons. Elle regardait son visage pâle et tranquille, et elle éprouvait malgré elle une muette admiration pour ce jeune homme. En même temps, elle se demandait pourquoi il l'obsédait tant. Elle oscillait entre des moments où elle recherchait sa présence, et d'autres où elle le voyait comme une menace et espérait qu'il se passe quelque chose qui les sépare.

Puis soudain il ouvrit les yeux. Pour la première fois, elle remarqua à quel point le vert de ses iris était vif et intense, quelle profondeur il recelait.

— Que s'est-il passé ? demanda Learco.

— Nous avons été attaqués.

— Ça, je m'en souviens. Et après ?

— Vous les avez battus. Tous les cinq, mentit-elle. Mais vous avez été blessé.

Learco scruta son bras et essaya d'examiner son flanc, mais il dut renoncer à cause de la douleur.

— Ne bougez pas, ou bien la blessure se rouvrira, dit-elle en s'agenouillant près de lui.

Le jeune prince la regarda en souriant.

— Tu peux me tutoyer, tu sais.

Troublée, Doubhée regarda autour d'elle en cherchant désespérément quelque chose où poser les yeux qui ne soit pas son visage. Theana dormait, elle ne pouvait pas l'aider.

— C'est toi ?

Elle le regarda d'un air interrogateur.

— Qui m'a soigné ?

Doubhée se souvint du mensonge de Theana, qui l'avait présentée comme une jeune prêtresse.

— Oui, bredouilla-t-elle.

— Merci.

Quelque chose s'émut en elle.

— Vous n'avez pas à... tu n'as pas à me remercier, toi, tu nous as

défendues.

Learco se redressa légèrement et haussa les épaules.

— Cela n'aurait eu aucun sens de vous sauver à Selva pour vous laisser mourir ici.

— Mais nous sommes des étrangères pour toi, pourquoi fais-tu tout ça pour nous ?

Le jeune homme la regarda droit dans les yeux.

— Il me semble que j'ai aussi fait beaucoup contre vous, non ?

Doubhée lui fit signe qu'elle ne comprenait pas.

— Je te l'ai déjà dit l'autre soir, tu t'en souviens ? C'est la guerre qui a fait de vous deux fugitives, et la guerre, c'est moi. Tu sais combien d'hommes j'ai tués dans ma vie ?

Doubhée aurait ri, si elle l'avait pu.

« Et tu sais combien moi j'en ai tués ? Et le dernier sera ton père. »

Elle sentit un frisson lui parcourir le dos.

— Tu es le fils du roi. Si tu as tué, c'est pour ton royaume.

— Ne fais pas semblant. Je sais que tu me comprends.

Et il la regarda à nouveau avec une telle intensité qu'elle sentit son sang se glacer dans ses veines. Elle se souvint de ce qu'elle avait dit à Theana à peine quelques heures plus tôt.

« Il nous a entendues. Je suis découverte. Je dois le tuer. »

Cette seule pensée la bouleversa.

— Je...

— Un peu avant l'attaque, je t'ai entendue parler avec ta sœur. Vous parliez de ce qui t'est arrivé enfant.

« Il sait ! Il connaît nos plans ! »

— J'ignore qui tu es en réalité, je doute que cette fille soit ta sœur, mais ça m'est égal. Il me suffit de te regarder dans les yeux pour savoir que tu viens du même lieu obscur que moi. Toi et moi, nous savons des choses que la plupart des gens ne pourraient jamais comprendre.

Doubhée était tendue à l'idée de ce que Learco pouvait avoir compris de sa mission, mais ces derniers mots la touchèrent d'une manière qu'elle n'aurait jamais imaginée.

— C'est pour cela que tu pleurais l'autre jour au fleuve, n'est-ce pas ? C'est pour cela que tu demandais pardon ?

Doubhée abaissa toutes ses défenses.

— Oui.

Learco sourit tristement.

— Quand j'avais treize ans, Forra, l'homme que tu as vu dans la tente, m'a obligé à exécuter un homme. Je lui ai coupé la tête devant une foule hurlante, et avant cela je n'avais jamais tué. Tu vois ce que je veux dire, n'est-ce pas ? Tu sais ce qui se passe quand on tue quelqu'un, quand ta vie se défait d'un coup et que le monde change

complètement de couleur et de consistance.

Doubhée sentit ses yeux devenir humides. Personne ne lui avait jamais dit de telles choses, le Maître lui-même ne lui avait jamais parlé ainsi. Une larme roula sur sa joue, brûlante.

Le prince leva lentement la main et l'essuya avec son pouce.

— Si tu comprends tout ça, alors tu peux aussi comprendre pourquoi j'essaie de vous sauver.

Doubhée pleurait à présent sans retenue.

— Pour ceux qui sont morts, on ne peut plus rien faire, notre faute ne s'effacera plus. Mais les vivants, on peut encore les aider.

Tout en parlant, le prince n'avait pas cessé de lui caresser la joue ; il se redressa avec un léger gémissement et la serra délicatement contre lui. Doubhée se raidit d'abord entre ses bras, puis elle s'abandonna à la chaleur de son étreinte et s'autorisa à sangloter sur son épaule.

Au fond de la nuit qui les enveloppait, elle entrevit une lueur de sérénité, une paix qu'elle n'aurait jamais pensé pouvoir trouver.

DEUXIÈME PARTIE

J'ai décidé que j'avais été assez patient avec mon fils. J'ai longtemps cru pouvoir endurcir par la discipline le caractère indolent qu'il a hérité de sa mère, mais j'étais trop optimiste. Le confier à Néor a aussi été une erreur. Il a besoin de quelqu'un qui le fasse marcher droit, et je crois que j'ai trouvé celui qu'il lui faut. Forra est sans aucun doute le plus fidèle de mes hommes. Grossier et stupide, certes, mais impitoyable, et comme guerrier, il n'a pas son pareil. C'est lui qui fera de mon fils le combattant cruel que je veux qu'il devienne. Il chassera toute pitié de son cœur, et en fera le digne fils de son père. Alors, j'aurai enfin l'héritier que je désire depuis toujours, depuis que le premier Learco est mort de la fièvre rouge. Un homme à mon image, qui perpétuera mon règne sur le Monde Émergé. Car mon nom est destiné à entrer dans l'Histoire, et les siècles à venir se souviendront de moi avec terreur et admiration. Ainsi, mon empire n'aura pas de fin...

EXTRAIT DU JOURNAL DE DOHOR,
ROI DE LA TERRE DU SOLEIL

Du passé

Quatre jours après l'attaque des brigands, la silhouette tentaculaire de Makrat se dressa devant eux. Ils avaient dû ralentir l'allure, car en dépit des soins qu'il avait reçus, Learco était toujours faible et se fatiguait facilement. Ils avaient donc progressé par petites étapes, s'arrêtant longtemps la nuit et à l'heure des repas pour lui permettre de se reposer. Doubhée avait insisté pour prendre tous les tours de garde, malgré les protestations du prince. De toute façon, elle avait du mal à dormir depuis leur dernière discussion, et lui, il devait reprendre des forces.

La jeune fille ne s'était jamais sentie aussi confuse de toute sa vie. La nuit, quand le silence était absolu, les pensées se mettaient à tournoyer dans sa tête. Au centre de ce tourbillon se trouvait Learco. Le jeune prince au physique élancé l'attirait de plus en plus, mais la mélancolie de son visage, ainsi que la conscience de le savoir aussi complice de ses sentiments la perturbaient et la faisaient se sentir mal. Surtout, elle se détestait de s'être laissée aller aussi stupidement l'autre soir, et d'avoir pleuré comme une vulgaire femmelette. Le prince en devenait un intrus qui s'était approprié ses secrets en profitant d'un instant de faiblesse de sa part.

C'est pourquoi elle éprouva un certain soulagement lorsqu'ils atteignirent les bas-fonds de Makrat. C'était fini. À présent, elle pouvait se concentrer sur sa mission et se libérer de cette obsession douce-amère.

Doubhée eut une nouvelle fois la sensation de rentrer chez elle. Selva était le passé, l'endroit où gisait la dépouille de l'enfant qu'elle avait été ; mais c'était à Makrat, et surtout dans ses quartiers malfamés, qu'elle avait grandi. C'est à cet endroit pourri et corrompu qu'elle appartenait.

Là, tout lui parlait de son ancienne vie de voleuse, et du Maître. Curieusement, le souvenir de cet homme lui semblait désormais moins vif. Elle l'avait aimé, il avait été tout pour elle, mais il appartenait maintenant à une autre époque. Cela lui faisait un drôle d'effet. Elle se sentait presque coupable d'avoir laissé cette ombre s'éloigner pour toujours. Qui se souvenait de Sarnek dans le monde, à part elle ?

Theana se serrait près d'elle, inquiète.

— Tu n'es jamais venue ici ? lui demanda Doubhée.

La jeune magicienne secoua la tête.

— Je connais le palais royal, mais pas la ville.

Doubhée imaginait très bien à quel point Makrat pouvait l'effrayer, avec ses maisons entassées les unes sur les autres et ses ruelles malodorantes. Bien qu'elles aient finalement partagé beaucoup de choses durant ces semaines passées ensemble, les différences entre elles étaient irréductibles.

Depuis leur arrivée dans la capitale, le petit groupe avait voyagé incognito. Learco avait rabattu son ample capuche sur son visage et il ne la retira qu'en arrivant au palais. Les gardes s'agenouillèrent aussitôt à sa vue, mais ils levèrent sur les deux filles des regards obliques et inquisiteurs.

— Mon père est ici ?

— Il vous attend dans la salle du trône, Votre Altesse.

Le jeune homme se tourna vers Doubhée et Theana.

— Suivez-moi.

Ils s'engagèrent dans les couloirs de la demeure royale. Doubhée avait souvent entendu parler du palais, mais elle n'avait jamais eu l'occasion d'y pénétrer. Ce n'était pas le genre d'endroit que pouvait se permettre de fréquenter une voleuse comme elle.

Elle fut frappée par la splendeur des salles. Déjà de l'extérieur, le palais exhibait toute sa magnificence : pinacles, coupoles et bas-reliefs en or massif se succédaient dans un déploiement de luxe presque oppressant. Mais l'intérieur était encore plus spectaculaire, avec sa longue suite de salons ornés de marbre blanc, ses hautes voûtes et ses énormes braseros qui baignaient chaque pièce d'une chaude lumière en remplissant l'air d'odeurs épicées.

Doubhée marchait la tête rentrée dans les épaules, en regardant autour d'elle avec stupeur et embarras. Theana, au contraire, avançait à pas rapides, le regard fixé droit devant elle. Seul le léger tremblement de sa main trahissait sa nervosité. Doubhée pensa qu'elle était peut-être effrayée à l'idée de rencontrer Dohor, un homme que tous dépeignaient comme terrible, l'ennemi juré du Conseil des Eaux.

Ils parvinrent enfin devant une large porte en bronze, ornée de

frises tarabiscotées. Deux soldats armés de lances la gardaient, qui s'inclinèrent profondément en voyant le prince.

— Je demande audience à mon père.

— Le roi a déjà été avisé de votre arrivée, dit l'un des gardes, en se redressant. Les deux femmes devront attendre dehors.

— Je souhaite qu'elles entrent, elles aussi. Je dois parler d'elles avec mon père.

Le garde sembla hésiter.

— Mon Seigneur, vous connaissez les ordres, les gens du peuple ne sont pas admis en présence de Sa Majesté.

— J'en assume l'entière responsabilité.

Le soldat regarda encore Learco en se demandant quoi faire, puis, avec l'aide de son compagnon, il ouvrit les lourds battants de la porte.

Une salle immense apparut devant leurs yeux, presque entièrement recouverte de mosaïques dorées. En son centre pendait un énorme lustre en or incrusté de pierres précieuses, qui pesait d'un air menaçant sur quiconque s'apprêtait à se présenter devant le roi. L'espace était divisé en trois grandes nefs par de grosses colonnes de granit noir, et celles des côtés étaient creusées de niches hébergeant chacune une statue. Learco, Doubhée et Theana défilèrent sous les yeux sévères de leurs visages de pierre. Au fond de la salle se dressait le trône, chef-d'œuvre d'orfèvrerie incrusté lui aussi d'une myriade de pierres précieuses. Il était surélevé par rapport au sol, et ses dimensions avaient clairement été conçues pour donner l'idée de la puissance de Sa Majesté.

À mesure qu'ils approchaient, au son régulier de leurs pas sur le marbre, le visage du roi devenait plus net. Dohor ressemblait de façon frappante à son fils, avec cependant des traits moins délicats. On aurait dit le double sombre de Learco, qui aurait chassé toute bonté de son âme pour ne laisser place qu'au pragmatisme de la politique et à la cruauté de la guerre. Il portait une armure étonnamment sobre, et attendait son fils d'un air sévère. Il ne témoigna en revanche pas le moindre intérêt aux deux filles.

Learco s'agenouilla à une dizaine de pas du trône et inclina la tête. Ses blessures n'étaient pas entièrement cicatrisées, et il bougeait avec précaution, supportant en silence les élancements douloureux qui lui mordaient le flanc.

— Père...

— Il t'en a fallu du temps, le coupa Dohor.

Le dos de Learco fut secoué d'un tremblement.

— Mais mieux vaut tard que jamais, ajouta le roi avec un sourire méprisant.

Le prince ne réagit pas ; il resta immobile, les yeux baissés, imité par Doubhée et Theana.

— Je vois que tu as rencontré des contretemps, poursuivait le roi d'une voix pleine de sous-entendus.

— Nous avons été attaqués par des brigands. Ils étaient cinq, et j'ai eu quelques difficultés à les vaincre. Ils m'ont blessé, mais par chance les deux esclaves que je ramenaïs avec moi sont expertes dans l'art des prêtres et elles m'ont soigné.

Le roi se leva, une grimace sarcastique sur le visage.

— Non seulement tu te fais battre par des vieillards, mais aussi par les premiers voleurs venus ! siffla-t-il en s'approchant lentement de son fils.

Il se dressa au-dessus de lui de toute sa stature, les yeux emplis d'une rage aveugle, et lui asséna un violent coup de pied dans le ventre. Learco protégea instinctivement sa blessure, en étouffant à grand-peine un cri de douleur.

Doubhée et Theana restèrent immobiles, glacées et incrédules.

— Tu es un faible... cracha le roi.

— Pardonnez-moi, mon père, cela n'arrivera plus...

Le roi retourna froidement s'asseoir sur son trône.

— Pourquoi traînes-tu ces deux femmes avec toi ?

Learco leva la tête pour la première fois.

— Je les ai sauvées dans un village près de la frontière. Nos ennemis ont détruit leurs maisons, elles n'ont plus de quoi vivre. Je les ai amenées ici pour les employer comme servantes.

Dohor secoua la tête.

— Voyez comme notre jeune prince est magnanime... Pourquoi le destin ne m'a-t-il pas accordé un héritier à la hauteur de sa tâche ? Avec toi, je ne fais que perdre mon temps. Tu ne seras jamais capable de me succéder. Tu te laisses émouvoir par le premier mendiant qui passe et tu es dénué de toute autorité.

Il soupira profondément et laissa errer son regard par la grande fenêtre qui s'ouvrait sur sa gauche.

— Ton frère, lui, en aurait été capable, s'il avait vécu.

Sa voix se fêla imperceptiblement, et Learco, toujours agenouillé sur le sol, serra les poings.

— Conduis-les à Volco, et fais en sorte qu'elles ne paraissent plus jamais devant moi, conclut-il enfin. Qu'il les mette en cuisine ou ailleurs, mais je ne garantis pas leur sécurité si je les revois, suis-je clair ?

— Oui, mon Seigneur.

Dohor le congédia d'un signe de la main.

— Maintenant, va-t'en. Retire-toi dans tes appartements. Nous reparlerons à l'heure du dîner.

Learco se releva et se dirigea lentement vers la sortie, en boitant légèrement.

Theana le suivit aussitôt. Doubhée, elle, demeura agenouillée encore quelques instants. Elle se sentait suffoquée par une colère noire, intolérable. Elle avait réussi. Elle était enfin face à l'homme qu'elle devait tuer. Elle ne l'avait jamais rencontré auparavant, mais elle le haïssait depuis qu'elle était entrée dans la Guilde. Pour la première fois, le désir de tuer surgissait spontanément de son cœur. Ce n'était pas la Bête qui réclamait le sang de cet homme, c'était elle, elle seule. Elle se releva lentement, les yeux fixés sur le trône, le regard lourd de menaces. Pendant une fraction de seconde, une ombre passa sur le visage du souverain, comme s'il devinait quelque chose. Puis Dohor détourna la tête et Doubhée s'éclipsa.

Volco était un vieil homme à l'air affable. Il étreignit affectueusement Learco et le regarda longuement dans les yeux.

— Faites-vous examiner au plus vite par nos guérisseurs, mon prince, dit-il tristement.

— Je le ferai, n'ayez crainte.

— Pourquoi prenez-vous si peu soin de vous ?

Learco lui sourit et changea de sujet, en lui expliquant dans les grandes lignes qui étaient les deux filles et pourquoi il les lui confiait.

— Ne vous inquiétez pas, je trouverai une bonne place à vos deux protégées, dit le vieil homme en lui caressant paternellement la joue.

Learco sembla un peu embarrassé, mais en même temps touché par cette démonstration d'affection.

— Je vous laisse entre de bonnes mains, dit-il à Doubhée et Theana. Nous aurons l'occasion de nous revoir bientôt.

Il inclina légèrement la tête en signe de salut et sortit.

— Suivez-moi, dit Volco aux deux jeunes filles.

Elles obéirent, et emboîtèrent le pas au vieillard à l'allure incertaine. Son corps était sec et fragile, mais il inspirait confiance. Doubhée songea qu'il pouvait leur être utile de gagner sa sympathie. Elle était encore troublée par les sentiments qui l'avaient submergée dans la salle du trône, mais elle reprenait lentement le contrôle d'elle-même.

— Alors, vous aussi, vous avez eu l'occasion de constater la bonté de notre prince, soupira Volco. Vous savez, le royaume est plein de gens qu'il a aidés, ou à qui il a sauvé la vie. Des femmes, des enfants, et même des ennemis parfois, bien qu'il ne veuille pas que cela se sache.

Il parlait de Learco comme d'un fils, et la tendresse qu'il avait pour lui transparaissait dans toutes ses paroles.

— Mais il n'avait encore jamais amené personne au palais. Sa Majesté ne tolère pas ses largesses, elle les considère comme de la

faiblesse. Il est vrai qu'un roi se doit d'être inflexible, ajouta-t-il vivement, conscient que ses paroles pouvaient sembler ambiguës.

Tout en parlant, il parcourait sans hésitation les corridors de la vaste demeure royale. Bientôt, les bas-reliefs et les ornements cédèrent la place à de simples murs de pierre aux dimensions plus modestes. Ils s'enfonçaient dans les entrailles du palais.

— On a toujours besoin de servantes ici, surtout si elles nous sont conseillées par notre prince, continua le vieil homme. Vous devez être fières de l'honneur qu'il vous fait.

— Et nous le sommes, répondit modestement Theana.

Ils arrivèrent enfin dans un couloir donnant sur une dizaine de portes. Volco tira un lourd trousseau de clés de sa ceinture et introduisit sans hésiter l'une d'elles dans la serrure de celle qui se trouvait devant lui. L'intérieur rappela à Doubhée son logement à la Guilde : une chambre modeste sans ouvertures vers l'extérieur, meublée de deux couches spartiates et de deux coffres en bois.

— Vous pouvez vous installer ici, leur dit le vieil intendant avec un sourire.

— C'est parfait, observa Doubhée en entrant.

— Et vos noms ?

— Je suis Sanne, et elle, c'est ma sœur Léa. Nous avons quelques notions de l'art des prêtres, et nous connaissons très bien les plantes.

Volco hocha la tête.

— Je pense qu'une place en cuisine vous irait bien, n'est-ce pas ?

— Nous sommes déjà tellement chanceuses que le prince ait décidé de nous sauver, tout nous ira bien, dit humblement Theana.

Volco sourit d'un air attendri.

— Je vais me renseigner et je vous tiendrai au courant. Maintenant reposez-vous. D'ici ce soir je vous dirai tout.

Dès qu'il fut sorti, Theana se jeta sur le lit le plus proche.

— Nous y voilà !

Doubhée s'assit en silence sur l'autre lit. C'était vrai. Finalement, cela avait été moins compliqué que prévu. La chance avait été de leur côté.

— Il vaut mieux nous tenir tranquilles pendant quelques jours, expliqua-t-elle à Theana. Nous devons nous familiariser avec cet endroit, en comprendre les règles, et surtout ne pas attirer l'attention. Nous sommes des inconnues, ils seront sûrement méfiants au début. De toute façon, dans la première phase je n'aurai pas besoin de toi. Tu n'entreras en action qu'au moment d'accomplir le rituel.

Theana hocha la tête, mais Doubhée surprit une hésitation sur son visage.

— À quoi penses-tu ? lui demanda-t-elle.

La jeune fille détourna les yeux et s'allongea sur son lit.

— Je n'aurais jamais cru que je me trouverais un jour mêlée à quelque chose de ce genre... murmura-t-elle.

— C'est pourtant toi qui as choisi d'être ici.

— Je sais... je sais...

Mais Theana ne pouvait pas s'empêcher d'avoir peur. Avant de partir, elle était convaincue qu'elle n'aurait qu'à utiliser ses pouvoirs, que la chose serait rapide et indolore, et qu'elle lui permettrait en même temps d'apporter sa contribution au salut du Monde Émergé. Mais soudain, l'énormité de la mission l'anéantissait. Il s'agissait tout de même de tuer un homme, un homme qui était certes un tyran, mais qui avait un fils, une famille.

— Tu as changé d'avis ? demanda Doubhée.

Theana secoua la tête.

— C'est seulement que, jusqu'à présent, ce n'était pas réel. Maintenant... maintenant c'est imminent.

— Tu ne peux plus revenir en arrière.

— Je le sais trop bien.

Mais cela ne changeait rien : où était la justice dans ce qu'elles allaient faire ?

— C'est moi qui ferai tout.

Doubhée parlait, le regard perdu dans le vide, lointaine.

— C'est moi qui le tuerai, tu n'auras qu'à me libérer de la malédiction. Son sang ne retombera pas sur toi.

Theana soupira. C'était presque pire : se cacher derrière Doubhée, s'absoudre en se disant que d'autres s'occupaient du sale boulot. Mais elle apprécia tout de même sa tentative pour la soulager de sa culpabilité. Elle sourit.

— Nous le faisons ensemble, et c'est ensemble que nous en répondrons.

— J'ai toujours été seule, objecta Doubhée.

— Peut-être que le moment est venu de ne plus l'être.

Learco parcourut à grands pas le trajet qui le séparait de sa chambre. Il ressentait une sorte de soulagement à l'idée de retrouver son antre, le lieu où il se réfugiait toujours quand il voulait être seul. C'est là qu'il allait se cacher quand il rentrait des champs de bataille. Les horreurs de la guerre s'évanouissaient entre les murs rassurants de l'endroit où il avait grandi. Et puis, à deux pas de sa chambre, il y avait celle de sa mère. Un territoire interdit où il n'entrait jamais, mais qui faisait partie intégrante de sa vie. Même si sa mère s'en était allée, c'était comme si elle était toujours là, présente. Comme était toujours présente la douleur de ne pas avoir été accepté par elle.

Il pensait à cela, lorsqu'il remarqua une silhouette au fond du

corridor. Il ralentit le pas. C'était un homme vêtu de manière extravagante, avec un pantalon collant de couleur verte et une chemise rouge à manches amples. Dès qu'il aperçut Learco, il se mit à agiter le bras en lui faisant signe qu'il voulait lui parler. Le prince s'arrêta net : c'était comme si son passé venait à sa rencontre.

L'homme s'approcha avec un large sourire. Comme lui, il avait les cheveux d'un blond presque blanc, mais plus longs. Il les portait en queue de cheval, et son visage était encadré par une longue barbe soignée. Il n'avait pas beaucoup changé depuis la dernière fois que Learco l'avait vu : Néor.

— Mon oncle...

Néor le serra dans ses bras avec fougue.

— Diantre ! Learco, tu es un homme maintenant...

Il avait l'air ému. Il se détacha de lui et le regarda dans les yeux.

— Combien d'années ont passé depuis... neuf, dix ?

— Huit, corrigea Learco, tout aussi ému. Huit.

Néor détourna les yeux.

— Viens, nous avons beaucoup de choses à nous dire.

Ils s'installèrent dans le jardin intérieur où Sulana et Dohor avaient jadis célébré leur mariage. Learco s'y cachait souvent, enfant, pour y chercher un peu de tranquillité.

Son oncle l'entraîna dans un coin retiré à l'abri des regards. Ils s'assirent à même le sol, comme ils le faisaient à l'époque où Néor était encore le maître et Learco l'élève bien-aimé.

Le cousin de Dohor était célèbre pour ses manières excentriques, mais aussi pour son habileté à l'épée. C'est pour cette raison que le souverain avait autrefois décidé de le prendre à la cour, malgré son caractère rebelle. Les premiers temps, tout s'était bien passé, et Néor s'était révélé un allié précieux. Très vite, cependant, il avait témoigné un médiocre enthousiasme pour le projet politique de son cousin. Il avait commencé par refuser certaines missions, et s'était opposé au roi, en privé d'abord, puis devant le Conseil en séance plénière. C'est alors que Dohor avait pris ses distances avec son parent ; il avait fini par l'exclure des décisions les plus importantes, tout en resserrant ses liens avec Forra, plus malléable et surtout dénué de scrupules.

À l'époque, Learco était trop jeune pour comprendre ce qui se passait ; ce n'est que par la suite qu'il réussit à deviner, à partir des rumeurs qui circulaient à la cour, que son oncle avait porté sa rébellion hors des murs du palais.

Cet homme subtil avait vite réalisé à quel point les rêves de grandeur de Dohor étaient iniques et dangereux. Dans un premier temps, il avait tenté de faire entendre sa voix au Conseil, mais sans

aucun résultat. Finalement, il avait incité le peuple à se révolter, pour faire déposer le roi.

Le dernier acte s'était joué lorsque Dohor avait décidé de lui confier l'éducation de Learco. Il s'agissait apparemment pour lui d'une tâche de peu d'importance, destinée surtout à éloigner le cousin de ses amitiés dangereuses.

Cela n'avait pas duré longtemps, mais Learco s'en souvenait comme de la meilleure période de sa vie. Néor était un excellent maître, qui savait tempérer la sévérité par la juste quantité d'affection. Dans cette cour glacée, entre une mère absente et un père trop exigeant, Néor avait été pour Learco une planche de salut : il n'attendait pas de lui des choses impossibles, il n'avait pas honte de lui montrer à quel point il était fier de ses progrès, et, par-dessus tout, il l'écoutait avec attention.

Durant ces quatre mois qu'ils avaient passés ensemble, son oncle lui avait enseigné la vie. Learco avait enfin l'impression d'avoir trouvé une âme sœur, quelqu'un sur qui compter et à qui se confier.

Et puis un jour, tout s'était terminé. Son père avait jugé sa formation trop tendre et avait retiré cette charge à son cousin pour la donner à Forra.

Learco se souvenait d'avoir espionné la violente querelle qui avait opposé les deux hommes. Il avait écouté leurs voix s'emporter, hurler toujours plus fort, tandis que lui pleurait en silence de l'autre côté de la porte. C'était le moment où Dohor avait découvert que Néor ne s'était pas contenté de prêcher la révolte, mais qu'il avait manœuvré pour mettre le roi en minorité au Conseil, ce qui signifiait qu'il avait indirectement essayé de l'éliminer.

L'affaire s'était résolue sans tapage. Néor avait été exilé sur la Terre des Jours, où il se rendait officiellement pour s'occuper de l'administration d'une province. En réalité, il était reclus dans un palais au beau milieu du désert, où il ne pouvait plus entrer en contact avec aucun de ses amis. Sa femme, elle, avait été retenue à la cour, pour le dissuader d'ourdir de nouveaux complots. Depuis ce moment, Learco n'avait plus eu de nouvelles de lui.

— J'ai appris que tu portais souvent les armes à présent.

Learco regarda son oncle, et, l'espace d'un instant, les deux images, la réelle et celle de ses souvenirs, se superposèrent.

— En effet. Sauf que je n'aime pas beaucoup la guerre.

Il était inutile de mentir ; son oncle le connaissait mieux que quiconque.

Néor sourit.

— Tu n'as pas tellement changé...

Learco avala douloureusement sa salive.

— À part que je suis un assassin maintenant.

Son oncle baissa les yeux et ajouta avec un sourire amer :

— Si je l'avais pu, je serais resté avec toi.

— Tu n'as rien à te reprocher. À l'époque, je ne comprenais pas. Aujourd'hui, je sais comment les choses se sont passées.

Le silence s'installa entre eux. C'est Learco qui le rompit le premier.

— Comment ont été ces années ?

— Pas mieux que pour toi, je crois. Mon séjour sur la Terre des Jours a été un supplice. Je n'étais même pas là quand Sibille est morte. La dernière image que j'ai d'elle, c'est son visage baigné de larmes le jour où nous nous sommes dit adieu. Tu ne peux pas imaginer ce que cela signifie.

Learco ne dit rien, mais son visage devint plus grave encore.

— Dorénavant, je suis fatigué, affaibli, et ton père le sait. Mais il ne m'a pas dompté.

Néor se tourna vivement vers son neveu et plongea des yeux ardents dans les siens.

— Pendant ces huit années, mes idées n'ont pas changé. Et bien qu'elles m'aient coûté cher, je n'hésiterais pas à prendre les mêmes décisions demain.

Learco détourna la tête. Cette déclaration imprévue le mettait dans l'embarras. À la cour, son oncle était considéré comme un traître, un homme vil qui avait osé mordre la main qui l'avait nourri. Mais lui n'arrivait pas à le voir de cette manière. En réalité, il pensait même que son oncle avait agi avec justesse. Et il aurait voulu se comporter comme lui, si seulement il avait été capable de s'opposer à Dohor.

— Et toi, qu'en penses-tu ? lui demanda brusquement Néor.

Learco le regarda d'un air éperdu.

— Je...

— Cela fait huit ans que nous ne nous sommes pas vus, et une personne peut beaucoup changer en huit ans. Notamment si elle était alors un enfant de treize ans qui est devenu un homme entre-temps. Mais je sais que tu n'as pas renié ta nature. J'ai confiance en toi.

Les mains de Learco se mirent à trembler légèrement.

— Je courberai la tête devant le roi durant la cérémonie, et je le serrerai dans mes bras comme si de rien n'était. Néanmoins je n'ai plus rien à perdre désormais, j'achèverai ce que j'ai commencé.

Learco baissa les yeux.

— Je ne veux rien savoir de ce que tu es en train de m'avouer.

Ses paroles surprirent son oncle.

— Tu veux dire que tu le suivras ? Tu ne voulais pas le faire enfant et maintenant tu es prêt à t'incliner ?

— C'est mon père.

— Un père qui a fait de toi un assassin, c'est toi-même qui l'as dit. Un père qui continue à te mépriser...

— Mais c'est toujours mon père.

Le silence se fit lourd de non-dits.

— Je sais que ta mère t'a parlé, avant de mourir.

Learco tressaillit. Le souvenir de cette femme enfouie sous ses couvertures le frappa à l'estomac avec la violence d'un coup de poing.

— Sibille me l'a raconté dans l'une de ses lettres. Je sais ce qu'elle t'a dit.

Les mains de Learco se couvrirent d'une sueur froide.

— Elle était sur le point de mourir, et la haine la consumait.

— Peut-être. Mais sa requête était juste.

— Tu me demandes d'y répondre pour honorer sa mémoire ? Tu me demandes de t'aider à tuer le roi, parce que ma mère m'avait ordonné de la venger après sa mort ?

Néor le regarda fixement.

— Je ne te demande pas d'agir contre ta volonté, seulement de réfléchir aux raisons qui l'ont poussée à t'ordonner un acte aussi atroce.

Learco se tordit les mains. Il savait qu'à présent ce souvenir ne lui laisserait plus de répit. Son oncle lui posa la main sur l'épaule, et à travers ce geste il ressentit toute la chaleur de leur vieille affection.

— Je n'avais pas l'intention de te tourmenter au moment où nous nous retrouvons enfin. Cependant, tu es le seul à qui je peux dire les choses telles qu'elles sont, et j'ai voulu te mettre au courant de mes projets. C'est ton aide que je te demande. Les temps sont troubles, et je suis conscient de t'imposer une responsabilité terrible. Mais pense-y. Tes terres ont besoin d'un nouveau souverain.

Néor se releva lentement et, avant de s'en aller, il se tourna vers son neveu une dernière fois.

— Je suis content de t'avoir vu. Tu as suivi mon conseil, tu as résisté. Bravo ! ajouta-t-il avec un sourire triste.

Learco sentit ses yeux s'embuer. Son oncle s'était engagé sur une voie sans retour.

Les livres noirs

Sherva s'inclina profondément. Le bureau de Yeshol était sombre, et l'odeur de sang plus pénétrante que d'ordinaire. Ces derniers jours, le rythme des sacrifices avait augmenté de façon vertigineuse, signe que les choses se précipitaient.

Yeshol continua à écrire dans le livre ouvert devant lui, impassible.

— Mon Seigneur...

Le Gardien Suprême leva enfin les yeux.

— Repos.

Sherva se releva. Il éprouvait une sensation désagréable au creux de l'estomac. Depuis son échec avec San, il n'était plus sûr de rien. On l'avait soigné, évidemment, puis longuement interrogé. Assommé par la douleur de ses blessures et par les étranges remèdes que lui avait administrés le nouveau Gardien des Poisons, il avait dit tout ce qu'il savait, et même plus. Il avait décrit San et les jours passés avec lui, il avait donné des indices sur Ido. En somme, il avait accompli son devoir, mais il continuait à avoir peur parce qu'il avait failli. Ceux qui l'avaient fait avant lui l'avaient presque toujours payé de leur vie. Et il ne voulait pas mourir. Ce n'était pas tant la mort qu'il redoutait – elle l'avait toujours accompagné, pendant ses longues années de tueur – que l'idée de l'inutilité de son existence s'il mourait maintenant ; il finirait égorgé dans les bassins de la grande salle, comme un vulgaire Postulant. Ce n'était pas du tout ce à quoi il aspirait depuis son enfance. Son rêve était de devenir un Assassin légendaire, le meilleur. Or il n'avait toujours pas réussi à tuer Yeshol, qui continuait à le dominer par la force et par la ruse. Sans cet acte ultime, sa vie demeurerait incomplète, et cette pensée lui était intolérable.

Dès son retour, on l'avait destitué de ses fonctions. De Gardien du Gymnase, il était redevenu un banal Assassin, un tueur parmi les

autres.

— Tu devrais déjà être mort, tu en es conscient, mais tu peux encore nous être utile, et je n'aime pas gaspiller mes forces, avait dit Yeshol en le toisant.

Agenouillé à ses pieds, Sherva avait grincé des dents. Ce vieux fanatique le considérait comme un simple instrument au service d'un dieu qu'il méprisait.

— Laissez-moi une chance de réintégrer mes fonctions. Vous savez que j'en suis capable.

— Tu as déjà bénéficié d'un traitement de faveur, cela ne te suffit pas ?

— Vous connaissez mon amour du perfectionnisme.

C'est à ce moment-là qu'on l'avait envoyé enquêter sur la fuite d'Ido et de San. Sherva s'était donné du mal, il avait trouvé les informations qu'on lui demandait, mais cela n'avait servi à rien. Tout à coup, sa vie lui semblait mesquine et insignifiante. Ramper était devenu sa spécialité, s'humilier son mode de vie. Et ce n'était pas ce que lui avait enseigné sa mère, la nymphe qui n'avait pas plié même après l'exil que lui avaient imposé ses semblables pour avoir aimé un humain. Il avait hérité de son orgueil. « Un jour, tu te distingueras de tous les autres, et tu montreras la puissance de ton sang à ceux qui m'ont humiliée », lui avait-elle dit en le regardant dans les yeux.

Être le meilleur. C'était devenu son unique objectif. Peu importe s'il devait pour cela verser le sang. Il se rappelait les regards qu'on leur adressait, à sa mère et à lui, lorsqu'il était enfant. C'est alors qu'il avait décidé de combattre, de détruire ce monde qui ne méritait rien d'autre. Il avait donc choisi la voie du meurtre, et s'y était consacré en ascète. Il devait montrer à tous de quel bois il était fait. Que restait-il de ce rêve maintenant ?

À peine rentré, il avait fait son rapport. Les deux fugitifs étaient partis se réfugier dans le Monde Submergé, et trois semaines s'étaient déjà écoulées depuis leur départ. Ils devaient déjà avoir posé le pied au fond de la mer. Yeshol, même s'il avait visiblement ajouté foi à ses paroles, n'avait plus convoqué Sherva depuis. Voilà pourquoi il avait pris l'initiative. Il irait trouver son supérieur et lui demanderait de l'impliquer dans cette mission. Il n'y avait que de cette façon qu'il pouvait espérer reconquérir son titre perdu.

Yeshol le regarda froidement.

— Eh bien ?

Sherva ne se laissa pas démonter.

— J'ai exécuté vos ordres. Avez-vous réfléchi à ma requête ? Puis-je reprendre mes fonctions ?

Le silence qui suivit lui parut interminable. Finalement, Yeshol poussa un soupir.

— Tu as fait du bon travail, mais tu n’as accompli que ton devoir, rien de plus.

Sherva serra les poings.

— Alors envoyez-moi sur les traces de l’enfant. J’ai un compte à régler avec Ido.

Yeshol le considéra gravement.

— Tu n’es pas la personne qu’il faut.

— Cela n’a pas de sens de me laisser en vie si vous ne me donnez pas la possibilité de racheter ma faute !

Sherva avait haussé la voix malgré lui, et une lueur de colère traversa les yeux de son supérieur. Yeshol fit le tour de son bureau à pas lents et lourds et se campa devant lui. Il le dévisagea avec sévérité et appuya la main sur son épaule pour l’obliger à se mettre à genoux. Sherva résista. Il ne céderait pas, pas cette fois.

— Tu as vraiment l’intention de t’opposer à moi ?

La voix du Gardien Suprême était un sifflement, mais Sherva n’écoutait que sa rage. Il ne comprenait pas comment il avait pu en arriver là, comment il avait pu tellement dévier de sa route.

— Je...

Yeshol relâcha sa pression.

— J’ai déjà envoyé d’autres hommes sur cette mission, dit-il en ignorant le regard accablé de son subalterne. Cependant, j’aurai très bientôt une nouvelle tâche à te confier, un meurtre que tu trouveras sûrement tout à fait dans tes cordes. Tu as besoin de reprendre contact avec le sang, et avec ton dieu.

« Ce dont j’ai besoin, c’est seulement de me libérer de toi et de ce maudit Thenaar ! » protesta intérieurement Sherva, en serrant encore plus fort les poings.

— Dois-je comprendre que je ne retrouverai jamais mes fonctions de Gardien ?

Yeshol retourna s’asseoir.

— Exactement. Un titre n’est rien, Sherva, il ne diminue ni n’augmente ta valeur. Tu sais ce que tu vaux, et je le sais aussi. Mais tu as échoué, et ton échec est encore plus grave justement parce que tu es l’un de nos meilleurs hommes. Prends-en donc ton parti. Je ne reviendrai pas sur ma décision. Laisse-moi, maintenant.

Sherva resta immobile quelques instants, hésitant. Devait-il agir sur-le-champ ou préméditer son coup ? Il brûlait d’envie de sauter à la gorge de Yeshol pour établir une bonne fois pour toutes qui était le plus fort. Et même si son acte devait lui coûter la vie, la mort lui semblait préférable à cette humiliation.

Il fit le salut des Victorieux, mains croisées sur la poitrine, et se dirigea vers la porte.

— Ne te mets pas contre moi, dit brusquement Yeshol dans son dos.

Non seulement je suis plus fort que toi, et tu ne t'imagines pas à quel point, mais j'ai un dieu avec moi, tu comprends ? Je suis prêt à tout pour lui, je lui ai dédié le moindre de mes souffles, l'intégrité de mon âme. Et en échange, il m'a promis que je n'échouerais pas.

Sherva ne se retourna pas. Il écouta ces mots en tremblant de colère contenue.

— Va au temple et cherche-le, toi aussi. C'est ton péché qui te rend fou.

Sherva acquiesça brièvement, et sortit presque en claquant la porte. La vision du couloir de la Maison le fit suffoquer. Et il eut une révélation. S'il s'agenouillait ne serait-ce qu'une fois de plus, il le ferait toujours. C'était une habitude beaucoup trop facile à prendre. Il devait quitter la Maison, couper les ponts, effacer son passé. Oui, la Guilde lui avait beaucoup donné, c'était en son sein qu'il avait acquis la maîtrise des arts martiaux, et sa capacité surnaturelle à plier ses articulations. Mais depuis des années, la secte n'avait plus rien à lui offrir. Il était temps de partir et de trahir pour de bon.

San regarda dehors et soupira. Au-delà des parois de verre s'étendait un panorama fantastique, traversé par des poissons suspendus dans le bleu infini de la mer. Comment pouvait-on rester assis avec une telle tentation devant les yeux ?

— San !

Le garçonnet se retourna d'un bond.

— Tu veux bien arrêter de rêver et m'écouter ?

— Oui, Quar, soupira l'enfant.

— *Maître* Quar, corrigea d'une voix sévère l'homme campé devant lui.

— Maître, répéta San, sans grande conviction.

Cela faisait déjà trois semaines qu'il suivait ses leçons. Ido était entré dans sa chambre le lendemain de leur arrivée chez Ondine.

— La comtesse a un excellent maître disposé à t'enseigner la magie. Qu'en dis-tu ?

La décision n'avait pas été facile. Il désirait plus que tout développer ses pouvoirs, mais cela signifiait enfreindre un interdit explicitement formulé par son père. Par ailleurs, il avait besoin de s'occuper l'esprit, de ne pas rester oisif. C'est pour cela qu'il avait accepté.

Le maître était un vieux magicien à l'air hautain qui lui farcissait la cervelle d'un fatras inutile.

— Quand aborderons-nous les enchantements ?

— La magie ne consiste pas à accomplir de stupides tours de prestidigitateur. Elle exige une connaissance approfondie de la nature.

En vertu de ce principe, San étudiait jusqu'à plus soif. Il passait ses

après-midi penché sur des livres, en face du vieux magicien qui le rappelait à l'ordre dès qu'il avait le malheur de lever les yeux.

— Alors, tes cours te plaisent ? lui demandait Ido chaque soir, pendant leur dîner.

San n'avait pas le cœur de lui avouer qu'ils étaient assommants. Ido était si enthousiaste qu'il n'osait pas le décevoir.

Pourtant, l'inaction lui pesait de plus en plus. Il avait désespérément besoin d'exercice physique. Il demanda donc au gnome de lui donner des leçons d'escrime. C'était aussi un excellent prétexte pour être davantage avec lui et lui faire raconter d'autres histoires sur sa grand-mère et les aventures qu'ils avaient partagées.

C'est en s'entraînant à l'épée que San mesura l'étendue de ses pouvoirs. Il y avait naturellement recours lorsque le combat tournait à son désavantage. Une fois, juste avant d'être touché par l'épée de bois d'Ido, il avait invoqué d'instinct une barrière autour de son corps.

— Fantastique ! C'est Quar qui t'a enseigné ça ?

San avait hésité un peu avant de répondre.

— Oui.

Il ne savait pas au juste pourquoi il avait menti. En tout cas, il s'était senti très fier de lui-même.

Il avait alors repris l'habitude de pratiquer la magie seul. S'il étudiait avec Quar pendant la journée et s'entraînait le soir avec Ido, il consacrait les nuits à ses expériences. Il trouvait beaucoup plus intéressant d'apprendre de nouveaux enchantements plutôt que de s'encombrer l'esprit avec d'ennuyeuses théories sur la nature et autres stupidités de ce genre.

— Quar prétend que tu es parfois impatient, lui dit un jour la comtesse.

Elle aimait lui parler et recherchait sa compagnie. Elle dînait régulièrement avec Ido et lui.

— Tu t'ennuies ?

— Non... C'est que...

San craignait de paraître ingrat. La comtesse avait déjà été très gentille de lui fournir un maître de magie.

— C'est seulement que je voudrais savoir ce qui se passe là-haut, sur ma terre...

Oui. Que se passait-il dans le Monde Émergé ? Et que tramait la Guilde ? Ces questions l'obsédaient, comme le hantaient les images de ce soir où sa vie avait basculé.

— San ! l'appela Quar.

L'enfant sursauta. Planté devant lui, le vieux maître le regardait le visage rouge de colère. Il avait de nouveau perdu le fil, abîmé dans ses pensées.

— Répète-moi ce que je viens de dire.

San soutint effrontément son regard.

— Je ne sais pas.

— Et tu en es fier ?

— Vous avez bien vu que j'étais distrait, pourquoi me demander quelque chose dont je suis incapable ?

— Ne me parle pas sur ce ton ! Tu me dois le respect !

— Je ne parle sur aucun « ton ».

Loin d'être impressionné, les lèvres de Quar frémissaient, et ses yeux s'agrandirent sous l'effet de la colère. San le trouva ridicule. Il songea à une ou deux formules magiques susceptibles de le remettre à sa place. Il était presque sur le point de les prononcer, lorsque Quar referma brusquement son livre.

— Je refuse de faire cours à un stupide gamin qui ne m'écoute même pas. Ça suffit pour aujourd'hui.

Il s'attendait probablement que San le prenne comme une punition, mais ce dernier roula prestement le parchemin qu'il étudiait.

— Parfait, déclara-t-il en se levant d'un bond, heureux de sa liberté inattendue.

— Tu ne l'emporteras pas au paradis, maugréa Quar. Je veux que tu saches par cœur pour demain la composition des quatre types de terre, ainsi que le nom des esprits protecteurs qui leur sont associés.

— Mais bien sûr ! lança le jeune garçon en se glissant dehors.

Il en avait plus qu'assez de ces leçons ! Il apprenait mieux seul qu'avec ce vieux gâteux... C'était étrange : lui qui, à peine quelques mois plus tôt, considérait ses pouvoirs avec horreur, n'éprouvait plus à leur sujet que fierté et curiosité. Il était puissant, il le sentait. Il s'essayait déjà à certaines expériences auxquelles se livrait son grand-père enfant, et même à d'autres que faisait le Tyran. Certes, ce n'était pas le meilleur exemple, mais Aster avait été avant tout un grand magicien. Le fait qu'il ait par la suite utilisé ses pouvoirs au service du mal était une autre question, Ido lui-même le disait.

San partit au pas de course vers la bibliothèque. D'habitude, il y allait la nuit, en prenant mille précautions pour que personne ne le voie. L'accès à cette salle était pourtant le premier privilège que lui avait accordé Ondine.

— Tu peux venir y prendre des livres quand tu veux. Tu te rendras compte que ce sont de précieux baumes pour apaiser une âme souffrante, lui avait-elle déclaré un soir.

Or, pour une raison inconnue, il préférait garder secrètes ses longues heures passées au milieu des livres.

Il pénétra tranquillement à l'intérieur ; il n'y avait jamais de gardien. En réalité, seule la comtesse fréquentait ce lieu. Elle y avait rassemblé de nombreux ouvrages concernant Zalénia, ainsi que beaucoup d'autres qui parlaient du Monde Émergé et de sa magie.

San se dirigea droit vers le rayonnage qui l'intéressait. Il l'avait découvert récemment et, depuis, il se sentait irrésistiblement attiré par ce meuble d'ébène, haut jusqu'au plafond, rempli de volumes noirs. Son cœur battait un peu plus fort à leur vue.

Le premier qu'il avait lu était un ouvrage historique, une biographie d'Aster due à un auteur anonyme écrite sous la forme d'une longue chanson. L'homme avait seulement signé « le Ménestrel ». Sa lecture l'avait fasciné, et tout naturellement, il s'était mis à mesurer ses progrès à l'aune de ceux du Tyran. Aster avait par exemple soigné sa mère blessée quand il n'était encore qu'un nouveau-né. « Non, ça, je ne l'ai jamais fait... avait-il dû admettre intérieurement avec une légère amertume. Ou peut-être que mon père ne me l'a jamais dit, puisqu'il ne voyait pas d'un bon œil mes pouvoirs. »

L'ouvrage évoquait ensuite le travail d'Aster sur la Terre de la Nuit et la façon dont il avait essayé d'aider les gens de son peuple à cultiver des plantes comestibles sur leurs terres perpétuellement privées de soleil. Il avait été ému par sa soif de justice, par son désir d'améliorer le monde. Il en percevait un écho dans son propre cœur, même si ses objectifs étaient bien plus modestes : venger la mort de ses parents. Il y pensait parfois en se battant contre Ido. Il était un illustre guerrier, un Chevalier du Dragon peut-être ; alors, il volait jusqu'à la Terre de la Nuit, jusqu'à ce temple qu'il imaginait terrible, et il anéantissait la secte des Assassins. Il y songeait aussi pendant les ennuyeuses leçons de Quar : grâce à la magie, il éliminait ses ennemis et tuait Sherva, le meurtrier de son père et de sa mère. C'étaient des pensées étrangement douces, de simples rêveries croyait-il, mais qui faisaient taire les cris qu'il sentait souvent s'élever en son cœur.

Ensuite, il était passé aux histoires elfiques ; d'antiques légendes, des relations détaillées des guerres terribles qu'ils avaient menées. Et à la magie. Une magie insolite, dont Quar ne parlait jamais. Elle n'avait rien à voir avec les esprits de la nature ou des sornettes de ce genre. Non, c'était une magie qui pliait la nature à sa volonté et opérait des miracles. Et cela le fascinait.

Ce jour-là, San parcourut longuement les étagères de livres noirs. Il en avait déjà lu pas mal, mais cet après-midi-là, il voulait quelque chose de spécial. Son œil tomba sur un ouvrage relativement petit ; sur sa tranche, des écritures argentées, à demi rongées par la moisissure. C'étaient des runes, la seule chose intéressante qu'il étudiait avec Quar. *Le compendium de la lutte*, un titre qui avait un goût d'action. Il le tira lentement. Il était en très mauvais état et il craignit qu'il ne s'effrite entre ses doigts. Sa couverture de velours noir était ornée d'un pentacle rouge. San le caressa du bout des doigts. Les bords des clous, sur la reliure, étaient coupants, et il prit garde à ne pas se blesser.

Il s'assit en tailleur sur le sol et ouvrit la première page. À l'intérieur, un marque-page rouge sombre lui évoqua douloureusement la couleur du sang séché.

Il tourna une page, et ses yeux tombèrent sur une écriture menue et régulière.

Je franchis l'étape de m'instruire dans les pratiques magiques du meurtre durant la Guerre des Petits. Ce ne fut pas un choix facile, et je le fis à contrecœur. Toutefois, la mort et le sang m'habitaient déjà, leur odeur m'avait déjà pénétré jusqu'au fond de l'âme. Ce fut pour punir mon ennemi que je m'y résolus, afin de venger les êtres chers que celui-ci m'avait arrachés. Aucune horreur ne m'arrêta, car la guerre m'avait habitué au pire, et le désir que mes morts reposent en paix ne me laissait aucun répit.

San releva les yeux. La Guerre des Petits. Un conflit qui remontait à l'époque lointaine où les Elfes étaient encore maîtres du Monde Émergé. C'était terrible de découvrir qu'il était déjà question de mort et de sang en ce temps-là, et il éprouva une étrange sympathie pour cet homme qui employait un langage qu'il comprenait si bien.

Lui aussi désirait que ses morts reposent en paix, ou du moins il espérait que ses morts finiraient par le laisser lui-même en paix. Il l'apprenait peu à peu à ses dépens : l'absence des êtres chers est plus oppressante que leur présence, et leur ombre, l'écho de leur douleur et de leur haine, ne nous lâche jamais.

Il se plongea dans la lecture, avec devant les yeux l'image de son père mortellement blessé, qui rampait vers la porte.

Il quitta la bibliothèque à la nuit tombée. Il avait lu presque tout l'ouvrage, sans avoir conscience du temps qui s'était écoulé. Dès qu'il mit un pied dehors, il se heurta à un serviteur en proie à une grande agitation.

— Mais où diable étiez-vous ? La comtesse et le chevalier vous ont attendu pour dîner, et ils se font un sang d'encre !

— Je lisais...

— Son Excellence Ido m'a donné l'ordre de vous conduire à lui.

Le serviteur l'attrapa par le bras et le traîna à sa suite. Il parcourut les corridors au milieu d'une foule de domestiques en émoi.

— Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé ! Dites à la comtesse que tout va bien.

Ils arrivèrent enfin devant la porte de la chambre d'Ido.

— Damnation ! Où étais-tu donc passé ? s'écria le gnome en le voyant.

— Je l'ai trouvé devant la bibliothèque, dit le serviteur.

Ido ne cessait de tirer sur sa pipe, émettant une ribambelle de petits nuages de fumée compacte. San n'ignorait pas que c'était mauvais

signe.

— Tu peux sortir, siffla le gnome au serviteur, qui ne se le fit pas répéter deux fois.

La porte se referma et San sentit ses jambes devenir molles.

— Où étais-tu ?

La voix du gnome vibrait de colère contenue, et son regard était acéré comme un poignard.

— Nulle part, je...

— Réponds !

— À la bibliothèque, bredouilla San dans un souffle. Ondine m'a toujours dit que je pouvais y aller quand je voulais...

— Je crois que tu n'as pas bien compris la situation.

Ido le saisit fermement par le bras, et colla son visage contre le sien. L'odeur du tabac prit San à la gorge.

— Aurais-tu oublié la raison de notre présence en ces lieux ?

— Je ne faisais rien de mal.

— Là n'est pas la question. J'ai voulu te faire confiance, et je t'ai laissé agir à ta guise. Je n'imaginais pas que tu n'étais qu'un stupide gamin sans cervelle...

San songea à s'excuser, mais en même temps, il considérait qu'il n'avait rien à se reprocher.

— Ido, pourquoi toute cette histoire, je...

— Tais-toi ! tonna le gnome d'une voix qui fit sursauter San. Tu crois que nous sommes en sécurité ici ? Tu crois que Yeshol a renoncé ? Eh bien, détrompe-toi ! Alors si tu disparaissais, je pense immédiatement qu'il t'est arrivé quelque chose, c'est clair ?

Le garçon détourna la tête. Le regard furieux d'Ido l'impressionnait trop.

— D'accord... Si tu penses que...

Il aurait voulu répliquer, mais le courage lui manqua.

— Pardon, dit-il dans un filet de voix.

Le gnome le regarda fixement.

— Tu continues à ne pas comprendre.

— Je t'ai demandé pardon, qu'attends-tu de plus ? protesta l'enfant.

Ido soupira.

— Je constate que tu as pris les pires côtés de ta grand-mère. Elle aussi m'a joué un tour de ce genre, il y a des années, et je lui ai fait confiance. Eh bien, je ne répéterai pas mon erreur. À partir de demain, tu te déplaceras sous la surveillance d'un garde.

San écarquilla les yeux.

— Non ! Pas ça !

Le gnome alla jusqu'à la fenêtre.

— Ce n'est pas une punition. Nous ne sommes pas ici en vacances, ta protection est prioritaire pour le salut du Monde Émergé.

— Ido, j'étais à la bibliothèque ! En train de lire !

— Dorénavant, tu t'y rendras sous escorte.

San émit un long soupir. Il sentit bouillir en lui la colère, le dépit accumulés depuis leur arrivée à Zalénia.

— Je n'ai pas besoin de ton maudit garde. Je sais me défendre !

Ido se retourna et le regarda d'un air moqueur.

— Ah oui ? Et avec quoi ? Avec tes mains ?

— Je m'entraîne.

— L'épée n'est pas ton fort, et de toute façon, tu viens à peine de commencer.

— J'ai des pouvoirs... j'ai la magie.

San serrait les poings avec obstination.

— Ah oui, la magie ! J'avais oublié : Quar est venu se plaindre que son élève – le garçon doté de *grands* pouvoirs – est infichu de rester assis pendant une heure pour écouter quelqu'un qui en sait plus que lui !

— Il ne sait rien, il n'a pas le dixième de mes pouvoirs !

Ido éclata d'un rire grave.

— Tiens donc ? Ne m'avais-tu pas affirmé que tu voulais apprendre, que tu voulais prendre des leçons ? Si cela te tenait si peu à cœur, tu aurais dû avoir l'honnêteté de refuser ma proposition.

— Ces leçons sont d'un ennui mortel, protesta San. Il m'oblige à demeurer immobile et me bourre la tête de choses inutiles, quand j'ai déjà abattu un dragon de mes propres mains. Tu l'as vu toi-même !

Ido ne se laissa pas impressionner par ses cris.

— C'était un hasard et tu n'arriverais pas à le refaire. San, étudier exige un minimum de peine, et même l'apprentissage de la magie peut parfois sembler rébarbatif. Qu'imaginais-tu ? Que tu allais seulement t'amuser ? C'est ça, la vie, San : faire des efforts.

— Mais Quar m'interdit de bouger ! On se terre tous comme des lapins ! Toi, tu as accompli des choses grandioses dans le passé, tu as battu Dola, et... et... Je refuse de me cacher comme un lâche. Qui sait ce que la Guilde est en train de fabriquer là-haut ? Elle a assassiné mes parents, tu comprends ? Et tu voudrais que je reste tranquillement sur ma chaise à écouter les divagations d'un vieux fou !

San haletait. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait violemment, comme s'il n'y avait pas assez d'air dans la pièce.

Ido le fixait, impassible, la pipe à la main.

— Tu as fini ?

Sa voix était calme, glaciale, ce qui fit enrager San.

— Je te conseille de me prendre au sérieux !

La gifle résonna dans toute la chambre. San se sentit brusquement vidé. Il regarda Ido, incrédule.

— Et moi je te conseille de ne pas me traiter comme tu traites ton

maître de magie. J'ai vécu un peu plus longtemps que toi, mon garçon, et ce n'est pas la première fois que j'ai affaire à un stupide morveux dans ton genre. Nous nous cachons ici parce que si la Guilde te trouve, tu es mort. Oh, je sais, tu es un héros ! Que t'importe de mourir ! Eh bien, permets-moi de te rappeler que ta mort signerait l'anéantissement du Monde Émergé. Voilà pourquoi je veille sur toi.

Ido lui tourna le dos et retourna s'accouder à la fenêtre. San l'observa à travers ses larmes. Jusque-là, Ido avait été son unique soutien : ils étaient deux survivants, ils partageaient la même douleur. S'il y avait quelqu'un avec qui les mots étaient superflus, c'était lui. Mais plus maintenant. Il se sentit seul et abandonné.

— Je te comprends, dit le gnome, comme s'il lisait dans ses pensées. L'inaction me pèse à moi aussi, qu'est-ce que tu crois ? Depuis trois ans, je ne fais que regarder : j'organise tranquillement la rébellion de l'arrière, bien en sécurité à Laodaméa, pendant que mes hommes meurent au front. Que penses-tu que je ressente ? Mais il y a un temps pour agir et un temps pour attendre, et le comprendre est l'une des qualités d'un grand guerrier.

Il s'approcha à nouveau de San.

— San, nous en avons déjà parlé et il me semblait que les choses étaient claires... Ta contribution à la lutte est justement de ne pas te faire tuer. Je t'assure que ce n'est pas rien.

« Mais ça n'a rien à voir avec combattre ! Et cela ne m'aide pas à oublier cette pièce pleine de sang, ni mon père qui se traîne par terre, et ma mère immobile sur le sol... »

San donna libre cours à ses larmes, les épaules secouées de sanglots. Ils en avaient parlé, oui, et il avait vraiment cru alors pouvoir supporter l'inaction. Or ce n'était pas le cas, il s'en rendait compte. Voilà d'où venaient son agitation pendant le voyage et son ennui pendant les leçons de Quar. C'étaient les deux faces d'une même médaille : le désir de vengeance. Et si à l'époque il n'avait pas les moyens de l'accomplir, à présent c'était différent. Parce qu'il savait qu'il était fort, parce qu'il sentait ses pouvoirs grandir, parce qu'il apprenait vite.

Il aurait dû se confier à Ido. Le gnome avait vu mourir beaucoup des êtres qu'il aimait, peut-être aurait-il trouvé une autre réponse que ce « attends ». Mais il se tut. Il se contenta de sangloter sur son épaule, sans y trouver la moindre consolation.

— Jure-moi que tu ne recommenceras pas.

San fixa longuement le sol et finit par hocher lentement la tête. Ido le serra contre lui.

— Je ne te donne pas de garde, mais c'est la dernière fois. Tu es un brave garçon, tu te tiendras tranquille.

San acquiesça de nouveau, péniblement. Il sécha ses larmes, mais

quand Ido lui sourit, il fut incapable de lui rendre son sourire avec sincérité.

La chambre de Sulana

Doubhée et Theana commencèrent à travailler le soir même de leur arrivée.

Volco frappa délicatement à leur porte pour le leur annoncer.

— Je vous ai trouvé une bonne place.

Le vieil intendant les conduisit jusqu'aux vastes cuisines du palais, plongées en permanence dans la vapeur et la fumée. Dohor avait coutume de sceller ses alliances par de fastueux dîners, et il y régnait une agitation incessante. Les corvées elles aussi y étaient sans fin.

En y pénétrant, Doubhée se rappela immédiatement la Maison, et les cuisines où Lonerin avait sué sang et eau pendant les mois qu'il y avait passés. Elle ne les avait vues qu'une fois, mais les Postulants qui s'y déplaçaient au milieu des vapeurs – ces hommes et ces femmes qui avaient vendu leur sang à la secte par désespoir – lui avaient fait l'effet de fantômes. Ce souvenir lui donna la nausée, mais elle se contrôla et continua à jouer le rôle d'une fille du peuple en s'agenouillant aux pieds de Volco et en lui baisant les mains pour le remercier.

— C'est grâce au prince, pas à moi, dit-il en lui faisant signe de se relever.

Ce soir-là, les deux filles se couchèrent épuisées. Theana n'était pas habituée à travailler : jusque-là, sa vie avait été principalement consacrée à l'étude, et à une fatigue plus intellectuelle que physique. Quant à Doubhée, elle n'était pas vraiment plus familière de ce genre de besogne. Elles se jetèrent toutes deux sur leurs lits, les muscles douloureux et les mains engourdis par l'eau glacée. Theana se glissa sous ses couvertures sans dire un mot, mais Doubhée resta éveillée un long moment. Malgré la fatigue, elle avait du mal à s'endormir. Son ennemi n'était qu'à quelques mètres au-dessus d'elle, dans l'aile du

palais réservée aux nobles, et, cachés quelque part dans ce labyrinthe, se trouvaient les documents à même de la sauver. Comment dormir quand sa vie était liée à deux choses si proches et pourtant si lointaines ? Le besoin d'agir et de se venger tournait à l'obsession. C'était comme si depuis son voyage dans les Terres Inconnues, quelque chose s'était débloqué en elle. Elle était enfin prête à prendre son destin en main.

Elle ferma les yeux, et comme dans un rêve, elle sentit avec une douce souffrance qu'au-delà de ces murs, quelque part, Learco lui aussi cherchait le sommeil.

Doubhée respecta la ligne d'action qu'elle avait indiquée à Theana : pendant les premiers jours, toutes deux accomplirent leurs tâches en silence et avec zèle, pour ne pas attirer les soupçons. Ce ne fut pas une partie de plaisir, car les autres femmes leur confiaient les corvées les plus pénibles et s'amusaient à les maltraiter sans raison. Le soir, Doubhée entendait sa compagne pleurer dans son lit, tout en récitant ses prières avec plus de ferveur que d'ordinaire.

— Nous essaierons d'agir le plus vite possible, lui murmurait-elle, à défaut de trouver d'autres paroles de réconfort.

Theana ne répondait pas, accablée.

L'occasion se présenta une semaine après leur arrivée. Doubhée se leva au milieu de la nuit, alors que le palais était plongé dans le sommeil. Elle glissa ses habits de femme dans une besace et enfila un pantalon de toile noire et un gilet d'homme en cuir qu'elle avait dérobés la veille dans la buanderie. Cette tenue sombre lui rappela douloureusement l'uniforme des Victorieux, mais c'était le seul déguisement adapté pour se déplacer dans les couloirs obscurs. C'est avec une sorte de muet soulagement qu'elle attacha son poignard à sa taille ; quel que soit le chemin qu'elle avait parcouru, le combat faisait partie de son être, et ce n'était qu'armée qu'elle se sentait elle-même. Elle noua ses cheveux avec un lacet et elle fut prête.

La nuit l'accueillit avec la douceur d'une amante trop longtemps délaissée. Doubhée se fondit avec délices dans la pénombre silencieuse. Enquêter avait toujours été l'étape qu'elle préférait dans son activité de voleuse.

Elle se glissa furtivement dans les corridors, se préparant à bondir à la moindre alerte. Mais elle ne rencontra aucun garde ; aux étages inférieurs ne vivaient que les domestiques et il était impossible d'y accéder de l'extérieur. Quel sens cela aurait-il eu de les surveiller ?

C'est avec une incroyable facilité qu'elle réussit à forcer la chambre de l'économe et à lui voler plume et parchemin. Soucieuse de n'omettre aucun détail, elle avait décidé de prendre des notes.

Elle cacha ses vêtements de servante à l'entrée des étages inférieurs. Au cas où on la surprendrait, elle pourrait toujours les récupérer et se changer rapidement. Elle entama son exploration par les quartiers des domestiques, en essayant d'en dresser un plan précis. Le Maître lui répétait toujours qu'il était essentiel de bien connaître les lieux où l'on devait opérer. Il valait mieux savoir précisément où se trouvait l'issue la plus proche lorsqu'on était obligé de se sauver en vitesse... Toutefois, l'objectif de cette première sortie était aussi de mettre ses forces à l'épreuve. La veille, Theana avait renouvelé son rituel pour la troisième fois ; Doubhée fut rassurée de sentir que son corps était vif et alerte, et que ses sens semblaient même s'être encore affinés. Évidemment, c'était le signe que la Bête continuait à grandir en elle, mais en attendant, cela pouvait aussi lui être utile.

Dès le second soir, elle s'aventura jusqu'aux étages supérieurs du palais. Elle avait choisi de procéder niveau par niveau et s'engagea donc dans le secteur des femmes de chambre et des assistants personnels des courtisans, puis dans l'aile habitée par les différents dignitaires. Elle notait tous les éléments qui lui semblaient intéressants sur son parchemin et étudiait les habitudes des gardiens. Le moindre accès vers l'extérieur était surveillé par un régiment d'hommes, et Doubhée en rencontra plusieurs qui patrouillaient dans les couloirs. Cette fois, elle remarqua qu'ils faisaient aussi des rondes dans les pièces désertes.

« Pas beaucoup d'issues et peu d'endroits où se cacher », songea-t-elle amèrement.

Les soldats étaient jeunes dans l'ensemble. On disait que Dohor les choisissait à l'Académie, dont il était le Général Suprême depuis de longues années. Ces élèves passaient leurs mois d'apprentissage à surveiller des salons vides et des couloirs déserts : une façon plutôt stérile d'utiliser une ressource qui autrefois servait à protéger tout le peuple du Monde Émergé.

Cependant, à en juger par leur zèle et par leur vigilance, Doubhée supposa qu'ils avaient dû souvent affronter de réelles situations de danger. Ce qui ne jouait pas en sa faveur.

Le soir suivant, elle se dirigea directement vers l'étage réservé à la noblesse. Les rondes y étaient plus nombreuses. Elle dut redoubler d'attention, en remerciant encore une fois Sherva de lui avoir appris à se déplacer à la manière sinueuse d'un serpent.

Elle n'eut pas besoin d'entrer dans chaque appartement. Il lui suffit de quelques détails pour deviner qui ils abritaient : surveillance sommaire, un simple courtisan ; couloir gardé par un seul soldat, l'ordonnance de quelque ministre ; sentinelle postée devant la porte, un ministre.

Une porte n'était pas gardée, ce que Doubhée trouva étrange, étant

donné qu'elle était à l'étage des personnes importantes, celles qui comptaient dans les jeux de pouvoir du roi. Après avoir vérifié que la pièce était vide, elle se glissa dans une chambre attenante et se dirigea d'un pas assuré vers le balcon. En l'atteignant, elle ne put s'empêcher de frissonner : la dernière fois qu'elle avait fait une chose de ce genre, c'était durant ce vol qui avait bouleversé sa vie en la livrant à la Bête. Ce souvenir lui donna le vertige, mais elle ouvrit tout de même la fenêtre. Le vent frais de la nuit l'entoura de ses parfums. Sous ses pieds s'étendait un jardin luxuriant, orné de fontaines. « Un endroit parfait pour se cacher », nota-t-elle dans un coin de son esprit. Elle escalada le balcon et oscilla un instant dans le vide, comme elle avait toujours aimé le faire. Puis elle s'aplatit parmi les ombres que la lune jetait sur le palais et se mit à longer silencieusement la façade. D'un bond, elle se propulsa jusqu'à la corniche de l'autre balcon et s'agrippa à la pierre d'une main ferme. C'était un saut vertigineux, mais elle n'avait pas hésité une seconde. Une fois devant la fenêtre, elle se redressa, à peine essoufflée, et s'avança juste ce qu'il fallait pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. Là, son cœur s'arrêta, ses mains furent parcourues d'un léger tremblement, et elle faillit tomber.

Assis au milieu de la chambre, devant une table sur laquelle était posée une coupe, Learco, immobile, avait les yeux rivés au sol. Le clair de lune donnait à ses cheveux un reflet argenté. Sa tête en semblait auréolée de lumière, et Doubhée le regarda, éblouie. Son cœur se mit à battre la chamade, et le temps se figea. Pourquoi le prince lui faisait-il donc cet effet ? Ils n'avaient passé que quelques jours ensemble, et elle réagissait comme si elle était amoureuse de lui. Plongée dans ses pensées, elle craignit soudain de s'être laissée voir. Elle recula vivement, affolée. Learco n'allait probablement pas tarder à ouvrir la fenêtre et à la découvrir !

Mais il n'y eut pas le moindre bruit, hormis le murmure des branches qui s'agitaient dans la brise et le cri lointain d'une chouette. Mais Doubhée ne pouvait plus continuer. Plus maintenant. Elle descendit lentement le long de la façade du palais et retourna se coucher.

Learco regarda brusquement vers la fenêtre. Il lui avait semblé entrevoir un visage. Sans savoir pourquoi, il avait tout de suite pensé à cette fille qu'il avait sauvée à Selva : Sanne. Il suivit des yeux les ombres des arbres qui jetaient d'étranges reflets sur la vitre. Il aurait aimé qu'elle soit là. À la cour, il n'avait aucun ami. Cette fille, elle, l'avait écouté, et il lui avait semblé qu'ils avaient la même vision du monde. C'était la seule personne à laquelle il se sentait le courage de parler de son passé.

Il se traita d'imbécile. Sanne était une étrangère qu'il avait rencontrée dans la rue, une simple fille du peuple qui devait encore être tout étonnée d'avoir reçu les confidences d'un roi. Comment pouvait-il avoir sur elle une opinion si absolue, si définitive ? Et pourtant, il était certain de ne pas se tromper. Il éprouvait un sentiment particulier pour elle, un sentiment qu'il sentait croître en lui.

C'est pour cela qu'elle lui revenait si souvent à l'esprit. Parce qu'elle le comprenait.

La nuit était immense, et les paroles de Néor, quelques jours plus tôt, avaient creusé en lui une brèche qu'il n'arrivait plus à colmater. C'était comme si s'était ouverte en lui une porte par laquelle les fantômes du passé pouvaient désormais tranquillement entrer dans sa vie. Learco se prit la tête entre les mains, tandis que ce souvenir maudit, ce souvenir qu'il aurait tant voulu effacer, revenait une nouvelle fois lui rendre visite.

Il a quatorze ans et sa mère est en train de mourir. On l'a fait revenir en hâte du champ de bataille pour qu'il puisse l'assister dans les derniers instants de sa vie. Elle veut lui parler, lui a-t-on dit, et son cœur a bondi. Cela n'était jamais arrivé auparavant, à tel point qu'il se souvient à peine de son visage. Learco avance lentement vers la chambre de Sibille, sa dame de compagnie. Pour lui, cette femme est presque autant un mystère que sa mère. Bien qu'il ne lui ait jamais parlé, il l'assimile dans son esprit à Néor. Il appuie craintivement la main sur la poignée de la porte, et en entrant, il voit une vieille femme vêtue de noir, avec de longs cheveux blancs rassemblés en chignon, qui le regarde froidement, presque avec hostilité.

— Vous voilà enfin.

Learco incline la tête en signe de salut.

Sibille se lève et vient à sa rencontre à pas feutrés.

— Votre mère vous attend depuis des jours. Son état empire rapidement, et je craignais que vous n'arriviez pas à temps.

Learco avale douloureusement sa salive. Tout à coup, il se sent confus, effrayé. Tout lui semble aussi irréel qu'un rêve. Incapable de dire un mot, il suit des yeux Sibille qui ouvre délicatement la porte de la chambre de sa mère et s'enfonce dans la pénombre. Learco n'entend plus que le son de sa voix.

— Maîtresse, le fils de Dohor est là...

Learco se fige. « Le fils de Dohor ». C'est donc cela qu'il est pour sa mère ?

Sibille réapparaît et lui fait signe d'avancer.

Le premier pas est le plus difficile. Ses jambes tremblent, comme la première fois qu'il a vu un champ de bataille. Il se félicite que l'épaisse

obscurité empêche sa mère de le voir. L'odeur de mort et de renfermé est pénétrante. Les volets sont tirés, et la lumière qui filtre par leurs interstices jette des lames de feu sur le sol. Peu à peu, ses yeux s'habituent au noir, et il distingue deux tableaux aux murs, un coffre et une table modeste. Seuls symboles de luxe dans cette pièce quasi monacale, le majestueux lit à baldaquin sculpté, et les lourds tapis qui étouffent le bruit de ses pas.

Learco avance, comme hypnotisé. Les battements de son cœur qui résonnent dans ses oreilles. Un des tableaux représente sa mère jeune. Elle a des traits fins, enfantins, et des cheveux châains légèrement ondulés qui tombent sur ses maigres épaules. La lumière est trop faible pour distinguer les couleurs, mais Learco sait que ses yeux sont verts, comme les siens.

C'est ainsi qu'il se la rappelle, belle et inaccessible. Maintenant, il ne sait même pas quel visage elle a. Avant d'arriver à son chevet, il jette un coup d'œil vers l'autre portrait. Un enfant d'à peine trois ans, qui regarde fixement devant lui, avec un air sérieux qui contraste avec ses traits poupins. Ses cheveux sont d'un blond sombre, et Learco sait parfaitement qui il est. C'est son homonyme, le seul fils que Sulana ait jamais reconnu. Son frère emporté par la fièvre rouge, et que tous se rappellent comme un don précieux. Chaque fois qu'il échoue dans une mission, son père et les courtisans le comparent à ce modèle, inimitable et parfait, justement parce qu'il n'a pas eu le temps de décevoir les attentes. Learco a vite compris qu'il ne pourrait jamais rivaliser avec cet idéal.

Un rôle rauque détourne son attention de ces tristes pensées. Sous les couvertures qui se soulèvent à peine pour dessiner la forme imprécise d'un corps, quelque chose a bougé. Elle.

Sibille le pousse jusqu'au bord du lit, puis, sans un mot, elle sort.

Sa mère a l'air noyé au milieu de ses couvertures. Ses cheveux blancs sont déployés sur son oreiller, et son visage anguleux, creusé par la maladie, ressemble à celui d'un spectre. Ses mains maigres et noueuses sont abandonnées le long de son corps. Sa bouche est ouverte, contractée en une grimace qui remplit Learco d'horreur. Il ne peut retenir un mouvement de répulsion envers cette femme dont il a rêvé pendant des années.

Une peur folle et aveugle le submerge, telle celle qui l'envahit lorsqu'il entend les hurlements des soldats devenir sauvages et désespérés, alors que le sang commence à teinter la terre. S'il le pouvait, il s'enfuirait loin de cette chambre et de ce cauchemar qu'est pour lui Makrat.

L'une des mains court rapidement vers son poignet et l'agrippe. Learco frissonne de dégoût.

Les yeux verts s'ouvrent brusquement : ils sont encore vifs, perçants. Mais leur expression trahit une haine inextinguible.

— Tu as trop tardé.

Que sa voix est différente de celle qu'il a imaginée dans ses nuits solitaires, douce et chaude, comme peut l'être la voix d'une mère chantant une berceuse à son enfant. Celle qui s'adresse à lui est sèche et métallique,

presque asexuée.

— J'ai fait aussi vite que j'ai pu, répond-il, la gorge nouée.

— Approche, j'ai à te parler.

Learco espère naïvement qu'elle va enfin lui dire ce qu'il attend depuis toujours. Peut-être va-t-elle lui révéler les secrets qui entourent sa vie : pourquoi elle l'a refusé, pourquoi elle l'a détesté. Au fond de son cœur, il désire ardemment ce moment de réconciliation.

— Je sais que tu es son fils, et je suppose que beaucoup de choses vous lient. C'est ce monstre qui t'a planté dans mon ventre pour que tu y voles la place de mon cher Learco.

Sa mère est brusquement secouée de râles. Learco, lui, est paralysé par l'horreur. Les battements de son cœur s'accroissent encore et le sang cogne douloureusement à ses tempes.

— Mais tu me dois la vie, une vie que j'aurais préféré ne pas te donner, et que je te redemande maintenant.

— Mère...

Ce mot lui vient spontanément aux lèvres, même s'il lui semble stupide dès qu'il l'a prononcé. Malgré tout, il aime cette femme, et si elle exigeait qu'il meure, il lui obéirait.

— Je suis à l'agonie, et j'ai commis beaucoup d'erreurs dans mon existence. L'une d'elles remonte à de nombreuses années, lorsque j'ai consenti à un mariage qui n'avait pas de raison d'être. Toutefois, j'ai essayé d'y remédier de toutes mes forces ! dit Sulana en haussant la voix. Les dieux me sont témoins que j'ai voulu me débarrasser de lui ! Mais ce misérable m'a soumise à son joug en me donnant cet ange qu'était Learco. Et je n'ai pas pu l'empêcher de me l'enlever...

Elle se met à tousser, et Learco cherche désespérément des yeux une carafe d'eau. Il en aperçoit une sur la table, et, en se libérant de force de la main de sa mère, il court emplir un verre. Il le lui tend, et elle le boit avec avidité. Dès qu'elle a terminé, elle lui agrippe de nouveau le poignet et continue.

— Ma deuxième erreur a été de ne pas tenter de le tuer. C'est moi qui lui ai permis de devenir ce qu'il est maintenant, c'est moi qui lui ai donné la force dont il avait besoin...

— Je vous en prie, mère, ne vous fatiguez pas. Taisez-vous et laissez-moi seulement rester près de vous un moment...

Learco sent les larmes couler sur ses joues. Il ne s'était même pas rendu compte qu'il pleurait.

— C'est pourquoi je ne te demande qu'une seule chose, ou plutôt, je l'exige, parce que je ne t'ai pas tué avant ta naissance alors que j'aurais pu le faire. Tu es mon débiteur.

Avec un effort, elle se redresse et approche ses lèvres de son oreille.

— Tue-le, siffle-t-elle, avant de retomber sur son oreiller, épuisée.

Learco, incrédule, ne sait que répondre.

— Bien sûr, il t'a façonné à sa ressemblance et peut-être même l'aimes-tu. Cependant, voici ma dernière volonté : tue Dohor, sous peine d'être maudit.

Elle plonge ses yeux glacials dans les siens, et il ne réussit pas à détourner le regard.

— Maintenant, va-t'en, je n'ai rien d'autre à te dire.

Learco reste debout près du lit, paralysé. C'est comme si son sang s'était transformé en cire ; il le sent circuler lentement dans ses veines.

— Va-t'en ! hurle Sulana.

Elle attrape péniblement une clochette sur sa table de chevet et l'agite, ce qui produit un subtil tintement.

La porte s'ouvre presque aussitôt, et Sibille apparaît, rapide et silencieuse.

— Partez, partez, dit-elle en prenant Learco par le bras avec un mélange de délicatesse et de force.

Learco se laisse entraîner, incapable de détacher les yeux du lit. Il ne peut plus voir son visage, mais il sait que sa mère le regarde avec une haine immense.

La coupe tomba par terre, renversant le vin qu'elle contenait sur le sol. Learco se leva d'un bond et quitta la chambre. Il avait besoin de prendre l'air. Dans le couloir, tout était tranquille, contrairement au tumulte qu'il ressentait dans la poitrine. Pourquoi ce lieu maudit ne se désagrégeait-il pas sous ses yeux à l'instant ?

Il traversa les différents étages en courant presque, sans se soucier des regards alarmés des gardes qui s'inclinaient hâtivement sur son passage. Une fois dans le jardin, il s'affala sur l'herbe humide et fixa le ciel étoilé en respirant à pleins poumons. L'air frais et le murmure cristallin des fontaines apaisèrent un instant son âme tourmentée.

« Mais rien ne pourra jamais me laver vraiment », songea-t-il amèrement.

Il contempla la lune, ronde et brillante, et il comprit où il devait aller.

C'était une idée absurde, mais impérative. Il prit résolument la direction des chambres des domestiques. Il connaissait mal cette aile du palais, et il lui fallut un peu de temps pour trouver la porte que lui avait indiquée Volco.

« Elles doivent dormir, après leur dure journée de travail. C'est une idée folle, on n'a jamais vu un prince chercher la consolation auprès de vulgaires paysannes. »

Arrivé au bout du dernier couloir, il s'immobilisa. Elle était là, devant lui, qui marchait furtivement vers sa chambre.

— Attends !

Doubhée se figea. Elle se félicita mentalement d'avoir eu la présence d'esprit de se changer en arrivant dans les quartiers des domestiques. Mais il lui restait à expliquer ce qu'elle faisait là à cette heure de la nuit. Elle pensa qu'il valait peut-être mieux devancer la question.

— Je suis désolée, je... commença-t-elle en se retournant vivement.

Elle s'arrêta net. C'était le prince, elle n'avait pas reconnu sa voix.

— Je venais te chercher.

Ils se regardèrent un instant en silence. Maintenant qu'il était devant elle, Learco ne savait pas quoi lui dire.

— Prince, je... je n'arrivais pas à dormir, murmura Doubhée d'un ton pathétique.

— Tu n'as pas à te justifier. Tu n'es pas prisonnière ici. Tu peux aller où bon te semble.

La jeune fille se mordit les lèvres.

— Comme tu vois, moi non plus je n'arrive pas à dormir, ajouta Learco en souriant.

Et contre toute logique, Doubhée se sentit heureuse qu'il soit là, à deux pas d'elle.

— Te plairait-il de m'accompagner au jardin ?

Doubhée hésita : c'était le prince, et il valait peut-être mieux se méfier et regagner sa chambre. Mais elle se sentit brusquement incapable de lui dire non. Elle le suivit sans un mot.

Ils flânèrent dans les allées baignées par le clair de lune. Doubhée aimait sortir la nuit, cela lui rappelait les nombreux contrats qu'elle avait remplis à la faveur des ténèbres et les années passées auprès du Maître. Le souvenir de cet homme associé à l'image de Learco près d'elle lui donna une nouvelle fois le frisson.

Le prince s'en aperçut.

— Ça va ?

— Oui, je...

Learco la fit s'asseoir sur l'herbe à côté de lui et lui couvrit les épaules de son manteau. À cette heure tardive, la rosée pénétrait jusque sous les vêtements.

« Profites-en pour lui soutirer quelques informations, c'est une occasion en or pour ton enquête », se dit Doubhée, mais sa volonté s'y refusait.

— Comment est le travail ? demanda Learco.

Doubhée le dévisagea, ahurie, puis elle se souvint.

— Bien... Très bien, se reprit-elle. Tu nous as sauvées, et...

— Inutile de me remercier chaque fois ni de feindre l'enthousiasme !

— C'est une bonne place, vraiment. Je suis loin de la guerre, et c'est

déjà beaucoup, dit-elle, en essayant de donner à sa voix un ton sincère.

— Vous ne travaillez pas trop ?

Elle secoua la tête avec vigueur.

— Nous avons aussi le temps de nous reposer.

Le silence s'installa entre eux. Doubhée n'arrivait pas à comprendre pourquoi il était venu la chercher, ni pourquoi il la gardait près de lui.

— J'ai l'impression que je t'ai aidée l'autre jour, dit subitement Learco en la regardant dans les yeux. C'est pour cela que je t'ai demandé de venir avec moi tout à l'heure. Parce que maintenant c'est moi qui ai besoin de toi.

Doubhée se sentit transpercée par son regard. Elle ne réussit qu'à hocher la tête en attendant qu'il poursuive.

— Je suis prisonnier, Sanne. Je ne sais pas pourquoi c'est à toi que je l'avoue, mais je n'ai personne d'autre ici à qui me confier... soupira-t-il. Je suis un étranger pour tout le monde au palais.

— Et de quoi es-tu prisonnier ?

Les yeux de Learco semblèrent s'éclaircir un peu. Il lui sourit faiblement.

— D'un passé qui ne veut pas me lâcher.

Il lui raconta tout d'une traite, emporté par le flot de paroles qui jaillissait impétueusement de son âme. Il lui parla de sa mère, de la haine qu'elle lui vouait et de l'ordre atroce qu'elle lui avait donné à l'article de la mort.

— Voilà, dit-il à la fin, je me sens plus léger. J'avais besoin de me libérer de ce secret.

Il marqua une légère pause et ajouta :

— Pendant toutes ces années, elle n'a jamais cherché à me voir ; elle ne m'a jamais dit un mot affectueux, elle ne m'a jamais pris dans ses bras. Pour elle je n'ai jamais été que le fils de son mari, et elle m'a haï au moins autant que lui. J'ai passé mon enfance à me demander ce que j'avais pu faire pour mériter un traitement pareil. Or ce jour-là j'ai compris que ma seule faute était d'être venu au monde.

Doubhée le regarda, bouleversée.

— C'est un péché qu'à ses yeux je n'ai jamais expié ; peut-être pensait-elle qu'obéir à cet ordre absurde était un moyen de me racheter.

— Pourquoi me racontes-tu tout ça ? demanda brusquement Doubhée.

— Parce que l'autre soir je t'ai surprise à évoquer ton passé. J'ai découvert ton secret, mais maintenant nous sommes à égalité. Et si j'ai choisi de te le dire à toi, c'est parce que personne à la cour ne m'aurait écouté.

— Il y a des gens qui naissent sous une mauvaise étoile, commenta

simplement Doubhée, et lorsque Learco la regarda, elle se sentit de nouveau aussi vulnérable que cet autre jour dans le bois.

— Tu connais les rites de la Guilde des Assassins ?

Le prince sourit amèrement.

— Trop bien, malheureusement.

— Et tu sais qui sont les Enfants de la Mort ?

Il secoua la tête. Doubhée eut soudain l'impression d'être au bord d'un précipice. S'y jeter était une folie, mais le vide l'appelait. Pourtant, elle savait que rien ne serait plus jamais pareil si elle parlait.

— Ce sont des enfants qui ont tué. Qu'il s'agisse de nouveau-nés dont la mère est morte en couches ou de gamins qui tuent par accident ou par volonté délibérée, la Guilde les considère comme des élus. Elle les cherche partout, les prend dans ses rangs et les forme pour faire d'eux des Assassins.

À la façon dont Learco la regarda, elle comprit qu'il avait deviné. Quelque chose en elle ne cessait de hurler qu'il était le fils de son ennemi, mais elle avait franchi le point de non-retour.

— Ces enfants naissent avec un destin tout tracé. Leur plus grande faute est d'avoir été mis au monde.

Doubhée sentit le désespoir se frayer un chemin entre ses larmes.

— Tu n'y es pour rien ; la Guilde n'est qu'une bande de fanatiques.

— Peut-être, mais il n'empêche que ces enfants sont condamnés à devenir des meurtriers. Ils ne peuvent pas échapper à leur destin.

— Parce que tu crois que ma route à moi est toute tracée, elle aussi ? Tu penses réellement que je suis obligé d'obéir à ma mère ?

Doubhée hésita quelques instants.

— Je veux seulement dire que toi non plus, tu n'y es pour rien. C'était la haine de ta mère, pas la tienne.

Il baissa les yeux.

— Bien sûr, murmura-t-il. Ce n'était pas la mienne...

— Au bord du fleuve, pendant le voyage, tu m'as dit que, quel que soit ce qui s'était passé, c'était fini.

Learco la regarda à nouveau.

Doubhée ravala ses larmes.

— Je sais que tu l'as dit pour me consoler, mais peut-être qu'il suffit d'y croire.

Le prince sourit et lui caressa doucement la joue. Il semblait plus serein.

— Ou peut-être qu'en nous confiant mutuellement nos fardeaux, ils vont finir par s'alléger...

Doubhée lui rendit son sourire.

Il se leva.

— J'imagine que tu dois te lever tôt demain. Il vaut mieux y aller.

Ils traversèrent en silence les jardins enveloppés par l'obscurité,

tandis que l'aube commençait à colorer légèrement l'est d'une fine bande violette.

Lorsqu'ils atteignirent l'entrée du palais, le jeune homme s'arrêta et lui fit face.

— Il y a quelque chose de mystérieux en toi, Sanne, ou qui que tu sois.

Doubhée essaya de garder son calme, mais ces mots la glacèrent.

— Toutefois, ton passé t'appartient, et je ne veux pas le connaître, ajouta Learco à voix basse, en se baissant vers elle pour lui murmurer à l'oreille : Tu veux bien que je revienne te chercher une autre fois ?

Un long frisson parcourut le dos de Doubhée. Le prince la regarda intensément, et elle acquiesça.

Enquête parmi les livres

Theana se réveilla avant le lever du jour. Les premiers temps, il fallait toujours que Doubhée la secoue pour la tirer du sommeil. Après sa journée de travail en cuisine, elle était complètement épuisée, et c'était grâce à la seule force de sa volonté qu'elle arrivait encore à prier son dieu avant de s'endormir. Mais finalement elle avait réussi à trouver un rythme, et désormais, elle accueillait parfois Doubhée au retour de ses excursions nocturnes.

— Tu ne dors donc jamais ? lui demandait-elle pendant qu'elle se préparait.

— J'ai appris à me contenter de quelques heures de sommeil, répondait Doubhée.

Theana avait des doutes. Sa compagne était pâle et maigrissait à vue d'œil.

— Si tu ne vas pas bien, il faut me le dire.

— D'accord, disait Doubhée, visiblement pour lui faire plaisir.

Ce matin-là, Theana était déjà en train de s'habiller lorsqu'elle vit Doubhée se glisser à l'intérieur. Elle semblait plus éprouvée que d'habitude.

— Tu ne devrais pas rentrer aussi tard.

Doubhée la regarda d'un air presque étonné.

— J'essaie seulement d'exploiter au mieux le peu de temps que nous avons.

Mais le ton de sa voix était évasif, et ses yeux avaient une expression étrange.

Theana regarda machinalement l'emplacement du symbole sur son bras. Depuis leur départ, elle lui avait déjà imposé trois fois l'enchantement pour bloquer la malédiction, et pour une raison qu'elle ne parvenait pas à s'expliquer, elle avait l'impression que son effet

durait moins que prévu.

— Je crois que je serai bientôt obligée de refaire le rituel, dit-elle en posant les yeux sur la latte du plancher disjointe qui abritait ses accessoires de magie.

Doubhée paraissait absente, consumée par un feu intérieur, et ses mains étaient parcourues de tremblements. Mais ce n'était pas seulement la malédiction, Theana le sentait clairement.

Elle lui toucha l'épaule.

— Dis-moi la vérité, souffla-t-elle.

Doubhée détourna la tête, et Theana poussa un soupir.

— Quel est le sens de ma présence ici, Doubhée ? Depuis que nous sommes arrivées, tu sors chaque nuit, et moi, je me contente du rôle de la servante.

— C'est ce qui était convenu dès le départ. D'ailleurs, tu ne serais pas capable de te déplacer sans te faire remarquer, et...

— Je le sais, la coupa la jeune magicienne. Je ne suis pas en train de me plaindre. Mais si tu me caches la vérité sur ta santé, je ne peux pas t'aider, tu comprends ?

Cela faisait maintenant presque deux mois qu'elles vivaient côte à côte, et Theana commençait à comprendre son étrange compagnie de voyage : son caractère insaisissable, ses silences, et surtout sa souffrance. Elle voyait plus clairement ce qui avait pu attirer Lonerin en elle, et c'était quelque chose qui l'attirait elle-même à son insu. L'âme torturée de Doubhée exerçait une fascination sur des gens comme eux et suscitait un irrésistible désir de lui venir en aide.

— Tu te sens moins bien ?

— Parfois.

— Tu as l'impression que le sceau est moins efficace ?

Doubhée se leva d'un bond.

— Arrête ça, dit-elle en s'éloignant vers le fond de la chambre.

— C'est pour ça que je suis là.

— Je n'aime pas la façon dont tu me regardes !

Theana se leva à son tour.

— Doubhée, je comprends...

— Non, tu ne comprends rien. On t'a déjà regardée avec pitié ? C'est insupportable ! Lonerin aussi me regardait comme ça, comme s'il devait me sauver à tout prix, comme si je devais être sa victoire personnelle sur le destin. Je n'ai besoin de personne pour me sauver.

— Il n'y a rien de mal à être faible. Nous avons tous besoin de quelqu'un.

— Ah oui, et tu en sais quelque chose, hein ? Toi qui pries tous les soirs ton stupide dieu, juste pour échapper à la peur...

Doubhée se rendit aussitôt compte qu'elle avait été trop loin. Pourtant, Theana ne se montra pas offensée, elle ne protesta pas.

— Ça suffit maintenant. Je veux juste savoir comment tu te sens, dit-elle enfin d'un ton sévère.

Doubhée capitula d'un air las.

— Depuis peu, la Bête se manifeste sans raison. Je n'ai même pas l'impression que ce soit lié à un affaiblissement de ta magie. Je la sens d'un coup, comme ça. Le monde se met à tourner et devient rouge, et puis ça passe tout seul. Sennar m'a bien dit qu'il n'y avait aucun remède, et j'en suis consciente. La seule solution, c'est tuer mon ennemi, et c'est à cela que je consacre chacune de mes nuits. Il n'y a pas d'autre voie.

— Je ne sais pas comment t'aider plus que comme ça.

— Tu en fais déjà beaucoup, dit Doubhée en se forçant à sourire. Sans toi, la Bête aurait déjà réapparu. Et ce qui compte encore plus, c'est ce que tu feras quand nous aurons les documents.

Theana essaya de sourire à son tour, mais elle n'y parvint pas. C'était presque drôle de voir à quel point les choses ne changeaient pas. Au Conseil des Eaux, elle s'était tant de fois sentie inutile, et voilà qu'après tout ce qu'elle avait affronté pendant ce voyage, c'était toujours le cas : elle ne pouvait rien faire d'autre qu'assister, impuissante, aux événements. Comme de nombreuses années plus tôt.

On la retient de force. Personne n'écoute ses explications.

— Ce n'est pas ce que vous croyez ! Il n'a rien fait de mal !

Les gens hurlent, pendant qu'on emmène son père.

— Assassin !

— Tu es de mèche avec ces monstres !

— À mort le prêtre des Assassins !

La potence est déjà prête.

Ils avaient pourtant enfin trouvé un havre de paix au terme de cette interminable errance ; ils s'étaient installés sur la Terre de la Mer et ils avaient simplement essayé d'y mener une vie retirée. Mais elle ne pouvait pas demander à son père de cesser de prier son dieu. Et il avait suffi que quelqu'un entende son nom une seule fois pour que tout bascule.

— Ce n'est pas ce que vous croyez ! hurle-t-elle à pleins poumons, tandis qu'on passe la tête de son père dans la corde.

Lui a encore la force de lui crier de s'en aller, de s'enfuir, mais elle n'y arrive pas, elle assiste, impuissante, à son exécution. Elle a renié sa foi et le culte de Thenaar, elle a maudit son nom et a même songé à laisser son père seul avec sa folie. Mais maintenant elle se rend compte à quel point elle a besoin de lui. Sa vie dépend de cet homme.

Mais un nombre incalculable de personnes se sont rendues au temple du Dieu Noir, et aucune n'en est revenue. La haine pour ce culte sanglant est immense sur cette terre où le feudataire, un homme juste et estimé, vient

d'être tué par la Guilde.

« Nous nous installerons ici parce que c'est un endroit où la Guilde a perpétué ses horreurs. Nous devons y purifier le nom de Thenaar de la boue dont l'a souillé la secte. » C'est ce qu'avait déclaré son père à leur arrivée dans ce village. Maintenant, il la regarde avec une tristesse mêlée de résignation. Il veut seulement qu'elle se sauve, qu'elle ne voie pas ce qui va se passer.

Une main l'attrape par le bras et l'arrache à la foule.

— Tais-toi, siffle un homme en la conduisant à l'écart derrière une maison.

— Il est innocent, on va le tuer alors qu'il n'a rien fait ! Dites-le-leur !

L'homme est plus âgé que son père ; il a l'air doux, avec ses rares cheveux sur le crâne. Il lui met la main sur la bouche.

— On ne peut rien contre la colère du peuple.

Elle essaie de se libérer, de s'échapper, mais la poigne de l'homme est solide. D'ailleurs, elle n'a que douze ans. Complètement démunie, elle assiste de loin à la pendaison, elle voit le corps de son père s'agiter dans les dernières convulsions, les gens le frapper à coups de pied lorsqu'il retombe sur le sol. Encore et encore. Jusqu'à ce que Folwar lui cache les yeux et la serre contre lui.

Volco arriva dans la cuisine juste après le déjeuner. Theana, à genoux sur la pierre et un chiffon sale entre les mains, lavait le sol. Doubhée était un peu plus loin, hors de leur vue.

La jeune magicienne leva les yeux et se releva prestement.

— Maître...

Volco lui posa la main sur l'épaule et lui sourit avec bienveillance. Il lui rappela Folwar, son sauveur. Lui aussi avait cet air doux.

— Tu dois être fatiguée de toujours travailler ici...

— Non, maître, je suis heureuse de servir mon roi, répondit-elle vivement.

— Calme-toi, je ne t'accuse de rien, observa Volco, amusé. Je me demandais seulement si cela te plairait de faire un autre travail pour moi. Ailleurs qu'ici.

L'idée de lâcher un instant sa serpillière et de donner un peu de répit à ses genoux l'enchantait, mais elle ne voulut pas se montrer trop impatiente.

— Comme mon maître voudra.

— Viens avec moi.

Ils parcoururent lentement les longs couloirs qui reliaient les entrailles du palais aux étages supérieurs, ceux où la cour menait sa vie luxueuse et pleine d'intrigues.

— C'est une tâche plus tranquille que celles que tu as accomplies

jusqu'à présent. Il s'agit de la bibliothèque.

Ils s'arrêtèrent devant une grande porte en bronze à demi ouverte. Volco entra, et Theana le suivit timidement. Ce qu'elle vit lui réchauffa le cœur. Ils se trouvaient dans une vaste salle rectangulaire, divisée en allées étroites séparées par des étagères en bois de cerisier. Chacune d'elles était entièrement couverte de livres. Bien que la bibliothèque fût relativement modeste, Theana n'aurait jamais imaginé trouver un tel trésor dans un endroit comme celui-ci.

— Habituellement, je m'en occupe en personne, dit Volco avec une certaine satisfaction. C'est ici que le prince, votre bienfaiteur, a fait son éducation.

Theana prit un air étonné.

— Le travail n'est pas compliqué ; personne n'a fait le ménage par ici depuis un bon moment. Tu n'auras qu'à aérer un peu les livres et mettre à l'intérieur des feuilles de laurier pour les mites.

La jeune fille hocha la tête avec empressement, tandis que le vieil intendant lui faisait faire le tour des lieux. Pour la première fois depuis le début de son voyage, elle se sentait dans son élément ; bien sûr, la bibliothèque où elle avait étudié était sans comparaison avec celle-ci, mais elle était assez experte pour avoir compris au premier coup d'œil qu'elle recelait des œuvres de prix. Et beaucoup, beaucoup trop d'ouvrages interdits...

Volco ouvrit un placard poussiéreux contenant des sacs pleins de feuilles sèches et de nombreux chiffons de laine.

— Utilise ça, d'accord ? Une feuille à la première page, et une à la dernière.

Theana acquiesça une nouvelle fois. L'idée de travailler à la bibliothèque l'enthousiasmait.

— Tu as déjà manipulé des livres ?

La jeune fille se demanda un instant quoi répondre.

— Non, mais j'ai l'habitude des choses délicates.

— Tu sais lire au moins ?

Theana secoua la tête. Mieux valait paraître le plus ignorante possible.

— Quel dommage, commenta Volco, l'air sincèrement ennuyé. Peut-être pourrais-je te donner quelques leçons...

— Si mon maître a la patience nécessaire... sourit-elle, en esquissant une révérence.

Le vieil homme sembla attendre.

— À partir de maintenant, tu viendras ici tous les jours après le déjeuner. Au début, je resterai avec toi pour m'assurer que tu ne fais pas de bêtises, et nous verrons alors comment procéder pour ces leçons.

Il en fut ainsi. Tout l'après-midi, Theana feuilleta des livres en

feignant de ne pas savoir lire. Volco s'assit dans un coin et se plongea bientôt dans la lecture d'un gros ouvrage d'histoire. Pendant ce temps-là, la jeune magicienne se demandait comment exploiter la situation. La bibliothèque contenait sans doute des documents concernant la vie de la cour, et peut-être même des informations sur ceux qui intéressaient Doubhée. Elle sourit intérieurement. C'était enfin son tour d'entrer en scène.

Elle en parla à Doubhée le soir même.

— On m'a donné un travail à la bibliothèque.

— Ah, c'est donc pour ça que tu avais disparu... observa la jeune fille tout en changeant de vêtements.

Theana éprouvait toujours une drôle d'impression en la regardant faire. Plus que de tenue, Doubhée semblait changer de peau : quand elle portait ses vêtements d'homme, la gentillesse et la douceur qu'elle témoignait durant son travail à la cuisine et dans toutes les circonstances où elle se trouvait en présence d'étrangers, disparaissaient. C'était incroyable de voir à quel point elle était capable de modifier son aspect physique en changeant seulement d'attitude.

— Je suis chargée d'épousseter les livres.

— Tu as dit que tu savais lire ?

Theana secoua la tête, et Doubhée la regarda en souriant.

— Tu apprends vite...

— Dis-moi comment sont ces documents.

Doubhée s'assit sur son lit.

— Ça m'étonnerait qu'ils soient là.

— Quel meilleur endroit pour cacher un parchemin qu'au milieu d'autres parchemins...

— Quand je les ai volés, ils étaient cachés dans un tiroir creusé dans un mur derrière une tapisserie.

— Laisse-moi essayer, insista Theana.

Doubhée soupira.

— Ils n'avaient rien de particulier. Un simple parchemin fermé par un sceau de cire rouge.

— Et de quoi parlaient-ils ?

— Je l'ignore.

La magicienne sembla déçue.

— Tu crois que je ne les aurais pas déjà trouvés s'ils étaient plus facilement identifiables ? Quoi qu'il en soit, une bibliothèque est une mine d'informations : ne ratons pas cette occasion.

Theana ne se le fit pas répéter deux fois.

Elle entama ses recherches dès que Volco la laissa seule. Elle prit d'abord soin de ranger quelques livres pour ne pas attirer les soupçons de l'intendant, puis elle se campa au centre de la salle et regarda autour d'elle. Elle n'avait pas la moindre idée d'où elle devait partir. Comment cherchait-on quelque chose dont on ignorait l'aspect, qui était peut-être dissimulé dans un mur, et même probablement ailleurs ?

« Inutile de jouer les espionnes, tu ne connais rien à ce genre de choses », lui murmura une voix dans sa tête.

Mais Theana s'insurgea. C'était justement pour dépasser cette stupide sensation d'impuissance qu'elle avait suivi Doubhée. Elle devait cesser de s'apitoyer sur elle-même et passer à l'action.

Elle commença par le catalogue. Par expérience, elle savait que toute bibliothèque en possédait un : c'était en général un gros livre répertoriant toutes les œuvres ainsi que leurs cotes.

Elle se mit à fouiller les différents rayons et s'étonna du nombre de textes olographes d'Aster. La plupart lui étaient inconnus, mais il n'y avait pas de liste précise des manuscrits du Tyran, et beaucoup avaient été brûlés sur les bûchers qu'on avait dressés dans la période d'euphorie qui avait suivi sa chute. Elle remarqua aussi de nombreux textes elfiques. Le scribe qui les avait copiés ne devait probablement pas bien connaître leur langue, car certaines runes étaient si déformées qu'elles en étaient méconnaissables.

Ses efforts furent finalement couronnés de succès : au fond de l'une des étagères, enfoui sous un tas de parchemins couverts de notes, se trouvait un petit livre blanc élimé, où figuraient les coordonnées des différents ouvrages. Apparemment, il n'avait pas été utilisé depuis longtemps. Peut-être Volco avait-il une mémoire prodigieuse et se rappelait-il la place et la nature de tous les textes qu'il renfermait ? « Ce n'est pas une tâche si impossible », jugea Theana en regardant autour d'elle : il y avait tout au plus quelques milliers d'ouvrages. Milia, le conservateur de la bibliothèque de Laodaméa, connaissait par cœur l'emplacement et le contenu d'une bonne moitié des cent mille volumes qu'elle abritait.

En ouvrant l'opuscule, elle ne put réprimer un gémissement : il était apparemment chiffré. Les ouvrages n'étaient indiqués que par des initiales, et leur place dans les rayons suivait elle aussi une logique bizarre. Ce n'était peut-être qu'une méthode d'écriture du scribe pour se faciliter le travail ?

« Et maintenant ? »

Theana hésita. Emporter le registre hors de la bibliothèque était risqué : Volco aurait pu s'apercevoir de son absence. Mais elle ne pouvait pas renoncer ainsi.

« Je le déchiffre ici, se dit-elle. Je me mets dans un coin et je le déchiffre. »

Elle se sentit mieux après avoir pris cette décision. Elle allait au moins mettre à profit ses compétences.

Elle y passa l'après-midi entier. L'écriture était difficile à déchiffrer, et pour compliquer encore davantage les choses, le scribe n'utilisait pas toujours les mêmes abréviations pour désigner une même notion : parfois « chronique » était représenté par un simple « C », parfois par « Cro ». Et ce même « C » pouvait ailleurs être utilisé pour « Chronologie ».

Tout à coup, la porte grinça. La jeune fille leva les yeux et son regard se posa instinctivement sur le rectangle de la fenêtre : il faisait sombre. Elle cacha vivement le catalogue sous sa jupe et attrapa le premier livre qui lui tomba sous la main ainsi qu'une feuille de laurier. Volco entra à pas lents, tandis qu'elle essayait de calmer les battements de son cœur.

— Tu es toujours là ? dit le vieil homme avec un sourire.

— Le temps vole quand on a à faire, répondit-elle, en s'efforçant de prendre l'expression la plus innocente possible.

— C'est bientôt l'heure du dîner. Tu finiras demain.

— Oui, mais les livres...

— Laisse tout comme ça, dit Volco avec un geste d'indifférence de la main. De toute façon, il n'y a plus guère que le prince et moi qui venons ici maintenant.

Theana quitta la pièce avec la sensation que le livre serré contre son sein lui brûlait la peau.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il faisait nuit, et Doubhée se préparait à sortir. Elle avait étalé devant elle une carte détaillée du palais, où seules quelques rares salles étaient encore dépourvues d'annotations. Tout y figurait : de quel type de pièce il s'agissait, combien de portes et de fenêtres elle avait, et surtout les habitudes de ses occupants : à quelle heure ils s'endormaient, comment ils dormaient, combien de gardiens les surveillaient.

Theana, elle, avait ouvert sur son lit le livre dérobé.

— Le catalogue de la bibliothèque, expliqua-t-elle.

Doubhée s'approcha.

— Il est chiffré...

— C'est ce que j'ai pensé moi aussi au début, mais les abréviations sont incohérentes. Tu vois celle-là ? « R ». Ici, ça veut dire « rayon », alors que plus loin la même indication est associée à un numéro et est inscrite à la fin de la cote.

Doubhée l'examina attentivement. Elle déplaça ensuite lentement les yeux du livre à la magicienne et la fixa avec tant d'insistance que celle-ci finit par se sentir embarrassée.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu l'as volé ? demanda Doubhée avec un sourire malicieux.

Theana rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Volco m'a surprise alors que j'étais en train de le consulter, je ne pouvais pas le remettre à sa place, j'ai dû faire vite et...

Doubhée se dirigea vers la porte sans cesser de sourire.

— Ma compagnie doit être contagieuse...

— Je ne l'ai pas volé ! s'enflamma Theana. C'est un... emprunt.

— Du calme ! Je me moquais un peu de toi, c'est tout. Tu as bien agi. Tu m'es très utile, ajouta-t-elle d'un air sérieux.

Et elle quitta la chambre avec l'élégance souple et fluide d'un chat.

Theana ne mit pas beaucoup de temps à déchiffrer les notes. Elle inscrivit avec soin sur un parchemin les références des ouvrages qui pouvaient les intéresser – pour l'essentiel des textes officiels du palais, des actes de vente et des contrats. Mais elle nourrissait toujours le secret espoir de trouver un indice qui aiderait Doubhée à localiser les documents dont elle avait besoin.

Dès le lendemain, elle se mit à compulsier les livres qu'elle avait relevés. Elle se trouva plongée dans une mer de chiffres et de noms plus ou moins inconnus, qui lui permirent toutefois de retracer progressivement l'histoire du palais. Elle découvrit que la plupart des livres interdits, surtout les plus rares, provenaient tous d'une même source : « G.T. », comme l'avait nommée le bibliothécaire zélé, qui pour une fois avait utilisé le même sigle pour tous les volumes concernés.

« Écrit elfique anonyme », « Chronologie de l'Âge archaïque », « Formulaire en runes inconnues ».

Tous des copies. Des copies récentes. Et les originaux ? Qu'étaient-ils devenus ? Et pourquoi Dohor était-il en possession de tous ces manuscrits du Tyran alors qu'aucune des bibliothèques du Monde Émergé ne les avait ?

Elle s'aperçut ensuite qu'une partie des documents consignés dans le catalogue n'existait pas. Ils avaient une référence, comme tous les autres, mais quand elle les cherchait sur les étagères correspondantes, elle ne trouvait que des copies d'autres livres enregistrés dans des endroits divers. Avaient-ils été perdus ? Et dans ce cas, pourquoi n'était-ce pas indiqué ?

Elle était perplexe. C'était une véritable énigme. C'est seulement par hasard qu'elle remarqua qu'il y avait une légère différence dans les

cotes des ouvrages doubles : un symbole, écrit en rouge, à côté des livres manquants. Elle le recopia avec soin sur un parchemin, et pensa que la meilleure chose à faire était d'en parler à Doubhée. Elle était très excitée par sa découverte : après des jours passés à chercher un indice, quelque chose se présentait enfin !

Alors qu'elle était sur le point de partir, un titre attira son attention : *La voie du Consacré*.

Son cœur cessa de battre et le temps parut s'arrêter, tandis que son passé la rattrapait.

Elle avait huit ans. Son père lui lisait un soir un passage des *Chroniques du Monde Émergé* à la lueur d'une bougie. Elle l'avait déjà entendu au moins une dizaine de fois. C'était un peu comme les éternels discours de son père sur Thenaar et Shevraar : longs et ennuyeux, et en plus, secrets. Elle ne pouvait révéler à personne qu'il s'agissait d'un seul et même dieu, comme elle ne pouvait pas montrer en public ses aptitudes de future prêtresse. Son père avait souri en l'entendant soupirer : il la comprenait, mais le seul autre texte qui parlait du culte sans être corrompu par les mensonges de la Guilde était désormais perdu. Il s'appelait *La voie du Consacré*. Il traitait du rôle des Consacrés et de leur pouvoir dans le monde, témoignage de la grandeur de leur dieu. Lorsque son père l'avait mentionné, Theana avait dressé l'oreille et elle avait demandé si ce livre parlait aussi de Nihal, son héroïne.

— Dans un certain sens, oui, lui avait répondu son père, et elle s'était mise à rêver, comme si c'était le début d'une fable.

Ce fut plus fort qu'elle : elle chercha la référence et se dirigea rapidement vers le rayon indiqué, l'un des plus sombres et des plus poussiéreux de toute la bibliothèque. Le livre s'y trouvait, rangé au milieu d'autres volumes.

Il avait une couverture de cuir clair, avec des clous de cuivre oxydés. Elle pensa immédiatement à son père. Comme il aurait aimé trouver ce texte ! Elle l'effleura du bout de l'index, et le souvenir de sa voix pendant qu'il lui lisait les *Chroniques* la remua jusqu'au fond de l'âme.

Elle le feuilleta avec précaution. C'était le livre authentique, qui avait traversé tous ces siècles pour finir, on ne sait comment, entre les mains de la dernière prêtresse de Thenaar. Theana ne put s'empêcher de prier intérieurement, en serrant contre elle l'opuscule que personne au palais n'avait sans doute jamais lu, et qui avait semblé si insignifiant qu'on l'avait relégué à un endroit dissimulé aux regards.

Elle le glissa sous son corsage sans aucune hésitation. D'une certaine façon, ce livre lui appartenait.

Doubhée était sortie, comme toujours le soir. À la faible clarté de la bougie, Theana ouvrit délicatement l'ouvrage et lut les premières lignes avec empressement. Il commençait par une prière qu'elle connaissait bien, une prière que son père lui faisait réciter chaque matin, et qu'elle prononçait encore chaque fois qu'elle entamait un nouveau rituel.

Louange à Thenaar, louange au Seigneur armé de l'éclair et du poignard, créateur et destructeur, maître de l'éternel cycle de la vie. C'est en son nom que moi, Heiraal, je m'apprête à parler de ses fils préférés, de la façon dont ils viennent au monde et de la façon dont Thenaar se sert d'eux. Puisse le Dieu inspirer mes paroles et me conduire avec succès à la fin de mon entreprise.

Theana remarqua tout de suite les annotations qui émaillaient les marges. Elle lut la première, et son sang se glaça dans ses veines : « Thenaar, pas Shevraar » ; « Le Consacré, Aster ».

Ce livre était passé entre les mains de la Guilde, cela ne faisait aucun doute. Personne hormis un Assassin n'aurait jamais défini Aster comme un Consacré.

Elle se plongea dans sa lecture avec un mélange d'émotion et d'indignation.

Parfois les Consacrés sont choisis par le Dieu : meneurs d'hommes ou guerriers, ils sont destinés à servir et manifestent dès leur jeune âge une disposition particulière pour les arts de la guerre ou la préservation de la paix. Car double est le visage de Shevraar, et il ne faut pas l'oublier.

« Hérésie », était-il écrit en rouge dans la marge. Theana sentit la colère l'envahir. C'est de ce sceau que la Guilde avait marqué son père, lorsqu'elle avait découvert son existence : « Hérétique ». La secte avait commencé à le persécuter alors qu'elle n'était encore qu'une enfant. Elle se rappelait à peine l'époque heureuse où ils étaient encore une famille et vivaient sans devoir se cacher.

Les Consacrés apparaissent généralement dans les temps de confusion, ils sont le moyen par lequel le Dieu rétablit l'ordre dans le monde. Parce que l'éternel équilibre entre la guerre et la paix, entre la mort et la vie ne doit jamais être rompu. Telle est leur fonction : rétablir l'ordre par leur œuvre.

Miravar fut le quatrième Consacré. Il vainquit le Grand Ennemi, en le renvoyant dans les profondeurs de l'enfer d'où il venait. La prophétie qui le

concerne fut prononcée par Krissa, prêtresse du temple de Seferdi, qui annonça sa venue alors que sévissait la Guerre Suprême.

Des faits reculés, dont Theana n'avait entendu parler que de la bouche de son père. Le Grand Ennemi était l'homme contre lequel Miravar avait évoqué le talisman du pouvoir, comme Nihal contre le Tyran. Seferdi était alors la capitale elfique.

Autant la lecture de l'ouvrage la passionnait, autant les notes en marge la révoltaient. Le texte était bourré d'observations sur l'hérésie, de parties soulignées et réfutées selon la doctrine de la Guilde. Ce que Sennar avait dit lorsque Lonerin était venu le chercher était vrai : dans le Monde Émergé agissaient des forces dont l'unique but était de corrompre tout ce qu'il y avait de pur. C'est ainsi que sa propre religion avait été dénaturée au cours des siècles. Elle comprit enfin son père, et le sentiment de solitude qui l'avait opprimé pendant ces innombrables années. Être les derniers, les seuls. N'avoir personne avec qui partager ses doutes et ses certitudes, ni épancher les secrets de son cœur, et endurer les railleries, comme celles de Doubhée envers elle.

Quel plan du destin justifiait cette souffrance à laquelle son père et maintenant elle-même étaient soumis ? Son père avait toujours prétendu qu'il y en avait un, même s'ils n'arrivaient pas à le voir. Un plan dont Miravar et Nihal faisaient partie. Mais elle ? À quoi servaient sa souffrance, sa solitude ?

Une section entière de l'ouvrage était consacrée aux artefacts dont pouvait user le Consacré. On y parlait du talisman du pouvoir et de chaque pierre en particulier : où la trouver, quelles étaient ses particularités et comment les exploiter.

Theana songea tout de suite que ce livre aurait été utile à Lonerin pour sa mission. Le souvenir du jeune magicien la remua vivement. Ces derniers jours, elle l'avait presque oublié. Elle le revit, debout dans sa chambre, avant son départ. C'était une image douloureuse.

« Oublie-le. C'est aussi pour cela que tu es partie. »

Mais c'était difficile, impossible même. Les années qu'ils avaient passées ensemble avaient tissé entre eux des liens dont elle n'arrivait pas à se libérer...

« Perdu. Devra être récupéré », était-il inscrit à la fin du chapitre sur le talisman.

Theana fut soulagée. La Guilde ne l'avait pas, Lonerin n'aurait pas à retourner le chercher dans la Maison.

Le chapitre suivant évoquait d'autres objets utilisés par les Consacrés au cours de siècles. Pour la plupart, ils avaient été détruits en même temps que leurs propriétaires, mais certains avaient été sauvés, et à l'époque de l'auteur, ils étaient encore conservés quelque

part. Ce dernier avait indiqué à côté de chacun d'eux ce qu'ils étaient devenus.

« Fragment conservé dans la forteresse, perdu pendant sa destruction ». « Flèche conservée dans l'Anneau Capitulaire ». Et enfin, « Intacte. Conservée dans la Maison ».

Theana lut à quel objet il faisait référence.

Lance de Dessar

Il s'agit de l'une des reliques principales, l'une des rares auxquelles soit consacré entièrement un temple. C'est la lance que Dessar le Consacré utilisa contre Ratahar, le dragon de la Grande Rébellion. Certains prétendent qu'il s'agit d'un objet légendaire, affirmant que les dragons malveillants n'ont pas existé et que la Grande Rébellion n'est qu'un récit allégorique qui illustre les effets de la rupture entre les Elfes et la nature. Cette lance est pourtant dotée de pouvoirs extraordinaires : dans la salle du temple où elle est conservée, poussent continuellement des fleurs de Lactescensia en absence de terre et d'eau. La légende raconte que Dessar s'en servit comme d'un catalyseur pour augmenter son pouvoir. De cette façon, il réussit à anéantir les forces de Ratahar et à le tuer. On dit que cette arme peut annuler n'importe quel type de magie, y compris les sceaux. Par le passé, toutefois, personne ne l'a jamais utilisée dans ce but. Il paraît en effet que seuls les Consacrés possèdent un esprit assez puissant pour le faire sans périr. Tous ceux qui s'y sont essayés récemment sont morts, car l'énorme pouvoir de la lance aspire complètement l'énergie de quiconque s'en approche.

L'Assassin de la Guilde qui avait lu le livre avant elle avait noté, concernant la lance : « Possible catalyseur de l'esprit d'Aster ? Pourrait rappeler l'esprit des morts ? »

Theana frémit. D'après Doubhée, Aster était enfermé sous la forme d'un pur esprit dans une chambre secrète de la Maison. Peut-être la Guilde avait-elle vraiment l'intention d'utiliser cette épée pour le ramener dans le monde des vivants ?

Rompre les sceaux était une expérience inouïe, que seul un magicien extrêmement puissant pouvait réaliser, et encore, en de très rares cas. Theana pensa immédiatement au sceau de Doubhée. Grâce à cette lance, elle pourrait se libérer de la malédiction sans avoir à répandre le sang.

« Dommage que la dernière Consacrée soit morte il y a vingt ans... », se dit-elle avec amertume.

La porte s'ouvrit sans bruit.

— Tu ne dors pas ?

Les yeux de Doubhée brillaient d'un feu étrange, ce qui contrastait avec son aspect toujours plus émacié.

— Quelle heure est-il ? lui demanda Theana.

— On se lève dans deux heures, si c'est ce que tu veux savoir !

La magicienne se maudit intérieurement. La journée s'annonçait difficile, avec si peu de temps de sommeil... Elle referma rapidement son livre et le glissa sous son oreiller. Pour une raison inconnue, elle avait honte de le montrer à Doubhée. Il représentait quelque chose de trop intime pour elle.

— Tu as trouvé quelque chose d'intéressant dans tes lectures ?

Theana allait répondre que non lorsqu'elle se rappela le symbole. Elle prit le parchemin et le lui montra.

— Peut-être que oui.

L'épée noire

Sennar et Lonerin se rendirent dans la tour de bon matin. Le vieux magicien avait insisté pour y aller tôt. La visite de la veille au cimetière semblait avoir exacerbé son désir d'agir. Il avait l'air de quelqu'un qui a enfin trouvé quelque chose à quoi se raccrocher. C'est seulement une fois devant l'entrée que Lonerin l'avait vu hésiter un instant, les yeux levés vers la tour. Au-dessus d'eux se trouvait une petite fenêtre, celle de la maison où Nihal et lui s'étaient installés après la Grande Bataille d'Hiver. Pendant cinq ans, ils avaient tenté de trouver la paix sur la Terre du Vent, avant de prendre la décision de disparaître du Monde Émergé. Sennar l'avait regardée d'une drôle de façon, mais Lonerin n'avait pas posé de questions, et le vieux magicien n'avait pas tardé à s'engager à l'intérieur.

La boutique du marchand se trouvait dans la zone réservée aux commerces. Autrefois grouillant d'étalages de toutes sortes, elle ne comptait plus désormais qu'une poignée de tristes échoppes. Trouver celle qu'ils cherchaient ne fut pas difficile. Au détour d'un couloir, ils aperçurent une porte devant laquelle s'entassaient quantité d'objets hétéroclites, dont une bonne partie encombraient les lieux. Les clients devaient emprunter un étroit passage en se collant au mur. De la banne tendue au-dessus de l'entrée pendaient des tableaux, des épées et des récipients en tout genre. Quant au sol, il était couvert d'un bric-à-brac de tapis, de jarres, de paniers, de chaises et même de tables, entassées les unes sur les autres. Au-dessus de la porte, une enseigne annonçait pompeusement : DA MOLIO. ANTIQUAIRE.

Sennar entra le premier, en faisant tinter avec sa tête les brocs en terre cuite suspendus au plafond. Lonerin le suivit avec précaution, abasourdi par pareil désordre. Comment un lieu aussi petit pouvait-il contenir autant de choses ? Le long des murs, des dizaines d'étagères

croulaient sous le poids d'innombrables vieilleries, tandis qu'une forte odeur de cuir régnait dans la boutique.

Sennar lui serra fermement le bras.

— C'est moi qui parle. Toi, pendant ce temps-là, tu regardes partout. Il y a quelqu'un ? ajouta-t-il à voix haute.

Ses paroles se perdirent entre les rayons du magasin sans recevoir de réponse.

— Nous sommes deux collectionneurs d'objets anciens... reprit-il, recourant à la ruse. Nous avons l'intention de vous acheter de la marchandise, et sachez que le prix ne nous effraie pas.

Un bruit de pas se fit entendre et un vieux gnome s'approcha en boitant. Il était vraiment petit, même pour sa race. Il n'avait pas de cheveux, mais arborait une barbe longue et abondante, ornée de tresses et de perles. Il portait une paire de lunettes cerclées d'or sur son nez camus, et son expression était méfiante.

— Vous désirez ? dit-il en toisant les visiteurs.

— Nous venons de Makrat sur la Terre du Soleil, où nous tenons une boutique. Nous sommes venus jusqu'ici après avoir pris contact avec un jeune homme de cette ville, un certain Tarik...

Sennar marqua une pause étudiée, et le gnome leva un sourcil.

— Mais nous avons découvert hier qu'il était mort il y a quelque temps...

Le gnome affecta une expression contrite de circonstance.

— Oui, une histoire très triste... Sa femme et lui tués à cause d'un vol qui a mal tourné ! Les voleurs n'ont même pas eu le temps d'emporter quoi que ce soit de précieux.

« Heureusement que tu t'en es occupé... »

Sennar se mordit la langue. Il éprouvait une répulsion instinctive pour le gnome. Il observa ses doigts maigres et crochus, et il les imagina fouillant la maison de son fils. Mais le léger contact d'une main sur son dos suffit à le calmer.

— On nous a dit que c'était vous qui vous étiez occupé de la marchandise de valeur qui était restée dans la maison.

— En effet. Vous savez, ces deux-là menaient une vie très retirée, ils n'avaient ni amis ni parents qui puissent réclamer leurs biens. Et il n'y avait pas non plus la moindre trace de testament.

Le gnome s'installa derrière ce qui devait être un comptoir, avant d'être envahi par une quantité invraisemblable de bibelots de toutes les couleurs et de toutes les tailles.

— Nous sommes toujours intéressés par l'achat de ces objets, ajouta Sennar.

Le gnome poussa un long soupir.

— Ce ne sera pas facile... Plusieurs mois se sont écoulés depuis le cambriolage, et la marchandise a vite trouvé preneur. Personne ne

pouvait se douter qu'il y avait des choses de valeur dans cette baraque...

— Voici ce que nous allons faire, intervint Lonerin. Nous vous disons sur quels objets nous nous étions mis d'accord avec cet homme, et vous nous dites si vous les possédez toujours.

— Comme vous voudrez.

Sennar reprit aussitôt la situation en main. Lonerin ne connaissait pas son fils, encore moins ses goûts. Le vieux magicien mentionna d'abord des dessins, en se rappelant, le cœur serré, que Tarik avait manifesté dès l'enfance un talent extraordinaire. Il avait rempli la maison d'esquisses et de croquis de plus en plus beaux et détaillés. Et il n'avait pas cessé, même après la mort de sa mère. Simplement, il avait commencé à les garder pour lui : il en tapissait les murs de sa chambre et ne permettait pas qu'ils en sortent...

— Ils sont partis tout de suite ; ils étaient remarquables, et il y en avait toute une collection ! répondit le gnome. Nous avons déniché un lot de parchemins sous un buffet : des dragons splendides et, surtout, un nombre incroyable de portraits de Nihal.

Sennar dut s'armer de courage pour pouvoir continuer.

— Il nous avait parlé de certains bijoux anciens, intervint une nouvelle fois Lonerin, et le vieux magicien loua intérieurement sa vivacité d'esprit.

— J'imagine que vous parlez de ceux de sa femme. Je ne crois pas qu'il ait eu l'intention de les vendre, ça avait plutôt l'air de reliques de famille. Il m'en reste peut-être quelque chose...

Il se dirigea sans hésiter vers un recoin sombre et poussiéreux d'où il tira une cassette en bois. Elle ne contenait que quelques objets sans grande valeur.

Lonerin s'approcha et les examina d'un œil critique, puis il entama les négociations. Pour une fois, Sennar se réjouit qu'il soit là : il faisait preuve d'intelligence et de sang-froid, deux qualités qui en ce moment précis lui faisaient cruellement défaut.

Le jeune magicien acheta une paire de boucles d'oreilles et un collier, mais avant de payer il en vint enfin au véritable motif de leur visite :

— Tarik nous avait également parlé d'un pendentif...

Le gnome tendit l'oreille.

— À l'époque, il nous en avait fait un croquis, dommage que nous ne l'ayons pas... renchérit Sennar. C'était une espèce de gros médaillon, orné de huit pierres colorées, avec un œil au centre.

— Ah oui, celui qui était cassé !

Sennar le revit aussitôt : un cercle divisé en huit sections, chacune ornée d'une des pierres que Nihal et lui avaient cherchées à travers tout le Monde Émergé ; et en son centre, une perle opalescente, le

fameux talisman du pouvoir. Nihal l'avait brisé pour sauver la vie de son mari et de son fils. Le sourire qu'elle lui avait adressé alors était demeuré à jamais gravé dans son esprit.

— J'ai eu un peu de mal à le vendre, conclut le marchand.

Lonerin accusa visiblement le coup ; Sennar, lui, dissimula de son mieux sa déception.

— Alors vous ne l'avez plus ?

Le gnome secoua la tête.

— C'est un collectionneur qui l'a acquis. Il piaffait à l'idée de l'avoir, et il me l'a payé un prix très exagéré. Il le couvait des yeux et...

— Vous ne vous rappelez pas le nom de cette personne ? le coupa Sennar.

Le gnome le dévisagea longuement, d'un air soupçonneux.

— C'est un de mes vieux clients, il vient une fois par mois et fouine pendant des heures. Il adore être entouré de vieilles choses. Il s'appelle Ydath, c'est un bourgeois de Barahar, sur la Terre de la Mer.

Sennar enregistra l'information. Décidément, tout dans cette mission semblait le ramener à son passé. Après la Terre du Vent, il lui fallait maintenant retourner sur sa terre natale.

— Vous voulez l'acheter ? reprit le gnome, étonné de voir tant de gens s'intéresser à ce médaillon.

Sennar haussa les épaules.

— Qui sait ? Cela dit, cela me semble difficile. Nous autres collectionneurs avons une véritable passion pour ce genre d'objets, et nous n'aimons pas nous en séparer.

— À ce propos, il y a encore une chose que vous avez peut-être.

Sennar se tourna vers Lonerin, perplexe.

— Il s'agit d'une épée, une belle épée en cristal noir, déclara Lonerin.

Les yeux du gnome se mirent à briller, et le cœur de Sennar bondit dans sa poitrine. Il revit l'épée rangée dans son fourreau, appuyée au pied du lit.

— *Tu comptes la garder ici en permanence ? demande-t-il en souriant à Nihal.*

Elle le regarde d'un air amusé.

— *Pour l'instant, oui. Je dois comprendre de quelle manière elle peut faire partie de ma nouvelle vie.*

Et elle l'embrasse doucement.

— C'est une remarquable reproduction de l'épée de Nihal, celle que

notre héroïne a emportée avec elle. Une œuvre extraordinaire, en vérité ! Je n'ai jamais vu de copie aussi réussie, et je vous assure que j'en ai vendu beaucoup, dit le marchand avec fierté. Suivez-moi.

Il fila de toute la vitesse de ses petites jambes vers une porte qui semblait faite à sa mesure. Derrière se trouvait la seule pièce ordonnée de tout le magasin. Le gnome y gardait apparemment ses objets les plus précieux : des armes finement ciselées, des bibelots et de la vaisselle moins ordinaire que dans l'autre salle. Le tout dépoussiéré et soigneusement rangé sur des étagères.

Le gnome grimpa sur un escabeau branlant.

— Pour commencer, elle est en cristal noir véritable, ce qui augmente beaucoup son prix, dit-il. Sans parler de la perfection de la ciselure... Et la pierre ! La pierre blanche est une pure merveille, et c'est une Larme authentique !

Il disparut un instant de leur vue, puis il redescendit en tenant serré contre lui un long étui de velours. Une fois en bas, il le posa sur une table et l'ouvrit.

Sennar sentit la tête lui tourner et son cœur se mit à tambouriner dans sa poitrine. L'épée était là, devant lui, étincelante, rayée de milliers d'éraflures, une pour chacun des innombrables combats qu'avait livrés Nihal. Il devait y en avoir une aussi pour l'ultime bataille, celle qui avait brisé à la fois le talisman et sa vie. Dans la faible lumière, la lame de cristal noir brillait de reflets sombres et le dragon sur sa garde semblait frémir. La Larme, la pierre que Phos, le follet, avait offerte à Nihal, émettait un scintillement intense, presque intolérable. Il y avait toute sa femme dans cette arme.

— On l'avait fourrée dans une armoire, imaginez un peu... Et j'ai du mal à la vendre ! La plupart de mes clients n'ont pas les moyens d'acquérir un objet d'une telle valeur. Mais à vous, je ferai un prix d'ami.

Sennar ne l'écoutait plus, complètement accaparé par l'épée. C'était comme revoir Nihal elle-même. Après sa mort, il l'avait placée en évidence au-dessus du foyer, et il n'aurait su dire combien de nuits il avait passées dans l'obscurité à la regarder. Il tendit la main et l'effleura délicatement. Ses doigts rencontrèrent les aspérités de la lame et les souvenirs l'assaillirent avec violence.

— On croirait qu'elle a servi, dit le gnome.

Sennar le regarda d'un air hagard.

— Combien ? demanda Lonerin d'une voix ferme.

— Mille caroles.

Une somme exorbitante.

Le jeune magicien fit mine de protester.

— Je veux bien admettre que c'est une pièce unique, mais à ce prix-là, je pourrais presque acheter l'original...

— Je peux descendre à huit cents.

Lonerin marchanda encore et finit par l'obtenir pour sept cents caroles. C'est lui qui l'enveloppa avec une extrême délicatesse dans l'étoffe violette.

— Et son fourreau ? demanda-t-il ensuite.

Le gnome éluda la question d'un haussement d'épaules.

— Je l'ai vendu à part. Il ne valait rien, il était en cuir noir ordinaire et usé... Quel collectionneur conserverait une beauté pareille dans un fourreau ?

— Vous nous avez été très utile, conclut Lonerin avec un sourire.

— Merci à vous. Vous êtes de bons clients. Faites-moi signe si vous avez besoin d'autres marchandises.

— Nous n'y manquerons pas.

Une fois dehors, Sennar s'enferma dans le mutisme. Revoir l'épée l'avait troublé. Il n'arrivait pas à démêler ses sentiments : était-il heureux d'avoir à nouveau entre les mains cette arme à laquelle sa femme tenait plus qu'à la vie, ou était-il seulement dévasté à la pensée qu'elle n'était plus là pour la brandir ?

Lonerin attendit qu'ils aient quitté la tour.

— Je crois que ceci vous appartient, dit-il en tendant solennellement l'épée à Sennar, comme le fait un écuyer avec son chevalier.

— Pourquoi ? demanda celui-ci.

— Parce que vous avez déjà perdu beaucoup, et que votre histoire ne mérite pas de moisir dans une boutique miteuse, et encore moins de prendre la poussière dans la demeure d'un riche collectionneur.

Le vieux magicien fit glisser ses doigts le long de la garde, puis de la lame. Le cristal noir lui entailla légèrement la peau mais ce fut une douce souffrance.

— Je ne sais pas me servir d'une épée. Sans Nihal, cette arme n'est rien.

— Mais son esprit y est encore enfermé.

Lonerin le regardait d'un air solennel, comme on regarde un mythe, un héros. Sennar songea que c'était Nihal qu'il admirait à travers lui. Il avait échoué, mais pas elle. Son souvenir planait encore sur le Monde Émergé, et son exemple continuait à signifier quelque chose pour beaucoup de ses habitants.

— Merci, murmura-t-il.

Lonerin sourit.

Ils ne s'attardèrent pas davantage à Salazar. Lorsqu'ils retournèrent à l'auberge prendre leurs affaires et régler leur note, le patron les observa d'un air soupçonneux. Il savait qu'ils s'étaient rendus dans la

tour et qu'ils avaient rencontré le prêtre qui s'était occupé de cette famille massacrée quelques mois plus tôt. Les rumeurs couraient vite, et les affaires troubles étaient sévèrement punies par le roi. Nul n'était vraiment à l'abri, pas même un simple aubergiste.

— Vous aviez dit que vous resteriez quelques jours...

— Nous avons mis moins de temps que prévu, le coupa Sennar.

Explication qui ne parut pas rassurer le maître des lieux.

— Je ne veux pas d'ennuis, vous comprenez ? Moi, je suis un homme honnête.

Sennar jeta l'argent qu'ils devaient sur le comptoir et ajouta dix autres caroles.

— Et ton honnêteté se contentera d'un petit extra, j'imagine ?

L'homme considéra l'argent avec méfiance.

— En tout cas, je ne veux rien savoir, bredouilla-t-il en le faisant vivement disparaître.

— Il n'y a rien à savoir, répliqua sèchement le vieux magicien.

Quelques minutes plus tard, ils galopèrent à bride abattue à travers la steppe.

Lonerin était las de cette fuite perpétuelle, comme s'ils avaient eu une légion de fantômes à leurs trousses. Il éprouvait le besoin de se poser, de prendre le temps de réfléchir au flot d'événements et d'émotions qui avait déferlé sur sa vie ces dernières semaines. Sa mission, le regard de Doubhée quand il lui avait dit adieu, le départ de Theana, la sourde rancœur qu'il nourrissait envers la Guilde, tout tourbillonnait dans son esprit et l'épuisait.

Ce soir-là, ils dressèrent leur bivouac dans un bouquet d'arbres au milieu de la steppe.

Lonerin se jeta aussitôt à terre, recru de fatigue. Au-dessus de lui, un ciel opaque cachait les étoiles. Il commençait à faire très chaud, surtout sur la Terre du Vent qui avait toujours été particulièrement torride.

— Lève-toi, ce n'est pas le moment de se reposer, déclara Sennar.

— Mais je suis exténué ! Cela fait des jours que nous n'arrêtons pas de courir...

— Nous ne sommes pas en voyage d'agrément, répondit froidement le vieux magicien en sortant des livres de sa besace.

Étudier. Lonerin en était bien incapable.

— Je suis désolé, mais ce soir, je n'ai vraiment pas envie.

Sennar lui adressa un sourire moqueur.

— J'ai le triple de ton âge et une patte folle, mais j'ai trois fois plus d'énergie que toi, à ce que je vois.

Mensonge. Le magicien avait les yeux cernés, et ses mains tremblaient. Lui aussi était à bout de forces, mais il ne pouvait pas s'arrêter, et Lonerin savait pourquoi.

— Je crois tout de même que nous devrions dormir. Nous ne nous sommes pas accordé un seul instant de répit depuis notre départ, et quoi que vous en disiez, vous aussi vous êtes harassé. Ça n'a pas de sens d'épuiser toutes nos ressources dans cette quête. Et j'ai besoin d'être frais et dispos pour accomplir le rite.

— Le temps nous manque, mon garçon. Tu pourras te reposer une fois que tu connaîtras l'enchantement par cœur. L'action est notre seul salut, dans tous les sens du terme.

Sennar le fixa durement et Lonerin lut dans ses yeux la terreur qu'il éprouvait à l'idée de rester inactif : son passé le taraudait, avec sa horde de souvenirs douloureux, et tout ce qu'il pouvait faire, c'était se déplacer plus vite que lui. S'étourdir dans l'action et couvrir par le bruit de ses pas les voix qui le tourmentaient.

— Moi, j'ai besoin de comprendre. Depuis que j'ai infiltré la Guilde, les événements se sont enchaînés si vite que j'ai parfois l'impression de ne plus savoir où j'en suis. Et ça ne me convient pas.

Sennar ouvrit calmement un livre.

— Il n'y a rien à comprendre, car les événements sont dénués de signification. Ils n'obéissent à aucun dessein que tu doives déchiffrer. Et de toute façon, on ne peut pas en interrompre le flux.

Lonerin se releva lentement, les membres engourdis et l'esprit embrumé.

— C'est pour votre petit-fils que vous êtes là ?

La question lui était venue spontanément aux lèvres. Il n'avait jamais osé la poser auparavant, mais la fatigue lui avait fait baisser sa garde.

Sennar leva un instant le nez de son livre et sourit.

— N'essaie pas de retarder le moment d'étudier avec des questions oiseuses.

— Vous êtes très différent de l'homme que j'avais imaginé, poursuivit Lonerin, imperturbable.

Il était dans un tel état d'épuisement que les choses autour de lui perdaient leur consistance et qu'il se sentait autorisé à parler sans détour au plus grand magicien que le Monde Émergé ait jamais connu.

— Vous avez été un modèle pour moi, et pour beaucoup d'autres gens. Mais aujourd'hui on dirait que vous avez perdu la foi qui vous animait. Alors pourquoi êtes-vous ici ?

— Parce qu'il semble que le Monde Émergé ait encore besoin de moi.

Lonerin le regarda, dérouté.

— Pourquoi ? répéta-t-il.

Sennar soupira et referma brusquement son livre.

— Et toi, pourquoi es-tu là ? Pourquoi est-ce que tu te jettes obstinément dans les missions les plus dangereuses ? D'abord, tu joues

les espions dans la tanière de l'ennemi, et maintenant, tu t'offres en martyr dans une aventure dont tu as peu de chances de sortir vivant.

— Parce que j'y crois, répondit Lonerin avec fierté.

Le regard que lui lança Sennar lui montra clairement que c'était un mensonge. Lui aussi s'agitait pour rien, et depuis déjà pas mal de temps. Lui aussi, il essayait de combler le vide qu'il sentait en lui.

— Je pense pouvoir me rendre utile, insista le jeune magicien avec sincérité. Même si ce sont d'autres raisons qui me poussent à être toujours en première ligne, je considère que ma contribution peut avoir un sens. Il y a encore de l'espoir pour le Monde Émergé, j'en suis sûr. Pour moi, ce que vous avez écrit à la fin de votre livre est vrai : tout fait partie d'un cycle, qui s'achève sur un moment de paix. Peu importe qu'une nouvelle guerre éclate ensuite. Ce qui compte, c'est que cette paix ait existé.

Les traits de Sennar s'adoucirent.

— Peut-être que ce rêve ne m'appartient plus, dit-il à voix basse, mais je suis ici parce qu'il était celui de Nihal et de mon fils. Tous deux ont cru dans le Monde Émergé, et ils sont morts pour lui. Et puis, il y a San, en effet. Lui qui y vit, il a droit à un avenir, au nom de sa grand-mère et de son père qui n'en ont pas eu.

Ses mains tremblaient en serrant la couverture du livre. Il baissa la tête.

Lonerin s'étendit à nouveau sur le sol.

— Il faut nous reposer, dit-il comme s'il se parlait à lui-même. Si nous continuons ainsi, nous prendrons peut-être les fantômes de vitesse, mais nous risquons de ne pas avoir la force d'accomplir ce que nous nous sommes fixé.

Sennar rangea son livre sans un mot et s'allongea à son tour.

— Voudrais-tu me confier tes véritables raisons ? dit-il à l'improviste.

Lonerin sentit son cœur bondir dans sa poitrine. La haine qu'il ressentait pour la Guilde l'aveugla d'un coup. Pourtant, il parla sans passion.

— Ma mère a offert sa vie à la Guilde pour que je sois guéri de la fièvre rouge. Depuis lors, je voue à cette secte une haine inextinguible. Au début, je voulais me rendre au temple armé d'une épée pour y perpétrer un massacre. Puis mon maître m'a sauvé en m'enseignant la magie. J'ai étudié sans relâche, et j'ai rejoint la résistance, dans laquelle j'ai trouvé une raison de me battre. Mais la haine ne s'éteint jamais. Détruire la Guilde est le seul but de ma vie.

Les stridulations d'un grillon ponctuèrent ce bref récit, et Lonerin se sentit extraordinairement en paix avec lui-même. Il se rappela une soirée lointaine où il avait fait le même aveu à Theana, qui lui avait confié son propre secret. C'était la première et la dernière fois qu'elle

lui avait parlé de son père, et elle l'avait fait avec une si déchirante sincérité, une telle douleur, qu'il en avait été anéanti.

— Tu te trompes, même la haine finit par disparaître.

Lonerin écarquilla les yeux. Depuis leur rencontre, il n'avait jamais entendu de paroles d'espoir dans la bouche de Sennar.

— La fatigue prend le dessus. Bien sûr, les souvenirs demeurent, et il t'arrivera peut-être de céder quelquefois à la douleur qu'ils engendrent, comme cela m'est arrivé.

Il se tut, et Lonerin comprit qu'il faisait allusion à ce jour dans la clairière où il avait tué pour la première et la seule fois de sa vie.

— Mais finalement, la haine s'émousse. Nihal avait surmonté la sienne, tu sais ? Et il en sera de même pour toi. Tu es à un âge où on vit sans s'économiser, où la passion l'emporte. Mais avec les années, les incendies les plus dévastateurs finissent eux aussi par s'éteindre. Moi-même je n'ai plus de haine. Le Tyran, les fammins... même les Elfes. Je ne hais plus personne. Je me contente de survivre.

Lonerin regarda le ciel sans étoiles Et se demanda soudain si cela valait la peine de payer un tel prix pour voir succomber son ennemi. Cela valait-il la peine de tout perdre, et de se résigner ensuite à l'absurdité du monde pour ne plus éprouver la tentation de la mort ?

— Demain je t'enseignerai à transférer ton esprit dans un objet, déclara soudain Sennar pour clore la discussion.

La question de Lonerin resta suspendue dans l'air, inexprimée.

— Aujourd'hui, repos, mais demain, on travaille, conclut le vieux magicien avec un long soupir de fatigue.

Pas en avant

Theana étala sur son lit un parchemin couvert de notes. Doubhée se pencha pour l'examiner. C'était une liste que la magicienne avait établie et qui énumérait une série de livres et de documents, avec leur emplacement. Chacun d'eux était symbolisé par un griffon stylisé tenant dans la gueule un pentacle.

— Dans le catalogue de la bibliothèque, de nombreux livres manquent à l'appel, et tous sont signalés par ce symbole. À leur place, je n'ai trouvé que des copies, et si j'ai bien compris les abréviations qui s'y réfèrent, il s'agit pour la plupart de chronologies, d'actes de donations et de pactes signés par Dohor avec ses différents alliés. Peut-être que les documents que tu cherches sont justement parmi eux.

Doubhée se concentra. Elle fouilla dans sa mémoire, tâchant de se souvenir de tout ce qu'elle avait vu au cours de ses recherches. Elle revit mentalement les salons, les murs, les tableaux, les meubles. Et puis soudain, le symbole.

— Tu m'écoutes ?

Mais Doubhée, les yeux fermés, ne l'entendait plus. Elle venait brusquement de se rappeler une pièce presque vide où elle avait entrevu une peinture qui l'avait frappée. Un des personnages tenait à la main un parchemin sur lequel était imprimé quelque chose de rouge : le griffon que Theana venait de lui montrer. Et maintenant qu'elle y songeait, ce n'était pas le seul endroit où elle l'avait remarqué.

— Je l'ai vu, dit-elle en rouvrant les yeux. J'ai vu le symbole. Il était sur un tableau, sur l'architrave d'une cheminée... Et aussi sur la porte d'une armoire, mais en petit, presque invisible.

Theana la regarda d'un air étonné, et un sourire d'espoir se dessina sur ses lèvres.

— C'est quoi comme documents ? demanda Doubhée en lui prenant la liste des mains.

« Document du 15 mars », « Chronique du 23 décembre », « Livre retrouvé le 8 janvier ». Doubhée sentit quelque chose remuer en elle. Peut-être étaient-elles sur la bonne voie.

— C'est eux, murmura-t-elle.

— Je savais que cela te serait utile, répondit Theana avec une pointe d'orgueil dans la voix.

Doubhée reconnut intérieurement qu'elle avait été très efficace, en effet. Elle s'assit sur le lit et se mit à lire le parchemin.

— Les symboles disséminés dans le palais indiquent sûrement les endroits où sont cachés ces documents. Il n'y a plus qu'à trouver le bon, observa-t-elle.

Près d'elle, Theana souriait aux anges, et Doubhée eut pour elle une bouffée de tendresse. Puis la fatigue eut bientôt raison d'elle. Elle soupira et glissa le parchemin sous son oreiller.

— Bien, dit-elle, essayons de nous reposer un peu. Demain, la représentation continue.

Elle était épuisée, et pas seulement parce qu'elle était sortie toute la nuit. Ce soir-là, la Bête avait brusquement refait surface. C'était arrivé après son rendez-vous avec Learco, sous les arcades du jardin. Leurs bavardages nocturnes la laissaient toujours exténuée et confuse, et en regagnant sa chambre elle avait été prise d'un soudain vertige. Elle s'était appuyée contre le mur, avec la tête près d'exploser, et elle avait senti ce grattement désormais familier sous son sternum.

En relevant sa manche, elle s'était aperçue que le symbole était à nouveau visible. Depuis leur arrivée au palais, elle le camouflait avec le cataplasme qu'elle avait concocté, et en général, l'effet durait quelques jours. Mais ce soir-là, le sceau palpitait légèrement, et les signes tracés par la magicienne durant le rituel apparaissaient eux aussi, en des lignes courbes et laiteuses qui brillaient sur sa peau.

Aucun doute, son état empirait. Doubhée avait fermé les yeux et respiré profondément, et quand elle avait regardé à nouveau, le symbole ne palpitait plus. Mais elle avait refusé de se préoccuper de l'incident. Quelque chose de beaucoup plus important était en train de se passer, quelque chose qui concernait directement Learco.

Désormais, le prince et elle se retrouvaient presque chaque soir. Elle s'était dit au début que Learco pouvait être un atout précieux dans la réussite de sa mission. Sauf que leurs discussions n'avaient aucun rapport avec son enquête. Ils s'asseyaient dans un coin retiré du jardin et parlaient du passé. Learco était aussi tourmenté qu'elle par ses souvenirs d'enfance : la guerre, les sévices que lui avait infligés Forra, les entrevues avec son père qu'il haïssait autant qu'il l'aimait. Doubhée l'écoutait, suspendue à ses lèvres ; jusque-là, elle avait

toujours cru qu'elle était la seule à avoir vécu un tel enfer. Son cœur battait plus fort à chaque secret dévoilé, et peu à peu, presque sans s'en apercevoir, elle s'était confiée à son tour.

Le second soir, déjà, elle lui avait raconté l'histoire du procès. Elle avait essayé de concilier la vérité avec son déguisement de servante, mais c'était loin d'être facile. Les mots sortaient si impétueusement de sa bouche qu'elle n'arrivait pas toujours à les contrôler. À la fin, elle s'était enfuie en se reprochant de n'être qu'une stupide ingénue. Elle n'aurait pas dû baisser sa garde, elle était une tueuse, venue au palais dans un but bien précis. Tout le reste ne devait même pas l'effleurer.

Elle s'était juré de ne plus retourner voir le prince, mais elle n'avait raté qu'un rendez-vous. Le lendemain soir, Learco l'avait suivie dans un des couloirs des souterrains et l'avait attrapée par le bras en la forçant à le regarder dans les yeux.

— Qu'est-ce que j'ai dit qui t'ait blessée, hier ?

— Rien, avait-elle répondu en baissant aussitôt les yeux.

— Alors tu viendras demain ?

— Je ne peux pas.

Comment résister à la tentation ? Une partie d'elle-même désirait ardemment ces rencontres. Mais tôt ou tard, elle finirait par voir ces yeux se remplir de ressentiment. Elle devait tuer son père, et dès lors, Learco la considérerait comme une ennemie. Pour toujours.

— Pourquoi ?

Doubhée lui avait adressé un regard implorant.

— Je ne peux pas. Et toi non plus, tu ne devrais pas.

— Demain soir, je serai dans le jardin. Si tu veux venir, tu sais où me trouver.

Et elle y était allée, les mains moites et les yeux baissés. En sa présence, elle n'arrivait pas à garder le regard doux qu'elle affichait toute la journée, et qui était sa meilleure protection. Devant lui, ses yeux redevenaient des puits de ténèbres.

Chaque nuit, lorsqu'elle regagnait sa chambre, elle éprouvait un sentiment de soulagement et se jurait à nouveau que c'était la dernière fois. Pourtant, le lendemain, elle traversait le palais en grande hâte pour être sous les arcades du jardin avant que la lune ne décline. Learco était toujours là, qui l'attendait, lui et ses yeux verts auxquels il était impossible de mentir.

Elle lui avait aussi raconté cette fois où le Maître lui avait fait tuer le faon, et elle lui avait parlé de son apprentissage. La sincérité avec laquelle elle se livrait l'effrayait. Elle essayait toujours de saupoudrer la vérité de quelques mensonges pour éviter que Learco n'ait trop de soupçons, mais ce qui arrivait était énorme, terrible. Et doux, aussi. Elle ne s'était jamais épanchée ainsi. Ni auprès de Jenna, avec qui elle avait pourtant partagé de nombreuses années de travail, ni auprès du

Maître, ni même de Lonerin.

Learco, lui, absorbait sa souffrance, il la comprenait. Il était pareil qu'elle et en même temps différent, une partie d'elle et quelque chose d'étranger, suffisamment proche pour percevoir sa douleur et assez éloigné pour l'en soulager. Comment aurait-elle pu le repousser ?

Elle consacra la soirée suivante à l'étude. Jusque-là, elle était sortie enquêter toutes les nuits et elle avait déjà découvert beaucoup de choses, mais elle avait la sensation d'avancer trop lentement par rapport à la vitesse à laquelle la Bête la dévorait. Theana et elle devaient désormais répéter le rituel tous les dix jours, parce que dès le septième elle la sentait déjà lui griffer l'estomac.

Pendant ce mois de travail, elle avait réussi à gagner la confiance du personnel du palais, ce qui lui avait permis de s'approcher de Dohor pour observer ses habitudes. Il se déplaçait toujours escorté de deux hommes vêtus de tenues sombres, sans aucun signe distinctif, deux individus à la démarche furtive et aux visages si ordinaires qu'on les remarquait à peine. Elle si. C'étaient deux Assassins : elle les avait vus dans la Maison le jour de son initiation. Ils suivaient Dohor comme son ombre, et l'un d'eux était même son goûteur personnel. La nuit, ils surveillaient les appartements royaux à tour de rôle. Pour se rassurer, Doubhée se répétait que si elle avait réussi à vaincre Rekla, la redoutable Gardienne des Poisons, elle n'avait pas à se soucier d'affronter deux simples Assassins.

Durant la journée, Dohor se pliait à une discipline rigoureuse. Lever à l'aube, audience matinale avec ses ministres – Forra surtout, s'il était au palais –, puis une heure d'entraînement à l'épée, bien qu'il n'ait pas mis les pieds sur un champ de bataille depuis de nombreuses années. À en juger par sa façon de bouger, le roi avait dû être un assez bon spadassin, mais le temps et le manque de pratique avaient émoussé ses réflexes. Il ne serait sans doute pas facile de le tuer, mais c'était une entreprise à sa portée. Elle avait déjà tout planifié : elle agirait de nuit, en pénétrant dans la chambre de Dohor après avoir trompé la surveillance des Assassins. Ce qui la préoccupait, en revanche, c'étaient les documents. Depuis le début de ses recherches, elle n'avait pas trouvé le moindre indice. Heureusement, la découverte de Theana la veille lui ouvrait de nouvelles pistes.

Allongée sur son lit, Doubhée se mit à éplucher la liste établie par la magicienne, profondément endormie près d'elle. Elle remarqua qu'une date figurait à côté de chaque volume. C'était la meilleure façon de remonter à l'endroit où avaient été cachés les documents qui l'intéressaient. Elle ne se souvenait que trop bien du jour où on lui avait commandité le vol : c'était celui où la Bête était entrée dans sa

vie. Le 16 octobre. Il lui suffit de parcourir la liste pour trouver ce qu'elle cherchait : « Car.1610 ».

Le seizième jour du dixième mois. La chance était de son côté.

« E. Qua. Li. Oct. », lut-elle à côté de la date.

Theana avait dit que les ouvrages étaient classés par étagère et en fonction de leur place dans la rangée.

« E » signifiait sûrement « Étagère », et « Qua » pouvait vouloir dire quatrième, ou quatorzième, mais dans ce cas il devait s'agir d'une étagère vraiment très haute. Doubhée enregistra néanmoins l'information, et poursuivit. « Li. Oct » : « Livre octave », probablement pour « huitième livre ».

Les documents se trouvaient donc quelque part, derrière l'un de ces symboles disséminés dans le palais, dans le huitième livre de la quatrième étagère. Mais où ?

Doubhée soupira et s'allongea, la tête sur le parchemin. Elle ne devait surtout pas céder au découragement. Elle touchait au but et elle savait désormais que tuer Dohor n'était pas une chimère. Mais après ? Elle avait entendu un jour un prêtre dire que la vie n'était qu'attente. L'homme se fixe sans cesse des objectifs à atteindre, et son existence se déroule dans l'attente d'y parvenir. À chaque pas réalisé s'ouvre un nouvel horizon vers lequel tendre, et ce jusqu'au terme de l'existence. À la fin de sa route à elle, il y avait la mort de Dohor et celle de la Bête. Mais quelle voie ouvrirait devant elle cet énième meurtre qu'elle se préparait à accomplir ?

Lonerin le lui avait demandé de nombreuses fois, et cette question la laissait toujours face à un vide. La perspective de retourner à Makrat mener sa vie solitaire de voleuse l'emplissait de désespoir, mais elle ne voyait rien d'autre à quoi se raccrocher. Lonerin se battait pour le Monde Émergé, tout comme Theana, mais elle ?

L'image de Learco surgit soudain dans son esprit. Lui aussi portait un lourd fardeau, mais il ne se laissait pas écraser par la culpabilité. Il avait trouvé le courage d'avancer en se remettant en question, en trouvant ses propres valeurs. Des valeurs qu'au fond Doubhée partageait, mais qu'elle devait étouffer pour ne pas mettre en péril sa mission. Si elle voulait tuer Dohor, elle ne devait rien éprouver. Une fois sur le trône, Learco lui donnerait la chasse à travers tout le royaume pour venger la mort de son père. Et s'il ne voulait pas le faire lui-même, ses courtisans l'y pousseraient.

« Inutile de me poser toutes ces questions. Je dois agir comme si je n'avais aucun doute. Parce que je ne veux pas mourir, ça au moins, je le sens clairement. Je ne veux pas et je ne peux pas. C'est la seule chose qui doit me guider. »

Mais la sensation de vide ne disparaissait pas. Elle observa un instant Theana dans l'obscurité, et les mots qu'elles avaient échangés

quelque temps plus tôt lui résonnèrent aux oreilles.

« Et où t'a menée ce grand vide que tu as à l'intérieur de toi jusqu'à maintenant ? »

La décision

Une odeur de sang imprègne l'air. Désormais Learco a appris à reconnaître ce parfum douceâtre et métallique. Au début, il lui donnait la nausée. Forra, lui, le considère comme le parfum le plus grisant du monde, et il ne manque pas une occasion de s'en remplir les poumons.

Le vent balaie la plaine et lève des nuages de poussière. Le Thal, le plus haut volcan de la Terre du Feu, crache ses jets de fumée au loin, mais Learco n'entend rien. Ses oreilles sont pleines des cris de douleur et des coups d'épée. Tous les autres bruits ont disparu. L'essence de la mort est tout entière dans ce silence assourdissant. Il tremble, et il a du mal à tenir son épée, le sang a rendu ses mains glissantes. Pour échapper au vide, il se raccroche à sa respiration. Mais le silence engloutit le moindre son, jusqu'au sifflement de l'air qui entre et sort de ses poumons.

Le sol est jonché de cadavres. Et il y en a d'autres, entre les ruines encore fumantes des maisons. Learco se sent transpercé par leurs yeux sans regard. À seize ans, il a déjà vu plus de massacres qu'un homme ne peut en supporter en une vie. Depuis qu'il l'a forcé à tuer ce vieillard, Forra l'a systématiquement envoyé en première ligne, le privant de la protection de ses compagnons. Mais Learco n'a plus peur de la mort, au contraire, il sait que c'est son seul espoir d'échapper à cette torture. Ce sont les villages dévastés au-dessus desquels planent des nuées de corbeaux, et toutes ces agonies auxquelles il est obligé d'assister qui lui montent à la tête.

— Fais un tour de reconnaissance et ne laisse pas de survivants, lui ordonne son oncle.

Une nouvelle fois, quelque chose se rebelle en lui. Il n'est pas un assassin. Pendant la bataille, il ne frappe que parce que l'instinct de survie guide son bras. Et parce qu'il cherche encore et toujours l'approbation de son père.

Mais le roi n'a jamais un mot aimable à son égard. Chaque fois qu'il

retourne au palais, Dohor attend d'entendre le compte rendu de son fidèle lieutenant pour ouvrir la bouche. Il ne se fie pas à la parole de son fils, qui guette anxieusement sa réaction, à genoux devant le trône. Si le récit de Forra est flatteur, le roi passe sur ses succès en prétendant qu'il n'a fait que son devoir, mais lorsqu'il fait état de ses éternelles résistances, son père l'abreuve de son mépris.

Et cela ne sert à rien d'être plus impitoyable la fois suivante. Learco a essayé de mettre plus d'ardeur au combat, en étouffant sa nausée et son dégoût pour lui-même, il a essayé de suivre la voie que Forra ne se lasse jamais de lui indiquer. Mais à quoi bon puisque son père ne semble même pas le remarquer ?

Au milieu de ses souvenirs, il entend soudain le cliquetis d'une épée, puis un bruit de pas lourds sur le sol. Forra. Il le reconnaîtrait entre mille. Il ne se retourne pas, il le laisse approcher.

— Bon travail, lui dit son oncle en lui tapant sur l'épaule.

Le silence est rompu, enfin. Mais quelque chose se brise en même temps à l'intérieur de Learco. Ce qui vient d'arriver est atroce, il le comprend seulement maintenant. Aveuglé par le désir de plaire à son père, il a combattu les rebelles aux côtés de ses compagnons d'armes, mais ce faisant il a permis à Forra d'exterminer des civils innocents. Un cri lancinant s'élève à l'intérieur de lui, un cri qui l'obsède tout le jour. Il couvre tout, les réjouissances qui suivent la victoire, les compliments de Forra, les flatteries des autres soldats qui le voient enfin comme l'un des leurs. Learco les écoute, hagard, conscient d'avoir franchi la dernière frontière, celle qu'il n'aurait jamais dû dépasser. Maintenant il est complice, comme tous les autres.

La nuit tombe, illuminée par le feu du bûcher. On brûle les corps amassés à la va-vite, et avec eux le moindre souvenir lié à ce village.

— Voilà ce qui arrive à ceux qui se mettent en travers du chemin de notre roi ! hurle Forra au milieu des cris de délire des troupes.

Tout à coup, Learco est pris de haut-le-cœur, il se cache derrière une tente.

— Mauviette ! siffle son oncle entre ses dents.

Le garçon se tourne vers lui ; il n'a pas la force de réagir.

— Ça t'a choqué, pas vrai, espèce de chochette ? Ce n'était pourtant que de maudits rebelles !

— C'étaient des femmes et des enfants...

— Qui auraient grandi ! Ces femmes et ces enfants s'entraînent à l'épée, et ils le font sur des mannequins qui ont ta tête et celle de ton père ! Tu es au courant qu'ils massacrent à coups de pierre les messagers que nous envoyons par ici ?

Learco ne répond pas. Forra appartient à un autre monde, il ne pourra jamais comprendre ce qu'il a dans le cœur. Aucune faute ne mérite une punition comme celle qu'ils ont infligée à ce village. Un enfant est toujours

un enfant, et le sang qui coule sous l'armure d'un soldat est le sang d'un homme, quel que soit le camp auquel il appartient.

— Relève-toi et arrête ta comédie. La guerre est l'arme de tout roi qui se respecte. Fais-toi une raison, ou bien ce soir tu goûteras encore à mon fouet.

Learco obéit, il se remet debout et s'essuie la bouche du revers de la main. Il ne trouve toujours pas la force de répliquer, mais cela n'a pas d'importance. Désormais, il sait qu'il ne pourra plus oublier.

Il quitte la fête au milieu du banquet et se retire dans sa tente. Personne ne s'en aperçoit. Ils sont tous trop occupés à s'amuser pour remarquer le vide qu'il y a dans ses yeux.

Il s'assoit sur un banc et prend son épée. Sa lame luisante l'appelle, il y appuie son poignet jusqu'à ce que se dessine une fine ligne rouge sur sa peau. La dernière chose qu'il voit avant de fermer les yeux, c'est le visage contracté de Forra au-dessus de lui.

Learco montra son poignet droit à Doubhée. Une longue cicatrise le traversait de part en part. Dans la lumière pâle de la lune, elle semblait briller. Doubhée la regarda, hypnotisée. Elle tendit les doigts pour l'effleurer, et un long frisson lui parcourut le dos.

— Je ne sais pas pourquoi Forra est venu me chercher. Et je ne sais toujours pas si ça a été un miracle ou ma pire malchance. Il s'est mis à hurler comme un possédé en appelant le prêtre et les magiciens. J'ai presque tout de suite perdu conscience. Et quand je me suis réveillé le lendemain, ils m'avaient arraché à la mort.

Learco regardait devant lui. Doubhée observa son profil douloureux en songeant à toutes les fois où elle avait elle aussi caressé cette idée : après la disparition du Maître, et pour la dernière fois à l'intérieur des grottes des Terres Inconnues, le jour où elle s'était laissée glisser vers le fond du lac.

— Mon père n'a pas réagi cette fois-là non plus. « Tu as commis une bêtise, digne d'un faible. Mais tu es jeune, tu ne mesures pas les conséquences de tes actes. C'est pourquoi je ferai comme s'il ne s'était rien passé. » C'est tout ce qu'il m'a dit, après quoi il m'a mis au service personnel de Forra pendant un mois.

Learco tourna la tête vers elle et lui prit la main. Doubhée voulut d'abord la retirer, puis elle céda au contact velouté de sa peau. Elle la laissa, inerte, entre les siennes.

« Des mains qui tuent, comme les miennes », ne put-elle s'empêcher de penser.

— Cela m'est arrivé à moi aussi, murmura-t-elle dans un souffle. Quand l'homme qui m'a sauvé la vie est mort.

Elle songea un instant à partir pour ne pas en dire davantage, mais

son corps voulait rester, comme s'il était sous l'effet d'un enchantement.

— C'était mon Maître, et je l'ai tué de mes propres mains, ajouta-t-elle d'une voix brisée. Lorsqu'il a été blessé pour me protéger, j'ai décidé de le soigner avec des herbes. En m'aidant d'un livre, j'avais réussi à préparer un cataplasme. Je voulais qu'il guérisse, et surtout qu'il cesse de me regarder avec autant de douleur. Et puis un jour, alors que je le posais sur sa plaie, il a été pris de tremblements. Il souriait et murmurait que tout serait bientôt fini. Il n'avait jamais souri avant cela. Je l'ai serré dans mes bras, en lui hurlant de ne pas me laisser seule, mais juste après il s'est effondré sans vie. À l'intérieur du cataplasme j'ai trouvé du poison, et c'est seulement à ce moment-là que j'ai compris qu'il s'était intoxiqué à petit feu, parce qu'il voulait que ce soit moi qui le tue. Et moi, sans le savoir, j'avais obéi.

Elle détourna vivement la tête, de peur de lire dans les yeux de Learco la même insupportable pitié que dans ceux de Lonerin. Des larmes se mirent à couler le long de ses joues.

Sans un mot, Learco l'étreignit et la laissa donner libre cours à sa douleur. Ensuite, il se détacha doucement d'elle, prit son visage entre ses mains et approcha ses lèvres des siennes. C'était comme avancer au bord d'un précipice en désirant s'arrêter et tomber en même temps. La tentation était trop forte, et Doubhée finit par y céder. Les lèvres du prince étaient douces et humides, et Doubhée sentit une onde de chaleur l'envelopper. Elle écarquilla les yeux dans l'obscurité, comme si elle avait peur de découvrir que ce qui se passait n'était pas réel. C'est alors qu'elle revint à elle. Elle se dégagea brutalement et regarda Learco avec un mélange de reproche et d'incrédulité.

Il semblait embarrassé.

— Pardonne-moi, je...

Elle se leva d'un bond et se dirigea sans un mot vers l'entrée du palais. Learco eut à peine le temps de la rejoindre et de lui prendre la main.

— Je suis désolé, je ne voulais pas t'obliger à me fuir...

— Je ne peux pas, dit-elle, sans réussir à le regarder en face.

Elle libéra sa main et prit la voie des souterrains.

Elle courut jusqu'à sa chambre, mais elle n'y entra pas. Elle avait besoin de solitude. Elle préféra se réfugier dans les cuisines dont Volco lui avait donné une clé.

Une fois à l'intérieur, elle se jeta sur le sol et se mit à pleurer, les jambes serrées contre sa poitrine, étouffant ses sanglots entre ses genoux. Elle était bouleversée. Elle sentait encore sur ses lèvres celles de Learco, et ce qui la rendait malheureuse, c'était justement la

certitude que désormais, elle ne pourrait plus s'en passer. Learco s'était insinué sous sa peau comme une drogue, et il l'avait empoisonnée. Il n'y avait pas de salut possible pour elle si elle ne passait pas au-dessus de tout ce qu'elle éprouvait pour lui afin de tuer son père ; mais il n'y avait pas non plus de salut en dehors de lui, elle le comprenait maintenant avec une douloureuse clarté.

Elle songea avec amertume que c'était peut-être mieux avant, quand il n'y avait pas de lumière dans sa vie, et qu'elle n'avait même pas l'espoir d'en trouver une un jour. La voir et savoir qu'elle ne pouvait pas l'atteindre était encore plus déchirant.

Doubhée retourna dans sa chambre les yeux rouges, avec la tête qui tournait. Theana dormait tranquillement dans son lit. Elle sortit en silence la carte du palais qu'elle avait tracée au cours de son enquête et l'étudia.

Elle devait agir. Achever sa mission coûte que coûte. C'était la seule façon de mettre fin au rêve absurde qui s'était emparé de ses nuits. Cette décision la calma et elle se sentit à nouveau aussi froide et déterminée que le soir où elle avait décidé de rester avec Sarnek pour apprendre la voie du meurtre.

Elle plaça mentalement sur la carte les lieux où il lui semblait avoir vu le symbole que Theana lui avait montré. Ensuite, elle détermina le trajet qu'elle parcourrait le lendemain soir et rangea le tout. L'aube était proche, et elle devait dormir au moins quelques heures pour être en forme.

Mais elle chercha vainement le sommeil, immobile dans l'obscurité, essuyant rageusement les larmes qui continuaient à couler malgré elle. Elle ne parvint pas à effacer de sa bouche la sensation de ce baiser.

La vérité

Larco, incapable de retourner dans sa chambre, resta dans le jardin à faire les cent pas. Qui était Sanne ? Et pourquoi s'était-il confié à elle avec une telle candeur ? Maintenant qu'elle était partie, l'affinité particulière qu'il avait ressentie pour elle depuis leur rencontre ne lui paraissait plus qu'illusion. Cette fille n'était finalement qu'une inconnue au passé trouble et mystérieux. C'était son besoin désespéré de partager avec quelqu'un le fardeau de ses souvenirs qui l'avait induit en erreur. Et il comprenait à présent qu'il s'était comporté comme un inconscient.

Il s'assit, la tête entre les mains. Il devait commencer par se calmer, mais il n'y arrivait pas : l'image de Sanne, les yeux fermés et les lèvres offertes à son baiser, ne le quittait pas. Elle était si belle qu'il se sentait désarmé pour affronter les conséquences de son geste. Peut-être parce qu'il n'y avait pas eu d'autres femmes dans sa vie.

Forra avait bien essayé de lui envoyer quelques prostituées, mais il ne les avait même pas touchées. Son oncle avait beau lui répéter qu'un homme avait besoin d'assouvir ses appétits charnels, il se sentait différent. Les visages de ces femmes ne faisaient que lui rappeler les agonies auxquelles il avait assisté le jour même. Et il connaissait trop bien la douleur pour s'abandonner aux sentiments et à la tendresse. Il savait que tôt ou tard son destin serait d'épouser une noble d'une autre terre, choisie par son père, dans le seul but d'avoir un héritier qui prolongerait sa lignée et son pouvoir. Une union de pure convenance.

Rien à voir avec ce qui s'était passé avec Sanne. Malgré ses doutes, il sentait que le lien qui les unissait était sincère, il l'avait su au moment même où elle s'était appuyée contre sa poitrine. Son cœur battait fort, elle ne faisait pas semblant. En l'embrassant, il l'avait

déstabilisée, il avait forcé sa volonté.

Il se leva d'un bond et prit résolument la direction de sa chambre. Il ne devait plus la voir. Devenir son ami avait été une terrible erreur qu'il ne voulait pas prolonger. Il traversa les longs couloirs d'un pas martial, sans se soucier pour une fois de faire du bruit. Mais après le dernier tournant il s'arrêta net : Néor était debout devant sa porte. Il rougit en le voyant, comme s'il avait été capable de lire sur son visage ce qui venait de se passer.

— Tu n'arrives pas à dormir ? lui demanda son oncle d'un ton inquisiteur.

— Non. Trop de souvenirs, répondit sèchement Learco en posant la main sur la poignée. Et toi ?

— Moi, je te cherchais.

Précisément la réponse qu'il redoutait. Il ouvrit la porte en silence et le fit entrer.

Son oncle s'installa dans le fauteuil au fond de la pièce et se mit à regarder distraitement par la fenêtre. Learco alla s'asseoir en silence sur le bord de son lit. Néor le fixa quelques instants dans les yeux, et le jeune homme comprit aussitôt la raison de cette visite impromptue.

— La cérémonie aura lieu dans une semaine.

Le jeune homme soupira et passa la main dans ses cheveux. Le moment était venu de rendre des comptes.

— Tu as réfléchi ? s'enquit son oncle. Quant à moi, je n'ai pas perdu mon temps.

Le calme glacial avec lequel il avait prononcé ces derniers mots fit presque peur à Learco, mais il admira – et envia – la force qui émanait de cet homme.

— Je ne suis pas le seul à désapprouver la conduite de ton père.

— C'est un despote, dit Learco sans mâcher ses mots, tout en s'apercevant avec colère que cet aveu lui pesait. La plupart des gens le suivent parce qu'il est puissant, mais il ne manque assurément pas d'ennemis dans le royaume.

— Ni même à la cour, crois-moi. Sa soif de conquête condamne la Terre du Soleil à la famine.

Learco appuya le dos contre la tête de son lit.

— Je le sais.

Cette conversation était vraiment pénible.

— Nombreux sont ceux qui souhaitent le remplacer par quelqu'un de plus raisonnable...

— Comme toi ? répliqua vivement Learco, d'un ton plus moqueur qu'il ne l'aurait souhaité.

— Comme toi.

Les mots résonnèrent lourdement dans le silence de la chambre.

— Je suis vieux et fatigué, mon neveu, reprit Néor ; mais les

branches les plus modérées de notre Conseil approuvent ta conduite et ton refus de la guerre. Ta renommée a fait le tour du royaume et le peuple t'aime.

— Le peuple m'adule, corrigea le jeune homme.

Néor sourit.

— Je te croyais plus mature, Learco. Ce n'est pas de l'adulation. Tu sais te faire aimer, à la différence de ton père qui, lui, ne sait que se faire craindre.

À ces mots, le prince se leva d'un bond.

— Et donc ?

— Et donc il y a des gens prêts à le détrôner pour te mettre à sa place.

Learco fut pris de sueurs froides, et il se mit fébrilement à faire les cent pas dans sa chambre.

— Tu es en train de me demander de le tuer ?

— Je suis en train de te demander de sauver ton royaume.

— Mais en tuant mon père !

— Pas nécessairement.

Cette réponse le prit au dépourvu. Il n'avait jamais réellement envisagé l'idée d'être roi. Tout au plus avait-il songé parfois à se rebeller contre son père, mais ce sentiment d'amour et de haine qu'il éprouvait à son égard l'en avait toujours empêché. Et voilà que l'occasion lui était servie sur un plateau.

— Je croyais que tu avais déjà pris ta décision. Je t'ai laissé suffisamment de temps pour y réfléchir, poursuivit Néor. Je sais que c'est difficile parce que c'est ton père, mais les choses doivent changer.

— Ce n'est pas ça, dit Learco avec un soupir. Je suis encore jeune, et tu me demandes de me mettre à la tête d'une conspiration pour m'emparer du trône. Je ne me sens pas prêt, je suis désolé...

Au fond de son cœur, il savait bien que ce n'était qu'un prétexte pour retarder encore une fois ce qui aurait dû être fait depuis longtemps. Sa mère avait peut-être raison, finalement, il avait le devoir de tenir sa promesse.

— Tes courtisans t'aideraient à administrer ton royaume. Et d'ailleurs, tu n'aurais que la Terre du Soleil à diriger, les autres Terres seraient restituées à leurs peuples, leurs légitimes propriétaires. Tu suivrais ainsi l'exemple de Nammen, en devenant le prince que tu as toujours rêvé d'être.

Learco eut un sourire désabusé. Nammen avait toujours été un mythe pour lui, depuis l'enfance. C'était le roi elfique qui, une fois devenu souverain absolu du Monde Émergé, avait rendu les Terres à leurs habitants pour qu'ils se choisissent eux-mêmes un roi. Un fou pour certains. Un héros pour lui.

— Je ne sais même pas diriger ma propre vie, alors imagine un

royaume...

— Tu as toutes les qualités d'un bon roi, et tu ne le sais même pas. Tu es sage et avisé, tu connais ton peuple et tu l'aimes, et tu sais ce que coûtent les compromis.

Néor s'était levé et il le regardait à présent dans les yeux, mais Learco fuit son regard. Il se sentait piégé, le baiser de Sanne lui brûlait encore les lèvres, et décider ainsi, au pied levé, lui semblait une entreprise hors de sa portée.

— Je ne peux pas, dit-il en avouant sa faiblesse.

Néor, lui, ne rendit pas les armes.

— Je peux te comprendre, mais je ne t'approuve pas. Sache que nous continuerons, avec ou sans toi. Je suis vraiment désolé, mais quelles que soient tes réticences, tu devras choisir ton camp tôt ou tard.

— C'est une menace ?

— Non, juste une constatation.

Néor marqua une pause et ajouta :

— Réfléchis-y. Le moment est venu pour toi de comprendre quelle est ta vocation. Tu n'es plus le jeune garçon que tu crois être, tu es un homme et tu dois te comporter comme tel. Chacun de nous combat pour un idéal, Learco. Tu as encore un peu de temps, utilise-le à bon escient.

Sur ces mots, il se dirigea vers la porte.

— Je crois en toi, souviens-t'en, dit-il en la refermant derrière lui.

Doubhée reprit son enquête dès le lendemain soir. Agir était le seul remède qu'elle connaissait contre la souffrance, qu'elle soit physique ou émotionnelle.

Elle se prépara lentement, savourant chaque geste qui saluait le retour de la vraie Doubhée. Il était temps d'en finir avec ces jeux puérils ; la réalité était différente, infiniment plus triste et dure. Elle enfila ses vêtements comme un prêtre s'apprêtant à célébrer une cérémonie, ramassa ses cheveux sur la tête.

« Dommage que je n'aie pas mes armes », songea-t-elle. Mais son poignard était plus que suffisant, et le seul contact du métal sur sa peau la rassurait. Elle ouvrit la porte et s'enfonça dans le silence somnolent du palais, en direction de l'étage des Nobles. Cette nuit-là, c'est par là qu'elle commencerait ses investigations.

Quelques jours plus tôt, un fait singulier s'était produit. Elle venait de pénétrer sans trop de précautions dans l'une des pièces de cet étage quand un Assassin avait ouvert la porte. Cachée dans l'ombre, elle l'avait espionné, jusqu'à ce qu'un soldat entre à son tour pour contrôler que tout était en ordre. L'Assassin avait prétendu être là en

reconnaissance. Doubhée avait tout de suite pensé que c'était un prétexte, parce que c'était un travail de soldat et non de tueur à gages, mais c'était seulement lorsque Theana lui avait fait remarquer le mystère des livres manquants qu'elle s'était souvenue de cet événement incongru. Ce soir-là, l'Assassin voulait peut-être vérifier qu'une chose cachée par la Guilde et Dohor était toujours à sa place... La seule solution était d'aller voir.

Elle décida de passer par le jardin où les cachettes abondaient, et elle regarda vers le lieu secret qui avait abrité pendant un mois ses rencontres nocturnes avec Learco. Il n'y était pas. Le cœur serré, elle songea que c'était mieux ainsi.

Elle entra à l'étage par une porte secondaire, en se faufilant furtivement derrière un garde ivre. La chambre qui l'intéressait était au fond, et elle n'était pas surveillée.

Elle se glissa d'ombre en ombre, écoutant le pas régulier d'un garde qui marchait dans le couloir. Lorsqu'elle l'entendit s'éloigner, elle appuya sur la poignée et se retrouva à l'intérieur.

La pièce était vide, mais pour une raison inconnue, la Bête à l'intérieur d'elle se mit aussitôt à hurler. Sans s'en soucier, elle avança vers l'endroit où elle avait vu l'Assassin. Appuyé contre le mur se trouvait un secrétaire dont la partie supérieure était constituée d'une série de petits tiroirs. Ils étaient tous fermés à clé, mais le vrai problème était de deviner lequel était le bon. Doubhée en effleura la surface lisse, jusqu'à ce qu'elle sente un léger renflement. Dans l'obscurité, il lui fallut un peu de temps pour identifier le motif : un griffon tenant un pentacle dans sa gueule. Elle étudia attentivement la minuscule serrure. Avec ses outils de voleuse, la forcer aurait été un jeu d'enfant. Elle tira de sa ceinture une fine pointe de métal qu'elle avait forgée à partir de la dent d'une fourchette et se mit au travail.

Un léger déclic l'informa qu'elle avait réussi. Elle tira et le petit tiroir s'ouvrit.

L'intérieur était tapissé de velours rouge, et il offrait à peine assez d'espace pour un petit carré de parchemin large comme le pouce. Il était vide, mais Doubhée ne se découragea pas. De l'ongle, elle souleva le tissu sur le bord. Dessous, elle trouva une feuille pliée.

Il s'agissait d'un legs fait un 13 mai. Elle laissa échapper un soupir de dépit. Elle sortit alors le parchemin où figuraient les documents relevés par Theana et chercha la cote qui correspondait à cette date.

« C. Bl. ; li. Qui. » Elle réfléchit. Ces lettres ne pouvaient pas indiquer d'étagères, elles se référaient à autre chose. D'un coup, tout s'éclaira : elle se trouvait dans la chambre des Bleuets. Au début, elle n'y avait pas prêté attention, puis elle avait fini par transcrire sur sa carte les noms par lesquels les domestiques avaient l'habitude de désigner les différentes pièces du palais. Elle compta les tiroirs. Le

document était dans le quinzième. Dans ce cas, « li. » était seulement une manière de désigner le document, et « Qui » signifiait « quinzième ».

Elle se réjouit intérieurement. Enfin, elle voyait le bout de cette histoire !

Elle replia soigneusement le document et le remit à sa place, puis elle referma le tiroir de façon que personne ne puisse remarquer l'effraction. Elle s'assit ensuite sur le sol et examina le parchemin.

Elle avait entouré d'un cercle la référence à côté de la date qui l'intéressait. « S. Qua., li.oct. »

Elle passa mentalement toutes les pièces en revue : la salle du Trône, la salle de la Chasse, la salle des Audiences, la salle Capitulaire, la salle du Prince, la salle de la Reine, le Premier Salon, la salle des Délégations et... la salle Quadrangulaire.

C'était une pièce assez petite, qui avait quatre entrées dont aucune n'était gardée. Les murs étaient recouverts de grandes tapisseries colorées qui racontaient l'histoire de la famille de Sulana.

Doubhée rouvrit brusquement les yeux. Les documents étaient là, elle en était certaine.

Elle se releva, sortit avec précaution et s'enfonça dans les méandres du palais.

Elle se souvenait parfaitement du chemin à suivre, mais une mauvaise surprise l'attendait. Un garde faisait sa ronde juste dans le couloir où se trouvait l'escalier conduisant à la salle, et il avançait droit sur elle. Doubhée s'aplatit dans un recoin du mur et retint son souffle. Elle s'était précipitée sans réfléchir, et maintenant, elle n'avait plus le choix.

Elle dégaina son poignard et attendit dans l'ombre, les muscles tendus. Le soldat s'approchait dangereusement et elle se prépara à attaquer. Juste au moment où tout semblait perdu, le garde tourna dans un autre couloir et s'éloigna.

Doubhée ne perdit pas un instant. Elle se jeta dans les escaliers et pénétra directement dans la salle Quadrangulaire. Dans cette partie du palais, les gardes faisaient des rondes doubles, et en regardant autour d'elle, elle comprit que c'était l'endroit idéal pour cacher quelque chose de précieux. Il n'y avait guère d'issues pour un voleur.

Doubhée essaya de calmer son agitation : elle était sur la bonne voie, mais elle devait réfléchir à la meilleure façon d'agir dans le minimum de temps. Elle prit une profonde inspiration et se concentra sur la référence du document : « li. oct.»

Elle parcourut rapidement les tapisseries du regard, mais elles étaient trop complexes, trop riches en détails et en couleurs. Elle reconnut Sulana jeune, avec dans les bras le premier Learco, puis Kharva, le fondateur de la lignée, mais elle ne voyait pas quel lien il

pouvait y avoir avec ce qu'elle cherchait. Quant à la bataille navale représentée sur l'autre mur, elle l'inspirait encore moins. Elle ferma les yeux pour lutter contre le découragement. Soudain, un bruit de pas interrompit le fil de ses pensées.

Elle se dissimula près de la porte et étreignit le manche de son poignard. Dès que l'homme eut franchi le seuil, elle le bâillonna d'une main et le poussa contre le mur, en lui cognant la tête. Elle était sur le point de le frapper de toutes ses forces quand elle reconnut Learco, les yeux écarquillés de stupeur. Elle arrêta sa lame à un cheveu de sa gorge et le relâcha.

— Qui va là ? tonna une voix du haut de l'escalier.

L'instant d'après, le son métallique d'une épée qu'on tirait de son fourreau remplit la voûte du couloir. Doubhée sentit ses jambes devenir molles. Ce fut Learco qui l'entraîna vivement hors de la salle et la cacha derrière une porte de l'allée parallèle. Il lui fit signe de ne pas faire de bruit, remit de l'ordre dans ses vêtements et attendit l'arrivée du garde en s'efforçant de prendre un air naturel.

— C'est moi, dit-il avec un calme glacial lorsque le soldat apparut dans le couloir.

— Pardonnez-moi, Votre Altesse, je ne savais pas que vous étiez ici...

Le garde était à un pas de la porte. Doubhée l'entendit rengainer son épée, puis s'agenouiller devant le prince.

— Tu n'as pas à t'excuser, soldat. Tu ne faisais que ton devoir. Maintenant, va-t'en.

Dès qu'ils furent à nouveau seuls, Learco la saisit par le poignet.

— Tais-toi et suis-moi, lui ordonna-t-il.

Doubhée n'osa pas résister et se laissa traîner comme un poids mort à travers les couloirs du palais jusqu'à un petit escalier en fer qui donnait accès à un grenier rarement contrôlé par les gardes.

Une fois en haut, Learco la jeta brutalement sur le sol, sans se soucier de lui faire mal. Il gardait une main sur son épée, et il était sérieux, terriblement sérieux.

— Qu'est-ce que tu faisais là ?

« Tu dois le tuer, dit immédiatement une voix dans la tête de Doubhée. Tu aurais dû le faire la première fois, dans la clairière après l'attaque des brigands. Je croyais que tu avais pris une décision hier soir... »

— Et pourquoi es-tu habillée comme ça ? insista le prince.

Son visage était froid et hostile. Il n'y avait plus aucune trace du jeune homme qu'elle avait connu pendant leurs rendez-vous secrets. Doubhée n'arrivait pas à le quitter des yeux, tout en continuant à penser qu'elle n'avait pas d'autre choix que de le tuer.

— Je t'ai amenée ici au lieu de te remettre aux gardes. Tu

comprends ce que ça signifie ?

Doubhée eut presque envie de rire en songeant qu'il ne savait vraiment rien d'elle. Même maintenant, il ne comprenait pas. Elle esquissa un sourire. Learco la dévisageait, incapable de déchiffrer sa réaction.

— On peut savoir ce qu'il y a de drôle ?

Doubhée soutint son regard et sa résolution de la veille vacilla. Quelque chose en elle continuait à croire contre toute logique qu'il pouvait y avoir une issue différente entre eux.

— Cela m'amuse de voir que tu n'as pas la moindre idée de qui je suis... répliqua-t-elle avec une pointe de sarcasme étudiée.

Learco dégaina son épée et la lui pointa sur la gorge.

— Et comme ça, c'est moins amusant ?

Elle ne cessa pas de sourire.

— Tu ne pourras pas m'arrêter.

— Qui es-tu ?

Il y eut un instant de silence, durant lequel aucun des deux ne se sentit le courage de poursuivre cette farce.

— Mon nom est Doubhée.

La main de Learco trembla légèrement sur la garde de son épée, mais il la serra avec plus de force.

— Tu es là pour moi ?

— Non.

— Pour mon père, alors ?

Doubhée ferma les yeux, et elle fut seulement capable d'acquiescer.

Le regard de Learco se fit soudain moins sévère, et elle entrevit un instant derrière la posture du prince guerrier le jeune homme du fleuve qui lui avait confié son passé. Quelque chose s'enflamma dans sa poitrine, quelque chose d'intolérable qui lui donnait envie de pleurer.

— C'est la Guilde qui t'envoie ?

— Non.

— Ido ?

— Non.

Doubhée détourna la tête.

— Mon oncle, alors ? demanda Learco au bout d'un instant.

— Non, répondit-elle, accablée, en comprenant qu'elle ne pourrait pas retenir ses larmes plus longtemps.

Learco appuya plus fort la lame de son épée sur sa gorge, mais Doubhée lut dans ses yeux combien ce geste lui coûtait.

— Je veux la vérité, et tu ferais mieux de me la dire, ou bien je te tue.

Il ne bluffait pas, il avait parlé du ton de qui n'a rien à perdre. Doubhée sentit la première larme descendre le long de sa joue. Ce

n'était pas un mauvais moment pour mourir finalement, surtout si la mort lui arrivait par la main de Learco.

— Je suis venue ici pour tuer ton père, mais personne ne m'envoie. C'est une affaire qui ne concerne que moi, dit-elle dans un filet de voix.

— C'est pour ça que tu m'as laissé te sauver, et qu'ensuite tu m'as séduit pour entrer au palais ?

Elle voulut protester, mais comment lui expliquer ? Comment lui dire que tout ce qui s'était passé entre eux n'avait rien à voir avec sa mission, que c'était même un obstacle pour elle ? Comment le convaincre qu'elle l'aimait en dépit de toute logique, même si elle ne se l'était jamais vraiment avoué jusqu'à ce moment ?

— Ça ne s'est pas passé comme ça, répondit-elle d'une traite.

Cette fois, ce fut le tour de Learco de rire.

— Tu mens, lança-t-il avec mépris.

— Non ! Je suis ici parce que ton père a sauvé sa vie au prix de la mienne, et pour m'éviter une mort horrible, je n'ai d'autre choix que de le tuer.

Learco ne se laissa pas attendrir, au contraire, il augmenta encore la pression sur son cou.

— Pourquoi devrais-je te croire ?

— Parce que je ne t'ai jamais menti.

Le prince éclata de rire à nouveau, et elle se sentit perdre pied.

— Tu ne m'as raconté que des mensonges. Ton nom, qui tu es, d'où tu viens...

— Non ! Tout ce que je t'ai dit sur mon passé est vrai, tout est vrai !

Les larmes ruisselaient sur ses joues et sur ses lèvres. Elle releva brusquement sa manche et lui montra le sceau qui palpitait sur son bras en lui expliquant, entre deux sanglots, comment elle avait été prise au piège. Elle lui raconta le vol, sans lui taire une seule des atrocités qu'elle avait commises. Elle lui parla de son long voyage pour sauver sa vie, et de l'unique voie indiquée par Sennar : tuer celui qui l'avait maudite.

À la fin de son récit, elle se sentit complètement vidée, lasse de sa propre douleur, mais aussi réconfortée. Maintenant il savait tout, et ce qui pouvait arriver n'avait plus d'importance.

Learco abaissa lentement son épée et s'assit sur le sol près d'elle. Il se passa la main dans les cheveux en soupirant.

— Qu'est-ce que je vais faire de toi ? lui dit-il en la regardant avec un sourire abattu.

Elle resta immobile.

— Tue-moi, souffla-t-elle.

— Quoi ?

— Ou bien c'est moi qui devrai te tuer. Il n'y a pas d'autre solution.

Tu dois sauver ton père, et moi, je dois sauver ma vie.

Learco la regarda avec un tel désespoir qu'elle en fut anéantie.

— Et pourquoi devrais-je sauver mon père ? dit-il enfin. Ce tyran sanguinaire ? Ce n'est pas moi qui t'arrêterai, ajouta-t-il en jetant son épée. Tu veux me tuer ? Vas-y !

Ses yeux brillaient d'un éclat fébrile.

— Si tu m'as dit la vérité, fais-le maintenant, conclut-il en indiquant le poignard que Doubhée tenait toujours à la main.

Elle regarda la lame qui étincelait dans l'obscurité comme si elle avait capturé toute la lumière de la pièce. Le poignard que lui avait offert le Maître... Sans réfléchir, elle le lança au loin, et tandis que le métal tintait sur le plancher, elle se jeta au cou de Learco et s'autorisa à pleurer sans retenue. Le jeune homme demeura inerte entre ses bras, mais il lui suffisait de pouvoir l'étreindre en se persuadant que rien de tout cela n'était réellement arrivé.

Lentement, la main du prince remonta le long de son dos et s'attarda sur son cou. Sa chaleur la fit frissonner de plaisir. Il l'embrassa comme la première fois, et ce fut un long baiser, hors du temps. Doubhée comprit alors que quelque chose avait changé irrémédiablement. Vouloir le nier, effacer le souvenir de Learco et redevenir celle qu'elle était un an plus tôt était tout simplement impossible. Elle était libre, enfin. Le Maître et Lonerin n'étaient plus que des souvenirs doux mais lointains. Plus rien n'existait que la muette promesse de Learco qui l'embrassait, ses mains qui la caressaient, qui effleuraient délicatement la naissance de sa gorge, la courbe de ses seins.

Il l'étendit sur le sol et lui ôta doucement sa chemise, et elle le serra avec force contre elle. La beauté de ce moment serait peut-être éphémère, mais pour Doubhée elle durerait une vie entière.

Le choix de San

Sous la mer, la lumière était tamisée. Ses reflets chatoyants dessinaient de drôles de formes sur les manteaux marron des quatre Assassins. Deux hommes et deux femmes qui avançaient, rapides et silencieux.

Démar, l'un d'entre eux, regarda autour de lui. Ils étaient à Zalénia depuis une semaine, mais il n'était pas encore habitué à ce paysage aux aspects lunaires, ni aux longues silhouettes spectrales de ses habitants.

Il était fier de lui. Cette mission était une véritable promotion pour quelqu'un qui, comme lui, avait été admis tard dans la Guilde. Il y était entré après avoir tué sa sœur à quatorze ans, l'âge au-delà duquel on n'était plus considéré comme un Enfant de la Mort. Et pendant tout son apprentissage, il avait dû subir les railleries de ses camarades parce qu'il était le dernier arrivé, malgré ses remarquables qualités et sa foi inébranlable.

« Peu importe quand nous sommes choisis. Ce qui compte, c'est *d'être* choisi », avait dit un jour le Gardien Suprême, et il s'était raccroché à ces paroles. À son avis, Yeshol était le seul à pouvoir le comprendre. Et il tenait à lui prouver sa dévotion et sa valeur. C'est pourquoi il accomplissait avec zèle les missions qu'on lui confiait, et ce, sans la moindre pitié. Toutefois, à vingt-trois ans, il n'avait encore commis que deux meurtres et quelques petits vols, et l'idée que Yeshol puisse ne pas le considérer comme un Victorieux le tourmentait sans relâche.

Et puis un jour, il avait été convoqué dans son bureau, en même temps que Fénula, Tess et Jalo.

— J'ai pour vous une mission de la plus haute importance.

Ce préambule avait suffi pour que son cœur s'emballe. Ses oreilles s'étaient mises à bourdonner, pendant que Yeshol donnait ses

consignes. Il s'agissait de partir à la recherche de San, le petit garçon qui devait accueillir l'âme d'Aster. Il avait échappé à la surveillance de Sherva, le Gardien, et s'était réfugié dans le Monde Submergé avec Ido, le gnome légendaire qui s'était fait son protecteur.

Démar avait senti du feu couler dans ses veines. Enfin une mission sérieuse, enfin l'occasion de démontrer ses capacités !

Il était parti plein d'enthousiasme et, avant de quitter le temple, il s'était agenouillé aux pieds du dieu pour lui offrir son tribut. Il n'avait aucune raison de le faire : il était un Victorieux, pas un simple Postulant, mais cela avait été plus fort que lui. Il avait frotté ses mains sur les colonnes de cristal noir en demandant à Thenaar d'exaucer ses prières. Le dieu l'avait choisi parmi tant d'autres pour lui confier son ascension au pouvoir, et c'était un don qui méritait bien quelques gouttes de son sang.

Le voyage jusqu'à Zalénia avait été long et pénible, puis ils avaient finalement réussi à emprunter une très ancienne entrée souterraine créée par Aster en personne. C'était l'Infidèle qui l'avait retrouvée : c'est ainsi que les Victorieux appelaient Dohor, parce qu'ils n'approuvaient pas que ce dernier construise son palais sur les ruines d'Enawar. Ce privilège avait en effet permis au roi d'accéder au dédale de passages secrets et de couloirs souterrains qui reliaient entre elles de nombreuses régions du Monde Émergé. Dont ce souterrain mythique, évoqué à l'époque du Prophète grâce à la magie. Il n'avait été utilisé qu'une fois, pour envoyer un messenger dans le Monde Submergé. Cette mission était entrée dans l'histoire, parce que l'élu s'était heurté à Sennar, le mari de la Catin, et qu'il avait perdu la vie durant l'affrontement. On avait érigé l'homme en martyr, et son aventure appartenait à la légende.

Le passage conduisait directement sous la mer, jusqu'à un tunnel creusé par les esclaves d'Aster. L'air y était si irrespirable que les habitants de Zalénia ne l'utilisaient que très rarement. Son entrée était surveillée, mais Démar et les autres avaient réussi à s'y glisser grâce aux tours de passe-passe de Fénula.

Ils avaient marché sans répit pendant des jours, dans l'éternelle nuit de ce monde sous-marin. Ils mangeaient en cheminant et ne s'arrêtaient que quelques heures pour se reposer, à peine le temps nécessaire pour récupérer des forces. Démar, pourtant, se délectait de la douleur dans ses muscles. Il acceptait avec joie les crampes aux mollets et remerciait Thenaar à chaque nouvel élanement. Mourir pour le dieu était la plus haute grâce qu'un Assassin pût espérer, et la souffrance physique subie en son nom était le sceau que Thenaar imprimait sur ses fils préférés.

« Tu as une place spéciale dans mon cœur, car tu seras l'instrument de mon retour », lui murmurait son corps endolori.

Les quatre Assassins étaient enfin sortis sous la mer, à la lumière ténue du soleil, après trois semaines de route. Ils s'étaient aussitôt enveloppés dans de longs manteaux marron et avaient utilisé des philtres pour modifier leur apparence. Un don du nouveau Gardien des Poisons, un vieil homme revêché aux mains brûlées par le contact continu avec les plantes toxiques. Grâce à ses mixtures, ils se fondaient dans la foule, semblables en tout point aux habitants de ce monde : cheveux blancs, peau claire, et d'inquiétantes pupilles noires au centre d'un iris tellement blanc qu'il en paraissait transparent.

Fénula les arrêta d'un geste.

— Allons-y.

Ils entrèrent dans une auberge, leurs manteaux ondulant à l'unisson.

Fénula, le chef de l'expédition en qualité de Gardienne des Enchantements, ôta sa capuche devant l'aubergiste, dévoilant le visage angélique d'une jeune fille au sourire resplendissant. Elle demanda aimablement une chambre, rit avec coquetterie, et Démar admira la façon dont un Victorieux savait tirer parti des armes de l'ennemi. Dans la Maison, les femmes étaient encouragées à abandonner tout signe de féminité. Les enfants de Thenaar n'avaient pas de sexe, ils étaient de simples instruments entre les mains du dieu, et être une femme ne servait qu'à produire de nouveaux esclaves du culte. Mais en dehors des murs de la Maison, la beauté et les manières féminines redevaient utiles.

Le patron sourit, séduit par l'air doux et ingénu de la fille. Il ne fit même pas attention aux trois personnes qui se tenaient derrière elle. Il leur donna une chambre et les guida personnellement jusqu'à l'étage supérieur. Dès que la porte se referma derrière lui, Fénula effaça toute suavité de ses traits et reprit son expression impassible habituelle.

« Tel est le visage d'un Victorieux : lisse, une toile blanche sur laquelle Thenaar peint sa propre face », songea Démar avec un frisson d'excitation.

Les quatre Assassins s'assirent sur le sol, et Fénula tira de son manteau des disques de métal. C'était l'un des tours les plus simples enseignés au cours de l'apprentissage de tueur à gages, mais il était très efficace. Il permettait de repérer une aura magique, et il avait été spécialement adapté par le Gardien des Enchantements pour débusquer les demi-elfes. C'était en suivant ses traces que le petit groupe était parvenu jusque-là.

Fénula posa les disques sur la paume de sa main, les secoua, puis les jeta sur le sol en prononçant un mot elfique. Ils retombèrent par terre en tintant, puis s'agitèrent dans tous les sens comme s'ils étaient vivants. Les quatre Assassins se mirent à psalmodier le nom de San, et les disques se rangèrent instantanément en une ligne dont l'extrémité indiquait une direction précise dans l'espace.

Démar regarda Fénula, et vit qu'une veine s'était gonflée sur sa tempe.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Que nous y sommes presque. Moins d'une journée de voyage.

Le silence qui suivit fut lourd de non-dits.

— Je suis prêt, déclara fièrement Démar, ce qui fit naître sur les lèvres de Tess un sourire mi-maternel, mi-narquois.

« Tu ne riras plus de ma détermination quand je ramènerai sa proie à Yeshol », pensa le jeune homme en grinçant des dents.

Fénula rompit le cercle et ramassa les disques.

— Nous agissons comme convenu. Ido ne nous intéresse pas. Nous ne le tuons que si nous y sommes obligés.

Démar hocha la tête avec conviction, puis il regarda au-dehors : le paysage baignait dans une lumière laiteuse, mais à ses yeux, il prenait une rassurante tonalité rouge sang, la couleur de Thenaar.

San n'arrivait pas à dormir.

Il sortait d'une énième dispute avec Quar, et cette fois, la coupe était pleine. D'ennuyeux qu'il était, son maître était devenu pédant, et même un peu sadique dans ses punitions. Depuis qu'Ido lui avait donné la permission de châtier son élève de ses incartades, la vie de San s'était transformée en enfer. Il lui faisait recopier d'interminables épisodes historiques, ou bien apprendre par cœur des chapitres entiers sur la culture elfique ; mais le pire était que cette vieille momie n'avait pas mis longtemps à trouver son point faible et lui interdisait de plus en plus souvent l'accès à la bibliothèque.

— Tout mais pas ça, se lamentait l'enfant.

— Et si. Tu n'y iras pas pendant quatre jours. Que ça te serve de leçon.

Ce jour-là, Quar l'avait privé de bibliothèque pour une semaine entière. Et San n'avait même pas réussi à convaincre Ido d'intercéder en sa faveur.

— Je n'aime pas ton attitude envers ton maître, avait répondu le gnome.

— Je t'ai déjà expliqué un milliard de fois qu'il est ennuyeux à mourir.

— Et je t'ai expliqué au moins autant de fois que la magie aussi est parfois ennuyeuse. L'apprentissage demande toujours un minimum d'efforts, surtout au début.

— Admettons. Mais pourquoi m'empêche-t-il d'aller à la bibliothèque ? J'y engrange plus de savoir qu'en l'écoutant ; et puis les livres sont la seule chose qui m'aide à faire passer le temps.

Ido avait ôté sa pipe de sa bouche en soupirant.

— Je sais que l'endroit manque de distractions, c'est justement l'occasion rêvée de te consacrer à l'étude.

Décidément, Ido ne le comprenait plus du tout. Ses histoires sur le Monde Émergé étaient toutes déprimantes, et les seuls moments où San réussissait à se changer un peu les idées, c'était lorsqu'il s'entraînait à l'épée. Mais là aussi, il se fatiguait vite.

La vérité, c'était que tout l'ennuyait, et il lui semblait que le responsable de sa mauvaise humeur était Ido. La mort de ses parents était désormais devenue une obsession, et il était de plus en plus convaincu que l'unique façon de s'en libérer était l'action. Tout le reste était bavardage, des mensonges pour ne pas affronter la réalité. Il ne comprenait pas pourquoi Ido se comportait comme un lâche. La lutte continuait dans le Monde Émergé, et il ne voulait pas rester les mains dans les poches. C'est pour ça qu'il en voulait tant à Quar et à ses interdictions, parce que les livres de formules de la bibliothèque représentaient à ses yeux une planche de salut. Il lisait sans s'arrêter, et la nuit, il expérimentait les enchantements. Certains étaient trop difficiles pour lui, mais il apprenait vite. Et cela lui permettait d'oublier le passé.

Il se retourna rageusement dans son lit. Comment allait-il se passer de son unique réconfort pendant une semaine entière ? D'étranges ombres le lorgnaient par la fenêtre, et il n'arrivait pas à se débarrasser d'une oppressante sensation d'angoisse.

Soudain, une main se posa sur sa bouche. Il ouvrit immédiatement les yeux et hurla en essayant de se dégager. Trois silhouettes se mouvaient autour de lui, et dans le couloir, le garde gisait sur le sol, la gorge tranchée.

Leur assaut avait été aussi efficace que silencieux. San ne s'était rendu compte de rien : ses agresseurs étaient entrés sans bruit, tels des fantômes. Ils avaient l'aspect d'habitants de Zalénia, mais leurs regards étaient différents. Il suffit d'une seconde à l'enfant pour comprendre, et aussitôt un souvenir se superposa à la réalité.

Deux hommes habillés comme des tueurs à gages défoncent la porte de sa maison. Ils brandissent de longs couteaux et se jettent d'abord sur son père. Il s'enfuit dans l'autre pièce, et, caché sous le lit, il entend les cris de sa mère qui tente de s'interposer. La réalité autour de lui vacille, son corps est comme paralysé. Il voudrait intervenir, faire quelque chose, n'importe quoi, mais la peur est la plus forte. Puis, d'un coup, il n'y a plus que le silence, et il prend conscience de sa lâcheté.

La colère naquit d'abord dans son cœur.

San agita les bras et les jambes. Deux Assassins l'immobilisèrent aussitôt.

« Ido, où es-tu ? Pourquoi n'es-tu pas là ? »

Il était seul, exactement comme ce soir-là. La douleur le submergea, puis tout explosa en des milliers d'étincelles rouges. Une chaleur terrible lui embrasa la poitrine et descendit jusqu'à ses mains, lui incendiant les veines ; elle s'accumula au bout de ses doigts, et il n'y eut plus que le feu. San sentit les flammes lui lécher la peau, et il sut avec une certitude absolue qu'elles ne lui feraient aucun mal. Les Assassins relâchèrent leur prise, et il eut à nouveau les mains libres. Autour de lui, l'incendie faisait rage. Deux des tueurs à gages se tordaient sur le sol.

Un coup de pied fit voler la porte en éclats. Les flammes s'éteignirent instantanément, et San distingua la lame d'une épée qui fendait l'air au-dessus des Assassins encore debout. Deux coups rapides : le premier ennemi tomba, transpercé, l'autre s'effondra en râlant. Ido ne le regarda même pas, il s'élança vers San et lui entoura les épaules de ses bras. Il avait l'air bouleversé.

— Tout va bien ?

Interdit, San observa la chambre en silence. Les murs étaient noircis, les meubles brûlés, et quatre corps gisaient à terre. L'un des assaillants vivait encore, un autre avait été tué par Ido, et les deux derniers étaient morts brûlés. Et c'était lui qui les avait tués.

Ido se pencha au-dessus du survivant. Il devait avoir une vingtaine d'années tout au plus, et un beau visage clair de brave garçon. Il inspecta son équipement de tueur à gages : des couteaux à lancer, deux poignards, un lacet pour étrangler. Qui sait par quels étranges jeux du destin il était tombé aux mains de la Guilde ?

— Comment êtes-vous arrivés jusqu'ici ?

L'Assassin lui renvoya un regard dénué d'expression. Il ne paraissait même pas éprouver le moindre chagrin pour la perte de ses compagnons.

— Parle, ou je te tue, siffla le gnome entre ses dents, mais il comprit aussitôt l'inutilité de sa menace.

— C'est comme si j'étais déjà mort.

Cela faisait deux heures qu'il l'interrogeait, et c'était la première fois qu'il entendait sa voix. Une voix jeune, comme son aspect. Ido se força à prendre un air féroce. En réalité, il ne ressentait pour ce garçon qu'une immense pitié.

— Je t'assure que la mort, c'est autre chose.

— Si je meurs, j'irai rejoindre Thenaar.

Il n'y avait aucun moyen de lutter contre ces gens ; leur mission

était leur seule raison de vivre et de mourir.

— D'autres doivent venir ? demanda-t-il d'une voix lasse.

Le jeune homme s'enferma à nouveau dans le mutisme.

Ido poussa un profond soupir et se dirigea vers la porte.

— Il y avait un monde entier pour toi dehors, et tu l'as refusé pour t'enterrer vivant dans l'ancre de cette secte. Tu avais donc si peur d'utiliser ton libre arbitre ?

Un éclair de mépris illumina les yeux de l'Assassin, puis ils redevinrent froids et inexpressifs. Ido referma la porte derrière lui ; Marna, le chef des gardes du palais, le regarda d'un air interrogateur.

Le gnome secoua la tête.

— Il n'a pas parlé, et il ne le fera pas. J'ai assez vécu pour savoir comment fonctionne le cerveau de ces gens.

— Et donc ?

— Et donc, on renforce la surveillance. Je veux qu'un garde veille sur San en permanence.

Marna acquiesça avec conviction et ajouta :

— Nous avons découvert par où ils sont entrés. Ils ont utilisé le tunnel souterrain qui conduit du Monde Émergé à Zalénia, celui qui passe sous la mer. Évidemment, ils ont trompé la vigilance des gardes par des tours de magie. Vous croyez qu'ils essaieront encore ?

— C'est possible, soupira le gnome, qui s'éloigna.

Il se sentait immensément fatigué. Il n'était plus le guerrier légendaire que tous admiraient. Et surtout, il n'en pouvait plus de toute cette démençe. La nausée lui était venue la première fois devant le corps de Tarik et de sa femme, mais c'était seulement maintenant qu'il comprenait qu'il était profondément dégoûté de la guerre. Il ne supportait plus que des jeunes gens sacrifient leur vie à des cultes absurdes et sanguinaires.

« J'en ai assez de combattre, voilà la vérité. »

Il trouva San devant la porte de sa chambre. Le garde s'empressa d'expliquer que l'enfant avait insisté pour sortir.

— Je veux voir le prisonnier, annonça celui-ci d'une voix légèrement tremblante mais résolue.

Ils entrèrent, et San se campa au milieu de la pièce, les poings serrés. Avec une infinie douleur, Ido décela dans son regard la fureur et l'excitation de celui qui a tué.

Il passa la main sur sa barbe.

— Eh bien ? demanda-t-il d'une voix toujours plus lasse.

— Laisse-moi voir l'Assassin.

— Qu'as-tu à lui dire ?

— Je veux lui parler.

« Il est train de m'échapper. Je n'ai pas été capable de l'écouter, et voilà ce que j'en ai fait », songea Ido, et l'angoisse lui broya la

poitrine.

— Va te coucher. Tu as besoin de repos.

— Non, j'ai besoin de parler avec cet homme. Lui aussi est responsable de la mort de mes parents ! Où est-il ? Tu l'as interrogé ?

— Il n'a rien dit. Et il ne dira rien. En tout cas, cet endroit n'est plus sûr, nous allons devoir partir.

— Ido, je les ai battus.

Le gnome revit mentalement la chambre de San, les murs carbonisés, les corps sur le sol. Cet enfant détenait un pouvoir immense, un pouvoir terrible et dangereux.

— Il n'y a pas de quoi se vanter, rétorqua-t-il d'un ton dur.

— Mais nous ne pouvons pas continuer à nous cacher ! Et puis, tôt ou tard ils finiront par nous retrouver. Je suis capable de vaincre la Guilde ; toi et moi ensemble, nous pouvons y arriver ! cria San d'une seule traite.

— Tu as d'immenses pouvoirs, je l'admets. Le problème, c'est que tu ne sais pas encore les utiliser consciemment.

— J'apprends dans les livres de la bibliothèque.

— Il faut des années pour acquérir ces connaissances, et nous n'avons pas la moitié de ce temps à notre disposition.

— Je te rappelle qu'il y a un mois j'ai abattu un dragon et qu'aujourd'hui j'ai tué deux hommes. Si ce n'est pas apprendre vite...

Ido fut atterré. On aurait dit que San tirait fierté du fait que sa magie avait provoqué la mort.

— Oui, San, c'est exact. Tu as tué deux hommes.

— Deux Assassins.

— Cela ne fait aucune différence.

— Ça en fait une, au contraire ! Ils ont tué mon père et ma mère, ce n'est que justice. Et je n'hésiterai pas la prochaine fois à recommencer !

À ces mots, Ido sauta sur ses pieds.

— Tu te rends compte ? Tu n'as que douze ans ! Les enfants ne doivent pas tuer, et encore moins éprouver du plaisir à le faire ! Peu importe qui tu as tué, il s'agissait d'une personne, pas d'un morceau de viande, une personne avec des rêves, des peurs, des espoirs !

San soutint son regard courroucé avec un calme glacial.

— Et ceux que tu as tués, toi, pendant toutes ces années ? Ce n'était pas des ennemis ? Pourquoi est-ce que tu combattais ?

— Il n'y a pas eu de jour où je ne me le suis pas demandé. C'est ce que tu ne veux pas comprendre, siffla le gnome.

— Je n'ai aucun remords, répliqua froidement San. Ce que j'ai fait est juste. Et puis, où étais-tu pendant ce temps-là ? Je ne peux compter que sur mes pouvoirs pour me sauver. Et que m'importe ta stupide culpabilité !

La gifle fut violente. C'était la seconde fois qu'il lui en donnait. Ido sentit tout à coup se creuser entre San et lui un gouffre infranchissable.

Le garçon le regarda avec des yeux brillants, mais il ne pleura pas. Ido aurait tant voulu savoir quoi lui dire. Mais il savait que face à un meurtre, on est toujours seul.

— Tu es bouleversé, tu ne mesures pas encore la gravité de ton acte. Tu en paieras très bientôt les conséquences. Nous verrons demain ce qu'il faut faire. À présent, retourne dans ta chambre avec le garde que je t'ai assigné. Et si tu te sauves, je te jure que je saurai t'enfermer.

San s'éloigna d'un pas tranquille, sans un regard. Ido se jeta sur une chaise et prit sa tête entre ses mains. Il aurait voulu que Soana soit là, il aurait voulu que Vésa, son dragon bien-aimé, soit dehors, devant la fenêtre. Il aurait voulu ne pas se sentir si terriblement seul.

San mûrit son plan en silence. Par chance, le livre dont il avait besoin était dans sa chambre. Il avait pris l'habitude d'emporter de la bibliothèque les textes qu'il voulait étudier, et celui-ci était le dernier qu'il avait réussi à subtiliser avant que Quar ne le punisse.

Le moment venu, il se leva et ouvrit lentement la porte.

— Qu'y a-t-il ? demanda aussitôt le garde.

San ne prit même pas la peine de répondre. Il murmura quelques mots, et le soldat s'effondra sur le sol. C'est avec le même enchantement que son grand-père avait un jour réussi à traverser un camp ennemi.

Il se mit à courir à travers le palais, ses pieds nus effleurant à peine le sol. Il murmura les mots magiques encore une ou deux fois avant de trouver l'entrée des cachots. Là, il n'eut qu'à ôter les clés de la ceinture du gardien. Il y avait quatre cellules, dont une seule occupée. Il s'approcha prudemment de la grille, et prit le temps d'observer la silhouette faiblement éclairée par la lueur d'une torche.

Le jeune homme était pâle, à cause de ses blessures. Mais son regard était celui d'un prédateur. San éprouva envers lui une haine immédiate, intense, comme s'il était le meurtrier de ses parents. Il regretta que les flammes se soient éteintes avant de le consumer.

« C'est le destin qui l'a voulu. Cet homme peut t'être utile », se dit-il.

— Lève-toi.

Le jeune Assassin l'examina d'un air railleur.

— Je ne reçois pas d'ordre de quelqu'un qui est destiné à n'être qu'un réceptacle.

San serra les mains sur les grilles.

— Comment t'appelles-tu ?

— Un Perdant n'a pas le droit de connaître le nom d'un Victorieux.

Le garçon leva la main et lui montra le trousseau de clés.

— Dis-le-moi et tu es libre.

— La liberté ne m'intéresse pas. La seule vraie liberté est en Thenaar.

— Je veux que tu me conduises à la Guilde.

L'arrogance disparut aussitôt du visage de l'Assassin. L'enfant l'avait déstabilisé.

— Comment t'appelles-tu ? répéta San.

— Démar.

San introduisit la clé dans la serrure et la tourna avec difficulté. L'assassin se traîna au-dehors en se tenant un bras.

— Tu me conduiras jusqu'à la Guilde ?

L'homme acquiesça lentement. San s'approcha de lui, lui prit le bras et posa la main sur sa blessure. Il récita l'enchantement, et la plaie commença à se refermer.

— Mène-moi au lieu d'où tu viens, Démar.

Complot

Légnait un calme absolu. La lune à son déclin n'était plus visible par les fenêtres basses. Doubhée écoutait le battement tranquille et régulier du cœur de Learco en se demandant si elle avait jamais ressenti une paix aussi profonde. Peut-être dans son enfance, avant la mort de Gornar, quand elle vivait encore avec ses parents.

— Je me souviens de toi sur la Terre du Feu.

Doubhée leva légèrement la tête. Learco contemplait le plafond.

— Nous étions encore des enfants, et toi non plus tu n'arrivais pas à détacher les yeux de Forra pendant qu'il tuait les rebelles survivants. Nous étions les seuls de notre âge à être encore en vie, et je me rappelle qu'au milieu de ce cauchemar je t'ai regardée du haut de mon cheval, parce que tu me semblais la seule chose encore pure au milieu de ce massacre.

Doubhée posa son menton sur sa poitrine.

— J'étais différente alors, dit-elle, sans savoir elle-même si elle faisait référence à son aspect extérieur ou à quelque chose de plus profond.

— Mais tes yeux sont restés les mêmes.

Elle eut un pincement au cœur. Pour la première fois, elle sentit qu'elle ne voulait plus suivre la voie du meurtre. Elle avait brusquement envie d'aimer et non plus de tuer, et cela la bouleversait.

— Comment se fait-il que je ne me souviens de toi que maintenant ?

— En arrivant ici, j'ai modifié mon apparence, ma façon de bouger, même les expressions de mon visage.

— Alors, comment es-tu en réalité ?

Doubhée se sentit mal à l'aise. Il ne l'avait jamais vue telle qu'elle était, en effet.

— Pas très différente de la petite fille que tu as croisée ce jour-là, répondit-elle évasivement.

Elle se releva. Dehors, le ciel s'éclaircissait. Elle devait y aller, une dure journée de travail l'attendait, suivie d'une nuit d'enquête.

« Et maintenant ? »

Elle avait tout fait pour retarder ce moment. « Ce n'était qu'une nuit, une nuit de folie », pensa-t-elle.

Elle se rhabilla en silence, tandis que Learco caressait des yeux chaque centimètre de sa peau.

— Je veux te revoir, dit-il brusquement.

Doubhée tressaillit.

— Je ne crois pas que ce soit sage.

— Pourquoi ?

Son étonnement était sincère.

— Il ne peut rien y avoir entre nous. Tu le sais bien.

— Je ne suis pas d'accord.

Il s'était exprimé avec une telle certitude que Doubhée se laissa un instant aller à la douceur de cette pensée. Un instant seulement. Elle laça son gilet et revint à la réalité.

— Ça a été une folie, souffla-t-elle.

Learco se leva d'un bond, lui prit le menton entre les mains et l'obligea à le regarder en face.

— Répète-le-moi maintenant.

Il savait désormais qu'elle ne pouvait pas lui mentir quand il la fixait ainsi.

— Peu importe ce que ça a été pour moi. Je suis là pour tuer ton père, et cela fait de nous des ennemis.

Le regard de Learco se durcit.

— Tu crois que je ne serais pas capable de le trahir ? Je le hais.

— Mais pendant toutes ces années tu as combattu pour lui, et tu ne t'es jamais révolté. C'est ton père, au fond, et ça, tu n'y pourras jamais rien.

Agacé, le prince se détacha d'elle.

— Je ferai ma propre enquête sur les documents que tu cherches, je les trouverai et...

Doubhée ne le laissa pas finir.

— Non ! Je ne veux pas que tu sois mon complice. Un jour, tu le regretterais.

— Mon choix, je l'ai fait au moment où je suis entré ici avec toi, répliqua-t-il d'un ton ferme. Nous venons du même enfer, Doubhée, et si je dois être damné, qu'au moins je le sois avec toi.

Et sans lui laisser le temps de dire quoi que ce soit, il l'embrassa.

— Demain soir, je serai là. Et toi ?

Doubhée le regarda, sous le charme.

— Oui, murmura-t-elle.

Et elle s'engouffra dans l'escalier.

Learco s'attarda dans le grenier. Il ne se sentait plus idiot et plus aucun doute n'habitait son cœur. Il savait ce dont son père était capable, mais ce dernier crime, gratuit et cruel, dépassait la mesure et le révoltait.

Il descendit l'escalier à son tour et traversa le palais qui commençait à se réveiller. Il se dirigea sans hésitation vers la chambre de la seule personne qui saurait l'écouter.

« Mon père a brisé mes dernières illusions. Doubhée, elle, n'est pas un rêve, et je ne lui permettrai pas de me l'enlever. »

Il entra sans frapper. Néor était déjà debout et s'habillait. Dans quelques jours, le roi lui accorderait publiquement son pardon.

— Dis-moi ce que je dois faire, et je t'obéirai, déclara Learco.

Doubhée passa la journée dans une sorte de transe. Elle avait l'impression que son corps ne lui appartenait plus, comme si le secret qui l'unissait au fils de Dohor s'était imprimé dans sa chair et l'avait transformée en profondeur. Elle se sentait euphorique, et en même temps perdue. C'était la première fois qu'elle caressait l'idée d'unir sa vie à celle d'un homme et d'envisager un avenir possible. Learco se moquait apparemment qu'elle soit une tueuse, et elle avait finalement compris ce qui liait leurs deux âmes : un subtil et intime jeu d'équilibre qui les rendait complémentaires. Learco avait brisé l'enchantement et lui avait redonné l'énergie de lutter.

— Qu'est-ce que tu as ?

Cette voix tira Doubhée de ses pensées. Elle était dans la cuisine, une pomme de terre à demi épluchée à la main, sous le regard scrutateur de Theana. Elle se remit au travail.

— Rien.

— Tu as l'air bizarre.

Doubhée sourit distraitement. Elle aurait voulu lui dire la vérité, tout lui raconter comme lorsqu'elle était petite et qu'elle se confiait à son amie Pat, mais une étrange pudeur l'en empêchait. C'était son histoire, et elle voulait la garder encore un peu pour elle.

Le soir venu, elle se précipita vers le grenier sans trop réfléchir. En haut de l'escalier, Learco l'attendait, souriant. En le voyant, elle comprit que pendant des années elle n'avait fait que se raconter des mensonges : le désir de partager son existence avec quelqu'un était fort en elle.

Il lui jeta les bras autour du cou et elle le laissa faire. Ce fut différent du premier soir, plus calme, plus naturel. Il y avait plusieurs façons d'aimer, Doubhée le découvrit ce soir-là.

— J'ai essayé de me renseigner sur tes documents, lui dit tout à coup Learco.

— Je ne veux pas en parler.

— J'ai compulsé un peu les ouvrages de la bibliothèque, mais mon père n'a pas suffisamment confiance en moi pour me mettre au courant de choses aussi délicates. Je ne savais même pas qu'il existait des documents secrets dispersés dans le palais.

Doubhée le regarda d'un air boudeur.

— J'ai dit que je ne voulais pas en parler.

— Je veux seulement t'aider.

Elle lui caressa la joue.

— Je le sais. Cependant, les mots ont un étrange pouvoir. Si tu dis une chose, elle se met brusquement à exister. Tant que je suis ici avec toi, je ne pense pas à la Bête, et je peux m'imaginer qu'il y a un avenir pour nous. Mais quand tu m'en parles, la réalité réapparaît et recommence à me tourmenter. Je ne veux pas y penser, pas maintenant.

— Il y a un avenir, Doubhée, et je veux te l'offrir.

L'espace d'une seconde, son visage se superposa à celui de Lonerin. Doubhée crut entendre dans ses mots la même pitié intolérable.

— Tu n'as pas besoin de me le dire pour me faire plaisir, je sais quel est mon destin, rétorqua-t-elle sèchement.

Learco ne se vexa pas.

— Si tu penses que j'ai pitié de toi, tu te trompes. Je le dis pour moi, parce que je veux t'avoir près de moi pour toujours.

Doubhée sentit ses yeux se voiler, et elle se serra dans ses bras chauds et rassurants.

— Je t'en prie, pas maintenant. Restons ici ensemble et laissons tout le reste au-dehors.

Les nuits suivantes furent encore plus belles. Ils roulaient sur le plancher en jouant comme deux amants, et se disaient entre deux étreintes tout ce qu'ils ne s'étaient pas encore confié. Le lendemain matin, Doubhée souriait en voyant sur son corps les traces de ces rencontres secrètes. Mais elle ne disait rien à Theana. Elle nageait dans le bonheur, au point d'en oublier le but de sa mission. La Bête venait bien de temps en temps lui rendre visite, mais elle la chassait aussitôt, surtout si Learco était présent. Elle cherchait par tous les moyens à arrêter le temps, à nier la réalité. Mais un soir, ce fut le prince qui l'accueillit avec un baiser moins ardent que d'ordinaire.

— Nous avons un rendez-vous.

Doubhée se raidit.

— Tu as confiance en moi ? lui demanda-t-il en lui tendant un

manteau avec une large capuche.

— Où me conduis-tu ? rétorqua-t-elle avec une pointe de soupçon dans la voix.

Learco se mit à rire.

— Dans un endroit où tu seras à ton aise avec ça.

Doubhée enfila le manteau de mauvaise grâce, mais elle se sentit mieux une fois qu'elle eut abaissé la capuche sur son visage. Cela faisait si longtemps qu'elle portait des vêtements de femme...

Ils descendirent au jardin et se dirigèrent vers une petite maison que Doubhée croyait réservée au jardinier.

— C'était mon terrain de jeu quand j'étais enfant. Ma mère l'avait fait construire pour mon frère, mais il n'a pas eu l'occasion de s'en servir. Alors on me l'a donnée, du moins jusqu'à ce que mon père décide que j'étais trop grand pour ce genre de choses. J'y venais tous les jours, c'était le seul endroit où je me sentais chez moi.

Doubhée observa la maison à la lueur de la lune. C'était une petite construction en bois, avec un toit en pente et de fausses briques dessinées sur les murs. Elle avait deux étages et donnait l'impression d'être totalement à l'abandon.

Learco ouvrit lentement la porte, et une lueur jaunâtre se projeta sur l'herbe du jardin. Il franchit le seuil en tenant Doubhée par la main. Elle le suivit timidement, puis eut un mouvement de recul. Une dizaine d'hommes étaient assis, vêtus de manteaux semblables au sien. Learco était le seul à ne pas cacher son visage.

Une pensée, fulgurante et terrible, lui traversa l'esprit.

« Il m'a trahie. »

Sa main courut immédiatement à son poignard, mais ses doigts hésitèrent sur la garde. Le prince, debout devant elle, la regardait droit dans les yeux. Ce regard ne pouvait pas mentir. Elle baissa un peu plus la capuche sur son visage et décida de ronger son frein.

— Je croyais que tu ne viendrais plus, observa une voix.

Doubhée la reconnut aussitôt : c'était Néor, le cousin de Dohor, qui devait recevoir le lendemain le pardon officiel du roi.

— J'ai dû attendre la personne dont je vous ai parlé.

Doubhée sentit immédiatement tous les regards converger vers elle.

— J'imagine que tu dois te demander qui nous sommes et ce que nous voulons, reprit Néor.

Doubhée posa un regard circonspect sur l'assistance.

— Sache que tout ce qui se dira ici ne sortira pas de ces murs.

Doubhée apprécia ce préambule et se détendit légèrement.

— Nous sommes des opposants à Dohor. Dans le royaume, de plus en plus de gens désirent mettre un terme à sa politique de la terreur. C'est pour cette raison que nous nous sommes réunis. Learco nous a dit que tu avais toi aussi un compte à régler avec lui.

Doubhée tourna instinctivement la tête vers Learco qui avait les yeux toujours braqués vers les silhouettes encapuchonnées. Elle n'aimait pas ce qui était en train de se passer.

— Tu nous le confirmes ?

Elle hésita un instant, puis acquiesça.

— Nous savons que Dohor s'absentera dans deux semaines, officiellement pour aller voir comment se passent les choses sur la Terre de la Nuit. En réalité, il ira rencontrer ses alliés secrets, les Victorieux de la Guilde.

Doubhée écoutait, immobile.

— Learco restera au palais et prendra le pouvoir... Et toi, tu t'occuperas du roi.

Un lourd silence s'abattit sur la salle.

Doubhée ne le rompit pas, et Néor finit par dire :

— Tu es d'accord ?

— Mes motivations n'ont rien à voir avec les vôtres, répondit-elle d'une voix tremblante.

— Certes. Ce qui compte, cependant, c'est que nous ayons tous le même objectif. Nous te demandons seulement d'accomplir ce que tu projetais de faire de telle manière que nous puissions en tirer nous aussi bénéfice.

Les mains de Doubhée se serrèrent sur son poignard.

— Je dois y réfléchir.

— L'idée de faire partie d'un complot t'effraie ? intervint l'un des hommes.

— Tu veux de l'argent ? ajouta un autre.

— Ce n'est pas ça, rétorqua-t-elle d'une voix dure.

— Alors quoi ?

Doubhée chercha une nouvelle fois le regard de Learco.

— Nous pourrions nous en occuper nous-mêmes, reprit Néor. Mais toi, tu peux te débrouiller pour que l'on croie à un accident.

Doubhée agrippa nerveusement l'étoffe de son manteau.

— Laissez-moi un peu de temps.

— Tu auras dix mille caroles.

— Laissez-moi un peu de temps, répéta-t-elle, inflexible.

Les conjurés échangèrent un regard.

— Nous attendrons donc ta réponse, conclut Néor. Ensuite, à chacun son destin.

L'assemblée se dispersa rapidement et Doubhée et Learco restèrent seuls dans l'obscurité épaisse. Pendant que les hommes encapuchonnés quittaient la salle un à un, Doubhée avait gardé les yeux fixés sur Learco.

— Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? s'écria-t-elle.

— Je t'ai prouvé que tu étais libre d'agir.

La voix de Learco était ferme, et son calme irrita Doubhée.

— C'est une affaire qui ne regarde que moi ! Pourquoi m'as-tu mêlée à ces gens ?

Le jeune homme sourit avec amertume.

— Je suis des leurs, Doubhée, j'en ai assez de baisser la tête. Il est temps que je passe à l'action, pour moi, pour cette Terre, et pour toi. Depuis des années je me cache derrière le nom de mon père. Je lui ai tout sacrifié : mon innocence, mes rêves, et même mon sang. Et tout ce que j'ai obtenu en échange, c'est son mépris. Je suis en train de devenir comme lui, et je m'y refuse. Pendant si longtemps, je me suis dit qu'il n'y avait pas d'autre voie que l'obéissance. Il finirait par mourir, et alors je perpétuerais ses massacres, parce que j'aurais été trop loin pour revenir en arrière. Or c'est faux. C'est toi qui me l'as enseigné, et c'est pour toi que je suis là maintenant. Je veux que tu m'aides dans mon entreprise, Doubhée.

Elle secoua la tête avec horreur.

— Ce n'est pas toi qui as décidé de le tuer.

— Si je me dérobe, tu partiras. Et tu prendras rang parmi les innombrables personnes dont il m'aura séparé.

— Alors, c'est ça que je suis pour toi ? Une dette envers ton père ? lâcha-t-elle avec méchanceté.

— Tu es ma seule chance de salut.

Doubhée ne sut que répondre. Elle avait toujours cherché quelqu'un qui l'aiderait à se sauver, et voilà que maintenant Learco cherchait la même chose en elle. Elle s'approcha de lui avec méfiance, puis finit par le serrer contre elle.

— Je ne veux pas que tu le fasses tuer. Tu ne te le pardonnerais jamais, Learco, tu le sais mieux que personne.

Il se détacha lentement d'elle et lui glissa une petite bourse en cuir dans la main.

— Ouvre-la, dit-il.

Doubhée glissa les doigts à l'intérieur avec curiosité et en tira un vieux morceau de parchemin à demi déchiré. Son cœur bondit dans sa poitrine : deux pentacles superposés, avec au centre deux serpents entrelacés formant un cercle. Le symbole. Le symbole de sa malédiction. C'était le document qu'elle cherchait.

— Il était là où tu le cherchais l'autre soir, dissimulé sous l'une des tapisseries. On l'avait cousu derrière l'une des vagues de la bataille navale.

« Li. Oct. », huitième ligne. La huitième ligne de la mer. Doubhée fit instantanément le lien.

— Je l'ai trouvé aujourd'hui. Cela n'a pas été si difficile, finalement. Ne me regarde pas comme ça, ajouta-t-il. Si tu sauves ta vie, tu sauveras la mienne en même temps. La responsabilité de ton acte

retombera sur moi, pas sur toi. C'est pour cela que je veux que tu ailles jusqu'au bout. Fais-le pour moi, Doubhée. Fais-le pour nous deux.

Sans répondre, elle baissa les yeux sur l'insignifiant bout de papier dans sa main et le serra avec force.

Lorsqu'elle regagna sa chambre, Theana dormait encore. Doubhée s'approcha de son lit en silence, s'assit sur le rebord et l'observa quelques instants. Elle avait désespérément besoin de se confier à quelqu'un, et c'était la seule personne à qui elle pouvait tout raconter. Après une courte hésitation, elle la secoua légèrement par l'épaule.

— Il est arrivé quelque chose ? s'inquiéta aussitôt Theana.

Elle avait encore les yeux embués de sommeil et il lui fallut quelques instants pour s'éclaircir les idées.

— Il faut que je te parle, lui dit simplement Doubhée.

La jeune magicienne s'adossa à son oreiller et écouta son récit. Doubhée lui raconta d'une traite les moindres détails du mois écoulé, lui révélant ce qui s'était passé entre le prince et elle et en quoi cela avait changé les perspectives de sa mission. Enfin, elle ouvrit la main et lui montra le morceau de parchemin.

Theana écarquilla les yeux.

— C'est celui que tu cherchais ?

Doubhée hocha la tête.

— C'est Learco qui l'a trouvé.

La magicienne poussa un soupir de soulagement.

— Je suis prête, dit-elle fermement. Je connais le rituel et...

— Je ne veux plus tuer Dohor.

Doubhée avait parlé spontanément, sans réfléchir. Theana la regarda avec perplexité, et une lueur d'angoisse passa dans ses yeux.

— C'est son père, je n'y peux rien. Un homme comme Learco ne peut pas tuer un être qu'il aime et continuer à vivre comme avant. Tuer ouvre toujours un gouffre à l'intérieur de soi, et chaque fois c'est comme perdre une partie de soi-même.

— Mais il le déteste !

Doubhée la fixa avec tant d'intensité que Theana dut baisser les yeux.

— Il te le demande parce qu'il t'aime, ajouta-t-elle à mi-voix. Il passe par-dessus ce à quoi il croit pour toi. Si tu ne le fais pas, tu mourras, et il le sait.

— J'en suis consciente.

— Et alors ?

— Alors je ne veux pas. Parce que lui aussi, il en mourra, lentement, et mon amour ne pourra pas le sauver. Chaque fois qu'il me regardera,

il ne verra en moi qu'une meurtrière.

Theana lui prit la main et la regarda droit dans les yeux.

— Doubhée, tu n'as pas d'autre choix.

— Tue-moi.

Ces mots résonnèrent dans la chambre comme le cliquetis métallique d'une épée que l'on dégaine.

— La malédiction m'empêche de me suicider, j'ai déjà essayé. Et la Bête me protège de tous ceux qui tenteraient de me tuer, mais peut-être que toi, avec ta magie...

— Non ! s'écria Theana, le visage déformé par la peur. Je refuse, je ne peux pas, tu ne peux pas me demander une chose pareille !

Doubhée la scruta d'un air grave.

— Ces derniers mois, nous avons affronté toutes sortes de dangers, et tu m'as toujours aidée, même quand tu ne croyais pas que c'était possible. Bien que je t'aie insultée et que je t'aie mené la vie rude, tu es toujours restée à mes côtés. Tu es mon amie maintenant, et j'ai confiance en toi.

— Je t'en prie, ne me demande pas ça, murmura Theana, au désespoir.

— Alors trouve un moyen qui me permette de le faire moi-même. Aide-moi. Tu sais quel genre de mort m'attend si je ne tue pas Dohor. J'ai besoin de pouvoir partir à ma manière, et au moment où je le déciderai. Je te demande beaucoup, je le sais, mais j'ai enfin trouvé quelque chose qui donne un sens à mon existence. Un jour tu m'as dit que je n'avais que du néant en moi, tu avais raison.

— J'étais en colère, je n'avais pas l'intention de...

— Les choses ont changé, l'interrompt Doubhée. Désormais, j'ai une raison de vivre. Alors je peux aussi mourir, tu comprends ?

Theana fut contrainte d'acquiescer. Elle qui avait souffert et lutté pour la seule certitude qu'elle avait était mieux placée que quiconque pour le comprendre.

— Je trouverai un moyen de te sauver, dit-elle entre ses larmes. Je te sauverai sans que tu doives tuer Dohor. J'ai toute une bibliothèque à ma disposition, et je vais me mettre au travail sur-le-champ.

Doubhée sourit tristement. Elle avait connu trop de désillusions pour croire encore qu'il existait une issue indolore. Elle serra la magicienne dans ses bras. Dehors, les premières lueurs annonçaient l'aube d'un nouveau jour.

Ces mêmes lueurs éclairaient une chambre luxueuse, quatre étages au-dessus des quartiers des domestiques. Forra, arrivé au palais quelques heures plus tôt, y trônait dans un large fauteuil. Devant lui était agenouillé un homme encapuchonné.

— Raconte-moi tout, murmura le lieutenant de Dohor, un sourire mauvais aux lèvres.

Le pardon et la vengeance

C'était le jour du pardon de Néor, et le palais était en effervescence.

Doubhée et Theana commencèrent par renouveler le rituel. Désormais, c'était devenu une routine pour elles. Dès qu'elles eurent terminé, elles s'habillèrent en évitant de se regarder dans les yeux, puis elles se rendirent aux cuisines.

Doubhée était distraite ; malgré ses efforts, elle n'arrivait pas à s'ôter Learco de la tête. Entre le prince et elle demeurait une question à laquelle elle cherchait en vain une réponse. Plus le temps passait, plus elle était convaincue que Learco ne supporterait pas de voir mourir son père. Tuer n'était pas dans sa nature, et toutes ses années de guerre n'y avaient rien changé. Elle ne l'y aiderait pas.

« Tu mourras avant de le voir sur le trône. »

Un frisson lui parcourut le dos et lui fit lâcher la guirlande qu'elle était en train de tresser dans le jardin.

— Sanne ! Fais attention ! lui cria de loin une de ses compagnes.

Doubhée sourit.

— Désolée, ce doit être la fatigue, se défendit-elle.

Elle ne savait vraiment pas quoi faire. Valait-il mieux laisser Learco suivre sa propre route, ou bien l'accompagner le plus longtemps possible, tant que la malédiction ne l'aurait pas consumée ?

Elle en était là de ses réflexions, lorsqu'un léger scintillement sous les arcades attira son regard. Derrière une colonne, elle entrevit le prince qui l'observait d'un air grave. Il portait son armure de cérémonie et avait ceint son épée étincelante. Doubhée sentit l'air lui manquer. Il était dangereux de se rencontrer ainsi à découvert, mais cela avait aussi quelque chose d'excitant. Elle posa sa guirlande sur l'herbe, et, lorsqu'elle fut certaine que personne ne regardait dans sa direction, elle se leva et courut vers les arcades en essayant de

maîtriser les battements de son cœur. Dès qu'elle arriva près de lui, Learco la poussa contre la colonne et l'embrassa fougueusement.

— On peut nous voir, dit-elle en le repoussant.

Learco lui sourit, tandis qu'elle arrangeait ses cheveux en rougissant.

— Demain, tu dois donner ta réponse. Je voudrais la connaître.

— Je viendrai avec toi, dit-elle après un court silence.

— Mais tu vas le tuer ?

Un bruit de pas les fit tous deux tressaillir. Ils reculèrent dans l'ombre, mais Learco ne renonça pas.

— Alors ?

— J'ai dit que je viendrais avec toi.

Le jeune homme soupira, et ajouta avec une pointe de déception dans la voix :

— Il mourra de toute façon, Doubhée. Mais si c'est par ta main, toi et moi pourrons vivre en paix.

— Tu te mens à toi-même. Tu ne te pardonneras jamais sa mort.

— Je t'aurai toi, et cela me suffira.

— Où est le prince ?

Une voix, toute proche.

— Il faut que tu y ailles, souffla Doubhée en s'écartant de lui.

Learco la saisit par le bras.

— C'est toi que je veux, chuchota-t-il.

— Pars ! insista-t-elle, et elle se dégagea pour retourner à son travail.

Le soleil était resplendissant. Le jardin était rempli d'une foule d'invités, parmi lesquels des nobles et des dignitaires de toutes les Terres sur lesquelles Dohor avait étendu son pouvoir. Une estrade en bois avait été dressée pour accueillir le trône. À son pied, un long tapis rouge : c'était là que Néor devait se prosterner pour implorer le pardon de son roi.

Doubhée observait la scène du haut des gradins. Theana et elle n'avaient aucune tâche à accomplir avant le déjeuner, et elles avaient reçu la permission d'assister à la première partie de la cérémonie à une bonne distance des tribunes réservées aux nobles. Elles avaient trouvé une place à l'écart d'où elles avaient une vue étendue sur le jardin.

Les soldats furent les premiers à faire leur entrée, en habits écarlates et lances brandies. Doubhée distinguait à peine leurs visages, mais l'un d'eux lui sembla étrangement familier. Elle jeta un regard inquiet sur la foule et en reconnut d'autres. Des Assassins. Il y en avait plusieurs dans l'assemblée. C'était la première fois qu'elle les voyait assister à

un événement public. Quel intérêt avaient-ils à y participer ?

Ensuite, vinrent les dignitaires des différentes Terres qui défilèrent dans leurs vêtements de brocart. Parmi eux se trouvaient Forra et Learco. Doubhée les suivit des yeux jusqu'à ce qu'ils prennent place au premier rang.

Enfin arriva le roi. Il affichait l'expression sévère et terrible que Doubhée lui avait vue dans toutes les occasions officielles : celle du grand chef militaire et du souverain responsable du bien-être de son peuple, pour lequel il était prêt à tout, y compris à des actes cruels. C'était là le masque que Dohor aimait arborer.

Dès qu'il atteignit son trône, le héraut se leva au milieu des coups de clairon.

— Aujourd'hui, notre Auguste Souverain réunit ses sujets pour les rendre témoins de son infinie clémence. Terrible dans la colère mais magnanime dans le pardon, notre Roi admet à nouveau à sa cour l'un d'entre eux, qui a commis beaucoup d'erreurs. Sa Majesté le gracie, et l'autorise à revenir vivre auprès d'elle.

Des cris de joie assez peu spontanés accueillirent cette annonce. Lorsque les acclamations se turent, Néor s'avança. Il était vêtu sobrement contrairement à son habitude, et ses cheveux avaient été coupés. Il portait sur sa chemise la tunique de toile des jeunes recrues de première année à l'Académie. Tout en lui évoquait le repentir et le dénuement.

Doubhée eut un sourire sarcastique. Dohor, si magnanime fût-il, ne voulait pas se priver du plaisir d'humilier celui à qui il accordait son pardon !

Le reflet d'une lame capta brusquement son attention. Il se passait quelque chose. Instinctivement, elle regarda vers Learco. Sur l'estrade, tout était tranquille. Néor venait d'arriver devant le trône, prêt à se prosterner. Lorsqu'il fut face contre terre, deux soldats pointèrent leurs lances sur son dos.

Un murmure parcourut l'assistance.

Dohor se leva de son trône.

— Cher cousin, tu es là aujourd'hui pour réparer une faute qui remonte à des années. Prosterné à mes pieds, tu me supplies de t'accueillir à nouveau auprès de moi et de te réintégrer dans tes charges au palais. J'en suis heureux. Tu as été autrefois un précieux collaborateur, avant de te révolter contre moi.

Il sourit d'un air sournois.

— Je me félicite de retrouver en toi un allié fidèle et de pouvoir compter à nouveau sur tes talents militaires et ton intelligence.

Doubhée remarqua que Learco jouait nerveusement avec la garde de son épée. Elle glissa elle-même discrètement la main sous sa jupe et serra les doigts sur son poignard. L'air était chargé de tension.

— Hélas, il y a un problème. Un événement inattendu survenu hier... poursuivit le roi.

Néor voulut relever la tête, mais l'un des soldats l'en empêcha.

— Et il est juste que mon peuple soit mis au courant.

Le roi fit un signe, et deux gardes traînèrent un homme sur l'estrade. Il portait une chemise déchirée et tachée de sang. Son visage tuméfié était méconnaissable. Les gardiens le forcèrent à s'agenouiller, l'offrant en pâture au public.

Doubhée se leva.

— Ne bouge pas, dit-elle à Theana.

— Que... ?

Doubhée marchait déjà vers l'estrade.

Entre-temps, Forra avait ordonné à ses hommes de dégainer leurs épées.

— Allez, Karno, dis à tout le monde ce que tu nous as avoué cette nuit !

Doubhée tressaillit et se plaqua vivement contre un mur pour écouter. Karno était un haut dignitaire, et la foule s'agita, inquiète. Derrière elle, une ombre suspecte se fondit dans la cohue. On la suivait, elle en était certaine.

L'homme ne semblait pas avoir compris, et Forra lui lança un coup de pied dans les côtes.

— Parle !

— Depuis quelque temps... murmura Karno, mais Forra l'attrapa par les cheveux et lui tira la tête en arrière.

— Plus fort, pour que tous t'entendent !

L'homme déglutit et reprit, cette fois à voix haute :

— Depuis bientôt un mois, Néor et dix autres dignitaires de la cour se rencontrent à la Maison des Jeux, dans le jardin du palais. Ils y ont comploté pour déposer Sa Majesté, et le prince lui-même a participé à la conjuration.

Un cri de stupeur s'éleva de l'assistance. Doubhée contourna l'estrade. Elle devait rejoindre Learco au plus vite. D'autres lames, d'autres Assassins. Et l'ombre derrière elle était maintenant toute proche.

— Vous avez entendu ? hurla Dohor avec un rictus de triomphe. Mon fils et mon cousin complotent pour me tuer !

Sa voix de stentor eut le pouvoir de réduire la foule au silence.

— Bien que j'aie eu du mal à démêler vos petites intrigues, maintenant tout est limpide.

Learco voulut intervenir. Forra lui pointa aussitôt sa lame sur la gorge. Doubhée bondit en courant vers l'estrade, son poignard tiré.

Néor essaya une nouvelle fois de se relever, mais Dohor l'immobilisa avec son épée.

— Tu voulais décapiter le royaume, n'est-ce pas ? Pour prendre le pouvoir et devenir roi à ma place ! hurla-t-il. Mais ce n'est pas ma tête qui tombera aujourd'hui !

Son épée tournoya un instant dans l'air, puis elle s'abattit sur la nuque de Néor. La tête tranchée vola au-dessus de la foule hurlante, avant de retomber sur l'estrade. Ce fut le signal.

Chaque Assassin dégaina son arme et se jeta sur le conjuré le plus proche de lui, tandis que les gardes de Dohor s'occupaient des autres rebelles. Doubhée essayait toujours d'arriver jusqu'à l'estrade pour prêter main-forte à Learco. Soudain, un homme la saisit par les épaules et pointa un poignard sur son cœur. Deux serpents enroulés en ornaient le manche, et Doubhée n'eut plus aucun doute sur ce qui était en train d'arriver.

Ils roulèrent tous deux à terre, tandis qu'autour d'eux éclatait le chaos. Pendant quelques minutes, il n'y eut plus que leurs corps enlacés dans un combat mortel. Le symbole sur le bras de Doubhée se mit à palpiter, et le hurlement de la Bête lui emplît l'esprit. Mais le rituel de Theana tenait bon, et ce hurlement eut pour seule conséquence de l'étourdir. Elle évita de justesse la lame de son adversaire, se dégagea et se releva vivement. Mais l'homme était déjà en position d'attaque.

Ils s'observèrent sans bouger. Alentour, des cris, le choc des armes et l'odeur du sang, forte et âcre. Doubhée avait la tête qui tournait, mais la Bête n'arrivait toujours pas à sortir de ses limbes.

Et puis une pensée lui donna la force de réagir : « Learco ! » D'un bond, elle esquiva les deux couteaux que l'Assassin venait de lancer vers elle. Il avait toutes les armes de la secte à sa disposition, alors qu'elle n'avait que son poignard. Et pour tout arranger, ses vêtements féminins la gênaient. Elle attaqua la première pour déstabiliser son adversaire, mais l'homme para tous ses coups un à un. Finalement, Doubhée fit mine de baisser sa garde, et l'Assassin eut un sourire de triomphe. Il leva le bras, mais Doubhée se baissa, sa faufila entre ses jambes. Elle remonta aussitôt derrière lui et l'attrapa par le cou. Tout fut fini en un instant. Le corps inerte de l'homme s'effondra entre ses bras, et elle le laissa tomber sur le sol avec dégoût.

Elle regarda vers l'estrade. Learco n'y était plus, et Forra non plus. Les gens couraient dans tous les sens, terrorisés, et Doubhée remarqua que Theana manquait elle aussi à l'appel. L'espace d'un instant, elle se sentit désorientée, mais un nouveau sifflement derrière elle l'obligea à se reprendre. Elle se tourna d'un bond et enfonça son poignard dans la poitrine d'un autre Assassin. L'homme tomba à terre sans un gémissement. Désormais, elle était découverte. Elle devait agir, et vite.

Elle se mit à courir de toutes ses forces, abattant au passage tous les ennemis qu'elle croisait sur sa route. Elle se dirigea sans hésiter vers le

fond du jardin, où elle savait que le mur d'enceinte était le plus bas. Les gardes essayèrent encore une fois de l'arrêter, mais l'image de Forra menaçant Learco de son épée la galvanisait. Elle s'accrocha au lierre qui tapissait le mur, tandis que les premières flèches vibraient dans l'air. Arrivée en haut, elle se laissa glisser de l'autre côté, et une fois à trois brasses du sol, elle sauta. Ses genoux craquèrent sous le choc. Elle ignore la douleur et s'élança au milieu du chaos.

La salle du trône parut à Learco plus grande que d'habitude. Il était agenouillé sur le marbre, pieds et poings liés. On lui avait ôté son armure et son épée. Il n'avait même plus ses bottes. Les gardes qui l'avaient amené le surveillaient du fond de la salle. Dans les souterrains où se trouvaient les cachots, il avait vu les rares conjurés encore en vie pleurer en implorant leur pardon. Il y avait cherché Doubhée des yeux, mais il ne l'avait pas vue. Peut-être l'avait-on emmenée ailleurs, ou peut-être s'était-elle échappée. Mais elle était toujours vivante, il le sentait. Quant à sa compagne, on l'avait emprisonnée en même temps que lui. Learco lui avait vu un air de dignité qui l'avait frappé. Il n'avait aucune idée de qui était vraiment cette fille, mais il existait un lien entre eux et ce lien, c'était Doubhée.

— Tout ira bien, lui avait-il murmuré avec douceur.

Elle lui avait répondu d'un signe de tête. Alors, il avait repris courage et lui avait glissé :

— Tu sais où est Doubhée ?

Elle avait fait signe que non, et pendant un instant, il s'était senti perdu, comme si ses forces l'avaient abandonné d'un coup.

La grande porte en bois s'ouvrit brutalement, et Dohor s'approcha à pas lents sans lui jeter un regard. Une fois assis sur son trône, il le fixa avec cette expression glacée et sévère que Learco connaissait par cœur. Il comprit instantanément que Doubhée avait raison : il n'aurait jamais réussi à le tuer, ni même à commanditer son meurtre. Chaque fois que son père le regardait de cette façon, quelque chose en lui se dissolvait. Il eut honte de lui en se rendant compte qu'il redoutait sa punition comme un enfant.

— Volco n'a rien à voir dans cette histoire, réussit-il seulement à dire.

Il avait aperçu le vieillard qui pleurait dans une cellule, en suppliant le roi de libérer son fils. Même dans cette situation, il essayait encore de le protéger, sans se soucier de son propre sort.

— Peut-être, mais il est responsable de ce que tu es devenu, répliqua son père avec colère. Il sera décapité demain. Il est grand temps de faire le ménage dans ce palais !

Learco serra les poings. Il lui était intolérable que Volco paie à sa

place et pourtant, il ne parvenait pas à protester.

— Je n'aurais jamais cru qu'une chose pareille arriverait, commença son père. Tu m'as surpris, tu sais ? Je t'ai toujours considéré comme un incapable, et je ne m'attendais pas que tu ailles si loin. Ourdir un complot et te dresser contre moi... Certes, si j'avais dû moi-même tuer mon père pour accéder au trône, il est probable que je l'aurais fait. Il y a des rêves ambitieux qui justifient certains sacrifices.

Il regarda Learco d'un air amusé.

— Ce Karno est une vraie femmelette ! À la seule vue des instruments de torture, il s'est mis à trembler comme une feuille. Il n'a pas tardé à vider son sac, après quoi ça n'a pas été très difficile d'assembler les pièces. Mais je doutais que ce soit toi l'instigateur de ce complot, et en effet, il est apparu que c'était Néor. Tu t'es allié à lui parce que tu imaginais qu'il réussirait. Tu ne t'es pas rendu compte à quel point vos plans étaient minables. À ta place, je serais allé directement trouver mon père et je l'aurais égorgé dans son sommeil.

Learco rougit, plein de dégoût pour lui-même. C'était vrai. Il avait même hésité avant de participer à la conjuration. Il ferma les yeux, frissonnant.

« Je ne peux pas le laisser me traiter ainsi. Je dois briser le lien qui me lie à lui. »

L'image de Doubhée apparut dans son esprit.

— Je ne suis pas comme toi.

— Quoi ? dit Dohor en portant la main à son oreille. Si tu veux me dire quelque chose, je te conseille d'élever la voix parce que si tu murmures, je ne t'entends pas.

Il continuait à regarder Learco avec le sourire d'un adulte qu'amusaient les propos insensés d'un enfant.

Learco sentit la haine qu'il cherchait monter en lui.

— Je ne suis pas comme toi. Je n'avance pas en piétinant des cadavres d'innocents.

Le sourire de Dohor ne vacilla pas.

— Je le sais bien, ce n'est pas la peine que tu me le répètes. Tu as toujours été trop tendre, et tu n'as jamais rien compris aux mécanismes du pouvoir. Tu ne veux pas devenir roi, tu désires seulement te libérer de moi. C'est pour cela que tu t'es caché derrière Néor.

Learco sentit son cœur s'accélérer.

— Tu te trompes. Ta mort ne changera rien à ce qui est. Tu as fait de moi un assassin, en me coupant de tout et de tous et en m'obligeant à ressembler à ton fils bien-aimé.

L'expression du roi se durcit.

— Ne prononce pas le nom de ton frère.

Cette fois, ce fut au tour de Learco de sourire.

— Ah oui, mon frère, ce modèle intouchable ! S'il avait grandi, il serait devenu comme moi, ne te fais pas d'illusions.

— Ce n'était pas un faible, il ne m'aurait jamais déçu.

— Il aurait grandi, et tu aurais réussi à te faire haïr aussi de lui, parce que c'est la seule chose dont tu es capable. Tout ce que tu touches, tu le détruis. Ainsi avec ma mère, avec moi, avec cette terre, et maintenant avec le monde entier.

— Un roi doit préserver son pouvoir.

— Et ce pouvoir te suffit, n'est-ce pas ? Tu te moques bien de n'avoir personne sur qui compter. Tu es content de dormir chaque soir dans une chambre différente, et que ton propre cousin ait tenté de te tuer ne t'affecte même pas. Il voulait libérer cette terre de ton joug, et c'est pour cela que je l'ai appuyé.

Dohor éclata d'un gros rire, que l'écho de la salle rendit encore plus grotesque. Learco ne broncha pas. Son cœur battait lentement désormais, tandis que le flux de paroles qu'il avait retenues pendant des années sortait enfin de ses lèvres.

— Ah, mon fils... Tu n'es qu'un lâche qui dissimule sa peur derrière de stupides idéaux.

— C'est toi qui m'as fait vivre dans la peur et dans le dégoût de moi-même, en m'obligeant à massacrer des civils innocents. Cela, je ne te le pardonne pas et ne te le pardonnerai jamais. Mais contrairement à toi, qui pourriras en enfer, j'ai encore une issue. Je peux sauver le Monde Émergé.

— Le Monde Émergé est un animal qui doit être maté, dit Dohor avec sévérité. Si je n'avais pas pris le pouvoir, quelqu'un d'autre l'aurait fait.

— C'est ce que tu crois. Si je m'emparais du trône où tu es assis, je restituerais toutes tes conquêtes à qui de droit, et les gens oublieraient jusqu'à ton souvenir.

Dohor s'appuya au dossier de son siège, et un rictus féroce déforma ses traits.

— Et tu penses que la tyrannie disparaîtrait ? Tu es naïf, Learco. Dominer les autres est dans la nature humaine, et tu ne peux rien faire contre ça.

— Tant que j'aurai un souffle de vie, je m'y opposerai.

Le roi le regarda un bref instant d'un air halluciné, puis il se détendit, comme s'il avait trouvé tout à coup la solution à tous les problèmes.

— De toute façon, le spectacle est terminé. Je suis fatigué de toi, dit-il avec un geste de la main. Tu vas me permettre d'honorer une dette envers mes amis. Tu seras conduit au temple de la Guilde pour y être immolé à Thenaar, ce même dieu qui me donnera d'ici peu un pouvoir que tu ne saurais même pas concevoir. Tu seras sans doute

heureux de savoir qu'il y aura avec toi cette fille que tu as sauvée, et qui d'ailleurs est une tueuse, elle aussi. Une traîtresse, pour être exact.

Learco retint un soupir de soulagement. Doubhée était vivante. Prisonnière, probablement, mais vivante. Il sourit.

— Maintenant c'est toi qui es naïf.

Dohor le regarda d'un air interrogateur.

— Le vent tourne, et ton temps touche à sa fin. Tu crois que ce complot est parti de rien ? Tu crois qu'il te suffira de nous tuer, moi et les autres ? Tu ne tarderas pas à récolter ce que tu as semé. Je mourrai peut-être, mais tu me suivras vite.

Dohor se leva et vint se camper devant lui. Learco observa les rides sur son front, ses yeux que voilait un début de cataracte, son corps flasque, et il n'éprouva plus aucune peur. Un petit homme, voilà ce qu'il était. Un petit homme qui pouvait peut-être encore l'écraser, mais qui subirait bientôt la cuisante désillusion de voir son règne s'effondrer. Il songea à Ido, à Sennar et à la mission commanditée par le Conseil des Eaux dont lui avait parlé Doubhée.

« Il est fait de chair comme les autres, il suffit d'une lame pour le balayer. »

— Je mourrai dans mon lit, dans de très très longues années, avec le Monde Émergé à mes pieds. Je réussirai là où Aster a échoué, et je t'assure que les siècles à venir se souviendront de moi ! s'écria Dohor.

Learco sourit à nouveau.

— Je t'attendrai en enfer en compagnie de ma mère.

Dohor parut troublé, puis il fit signe aux gardes postés au fond de la salle. Les deux soldats avancèrent et prirent le prince par les bras. Il s'en alla le sourire aux lèvres. Il s'était enfin libéré de l'emprise de son père.

À un pas du but

— Ç

a ne marche pas, soupira Sennar.

Debout devant lui, Lonerin haletait, le visage couvert de sueur. Il tenait à la main le poignard que le magicien lui avait donné, et dans lequel il tentait de transférer son esprit.

— Tu n'arrives pas à dominer l'objet suffisamment longtemps.

Le jeune homme regarda l'arme, découragé. C'était le poignard que Sennar avait gagné en duel contre Nihal alors qu'ils étaient encore adolescents, celui qu'avait forgé Livon en personne. Mais en cet instant précis, la dimension légendaire de l'objet lui échappait complètement.

— J'essaie de résister, dit-il une fois qu'il eut repris son souffle. Mais c'est comme si quelque chose me tirait vers l'extérieur...

Sennar resta de glace.

— Cela me semble évident. Ton âme n'aspire certainement pas à finir enfermée dans un poignard.

Lonerin soupira.

— Il n'y a pas un truc...

— Tu aurais déjà dû le trouver seul.

Cette réponse le sidéra. Comment un magicien aussi génial que Sennar pouvait-il être aussi peu enclin à enseigner son savoir ? Tout le contraire de Folwar, qui ne se mettait jamais en colère et lui expliquait chaque enchantement avec une patience infinie. Et qui plus est, chantait ses louanges à l'envi !

— Peut-être, mais ce n'est pas le cas, se rebiffa-t-il. Peut-être qu'un indice me mettrait sur la voie !

Sennar le foudroya du regard.

— Je n'ai rien à te dire. Chaque magicien doit trouver sa voie.

— Et si je n'y arrive pas ?

— Pas de rituel.

Lonerin sentit la colère l'envahir.

— Mon maître, lui, s'efforçait de m'aider quand j'avais du mal à comprendre. Pardonnez-moi ma franchise, non seulement vous ne m'êtes d'aucun secours, mais en plus vous ne perdez pas une occasion de critiquer ma façon de faire !

Sennar demeura de marbre.

— Je doute fort que ton maître ait jamais eu à t'enseigner un enchantement de ce niveau. Et quoi qu'il en soit, je dirais que tu es largement assez grand pour avancer sans que quelqu'un te mâche le travail. La magie, tu la maîtrises. Alors maintenant, à toi de jouer.

Il lui mit sa main noircie et desséchée devant les yeux.

— Voilà ce qu'il me reste de mes pouvoirs ! Je les ai presque tous brûlés en une nuit, et quand je dis « brûlés », c'est au sens propre. Je ne peux pas faire plus pour toi. Conclusion : ou tu te débrouilles, ou tu abandonnes tes rêves de gloire et tu renonces à jouer les héros. Je dénicherai un autre magicien qui apprend plus facilement que toi.

Le jeune homme baissa la tête, vexé. Il était fatigué de tous ces reproches, et de la sévérité avec laquelle Sennar s'adressait à lui depuis leur départ.

— Nous continuerons demain, marmonna-t-il.

Sennar le regarda se préparer pour la nuit avec un sourire narquois.

— Tu te décourages vite pour un homme assoiffé de vengeance...

Lonerin se retourna d'un bond.

— Pourquoi avez-vous affirmé devant le Conseil que je pouvais réussir cette mission si vous pensiez que j'étais un incapable ? Vous n'aviez qu'à leur dire que je n'étais pas la bonne personne et choisir quelqu'un d'autre.

— Parce que tu as les capacités nécessaires, rétorqua Sennar sans se démonter. Tu as les capacités, et même la volonté. Mais tu as été habitué par ton maître à te considérer comme le meilleur et tu attends que ça te tombe tout rôti dans le bec.

Ce qu'il disait était peut-être vrai, mais son attitude était exaspérante. Lonerin n'en pouvait plus de vivre avec ce vieux grincheux. Il ouvrait la bouche pour l'envoyer paître, quand il vit ses yeux.

Ils brillaient de défi.

Non, il ne le laisserait pas gagner encore une fois.

— Je réessaie, dit-il fermement, en ressortant le poignard de sa besace.

Barahar possédait le plus grand port de tout le Monde Émergé.

Sennar en avait beaucoup entendu parler, mais il n'y était allé qu'une seule fois quand il était enfant. C'était la ville natale de son père, et il se rappelait qu'à l'époque elle l'avait impressionné. Il y avait de vraies maisons, avec des toits en tuiles, qui se serraient les unes contre les autres dans un labyrinthe de ruelles. L'agitation qui y régnait, surtout, l'avait marqué, et les visages peu recommandables dans la foule : un endroit aussi fascinant que dangereux.

— Beaucoup d'argent circule à Barahar, et comme dans toutes les cités prospères, la corruption y règne en maître, lui avait expliqué son père.

Depuis, il n'y était jamais plus retourné. Trop de mauvais souvenirs étaient liés pour lui à cette ville. Sa mère y était morte alors que Nihal et lui habitaient encore le Monde Émergé. Le jour de son enterrement, sa sœur avait déclaré qu'elle voulait qu'on la laisse vivre sa vie, et elle avait tout bonnement disparu.

Lorsqu'ils entrèrent dans le port, l'air de la mer leur chatouilla les narines. Sennar savoura intensément cette senteur qui avait le goût de son enfance. Les cris des mouettes retentissaient dans les rues étroites et tortueuses, et une immense nostalgie de l'époque si lointaine où il n'était qu'un jeune homme rempli d'espérances l'envahit.

La vieille ville grimpait le long des rochers, tandis que la partie plus moderne se dressait en bordure de falaise face à la mer.

Le port s'étendait le long d'une crique assez large dans le prolongement de la vieille ville. Ses venelles étaient sales et presque impraticables avec leurs pavés irréguliers. La pente était si raide que Lonerin eut bientôt le souffle coupé. Mais ce chaos de façades multicolores évoquait à Sennar une foule de souvenirs. Barahar était la ville la plus caractéristique de la Terre de la Mer. On y trouvait des hommes venus de tous les coins du Monde Émergé. Elle montrait le meilleur et le pire de ce pays.

Lonerin accéléra le pas pour rattraper le magicien. Il avait l'air désorienté, et Sennar ne pouvait pas le lui reprocher. Il venait de la Terre de la Nuit, un endroit plutôt froid et tranquille. À Barahar, les gens hurlaient d'une fenêtre à l'autre, les rues résonnaient de voix criardes et l'air empestait le poisson. Une atmosphère agréablement familière pour un habitant de la Terre de la Mer, mais assurément dérangeante pour un étranger.

Aucun des deux magiciens ne connaissait la ville, et ils finirent par errer dans le ghetto près du port sans savoir où aller. Lorsque le soleil fut au midi, ils se réfugièrent dans une auberge afin de se restaurer et décider quoi faire.

Lonerin semblait mal à l'aise.

— Tu n'aimes pas cet endroit, n'est-ce pas ? lui demanda Sennar avec un sourire.

— Je ne suis pas habitué, répondit le jeune homme.

Le patron ne tarda pas à reconnaître un concitoyen en la personne de Sennar. Le magicien en fut flatté. Il avait cru que son long séjour dans les Terres Inconnues avait effacé toute trace de ses origines, or visiblement, ce n'était pas le cas. Ce fut un plaisir pour lui de retrouver le franc-parler des gens de sa Terre, et cette façon particulière de traîner sur les dernières lettres des mots. Et surtout, leur hospitalité. L'aubergiste, un homme jovial, ne tarda pas à leur offrir un verre de Squalé, la boisson locale.

Lonerin observa avec méfiance le liquide violet. Il savait ce que c'était, mais il ne s'était jamais hasardé à en boire. On lui avait dit que cet alcool descendait lentement dans la gorge comme du feu ardent. Il leva les yeux vers Sennar en espérant qu'il le tire d'affaire, mais le vieil homme considérait lui aussi son verre d'un air perplexe.

« En suis-je encore capable ? » se demandait-il.

Sans hésiter davantage, il l'avalait d'un trait, fronça les sourcils, et attendit. La sensation fut aussi forte que dans ses souvenirs. Et aussi agréable.

Il adressa à Lonerin un sourire ravi.

— Si tu as lu mes médiocres *Chroniques*, tu connais la coutume. Un homme digne de ce nom doit l'avalier cul sec. C'est un rite de passage.

Lonerin contempla de nouveau le liquide sombre.

— Ça a l'air fort...

— Si ça ne l'était pas, quel rite de passage ce serait ?

Le jeune homme tergiversa un peu, puis il saisit son verre et le vida. Sennar le vit instantanément devenir écarlate, et il éclata de rire devant ses tentatives pour étouffer sa toux. Il lui fallut quelques secondes pour reprendre sa respiration, et il avait les larmes aux yeux.

— Mission accomplie, dit le magicien en lui donnant une claque sur l'épaule.

Lonerin le regarda avec un sourire attendri.

— Qu'est-ce qui te prend ? rugit Sennar.

— On voit que vous êtes chez vous.

Le vieux magicien rougit à son tour. En effet, cela faisait longtemps qu'il ne s'était pas senti aussi bien, et la chose le gênait presque. Depuis des années, il se refusait de goûter le moindre instant de paix ou de sérénité. Il le devait à Nihal, et maintenant aussi à Tarik et à Talya. Sa douleur était le tribut éternel qu'il déposait sur leurs tombes, le prix que les morts exigeaient selon lui pour trouver le repos.

Il se mura dans le silence jusqu'à la fin du repas.

Peu avant de quitter l'auberge, il demanda au patron s'il connaissait Ydath, le collectionneur.

— Bien sûr ! Mais il ne vit pas ici, au milieu de nous autres gens du peuple. Il reste au frais, au sommet des rochers, parmi les riches.

— Vous pouvez nous dire où exactement ? demanda Lonerin.

L'homme éclata d'un rire gras.

— Ce n'est pas la peine. Quand vous arriverez là-haut, vous reconnaîtrez tout de suite sa maison. C'est la plus grande et la plus pompeuse de tout Barahar, impossible de se tromper !

Il se mit à débarrasser les tables autour d'eux, puis il revint sur ses pas comme s'il avait oublié quelque chose.

— Au fait, pour monter, il n'y a plus besoin d'escalader ces maudites ruelles, dit-il en regardant avec insistance la canne de Sennar. Ils ont installé des monte-charges, une merveille de la technique, et il y en a un juste au bout de la rue. Je vous conseille de les utiliser, c'est une des attractions de notre ville !

Lonerin et Sennar acquiescèrent.

— Vous comptez acheter le talisman ? demanda le jeune homme une fois dehors.

— Au moins lui faire une proposition.

— Je ne crois pas que nous ayons assez d'argent. C'est un collectionneur... Et s'il refuse de nous le vendre ?

— Il faudra trouver une solution. Notre mission passe avant les petits scrupules moraux.

— Vous voulez dire que... Pourquoi ne pas plutôt lui expliquer la situation ?

— Fameuse idée... Comme ça la nouvelle arrivera tout de suite aux oreilles de la Guilde...

Lonerin poussa un soupir. Puis, soudain, il se mit à ricaner.

— Le vol semble être une constante dans mes missions. D'abord, j'ai suivi une voleuse, et maintenant, c'est mon tour.

— Les moyens par lesquels nous atteignons nos objectifs n'ont parfois rien à voir avec la noblesse de leurs fins. Dans le cas présent, l'importance de la mission les justifie, dit solennellement Sennar.

— Et qui décide jusqu'où on peut aller ?

— Notre conscience.

Sennar observa Lonerin avec un sourire à peine dissimulé.

— Tu es exactement comme moi à ton âge. Pur et innocent...

Le jeune magicien fit la grimace.

— Je sais très bien qu'il faut parfois faire des compromis.

— Oui, mais tu ne t'y es jamais abaissé, pas vrai ?

Lonerin détourna les yeux. Sennar, quant à lui, adoucit le ton.

— Si je pouvais vivre assez vieux pour te voir à mon âge, je serais heureux de changer d'avis en te trouvant aussi pur que maintenant. Mais j'en doute, parce que la vie nous oblige à accepter des choses que nous considérons comme inacceptables. Et il y a bien pire qu'un petit vol insignifiant, tu ne crois pas ? Au fond, tu approuves le voyage de ton amie, alors qu'elle se prépare à accomplir un meurtre...

Cette fois, Lonerin rougit jusqu'à la pointe des cheveux.

— J'ai déjà résisté à certaines formes de tentation, et j'ai refusé plusieurs compromis !

— Tant mieux pour toi, murmura Sennar.

Il ne pouvait pas en dire autant. Des années plus tôt, il avait eu l'occasion de tuer pour venger la mort de Laio, l'écuyer de Nihal, et il ne l'avait pas laissée passer. Encore aujourd'hui, il se souvenait avec embarras de la joie folle que cela lui avait procurée. C'est d'ailleurs ce qu'il n'arrivait pas à se pardonner, même après tout ce temps.

Il chassa ces pensées et regarda à nouveau son jeune compagnon.

— Et ce que nous sommes sur le point de faire te semble un compromis acceptable ?

Lonerin prit le temps de réfléchir avant de répondre.

— Oui, dit-il enfin. Oui.

La villa d'Ydath respirait l'opulence. Suspendue entre ciel et mer, elle jouissait d'un panorama époustouflant. Le jardin, immense, était entouré d'un haut mur de pierre qui le cachait aux regards indiscrets. Son seul accès était un portail gardé par un homme armé, qui allait et venait entre deux colonnes blanches surmontées par des lions de pierre. Sennar réussit à se faire annoncer au collectionneur une fois que Lonerin se fut présenté comme Magicien Suprême du Conseil des Eaux. Il avait menti à contrecœur. S'ils étaient contraints de voler le talisman, la faute rejaillirait sur ses supérieurs. Un autre compromis impossible à refuser ? Il préféra ne pas y penser.

Ils furent conviés à dîner pour le soir même, et le jeune homme décida de prendre son après-midi pour se procurer des vêtements adaptés à la situation. Sennar, lui, se reposa à l'auberge où ils avaient déjeuné. Lonerin s'aventura seul dans Barahar ; il avait envie de connaître cet endroit si diamétralement opposé à sa propre terre d'origine, il voulait s'étourdir dans son chaos de parfums et de couleurs. Il s'amusa à emprunter plusieurs fois les étranges moyens de transport décrits par l'aubergiste. C'étaient des cabines en métal que manœuvraient des esclaves fammins en actionnant par la seule force de leurs bras les lourds et complexes mécanismes de ce qui était en effet une merveille de la technique. De l'intérieur, on pouvait admirer toute la ville.

Le soir venu, les deux magiciens se présentèrent élégamment vêtus chez Ydath, prêts à commencer l'imposture.

— Tu as eu une bonne idée avec ces vêtements, observa Sennar, en regardant le jardin qu'ils étaient en train de traverser. J'ai l'impression que notre hôte est le genre d'homme à s'intéresser à ces choses.

Tout, autour d'eux, en effet, exhalait la richesse. Des animaux et des

oiseaux rares déambulaient tranquillement au milieu des fontaines d'ivoire d'où jaillissaient des jeux d'eau sophistiqués. Le parc, immense et parfaitement entretenu, regorgeait de statues et d'ornements.

Ydath les accueillit assis à table. C'était un homme d'âge moyen, assez robuste, habillé d'une tunique extravagante, d'un goût aussi douteux que son prix devait être élevé. Lorsqu'il vit Lonerin, il inclina la tête en signe de respect.

— C'est un grand honneur pour moi de recevoir en mon humble demeure une personnalité si éminente.

Le jeune homme jeta un regard discret à son compagnon et se retint de sourire devant ce langage si maniéré.

Le dîner fut une longue suite de mets raffinés, accompagné à la flûte par une splendide jeune fille assise au fond de la salle. Lorsqu'ils eurent expédié les politesses d'usage, Lonerin entra dans le vif du sujet.

— Nous savons que vous êtes un fin collectionneur et que vous possédez un objet que le Conseil désirerait.

Ydath but une gorgée de vin et se fit attentif.

— Vous me flattez. Je suis seulement un homme curieux, passionné par les objets anciens, dit-il en se levant de table. Venez, je vous prie.

Sennar et Lonerin le suivirent dans un vaste pavillon, où étaient amassés ses trésors. La plupart étaient manifestement de mauvaises copies qu'il avait dû acquérir en les prenant pour des objets authentiques. Tout à coup, Sennar se figea. Lonerin sentit son cœur s'emballer.

Bien en évidence sur une étagère se trouvait le talisman du pouvoir.

Ydath dut s'apercevoir de leur réaction, car un sourire radieux apparut sur ses lèvres.

— Je vois que vos yeux ont tout de suite reconnu la pièce la plus précieuse de ma collection, dit-il d'un ton affecté.

Il le souleva délicatement entre ses doigts grassouillets et le plaça dans la lumière des chandelles.

— Mes Seigneurs, voici le talisman de Nihal.

L'ironie du sort voulait que ce soit l'unique pièce authentique au milieu de toute cette pacotille, et aussi la seule dont il aurait mieux valu qu'Ydath ignore la véritable nature. Sennar serra le bras de Lonerin pour maîtriser son émotion. Le jeune homme comprit ce qu'il devait éprouver en revoyant ce talisman, tombé entre les mains d'un collectionneur.

— C'est à cet objet que je faisais précisément allusion tout à l'heure. Ydath parut surpris.

— Notre noble Conseil s'y intéresse vraiment ?

— Il a une grande valeur historique... répondit Lonerin.

Ydath dévisagea ses hôtes, perplexe.

— Et comment avez-vous su que je l'avais ?

— Nous le cherchons depuis un moment et nous avons réussi par hasard à retrouver sa trace.

Ydath le serra inconsciemment entre ses mains, comme pour empêcher qu'on le lui enlève.

— Mais il m'a coûté une fortune et j'y tiens beaucoup...

— Nous vous dédommagerons généreusement de sa perte.

Le collectionneur avait soudain l'air d'un enfant à qui l'on s'apprête à voler son jouet préféré. Ses lèvres tremblaient et ses yeux étaient écarquillés d'effroi.

— Cinq mille caroles, hasarda Lonerin.

C'était tout ce qu'il leur restait. Ils n'auraient même plus de quoi payer l'auberge.

Ydath baissa les yeux, et le jeune magicien ne lui laissa pas le temps de réfléchir.

— Le Monde Émergé tout entier vous en sera éternellement reconnaissant.

L'argument sembla porter. Ydath considéra le talisman.

— D'accord. Mais laissez-le-moi jusqu'à l'aube... implora-t-il. Demain, il sera à vous. Vous avez ma parole.

Lonerin chercha le regard de Sennar, mais il était absorbé dans ses pensées. Il hocha donc la tête, en espérant avoir pris la bonne décision.

— Merci ! s'exclama Ydath, les yeux brillants. Je ne me déroberai pas, si c'est pour le bien de notre peuple, ajouta-t-il d'une voix émue.

Les deux magiciens redescendirent à pied jusqu'à leur auberge. Il était tard et les monte-charges ne fonctionnaient plus. Ils ne croisèrent pas âme qui vive et Lonerin s'étonna de voir la ville aussi déserte. Sennar avançait rapidement devant lui, comme si sa jambe infirme ne le gênait pas. C'était le signe qu'il était bouleversé. Certaines douleurs restaient figées dans un éternel présent, sans qu'on puisse leur apporter de réconfort.

— Au moins nous avons accompli notre mission, déclara Lonerin lorsqu'ils arrivèrent en vue de l'auberge.

— Oui, répondit sombrement Sennar. Hélas, tu apprendras avec le temps qu'atteindre son but ne fait qu'accroître le vide de l'âme.

La cloche retentit avant les premières lueurs de l'aube.

Sennar sauta à bas de son lit et secoua Lonerin par l'épaule. Le jeune homme se réveilla en sursaut. Des cris entraient par la fenêtre.

— Des pirates, dit le vieux magicien.

Vêtu de sa seule chemise, Lonerin se pencha et regarda vers le port. Les flammes léchaient les barques et les boutiques, mais c'était surtout la partie haute de la ville qui brûlait. Il eut un coup au cœur.

— Ydath... murmura-t-il.

Sans réfléchir davantage, il descendit les marches quatre à quatre, avec la ferme intention d'aller vérifier que le talisman n'avait pas été volé. Lorsqu'il arriva dans la salle de l'auberge, le patron, en chemise de nuit et une grosse épée rouillée à la main, lui intima l'ordre de rebrousser chemin.

— C'est la guerre dehors, mon garçon ! cria-t-il.

— Damnation ! Pousse-toi de là ! hurla Lonerin.

Sennar le prit par les épaules.

— Il a raison. De toute façon, ils sont sans doute déjà là-haut. Il ne nous reste plus qu'à attendre.

— Mais Ydath a peut-être besoin d'aide ! Nous pourrions...

— Nous faire tuer, conclut Sennar d'une voix lugubre. Tu as déjà fait la guerre ?

Lonerin secoua la tête à contrecœur.

— Moi si, mais l'époque où je combattais les mercenaires avec l'aide de la magie est révolue. Viens.

Lonerin serra les poings tandis que Sennar regagnait la chambre.

Le lendemain matin, Barahar n'était plus qu'un champ de ruines. Les survivants pleuraient près de leurs maisons détruites et les cadavres des soldats obstruaient l'entrée des ruelles. L'attaque des pirates avait été dévastatrice, et la villa du collectionneur n'avait pas été épargnée. Lorsqu'ils purent enfin y monter, Lonerin et Sennar aperçurent Ydath en haillons dans son jardin, le visage noirci par la fumée, tandis qu'on emportait les corps sans vie de ses serviteurs. Il ne parut pas les reconnaître.

— Il y avait tant de lumière qu'on se serait cru en plein jour, ne cessait-il de marmonner, la mine hagarde.

« Il n'y a rien à tirer de lui », pensa Sennar.

Lonerin et lui entrèrent donc seuls dans la villa et se dirigèrent immédiatement vers le pavillon des trésors. La plupart des objets qu'ils avaient vus la veille bien rangés sur les étagères gisaient maintenant à terre, en mille morceaux. Trouver quelque chose dans ce chaos était une gageure ; pourtant, ils se mirent à fouiller parmi les débris et les tisons encore brûlants.

— Malédiction ! hurla Lonerin en jetant une coupe en terre cuite contre un mur.

Le talisman avait disparu.

Cachots

Trois jours s'étaient écoulés depuis le massacre de Makrat. Les soldats avaient battu la ville entière pour dénicher le moindre conjuré, semant la dévastation sur leur passage. On avait instauré le couvre-feu, et une écœurante odeur de chairs putréfiées flottait dans l'air.

Dissimulée dans l'ombre, Doubhée regardait le cadavre de Volco osciller dans le vent du soir. Sa tête était plantée sur une pique appuyée au mur d'enceinte, tandis que son corps se balançait au bout d'une corde, attaché par les pieds. C'était là le châtiment réservé aux traîtres. Dohor avait ordonné que les corps soient exposés dans différents lieux de la ville, en guise de macabre avertissement pour ceux qui oseraient encore s'opposer à lui.

Mais la jeune fille ne se laissa pas impressionner. Elle lança un harpon en haut du mur qu'elle avait escaladé en fuyant le palais et grimpa en silence. Une fois de l'autre côté, elle se cacha derrière un buisson en attendant que le soldat termine sa ronde. À l'intérieur, tous les signes de la rébellion avaient été effacés. L'herbe elle-même avait été lavée pour faire disparaître le sang qui avait inondé la terre. Doubhée frissonna. Elle redoutait d'apercevoir sur les murs les corps de Theana et de Learco horriblement mutilés. Voilà ce qui l'avait déterminée à agir. Elle n'aurait pas pu survivre à cette douleur.

Il lui avait fallu un peu de temps pour réunir les informations qui l'intéressaient. Il n'y avait pas suffisamment de cellules au palais, et le bruit courait en ville que les prisonniers les plus importants avaient été transférés dans les cachots de l'Académie. Doubhée ne connaissait pas l'édifice, et elle avait donc besoin d'un plan.

Dès que le garde s'éloigna, elle se glissa silencieusement jusqu'à l'entrée, força la porte et pénétra dans le palais. C'était là qu'elle avait croisé le regard de Learco pour la dernière fois, et ce souvenir lui serra

le cœur. Elle respira un grand coup en essayant de ne pas y penser. Elle devait rester concentrée, si elle ne voulait pas se faire surprendre et tout compromettre.

Un calme surnaturel régnait dans les couloirs à peine éclairés par des torches. Doubhée savait que Dohor dormait tranquillement à l'étage au-dessus. À cette pensée, elle eut le vertige et sentit la Bête plus proche. Pourtant, le rituel remontait à peine à quatre jours ; visiblement, il perdait de son efficacité. Elle devait sauver Theana à tout prix et l'implorer de trouver une solution. Et elle devait aussi revoir son camouflage : ses cheveux avaient repris leur teinte sombre.

Les tempes battantes, elle se dirigea d'un pas décidé vers les appartements des nobles. D'après ses sources, le geôlier de l'Académie était venu ce soir-là au palais prendre ses ordres du roi. Dohor voulait que d'autres condamnés soient transférés en grand secret dans les souterrains pour y être torturés. Le geôlier avait noté avec soin sur un parchemin où se trouvaient les cellules et les prisonniers. Maintenant, il regagnait sa chambre. Doubhée l'attendait, cachée dans un coin.

L'après-midi même, elle s'était procuré tout ce dont elle avait besoin, à commencer par des copies de ses outils de voleuse. Grâce à eux, elle pourrait s'évader de n'importe quelle prison. Ou y entrer.

Elle avait également fait un saut chez Tori, son ancien fournisseur. Le gnome l'avait vite reconnue sous son déguisement, et il avait fermé en hâte son magasin afin que personne ne la voie. Elle était recherchée, et il n'ignorait pas qu'il pouvait être accusé de complicité.

— Écoute, Doubhée, je ne veux pas d'ennuis, lui avait-il dit avant même qu'elle ait proféré un mot. Jusqu'ici les gardes m'ont laissé tranquille parce qu'ils savent que je suis neutre ; tu sais très bien que tu ne devrais pas être ici.

Elle ne s'était pas laissé démonter et avait posé une liste sur le comptoir.

— Tu aurais ces articles ?

Après un bref coup d'œil à la feuille, Tori avait soupiré.

— Quelqu'un t'a vue entrer ?

— Pour qui me prends-tu ? avait répondu Doubhée avec un sourire.

— D'accord. Mais à une condition : tu n'es jamais venue ici.

Le gnome avait préparé le nécessaire, dont le somnifère qu'elle s'appropriait à utiliser. Elle sortit un morceau de tissu de sa poche et le plongea dans le liquide clair, en veillant à ne pas en respirer les âcres effluves. Le geôlier entra dans sa chambre, et elle le suivit dans le noir. L'homme avait déjà à la main le briquet pour allumer la bougie, quand Doubhée le saisit par-derrière et lui appliqua le linge sur la bouche. Quelques secondes plus tard, son corps râblé s'effondra sur le plancher. La Bête réclama son tribut de sang, mais Doubhée résista à son doux appel.

Elle fouilla dans les vêtements de l'homme, et, une fois les clés des cellules à la main, elle sortit en silence.

Pénétrer à l'intérieur de l'Académie ne fut pas une mince affaire. Dohor l'avait transformée en une sorte de caserne personnelle, où il entraînait ses fidèles milices. Doubhée se demanda ce qu'en aurait pensé Ido, lui qui avait consacré tant d'années de sa vie à ce lieu...

L'édifice était un bâtiment carré apparemment impénétrable. Des gardes en surveillaient chaque entrée... Sauf celle des cuisines. Doubhée décida de commencer par là. La chance était de son côté, car le verrou de la porte était vieux et rouillé. Une fois à l'intérieur, elle déroula le plan sur la table et l'étudia à la lueur de la lune. Les cellules surpeuplées étaient réparties sur plusieurs niveaux ; Doubhée aperçut soudain le nom de Theana.

Une cellule faisait exception. Elle était petite, à l'écart des autres, et n'abritait qu'un prisonnier : « Learco », était-il écrit à côté. Doubhée eut de nouveau une bouffée de haine envers Dohor. Mais elle devait contrôler sa colère si elle voulait réussir dans son entreprise. C'était la leçon que lui avait enseignée le prince durant leurs rendez-vous : garder l'espoir, même au fond de l'enfer le plus noir.

Elle examina le plan une dernière fois afin de graver dans sa mémoire le trajet qu'elle devrait suivre. Il n'y avait aucune indication sur le nombre de gardiens surveillant les différentes portes, seuls les principaux postes de garde étaient indiqués. Tout à coup, elle se dit qu'elle serait probablement obligée de tuer, mais cette pensée ne l'émut pas : elle était même prête à perdre son âme pour sauver Learco. S'il survivait, elle ne mourrait pas tout à fait.

Elle roula le parchemin, le glissa dans sa ceinture et fourra le trousseau de clés dans sa poche. Elle était prête.

Les premiers couloirs étaient presque vides. Elle se trouvait à l'étage supérieur des prisons, où étaient détenus les criminels ordinaires. La surveillance y était minime, et lorsque Doubhée arriva devant la première entrée, elle eut tout le temps de chercher la bonne clé pour ouvrir.

Une fois la porte franchie, elle se déplaça avec précaution et en silence. Le poste de garde n'était pas très loin. Elle rampa comme un reptile dans l'ombre que le mur de la guérite projetait sur le sol, et ne se releva que lorsqu'elle fut certaine que les soldats ne s'étaient aperçus de rien. Son cœur battait fort. Elle resta quelques secondes immobile, puis en un éclair, elle courut vers le premier embranchement. Mais au détour du couloir, elle se figea : un garde

marchait juste devant elle, le dos tourné. Sans trop réfléchir, elle sortit le tissu qu'elle avait utilisé pour le geôlier et le lui colla sur la bouche. Ensuite, elle ouvrit une cellule vide et y traîna le corps inerte. Elle sépara du reste du trousseau les clés utilisées jusque-là et se dirigea vers la porte qui donnait sur les escaliers.

Elle comprit alors que le plus difficile était encore à venir.

Cette partie des prisons pullulait de gardes qui faisaient des rondes fréquentes, toujours sur le qui-vive. Les nombreuses torches accrochées aux murs éclairaient le moindre recoin, et les endroits où se cacher étaient rares. Le seul élément qui jouait en sa faveur était le brouhaha continu qui montait des cellules, chuchotements, plaintes et cris de douleur. L'atmosphère était lugubre, et les soldats eux-mêmes semblaient mal à l'aise : ils avaient la mine sombre, le visage tendu, et échangeaient des regards exaspérés.

Doubhée essaya de garder son calme, en se concentrant sur les mouvements qu'elle devait faire pour rester invisible. Il lui fallait trouver au plus vite la porte qu'elle cherchait : d'un moment à l'autre, on allait découvrir le geôlier ou le garde inanimés, et alors, ce serait le chaos.

Elle atteignit enfin l'escalier qui descendait au deuxième niveau des prisons. Un jeune garçon à l'air nerveux en gardait l'entrée avec un autre soldat. Elle opta pour la ruse. Elle ne pourrait les tuer tous les deux et les laisser sur place. Elle retourna sur ses pas, et se mit à faire le plus de bruit possible.

— Qui va là ? demanda l'un.

Doubhée s'aplatit dans l'ombre du mur en retenant son souffle. Rester dans cette position lui demandait un effort surhumain, et elle pria pour qu'ils mordent rapidement à l'hameçon. Peu après, elle les vit tourner dans le couloir et s'éloigner pour contrôler que tout était en ordre. Elle n'hésita pas davantage. Elle se glissa hors de sa cachette, le trousseau de clés à la main.

Le cœur battant, elle essaya les clés les unes après les autres, mais la sueur rendait ses mains glissantes. Puis elle entendit claquer des bottes sur les dalles : les gardes étaient de retour.

« Ouvre-toi, ouvre-toi ! »

La serrure céda avec un déclic feutré qui sembla à Doubhée le plus beau bruit du monde. Elle ouvrit la porte, se glissa de l'autre côté et la referma avec la plus grande précaution à cause des gardes qui approchaient.

Elle avait réussi ! Elle s'accorda un court instant de répit. Tous ses muscles la faisaient souffrir, mais elle devait continuer. En bas, au pied de l'escalier sombre, Learco l'attendait.

Elle parcourut rapidement le dédale de couloirs. Ils étaient plus étroits qu'à l'étage supérieur, et les portes des cellules plus épaisses. Le plafond bas, associé à la chaleur suffocante, l'oppressait. Elle avait l'impression d'être en enfer, entre les damnés qui se lamentaient et les flammes éternelles.

Mais elle ne se découragea pas ; poussée par l'urgence, elle repéra bientôt la cellule de Learco.

Elle s'arrêta à quelques pas de la porte en se demandant avec angoisse dans quel état il était. Peut-être l'avait-on torturé, peut-être était-il mort... Une fois encore, elle domina ses émotions : deux gardes armés surveillaient la cellule. Elle réfléchit en vitesse. Dans un lieu aussi étroit, le corps-à-corps était impossible, même si la Bête en elle frémissait à cette idée. Elle fouilla alors dans sa besace et en tira les deux gourdes que lui avait préparées Tori. Elle les déboucha en évitant de respirer, les fit rouler silencieusement aux pieds des soldats et patienta.

Les deux hommes n'eurent même pas le temps d'échanger une parole. Ils tombèrent comme une masse sur le sol, inconscients. Doubhée en profita pour éteindre les deux torches qui éclairaient la porte de la cellule avec des linges imbibés d'eau, un vieux truc qu'elle avait déjà utilisé souvent.

« Faites qu'il aille bien », pensa-t-elle, le cœur battant, en s'approchant de la porte.

La serrure sauta avec un bruit sourd, et Doubhée traîna immédiatement les corps des soldats à l'intérieur.

— C'est déjà l'aube ?

Entendre cette voix la fit tressaillir. Elle se tourna lentement et l'aperçut dans la pénombre. Torse nu, il était à genoux sur le sol, les mains attachées au mur. Sa poitrine était striée de marques rouges et violacées, ses cheveux incrustés de sang et de crasse. Mais son regard était vif.

— Doubhée ! souffla-t-il, stupéfait.

Elle courut à lui et l'embrassa avec la fièvre du désespoir. Les larmes lui montèrent aux yeux. Ses plaies étaient profondes, et chacun de ses gémissements faisait croître en elle une rage aveugle. Sans perdre de temps, elle s'affaira pour ouvrir ses chaînes, mais elle s'aperçut vite qu'aucune clé ne fonctionnait. Elle essaya alors avec ses outils, et en quelques gestes experts, elle l'avait libéré.

Learco la dévisageait d'une drôle de manière, comme s'il la voyait pour la première fois. Il leva lentement la main et prit une mèche de ses cheveux entre ses doigts.

— Alors, c'est ça ta vraie couleur... plaisanta-t-il en se forçant à

sourire.

Doubhée lui rendit son sourire et l'aida à se relever. Il était faible, et cela faisait trop longtemps qu'il ne s'était pas mis debout. Il chancela légèrement, mais il lui fit signe qu'il voulait se débrouiller seul. Il marcha à tâtons jusqu'à l'un des soldats évanouis et lui arracha son épée. Le visage tendu, il s'appuya sur sa garde pour rester en équilibre. Doubhée n'intervint pas. Ils se ressemblaient trop sur ce point : orgueilleux, indépendants et réfractaires aux regards de pitié.

— Tu n'as pas besoin d'une arme, je m'occupe de nous défendre, dit-elle.

— Ne me sous-estime pas, répliqua le jeune homme avec un sourire railleur. Au fait, c'est quoi ton plan ?

— Pour commencer, il faut libérer Theana.

Learco la regarda d'un air interrogateur, et elle se souvint brusquement qu'il ne connaissait pas le véritable nom de la magicienne.

— Léa, ma compagne de voyage.

— Ils l'ont emmenée hier soir, j'ai reconnu sa voix.

Doubhée se rappela les rumeurs sur les interrogatoires, et elle sentit son sang se glacer.

— Tu penses qu'ils l'ont torturée ?

— Sans doute. C'est ta complice. Je crois savoir où ils l'ont conduite. Suis-moi, dit Learco en se dirigeant vers la porte.

Malgré ses blessures et ses muscles ankylosés, on reconnaissait le guerrier expérimenté ; sa démarche était souple et silencieuse. Doubhée l'observa, admirative. Il arrivait à se fondre dans l'ombre presque aussi bien qu'elle.

Ils n'eurent pas loin à aller. La salle des tortures se trouvait au fond d'un couloir parallèle. Sa porte n'était pas gardée, et aucune torche ne l'éclairait. Il suffit à Doubhée de la voir pour se sentir mal.

Elle tira son poignard et avança, Learco sur ses talons. Soudain, un hurlement aigu déchira le silence. Doubhée tressaillit. C'était une femme. Elle sortit vivement le trousseau de clés. De l'intérieur leur parvenaient maintenant des murmures étouffés. Aucun doute, c'était la voix de Theana. Un bruit strident remplit l'air, et la magicienne hurla encore.

Doubhée sentit brusquement que la Bête était sur le point de se libérer. Le monde perdit ses contours, et l'odeur du sang modifia les couleurs des choses. Comme dans un rêve, elle vit Learco lui prendre le trousseau des mains, trouver la clé et ouvrir la porte.

Des braseros illuminaient une salle longue et basse. Dans un coin, une vierge de fer ouverte – le terrible sarcophage de forme féminine – montrait ses parois tapissées de pointes acérées. Aux murs pendaient des pinces, des tenailles et des couteaux de différentes tailles. Une

femme était attachée à un piquet de bois, le dos nu ; derrière elle, un petit homme répugnant brandissait un chat à neuf queues.

On se serait cru dans l'ancre de la Guilde. Le dégoût se mêla à la colère, et la malédiction brisa définitivement le sceau. Doubhée entendit la Bête rugir.

Learco vit avec horreur Doubhée bondir sauvagement sur le tortionnaire, son poignard entre les mains. Son visage était méconnaissable, et ses muscles si gonflés qu'ils semblaient près de percer la peau. Ce n'était plus elle.

La lame s'enfonça sans répit dans la chair. Le sang giclait, éclaboussant les murs. Learco était comme paralysé. Son esprit était vide, et il fixait la scène qui se déroulait sous ses yeux. Puis il se souvint du premier aveu de Doubhée et comprit.

— Arrête ! hurla-t-il en s'élançant vers elle.

Doubhée se débattit avec une force incroyable. Elle finit par se dégager et le jeta au sol. Learco vit deux yeux noirs comme des puits se pencher au-dessus de lui, tandis que le poignard était prêt à frapper.

« Elle va me tuer », pensa-t-il.

Mais Doubhée s'immobilisa. Sa colère reflua et, au bout de quelques interminables minutes, ses yeux redevinrent normaux. Elle tomba d'un coup, évanouie, sur la poitrine de Learco.

— Doubhée, Doubhée ! cria le jeune homme en la secouant par les épaules.

Il dut répéter ce geste plusieurs fois avant qu'elle ne rouvre lentement les paupières.

— Encore, gémit-elle, au bord des larmes. Je l'ai encore fait...

Elle éclata en sanglots. Il l'étreignit, lui murmurant à l'oreille que tout allait bien. Lorsqu'elle se fut calmée, il l'adossa contre le mur et courut vers Theana.

La jeune magicienne haletait, les yeux fermés.

— Theana ?

La jeune fille tourna à peine les yeux vers lui.

— Et Doubhée... ?

— Elle est là, près de moi, nous sommes venus te chercher.

Il détacha les clés du corps sans vie du bourreau et libéra Theana avec délicatesse, pendant que Doubhée reprenait son souffle. La magicienne regarda autour d'elle et aperçut le cadavre qui gisait sur le sol.

— C'est elle qui a fait ça ? demanda-t-elle.

Learco acquiesça en silence.

— Damnation, le sceau n'a pas tenu !

— Il faut partir d'ici, intervint Doubhée d'une toute petite voix.

Elle avait le visage sillonné de larmes et les mains couvertes de sang, mais elle essayait de reprendre le contrôle de la situation ; ce qui lui demandait visiblement beaucoup d'efforts.

— Une évasion collective... il faut libérer tous les prisonniers en même temps... c'est la seule façon de nous en sortir... haleta-t-elle.

— Regarde-nous ! Nous ne sommes pas en état de combattre, objecta Learco.

— Peut-être que cela ne sera pas nécessaire, déclara Theana. Je peux le faire avec un enchantement, sans bouger d'ici.

Doubhée dévisagea la magicienne. Comme toujours, ils n'avaient pas d'autre choix, mais pour une fois, elle fit confiance à Theana.

— D'accord, dit-elle simplement.

Learco se demanda quels liens unissaient ces deux filles. Malgré leurs différences évidentes, elles semblaient se compléter à merveille.

Theana inspira à fond. Elle était pâle et fatiguée, et dès qu'elle eut prononcé les premiers mots de l'enchantement, son visage prit une teinte cendreuse et ses jambes vacillèrent. Son emprisonnement avait affaibli ses pouvoirs, et elle avait besoin de toute son énergie pour les rappeler. Les paupières closes et grimaçant de douleur, elle prononça la formule. Le fracas des verrous qui sautaient à l'unisson emplit la salle, le couloir, puis l'étage entier. Theana perdit connaissance.

Doubhée tendit l'oreille. Un vacarme de tous les diables ne tarda pas à se faire entendre. D'abord, le grincement des portes, puis le piétinement de pieds nus, et enfin le claquement de bottes. Bientôt, des hurlements de joie se mêlèrent aux vociférations des soldats aux abois.

— Maintenant, déclara-t-elle.

Ils sortirent en courant, Learco en tête, l'épée brandie, et Doubhée portant le corps inerte de Theana sur les épaules. La confusion était à son comble. Les plus vigoureux des prisonniers avaient déjà fait main basse sur les armes et se battaient ; les plus faibles les secondaient à l'arrière. Ils étaient en supériorité numérique, et les rangs des soldats s'éclaircissaient.

L'alarme avait été donnée et des dizaines de soldats arrivaient en renfort.

Les fugitifs réussirent à se faufiler parmi la cohue et à gagner les cuisines.

Doubhée ouvrit la porte à la volée et ils s'enfoncèrent dans l'obscurité de Makrat.

Fuite

Forra leva les yeux vers les remparts du palais. Les têtes des conjurés étaient autant de points noirs sur le bleu du ciel d'été. Depuis qu'elles avaient été exposées, la ville était plongée dans un silence sépulcral. Debout devant lui, Dohor semblait fatigué, éprouvé. On l'avait réveillé dès que la nouvelle de l'insurrection était parvenue au palais, et depuis lors, il n'avait cessé de donner des ordres pour rétablir la situation.

— Pardon, Maître, dit Forra d'une voix tremblante en s'agenouillant à ses pieds. C'est ma faute.

Le roi demeura immobile, se délectant en silence de cet acte de soumission. C'était grâce à sa poigne de fer qu'il avait pris le pouvoir, et même maintenant, le plus redoutable de ses chefs militaires le craignait comme le dernier de ses soldats.

— Lève-toi, tonna-t-il.

En voyant l'expression suppliante de Forra, il se rappela leur première rencontre. C'était alors un grand et gros jeune homme, que ses camarades tenaient pour un demeuré à la force surhumaine. Il était marmiton à l'Académie et rêvait de devenir chevalier, tout en sachant que c'était un rêve inaccessible pour le fils illégitime d'un roi. Personne n'avait jamais rien vu d'autre en lui que son regard obtus. Dohor, lui, avait noté dans ses yeux l'étincelle de la haine. Forra était une arme puissante qui n'attendait que de trouver son maître, un boucher en puissance. Il avait exacerbé sa soif de vengeance et l'avait élevé à ses côtés comme on le fait avec les chiens, usant tantôt du bâton, tantôt des caresses. Une fois roi, il l'avait choisi pour lieutenant, lui permettant de faire ses preuves sur le champ de bataille. Forra n'avait pas tardé à s'y distinguer. En peu de temps, il était devenu un mercenaire sanguinaire, à l'obéissance sans faille. Il

n'avait jamais refusé une mission, et cette fois encore, Dohor savait qu'il ne se déroberait pas.

— Il s'est enfui, dit simplement Dohor.

Forra redressa les épaules, attendant la suite.

— Mon fils est un traître, continua Dohor. Je sais que tu as fait de ton mieux pour le ramener dans le droit chemin, mais c'est toi qui l'as créé, et c'est toi qui le détruiras.

Une lueur meurtrière passa dans les yeux de son subordonné, et le roi sourit à part soi. Depuis la scène qui s'était déroulée dans la salle du trône, il n'arrivait pas à oublier le regard déterminé et belliqueux de son fils. Learco s'était révolté, et dans la logique de Dohor, qui ne le craignait pas était dangereux, parce que c'était un homme libre. Learco devait payer pour cet affront.

— Ramène-le-moi vivant, dit-il en détachant bien ses mots. Je veux être au premier rang dans le temple quand nos alliés le videront de son sang. Je leur ai aussi promis la magicienne. Quant à la tueuse, je veux que tu m'apportes sa tête.

Forra s'inclina jusqu'à terre.

— Je ne vous décevrai pas, dit-il d'un ton féroce avant de prendre congé.

Le roi le regarda s'éloigner, dans le silence absolu de Makrat.

« Tel est mon pouvoir », pensa-t-il. La seule idée que tout pouvait se désagréger sous ses pieds l'emplissait soudain d'effroi. Ce n'est qu'en imaginant les cris de douleur de Learco qu'il réussit à se calmer. Il le voyait déjà se traîner à ses pieds comme un animal en implorant sa pitié, mais il ne la lui accorderait pas. Ainsi, il aurait vaincu sur tout : sur son fils et sur le Monde Émergé. Cette certitude l'aida à oublier le feu qui brillait dans les yeux de Learco le soir où il avait cessé de le craindre.

Doubhée plongea son visage dans l'eau glacée de la Fontaine Obscure. Elle ressentait le besoin de se purifier, d'effacer de sa mémoire les images terribles de ce qui s'était passé dans les prisons. Cette fois, elle ne pouvait pas accuser seulement la Bête. Une partie de la colère qui l'avait fait agir lui appartenait. Elle retira vivement sa tête de l'eau et essaya fébrilement de nettoyer son gilet et ses mains tachés de sang. Il n'y avait rien à faire, l'odeur semblait incrustée dans sa peau à jamais.

— Arrête.

Doubhée se retourna. Learco avait posé la main sur son épaule et la regardait droit dans les yeux. Malgré son épuisement, il essayait de lui transmettre calme et sérénité. Doubhée, consciente qu'il devait être lui aussi agité de pensées sombres, lui fut reconnaissante de ses efforts.

Elle avait tant besoin de son appui, surtout maintenant, dans ce lieu qui lui parlait si fort de son passé.

Ils s'étaient réfugiés dans son ancienne tanière, une grotte dissimulée dans l'épaisseur des taillis à la sortie de Makrat, et y avaient laissé Theana, encore éprouvée par la séance de torture. Lorsqu'ils y avaient pénétré, Doubhée avait été envahie par un sentiment de découragement. Rien n'avait changé depuis la dernière fois qu'elle y était venue. C'était comme si tout le chemin qu'elle avait parcouru n'avait servi à rien ; après des mois d'errance et de souffrance, elle se retrouvait à son point de départ.

Elle avait regardé Learco, et soudain elle avait compris que ce n'était pas vrai. Beaucoup de choses avaient changé, au contraire. Sa seule présence donnait un sens nouveau au temps, et la libérait de sa solitude.

Un gémissement la ramena à la réalité. Learco s'était mis à nettoyer ses plaies avec un mouchoir trempé dans l'eau noire comme la poix, et l'impression de fragilité qu'il donnait lui serra le cœur.

— Laisse, je m'en occupe, dit-elle en lui prenant le mouchoir des mains.

Le jeune homme releva la tête, l'embrassa, et pendant un instant il n'y eut plus de place pour quoi que ce soit d'autre sous les cimes des arbres.

— Où irons-nous maintenant ? lui demanda-t-il en détachant légèrement ses lèvres.

Doubhée eut l'impression de retomber sur terre à une vitesse vertigineuse. Elle serra le mouchoir entre ses mains.

— Theana doit se reposer au moins une journée, ou nous n'irons nulle part, répondit-elle.

Leur fuite avait vidé la magicienne de ses dernières forces, et tous deux n'étaient guère en meilleure forme. Ils avaient trouvé l'énergie de traverser les ruelles malfamées de la ville, cachés sous de longs manteaux, mais le trajet dans la forêt avait été un supplice.

— Les soldats ne tarderont pas à battre les bois pour nous trouver, objecta Learco.

— Seulement quand ils auront maîtrisé l'insurrection. Nous avons un peu de temps devant nous.

Au-dessus d'eux, le ciel annonçait une nouvelle journée torride.

— Tout ce qui compte pour moi, reprit Learco, c'est d'arrêter mon père. Nous devons rejoindre la résistance et préparer une offensive.

Doubhée s'étonna de sa soudaine détermination. Il avait dû se passer quelque chose, parce qu'il n'y avait plus trace de peur dans sa voix.

— À mon avis, nous devrions aller à Laodaméa et prendre l'avis du Conseil des Eaux. Sennar et Lonerin ont certainement dû rentrer et

faire leur rapport.

Prononcer ce nom devant Learco lui fit un drôle d'effet, et sans le vouloir, elle rougit. Malgré toutes les choses qu'elle lui avait dites sur elle, elle ne lui avait jamais parlé de Lonerin. Elle le fit brièvement, mais elle n'eut pas besoin d'entrer dans les détails. Le jeune homme comprit vite ce qu'il y avait à comprendre.

— Parfait. Je serai des leurs, dit-il fermement.

Doubhée sourit faiblement. Et elle ? Quelle place aurait-elle là-bas ?

« Aucune. Tu mourras bientôt. »

Learco sembla remarquer son trouble.

— Tu combattras à mes côtés, ajouta-t-il. Et tu feras ce que tu as à faire.

Doubhée détourna les yeux.

— Regarde-moi. Je connais ta décision ultime, mais je t'empêcherai de l'exécuter. Je ne peux pas vivre sans toi.

Doubhée ne sut pas quoi répondre. Elle aurait pu dire la même chose. Quelque chose l'effrayait dans cette concordance si profonde et si parfaite de leurs sentiments.

— Mon père m'a certes donné la vie, ajouta Learco, mais il l'a fait par pur intérêt. Il voulait une copie de mon frère à dresser pour défier la mort. Or je suis différent de lui, ce n'est que maintenant que je le comprends vraiment. Ma terre a besoin de son sang, et toi, tu as besoin de sa tête. Jure-moi que tu iras jusqu'au bout de ta mission.

Doubhée imagina un instant leur vie ensemble, et elle se sentit heureuse. Puis l'illusion se dissipa : dans le fond de son cœur, elle savait que ce n'était qu'un rêve qui ne se réaliserait jamais.

Ils retournèrent à la grotte, et après en avoir camouflé l'entrée, ils se reposèrent le reste de la journée.

Au milieu de la nuit, ils décidèrent de lever le camp.

— Tu pourras marcher ? demanda Doubhée à Theana.

La jeune fille se contenta de hocher la tête. Depuis qu'ils l'avaient libérée, elle parlait peu, et il y avait quelque chose de différent dans sa voix. Doubhée n'avait aucune idée de ce qui s'était passé dans cette cellule avant leur arrivée, et elle se rendait compte qu'elle ne voulait pas le savoir.

Theana se leva avec difficulté.

— Et toi, comment vas-tu ? lui demanda-t-elle.

— Bien.

La magicienne lui prit le poignet et observa le symbole. Il palpitait plus fort que jamais. Elle fit une grimace.

— Il faut refaire le rituel, la malédiction progresse trop vite.

— Tu n'es pas en état, répliqua Doubhée, et le temps presse. La

priorité est de fuir ; on nous recherche, et il ne leur faudra pas longtemps pour retrouver nos traces.

Dehors l'obscurité était épaisse, et le bois était plongé dans le silence.

— Je n'ai peut-être pas la force de répéter le rituel, mais j'en ai assez pour communiquer avec le Conseil des Eaux, dit la magicienne en montrant des pierres colorées dans sa paume. Je les ai ramassées pendant que vous étiez à la fontaine, et je leur ai appliqué un enchantement. Je vais pouvoir prévenir les membres du Conseil de notre arrivée et ils viendront nous attendre à la frontière de la Terre de la Mer.

Doubhée la regarda avec reconnaissance.

— On va s'en sortir, tu verras, lui glissa Theana.

Le lendemain soir, Doubhée et Learco volèrent des chevaux dans l'écurie d'une maison isolée tandis que Theana les attendait dans le bois. Le prince se révélait le meilleur des compagnons. Il était toujours calme, même s'il savait mieux que quiconque que la mort pouvait les surprendre à chaque pas. Doubhée se raccrochait désespérément à lui.

Ils ne tardèrent pas à entendre un battement sourd et lointain, qui faisait vibrer le sol ; puis les chevaux se mirent à piaffer nerveusement. Enfin, une ombre noire, immense, obscurcit la lumière de la lune. Des dragons.

— Gare à nous ! s'écria Learco. S'ils nous cherchent avec des dragons, cela signifie que Forra n'est pas loin.

Doubhée pâlit. Ils devaient accélérer le rythme. Dans l'état où ils étaient, il était impensable d'affronter l'oncle de Learco et la troupe de soldats qu'il devait traîner derrière lui. Mais malgré leurs efforts, ils étaient trop lents.

L'espoir renaquit un soir, à l'improviste.

Ils s'étaient à peine remis en selle, quand une fumée bleutée entoura le visage de Theana.

La magicienne se dépêcha de descendre de cheval et rangea les pierres colorées en cercle sur le sol en murmurant une formule. La fumée ne tarda pas à se condenser en une sphère. Theana arracha un morceau de tissu de sa jupe et le posa dessous. Les runes allèrent se placer une à une sur l'étoffe pour former le message.

« Un régiment armé vous attendra à la frontière. Rendez-vous dans quatre jours. »

Ils n'étaient plus très loin du salut.

L'obstacle se présenta sans crier gare à quelques pas du but. Les

arbres s'ouvrirent soudain comme les rideaux d'un théâtre, et devant eux apparut une étendue dégagée. Elle n'était pas très vaste, une nuit de voyage, tout au plus. Mais ils devaient continuer à découvert.

Ils s'arrêtèrent sous les derniers arbres, laissant leurs chevaux brouter l'herbe humide de rosée. Il y avait un splendide clair de lune.

— Que décide-t-on ? demanda Theana.

Ni Doubhée ni Learco ne savaient quoi répondre. Peut-être pouvaient-ils contourner la zone, mais combien de temps cela leur prendrait-il ? Ils ne pouvaient pas risquer de manquer le rendez-vous et ils avaient atteint leurs limites. Assise sur son cheval, Theana avait l'air d'un fantôme, les traits tirés et les mains tremblantes. Elle avait réussi à convaincre Doubhée de refaire le rituel, mais le peu de forces qu'elle avait récupéré ne lui avait pas permis d'aller jusqu'au bout.

— On y va, dit brusquement Learco.

Doubhée vit briller dans ses yeux sa confiance habituelle.

— D'accord, mais on fait vite, répondit-elle en éperonnant sa monture.

Ils s'élancèrent au galop sous le regard de la lune qui, comme un énorme œil lumineux, semblait vouloir indiquer leur position au monde entier.

Le fracas des sabots de leurs chevaux couvrit le battement sourd et régulier qui faisait vibrer le sol depuis des jours, et leurs halètements les empêchèrent d'entendre le son métallique des armures. L'ombre apparut devant eux, terrible et imprévue.

Noire dans le noir de la nuit, elle coupa la route au cheval de Theana, la jetant à terre. Doubhée et Learco la virent rouler sur l'herbe en hurlant, puis une patte couverte d'écailles la saisit par la taille.

— Pas maintenant, pas maintenant ! s'entendit crier Doubhée.

Le dragon descendit à nouveau, cette fois sur Learco. Le jeune homme, brandissant son épée, fit changer de direction à son cheval, augmenta sa vitesse pour désorienter son adversaire, et pendant un instant, il sembla y parvenir.

— Sauve-toi ! hurla-t-il à Doubhée.

Elle ne l'entendit pas. Son esprit s'était vidé de toute pensée.

Un régiment de soldats approchait vers elle, resserrant inexorablement son piège. Elle essaya de calmer son cheval, mais ce dernier, affolé, s'emballa et la désarçonna. Lorsqu'elle reprit connaissance, la lune, splendide et impitoyable, brillait au-dessus d'elle.

La tête lui tournait et la Bête lui griffait la poitrine. Elle regarda le dragon ; Learco paraît toujours ses coups de griffe avec son épée, mais la lutte était inégale. Elle allait intervenir, quand elle sentit le froid d'une lame sur son cou.

— Pourquoi tant de hâte ? ricana une voix.

Doubhée jeta un coup d'œil derrière elle : un soldat la menaçait de son arme, accompagné de dix autres, tous prêts à attaquer.

— Profite au moins du spectacle !

D'un geste rapide, elle planta son poignard dans le thorax du soldat, puis d'un deuxième.

Mais ils étaient trop nombreux, et ils réussirent vite à l'immobiliser.

— Tu as fini de cracher ton venin, sale vipère ! lui hurla l'un des soldats à l'oreille.

Doubhée hésita un instant. Le dragon venait de déchiqeter le cheval de Learco d'un coup de crocs, et le jeune homme avait roulé sur le sol. Elle le vit se relever, son épée au poing. Aussitôt, trois soldats l'attaquèrent sans lui laisser le temps de récupérer. Il se défendit comme un lion, puis, vaincu par le nombre, il s'effondra.

Doubhée tenta de se libérer en utilisant les trucs de Sherva ; chaque fois, les soldats déjouèrent ses tentatives. Un sentiment d'impuissance terrible la submergea.

Au milieu de ses larmes de douleur et de rage, elle vit le dragon se poser et son cavalier en descendre. L'homme à la silhouette massive courut vers Learco, mais il était trop loin pour qu'elle distingue son visage. Les soldats ligotèrent le prince et l'installèrent sur la selle de l'animal. Puis le dragon s'envola dans les airs, et son rugissement emplit la clairière.

L'homme s'avança alors vers elle, et dans la lumière de la lune, Doubhée le reconnut.

— Et maintenant, à toi, dit Forra avec un rictus cruel.

La résolution de Sherva

Sherva regarda la lune au-dessus de sa tête en songeant à sa mère. Qu'aurait-elle pensé de lui si elle l'avait vu en ce moment ?

Pour la première fois, il mesurait pleinement à quel point il s'était trompé. La Guilde lui avait aspiré toute son énergie ; Yeshol l'avait maintenu dans son ombre pour lui extorquer les secrets de son art en étouffant en lui jusqu'à la moindre ambition, comme une plante que l'on oublie trop longtemps dans l'obscurité. En échouant dans sa vengeance, il avait trahi sa mère et creusé sa propre tombe. Il s'était laissé piéger par cette secte de possédés. Ce voyage était sa dernière chance de laver son honneur offensé.

La nouvelle s'était répandue au cours du déjeuner, et la cantine avait bourdonné comme une ruche. San était sur le point d'arriver à la Maison, et qui plus est, de sa propre volonté.

— Et Ido ? avait demandé Sherva à un gardien.

— Les ordres étaient de le laisser tranquille. D'ailleurs, après ce qui t'est arrivé à toi, c'est compréhensible...

Les deux Assassins près de lui avaient étouffé à grand-peine un rire moqueur. Le sang de Sherva n'avait fait qu'un tour. Comment osaient-ils ? Il s'était levé d'un bond de sa chaise et avait foudroyé le gardien du regard. Sa rage était telle qu'il s'était dirigé sans réfléchir vers le bureau du Gardien Suprême.

— Vous m'avez empêché d'aller capturer San et j'ai obéi, avait-il dit d'une voix tremblante. J'ai même recommencé à travailler comme un Assassin ordinaire sans rechigner, mais je ne peux plus tolérer les sarcasmes de mes subordonnés. Vous êtes mon seul supérieur ici.

Un léger sourire avait retroussé les lèvres de Yeshol, et Sherva avait

senti une nouvelle fois à quel point il le haïssait. Lui et son culte infernal devaient disparaître de la surface du Monde Émergé.

— Tu devrais être au-dessus de ces sottises.

— L'honneur a toujours été une valeur fondamentale pour moi.

Yeshol l'avait regardé de travers.

— Qu'attends-tu encore de moi, Sherva ?

— La possibilité de me venger.

— Elle t'a déjà été refusée.

— Je veux aller au-devant du gnome et l'arrêter. Il est sans doute déjà en route vers le temple.

Yeshol avait pris tout son temps pour ôter ses lunettes cerclées d'or et se masser l'arête du nez. Sherva l'avait observé avec dégoût.

— Le gnome ne laissera pas l'enfant tomber entre vos mains, avait-il insisté.

— Il ne le rattrapera jamais.

— À l'heure qu'il est, la nouvelle aura fait le tour du Monde Émergé, et le gnome est à la tête de la résistance. Il faut l'arrêter avant qu'il rejoigne ses amis.

Yeshol l'avait regardé à nouveau sans un mot. C'était le regard d'un roi sur le plus insignifiant de ses sujets.

— Tu as échoué. Si ta foi était authentique, Thenaar exaucerait ta prière, mais tu continues à le refuser. Depuis le début, tu t'es tenu à l'écart du culte, et tu l'as payé de ton grade. Je te connais, Sherva, parce que j'ai cru en toi. Tu es venu frapper à notre porte il y a de nombreuses années, et bien que ce soit un fait insolite, nous t'avons accueilli avec plaisir parce que tu étais un Enfant de la Mort parmi les plus doués. Cependant, entre nos murs, l'honneur dont tu parles n'existe pas. Cela a toujours été ton problème : quiconque entre dans la Guilde renonce à sa vie et à son passé, et toi, tu n'as jamais voulu les renier.

Sherva avait serré les dents.

— Envoyez-moi au-devant d'Ido.

— Soumets-toi d'abord à notre dieu. Tu penses encore à ta mère et à tes origines. Ici, au contraire, nous ne formons qu'un seul corps et un seul esprit. C'est l'unique façon d'être un Victorieux que tolère Thenaar.

— Mais pour vous c'est différent.

Cette fois, ses mots avaient dépassé sa pensée.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

La voix de Yeshol vibrait de colère contenue.

— Vous, vous êtes la tête de ce corps. Vous exigez des autres qu'ils s'immergent dans la foi, mais vous, vous conservez intégralement votre individualité pour mieux commander à ceux qui sont vos esclaves personnels.

Yeshol l'avait agrippé par le col de sa chemise. Il avait une force incroyable, que son aspect ne laissait pas soupçonner le moins du monde.

— Tu te permets de mettre ma foi en doute, vermisseau ?

Ses yeux brûlaient, et Sherva avait du mal à soutenir son regard.

— Je n'agis que pour la gloire de Thenaar. Je ne vis que pour lui, hors de ce lieu je n'existe pas.

Il l'avait repoussé violemment et obligé à s'agenouiller. Sherva haletait, le souffle court.

— Je devrais te tuer sur-le-champ, j'espère que tu en es conscient. Ce genre d'insolence est intolérable.

Sherva avait noté avec humiliation que Yeshol le traitait comme un père qui reprend son fils indiscipliné.

— Le gnome est à toi. Mais parce que je veux être magnanime, rien d'autre, garde bien ça à l'esprit. Je ne te permettrai jamais plus de m'importuner avec tes stupides idées de sang-mêlé. Si tu ne t'amendes pas à ton retour de mission, tu seras le prochain à verser ton sang au pied de Thenaar.

Debout sous la lune, Sherva rit en se rappelant cet épisode. Yeshol l'avait complètement écrasé, une fois de plus. Leur dernière rencontre avait été emblématique. Le chef de la Guilde l'avait toujours considéré comme un instrument, une arme peut-être légèrement plus affilée que les autres, mais rien de plus. Et jusqu'au bout, il l'avait manipulé. Contrairement à lui, le Gardien Suprême avait réussi à réaliser son objectif, il s'était consacré corps et âme à ce à quoi il croyait, jusqu'à s'annuler totalement. C'est pour cette raison qu'il était le plus fort.

« Maintenant il ne me reste plus qu'à sauver ce qui peut encore l'être. »

Sherva se pencha au-dessus de la falaise. Le vent soufflait fort, et la mer mugissait contre la roche. Bientôt, les vagues lui livreraient le seul ennemi qu'il espérait être encore à sa mesure : un vieillard fatigué et désenchanté, survivant d'un monde disparu. La lune glissait vers la mer, et Sherva ne put s'empêcher de penser qu'il était tombé bien bas. Désormais, on ne lui donnait plus à ronger que des carcasses déjà décomposées par le temps.

Ils avaient fouillé le palais de fond en comble. Quar, en chemise et bonnet de nuit, s'était tout de suite porté volontaire, et Ondine elle-même avait arpenté les couloirs de long en large, les cheveux en bataille. Quant à Ido, il avait inspecté chaque pièce, exploré le moindre recoin, mais San demeurait introuvable. À l'évidence, il était

parti.

— Peut-être que le prisonnier a réussi à se libérer et l'a enlevé. Si c'est le cas, compte tenu de ses blessures, nous le retrouverons vite. J'ai déjà donné des ordres à mes gardes, et des messagers font circuler des portraits de lui et de San dans chaque comté. Toutes les routes sont surveillées, ce n'est qu'une question de temps.

Ondine semblait sûre de son fait, même si son visage trahissait son émotion.

Ido, les mains tremblantes, tirait nerveusement sur sa pipe et de petits nuages de fumée compacte s'élevaient dans l'air à un rythme ininterrompu. Il était en proie à divers sentiments : colère, frustration, impuissance, et surtout, la culpabilité le rongait.

Il secoua la tête.

— Il n'y a pas d'autre explication... insista Ondine.

— Non !

La comtesse tressaillit, et Ido se repentit d'avoir été si brutal.

— Cet imbécile n'avait aucun moyen de s'enfuir, et puis les gardes ont été endormis.

— C'est un tueur à gages, il a dû utiliser un soporifique.

— Il n'y avait aucun signe de lutte dans la chambre de San.

— Il l'a peut-être endormi, lui aussi, et...

— Il est parti, la culpa Ido.

Jusque-là, il avait tenu cette pensée à la lisière de sa conscience ; à présent, il osait la formuler à haute voix.

— Il a libéré le prisonnier et il est parti.

— Et pour quelle raison ?

— Il est convaincu qu'il peut vaincre la Guilde, et il veut y aller pour se venger. J'ai parlé avec lui, je le connais.

Le gnome se passa la main sur le visage. Voilà tout ce qu'il avait obtenu : Tarik et sa femme étaient morts, San se sauvait sous son nez... Et c'était entièrement sa faute. Il n'avait pas su prendre soin de lui, il n'avait pas su répondre à sa douleur, ni l'apaiser. Il n'avait su que lui farcir la tête de vieilles histoires poussiéreuses.

« La vieillesse t'a rendu sourd et aveugle. Cet enfant est comme Nihal, et tu as commis la même erreur qu'avec elle. »

Il aurait voulu hurler et tout casser dans la chambre.

— Et où crois-tu qu'ils soient partis ?

Ondine, éperdue, essayait désespérément de s'éclaircir les idées.

— Peut-être qu'ils suivent la même route que celle que vous avez empruntée pour arriver ici ?

— Il y a des chemins plus rapides ? s'enquit le gnome.

La comtesse n'en avait aucune idée.

— Nous pouvons demander à nos guides...

— Je dois les devancer. Mais j'ai besoin de ton aide.

Il partit l'après-midi même. Il avait demandé à Ondine de lui signer un laissez-passer spécial valable dans tout le royaume afin que la bureaucratie des frontières ne le ralentisse pas.

— Et si vous avez des nouvelles, informez-m'en à l'instant. Soana m'a enseigné comment communiquer à distance par la magie. Si San décide de revenir, je veux être là.

Ondine, encore troublée, acquiesça.

— Lorsque tu quitteras le Monde Submergé, un navire t'attendra à la surface. C'est le plus rapide de la flotte, et je me suis déjà assurée qu'il sera à ton entière disposition.

Ido fit un vague signe de tête, en continuant à charger ses affaires sur son cheval.

Ondine le regarda tristement.

— Je suis désolée que cela se termine ainsi. J'aurais dû choisir un meilleur maître pour lui...

— Ce n'est pas ta faute, l'interrompt Ido. Le seul responsable, c'est moi.

Le gnome et la comtesse se quittèrent sur ces mots, conscients qu'ils ne se reverraient probablement plus. Mais l'heure n'était pas aux longs adieux. Ido éperonna son cheval, et se mit à avaler les lieues sous-marines.

Les Écueils d'Ascos étaient toujours aussi escarpés et hostiles que lorsque San et lui les avaient quittés. Tout semblait en ordre alors : la douleur du garçon était la sienne, et il était convaincu que San serait la Nihal de sa vieillesse.

Il grimpa avec fougue le sentier qui conduisait de la rade au sommet, demandant aux marins qu'il rencontrait s'ils avaient vu accoster un navire avec à son bord un jeune homme vêtu de noir et un enfant aux oreilles en pointe.

— Depuis votre départ, il n'est passé par ici qu'un cargo de marchandises. Il n'avait pas de passagers.

Ido jura entre ses dents. Peut-être n'étaient-ils pas encore arrivés ? Ou bien personne ne les avait remarqués et ils étaient déjà repartis...

Une fois en haut des rochers, il regarda autour de lui. Ils pouvaient être partout, et il n'avait aucun moyen de les localiser. Pourquoi devait-il toujours payer si cher ses erreurs ?

Une fois de plus, ce fut son instinct qui lui sauva la vie, un instinct que ni la vieillesse ni le désespoir n'avaient émoussé. Il s'écarta sur le côté, juste à temps pour voir un poignard s'abîmer dans l'abysse.

« Ce sont eux », songea-t-il en se retournant, l'épée au poing. Mais devant lui, il n'y avait qu'une silhouette maigre et dégingandée. Ido le reconnut tout de suite : c'était l'Assassin qui avait enlevé San et tué

Tarik.

— Tu en as mis du temps... dit le tueur à gages avec un sourire mielleux.

— Où est San ?

— Je t'attends depuis une semaine. Tu as une idée de ce que cela signifie, sept longs jours à regarder la mer ?

Ido serra les dents. Il était temps d'en finir.

— Dis-moi où il est !

L'homme haussa les épaules.

— À cette heure-ci, il doit probablement déjà être dans la Terre de la Nuit, à moins d'une semaine de marche du temple. Mais je peux me tromper, désormais son destin m'indiffère.

Ido était supéfait. Ils avaient dû voler !

— Va-t'en ! siffla le gnome. Ce n'est pas une guerre entre toi et moi. D'ailleurs, celui que tu as devant toi n'a plus rien à voir avec celui que tu as combattu il y a trois mois.

— Moi non plus je ne suis plus le même, répliqua Sherva en ricanant.

Et avant même d'avoir fini de parler, il lança deux couteaux de chaque côté de son visage. Ido en intercepta un avec son épée, mais il ne vit le second qu'à la dernière minute et s'écarta de justesse, baissant sa garde. Le temps de se relever, et il se retrouva avec ce démon derrière lui.

— Je t'ai eu, s'écria l'Assassin d'un ton de défi, en lui faisant une clé au cou.

Ido se sentit immédiatement étouffer, mais il ne céda pas à la panique. Il lui avait suffi d'un regard pour inventorier les armes de son ennemi. Il chercha à tâtons le poignard qui pendait à sa ceinture et le tira hors de son fourreau. D'un geste, il le lui planta dans le bras. L'homme ne cria pas. Il relâcha seulement sa prise et Ido recula prudemment.

Sherva arracha l'arme sans un gémissement et la retourna aussitôt contre le gnome. Cette fois, Ido était prêt. Il para chaque attaque, tout en étudiant la technique de son adversaire. L'Assassin était hors de lui, cela se lisait dans ses yeux, et, à son insu, il finissait par toujours répéter les mêmes coups.

Ido le laissa mener le jeu pour lui faire croire qu'il avait l'avantage, et, lorsqu'il le sentit sûr de sa victoire, il le prit à contre-pied. Il frappa sur la garde de son poignard, et profita de sa surprise pour lui transpercer l'autre bras. La blessure était profonde, et le sang se mit à couler à gros bouillons.

— Maudit gnome... siffla Sherva.

— Tu ne m'intéresses pas. Va-t'en, haleta Ido.

— Je refuse de vivre dans le déshonneur ! hurla Sherva. Je me suis

assez humilié ces dernières années, je tiens à laver la honte de ma défaite !

Il lui sauta à la gorge, brandissant un lacet surgi de nulle part. Ido fut assez vif pour glisser la main entre le lacet et son cou, mais il ne tarda pas à suffoquer. Heureusement, Sherva perdait beaucoup de sang, et Ido profita d'un léger signe de faiblesse de sa part pour se libérer. Il le repoussa violemment et le cloua au sol avec son épée, en ayant soin de le frapper à l'épaule afin qu'il puisse encore parler avant de mourir.

— Achève-moi ! hurla Sherva, l'écume aux lèvres. J'ai encore échoué, je mérite la mort !

— Ce que tu m'as dit est vrai ? rugit Ido en appuyant sur la garde de son épée.

— Je t'ai dit de me tuer, siffla l'autre pour toute réponse. Ma vie a été un échec, je me suis vendu pour rien, et pour finir me voilà qui rampe comme un ver, moi qui voulais être le plus fort !

Ido n'éprouvait aucune pitié. Cet homme ne représentait qu'un obstacle de plus dans sa mission, un retard supplémentaire. C'était peut-être une autre des nombreuses victimes de la Guilde, mais il était surtout l'assassin de Tarik.

— D'abord confirme-moi si ce que tu m'as dit est vrai, ensuite je t'ôterai la vie.

L'homme sembla accepter le marché.

— Ils ont pris un passage souterrain que le Tyran avait utilisé pour dépêcher un de ses émissaires dans le Monde Submergé, à l'époque de la Grande Bataille d'Hiver. C'est pour cela qu'ils t'ont devancé.

— Damnation !

Entre deux râles, Sherva trouva encore la force de rire.

— Il nous a eus tous les deux. Il savait que je ne te vaincrais pas, mais il m'a envoyé quand même. Jusqu'au bout, il m'aura traité comme un vulgaire instrument.

Il tourna la tête vers le gnome.

— Toi aussi, tu n'as été qu'un outil entre ses mains, comme les régiments entiers d'esclaves qu'il a levés sous la terre pour détruire ce monde.

Ido le regarda, anéanti.

— Mais de qui parles-tu ?

— De Yeshol, le Gardien Suprême. L'homme que je voulais tuer en entrant dans la Guilde, et qui m'a finalement dépossédé de tout.

Ido approcha son visage du sien d'un air menaçant.

— Quand le rituel aura-t-il lieu ?

Sherva hésita un court instant, puis sa grimace de douleur se transforma en un rictus mauvais.

— Dans deux semaines. Une semaine pour que le garçon arrive

jusqu'à lui, et une autre pour organiser la cérémonie.

— Pourquoi si longtemps ?

— Parce que la renaissance d'Aster sera saluée par une hécatombe de Postulants, qui seront sacrifiés au pied de la statue de Thenaar. Et parmi eux, il y aura deux hôtes spéciaux que Yeshol doit encore capturer : Theana, une magicienne, et le fils de Dohor.

Ido sentit un long frisson lui parcourir le dos. La jeune fille qui lui avait sauvé la vie et le jeune homme triste contre lequel il s'était battu quelque temps plus tôt, le prince qui ne deviendrait jamais roi.

Il retira brutalement son épée de l'épaule de l'Assassin, lui arrachant un cri de douleur. Son sang avait une consistance étrange et une teinte pâle. Il ne ressemblait pas à du sang humain.

— Tu m'as donné ta parole, dit Sherva en se redressant.

Ido le dévisagea.

— Je ne tue pas quelqu'un qui ne peut plus me nuire.

— Si tu ne me tues pas, je te suivrai au bout du monde et je t'empêcherai de sauver le garçon.

Le gnome indiqua son épaule.

— Avec cette blessure ? Et, de toute façon, tu n'as aucune raison de le faire, tu viens de me l'avouer.

Sherva fixa le sol avec angoisse.

— Ma vie n'a plus de sens. Si tu étais un vrai guerrier, tu aurais pitié de moi.

— D'après ce que j'ai compris, tu as encore un ennemi, répliqua Ido.

Sur ces mots, il remit son épée dans son fourreau et reprit sa route.

Sherva le regarda s'éloigner, hébété. Puis la stupeur céda vite la place à une sauvage détermination : une sensation qu'il n'éprouvait plus depuis des années. Il l'accueillit comme une vieille amie, parce qu'elle lui donnait enfin le courage d'accomplir ce qu'il avait redouté jusque-là.

Maintenant, il était prêt à réaliser son objectif.

Le cadavre de la forêt

Lvent gémissait entre les troncs secs des arbres. L'été montrait son pire aspect : il craquelait la terre et soulevait une poussière brûlante qui irritait les yeux.

Lonerin n'avait encore jamais vu la Forêt. Il l'avait seulement imaginée en lisant les *Chroniques*, mais dans son esprit, ce nom évoquait un lieu frais et ombragé à la végétation luxuriante ; rien à voir avec le paysage désolé qu'il avait devant lui.

Sennar s'enveloppa étroitement dans son manteau.

— Tu es sûr que c'est là ?

Lonerin hocha la tête.

— J'ai réessayé deux fois hier soir, et le résultat est toujours le même. Le talisman se trouve dans la Forêt.

Le vieux magicien soupira.

Depuis qu'ils avaient quitté Salazar jusqu'à leur retour dans la Terre du Vent, leur voyage n'avait été qu'une longue errance entre les ruines de sa vie. Les lieux de son passé semblaient l'appeler à eux, comme un piège auquel il ne pouvait échapper.

— Tout ça a un sens, dit-il en avançant de quelques pas contre le vent. Je ne sais pas comment il est arrivé ici, mais à mon avis, ce n'est pas un hasard.

Après l'attaque des pirates, les deux magiciens s'étaient d'abord laissé envahir par le découragement. Encore une fois, tout s'était envolé en fumée à un pas de la réussite. Mais tandis que Sennar semblait s'être fait une raison, Lonerin, lui, refusait de s'avouer vaincu.

Ils étaient retournés à l'auberge, pour tenter de réfléchir.

— Pourquoi êtes-vous si pressé d'abandonner ? avait explosé Lonerin, au milieu de leur conversation. Votre résignation ne nous aide pas. Si vous vous moquiez de cette mission, il fallait le dire tout de suite.

— Et toi, pourquoi n'acceptes-tu pas la vérité ? Tu es trop orgueilleux pour reconnaître ton échec ?

Lonerin avait ouvert de grands yeux.

— Auriez-vous oublié ce que représente notre mission ? Vous vous rendez compte que sans le talisman nous perdons presque toutes nos chances d'arrêter Dohor et la Guilde ?

Sennar ne s'était pas démonté.

— Et tu te rends compte que nier l'évidence des faits n'y changera rien ?

Lonerin s'était assis sur son lit, la tête entre ses mains. Il avait besoin de calmer sa colère.

— Et qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Aux grands maux, les grands remèdes, avait répondu Sennar.

Lonerin connaissait à la perfection le principe de l'enchantement : localiser les objets magiques était une technique qu'apprenaient les néophytes au début de leur apprentissage.

— On peut utiliser ce truc ? demanda-t-il, dubitatif. Je croyais qu'après la mort de Nihal toute magie avait disparu du talisman...

— C'est le cas, en effet. Toutefois, il est resté si longtemps en contact avec ma femme qu'il a absorbé une petite partie de son esprit.

C'était la première fois que Sennar faisait référence à elle sans l'appeler par son nom.

— Même s'il ne s'agit que d'une trace infime, il est théoriquement possible de la repérer grâce à cet enchantement. Je vais être sincère. Si je croyais vraiment que cela puisse fonctionner, je l'aurais utilisé depuis le début au lieu de me mettre à le chercher aux quatre coins du Monde Émergé. Il faut beaucoup d'énergie pour percevoir une si faible trace, et une grande force intérieure. Que je n'ai pas, conclut-il après une légère pause.

Lonerin lut dans ses yeux la suite de son discours. Il en éprouva de la fierté. Sennar le regardait avec confiance, comme s'il comptait vraiment sur lui ; c'était la première fois depuis leur départ qu'il reconnaissait ses capacités.

— Ne t'emballe pas trop, ce ne sera pas si facile, dit le vieux magicien en voyant son air réjoui.

— J'apprendrai.

— Je veux que tu saches avant de commencer que je ne m'attends à aucun résultat. C'est un essai, rien d'autre.

- Et aussi notre unique espoir, ajouta Lonerin.
- Sennar approuva d'un signe de tête.
- Oui, le dernier.

Ils étaient demeurés une semaine entière à l'auberge, et Lonerin avait passé les deux premiers jours à s'entraîner. L'enchantement qu'il devait accomplir était légèrement différent de celui qu'il avait appris auprès de Folwar.

— C'est moi qui l'ai modifié, avait expliqué Sennar. Tu es jeune, mais tôt ou tard, tu auras toi aussi envie de faire tes propres expériences. Les grands magiciens y viennent tous. Certains en sortent indemnes, d'autres se montent la tête. Les plus malchanceux finissent comme Aster.

Un léger frisson avait parcouru la colonne vertébrale de Lonerin, et dès lors, il s'était appliqué de tout son être. Apprendre l'enchantement ne fut pas le plus difficile... Le problème était qu'il ne fonctionnait pas.

— Je fais pourtant tout ce que vous m'avez dit... Pourquoi est-ce que ça ne marche pas ? s'était-il exclamé un jour, découragé.

— Peut-être que tu es trop faible, ou que l'objet est trop loin, avait conclu Sennar.

Le troisième jour, Sennar avait pris sa canne et enfilé son manteau.

— Inutile que je reste ici les bras croisés. Je vais aux nouvelles.

— Je viens avec vous.

— Non, tu dois continuer à essayer. Je t'ai expliqué ce que tu devais faire, maintenant, c'est à toi de trouver comment.

La porte s'était refermée, et Lonerin s'était retrouvé seul dans le silence ouaté de la chambre. Devant lui, dix petits disques de métal tournoyaient dans l'air. C'étaient les mêmes que ceux que Sennar avait utilisés à Zalénia pour localiser l'émissaire d'Aster dans la foule. Lonerin avait observé les runes elfiques qui y étaient gravées. Certaines étaient récentes, preuve que le vieil homme avait dit vrai. Il les avait tracées lui-même en modifiant l'enchantement.

Lonerin s'était assis en tailleur sur le sol et, les yeux clos, il avait murmuré la formule. Il avait continué pendant des heures, avec obstination, sans même s'arrêter lorsque sa voix avait commencé à devenir rauque. La chambre de l'auberge semblait se refermer sur lui comme une tombe. Il n'y avait plus rien au-delà, l'enchantement était l'alpha et l'oméga, le début et la fin de tout.

Le soir, Sennar était revenu, le visage sombre. Il avait rageusement lancé sa canne dans un coin, avait ôté son manteau et s'était jeté sur son lit, les yeux braqués sur le plafond.

— Alors ?

— Rien.

Cela avait continué ainsi pendant une semaine, une semaine qui avait paru durer un siècle.

Et puis, un soir, un disque avait soudain tourné plus vite que les autres, dansant presque dans l'air. Lonerin l'avait contemplé, la bouche ouverte, pendant qu'il se mettait à léviter au-dessus du sol. La rune qui y était gravée avait pris une teinte pourpre, et le même symbole était apparu progressivement sur les autres disques : le sud.

Ils devaient aller vers le sud.

Ils s'étaient mis en route dès le lendemain, le temps de préparer leurs chevaux et de faire quelques provisions.

Lonerin n'arrivait pas encore à déterminer s'il avait réussi grâce à ses dons ou simplement au hasard. Sennar lui avait dit que la magie cherchait à traduire le monde en paroles compréhensibles pour les êtres sensibles, mais que l'univers était un livre écrit avec des caractères trop complexes pour qu'il soit possible de les déchiffrer tous. Un concept difficile à accepter. Pendant son apprentissage avec Folwar, il avait toujours cru qu'il n'existait pas de secrets inviolables pour un magicien puissant. Pourtant, il était pour la première fois confronté à ses limites, une situation qu'il n'avait jamais envisagée jusque-là.

Ils avaient quitté Barahar au galop et s'étaient dirigés vers la Petite Mer, qu'ils avaient longée pendant six jours.

— Ma mère était d'ici, avait dit Sennar avec un sourire amer. C'est pour cela que je n'ai jamais voulu revenir dans le Monde Émergé. Il n'y a pas un sentier de cette maudite terre que je n'aie parcouru, pas une pierre qui ne me parle de ce que j'ai perdu.

Par la suite étaient apparues les montagnes, puis les forêts du Cercle des Bois. Et les disques indiquaient toujours obstinément le sud.

Bientôt, ils avaient compris qu'ils les ramenaient vers la Terre du Vent.

Sennar avait donné des signes d'impatience, mais à présent il semblait résigné.

— Les gens pensent à tort que la vie est une longue ligne droite. La vie est un cercle, un maudit cercle qui tourne en rond. À la fin, tu te retrouves exactement à ton point de départ, avait-il déclaré.

Ils étaient déjà dans la Terre du Vent lorsque les runes avaient parlé à nouveau. Le mot « Forêt » était apparu en toutes lettres sur chacun des disques. Sennar les avait regardés comme hypnotisé, et Lonerin avait essayé d'imaginer ce qu'il pensait : dans la Forêt se trouvait la maison de Soana, dans la Forêt Nihal avait reçu son initiation à la magie et trouvé la dernière pierre du talisman. C'était un lieu magique

et lourd de signification pour le magicien.

Sennar avait raison : ce retour aux origines avait un sens.

Ils traversèrent la Forêt dévastée dans un silence total. Les troupes qui s'y étaient succédé avaient abattu les arbres pour fabriquer leurs piques et alimenter leurs feux de camp ; ensuite était survenue la famine et les paysans avaient brûlé ceux qui restaient pour tenter d'arracher à la terre quelques arpents cultivables. Maintenant, il n'y avait plus autour d'eux qu'une plaine brûlée, avec de rares arbustes malades.

Lonerin connaissait l'histoire. Cet endroit avait cessé de vivre au moment où Nihal avait ôté la dernière pierre de l'arbre qui la protégeait, le Père de la Forêt. Sans lui, la Forêt n'avait pas tardé à disparaître. Pendant des siècles, la steppe lui avait pourtant disputé cette partie de terre : tous les anciens de la région en parlaient. Autrefois, la végétation s'étendait même jusqu'à la Terre de l'Eau, et Lonerin se surprit à penser que les belles choses étaient éphémères et qu'il n'en restait que de pâles souvenirs dans les histoires qu'on racontait au coin du feu.

La précarité des choses. C'était la leçon de ce long voyage avec Sennar. Les héros vieillissaient et perdaient l'espoir, les forêts mouraient, et tout finissait tôt ou tard par disparaître.

Le soir, ils bivouaquèrent devant un feu magique. L'herbe était si sèche qu'elle leur piquait la peau à travers leurs vêtements. Sennar regardait dans le vague sans mot dire, pendant que Lonerin continuait à s'exercer.

— Je sais où ils nous conduisent, dit brusquement le vieux magicien en levant les yeux. Et je ne veux pas y aller.

Lonerin le dévisagea.

— J'ai si peu de choses auxquelles me raccrocher encore, je refuse qu'on me les prenne.

— Personne ne peut nous prendre nos souvenirs, dit Lonerin avec un sourire triste.

— Tu te trompes. La réalité nous les arrache un à un.

Le lendemain matin, Lonerin fut réveillé par un petit bruit métallique. Il était en train de rêver qu'il se trouvait à Laodaméa, sous les cascades, et le fracas de l'eau le rendait nerveux. Il ouvrit les yeux, et un soleil maladif le salua. La chaleur était étouffante, mais le ciel était voilé. Le tintement persistait. Ce n'était pas un rêve.

Il se redressa et vit que les disques d'argent se heurtaient les uns aux autres en formant une flèche. Il sauta sur ses pieds et réveilla aussitôt Sennar. C'était sûrement un signe et ils ne devaient pas perdre une minute. Le vieux magicien scruta la direction qu'ils indiquaient, et sans rien dire, il prépara les bagages.

Pendant qu'ils cheminaient d'un pas rapide parmi les vestiges de la Forêt, les disques continuaient à tinter à l'intérieur de la bourse que Lonerin avait attachée à sa ceinture.

— Peut-être que nous devrions regarder ce qu'ils disent... observa Lonerin.

— Ce n'est pas la peine.

Le jeune magicien ne répliqua pas. Devant lui, le bâton de Sennar laissait un profond sillon dans la terre brûlée par le soleil. Tout à coup, il vit le dos du magicien trembler légèrement. Il leva les yeux et comprit.

Devant eux se trouvaient les restes d'un tronc majestueux qui avait certainement appartenu à un arbre centenaire. Il avait dû être coupé longtemps auparavant, car l'écorce qui entourait la base du tronc était usée et le bord du bois pourri. Lonerin y déchiffra quelques plaisanteries vulgaires : les soldats de passage ne lui avaient pas épargné cette ultime offense. Sur le sol, entre deux mottes de terre desséchée, l'unique témoin de son passé outragé : une feuille dorée qui semblait à peine tombée de l'arbre et brillait de sa propre lumière.

Voilà tout ce qu'il restait du vénérable Père de la Forêt, l'arbre dont le cœur avait constitué la dernière pierre du talisman du pouvoir, celle de la Terre du Vent. Lonerin tenta de se persuader que son sacrifice avait sauvé le Monde Émergé de la destruction, mais il ne put s'empêcher de ressentir une infinie tristesse devant ce gâchis.

Le rire de Sennar le surprit. Il se retourna et vit le visage du vieux magicien contracté en un rictus cynique.

— Les dieux ont un curieux sens de l'humour.

Il leva les yeux vers le ciel blanc et lourd où l'on distinguait à peine le cercle du soleil et ouvrit les bras.

— Vous vouliez que je revienne ici ? Me voilà. Il n'y a rien de sacré sur cette terre, je l'ai compris il y a longtemps. J'ai renoncé à tout, même à mes plus doux souvenirs, vous ne pensez pas qu'il est temps d'en finir ?

Une légère brise se leva soudain, comme en réponse à ses paroles, et une vibration ténue capta l'attention des deux magiciens. Ils se tournèrent vers le tronc : une petite créature lumineuse y était assise et les fixait avec de grands yeux bleus dépourvus de pupilles. Elle avait des cheveux en broussaille et de longues oreilles pointues. Une paire d'ailes diaphanes palpitait sur son dos, et son visage lisse rappelait celui d'un enfant. Lonerin se demanda d'où pouvait bien

sortir ce petit être.

— Ne t'en prends pas aux dieux, c'est moi le coupable, dit le follet.

Les yeux de Sennar s'agrandirent de stupeur ; d'après l'opinion commune, les follets avaient depuis longtemps disparu du Monde Émergé. Personne n'avait jamais pu expliquer exactement ce phénomène, mais depuis que les forêts avaient subi les violences des hommes et de la guerre, leur race s'était brusquement éteinte.

Sennar baissa la tête et sourit.

— Enfin, nous nous rencontrons. Tu es Phos, n'est-ce pas ?

Le follet ne répondit pas, il se contenta de sourire à son tour.

— Alors c'est toi qui nous as conduits jusqu'ici ? Et c'est aussi grâce à toi que la magie de Lonerin a fonctionné ?

— Exactement, répondit Phos en hochant la tête.

Sa voix était indéfinissable, à mi-chemin entre celle d'un homme et d'un enfant ; tout comme son aspect, lui aussi sans âge.

Il y eut un instant de silence, puis Sennar ajouta :

— Nihal est morte.

Le regard de Phos se voila.

— Je sais.

— Parfois je regrette que tu n'aies pas pris la pierre pour la remettre à sa place. Si c'était pour que ça finisse comme ça, dit le magicien en indiquant la plaine alentour, tu aurais mieux fait de ne pas ramener Nihal à la vie.

Phos le regarda en souriant. Ses yeux exprimaient une sincère compassion.

— Tu t'es laissé écraser par le poids des choses, Sennar, répliqua-t-il. Finalement, tu as fait comme tous les autres, tu as déposé les armes.

— Tu n'as pas le droit de me dire une chose pareille, siffla Sennar. Tu n'as pas perdu ce que j'ai perdu, tu n'as pas affronté tout ce que j'ai dû affronter.

— Tu crois ça ? répondit le follet d'une voix tranquille. Mon peuple s'est éteint. Je n'ai plus de maison ni de sanctuaire sur lequel veiller, ajouta-t-il en effleurant le bois sec du tronc. Et pourtant, je suis toujours là. Et je resterai lié à cet endroit pour l'éternité. Je verrai des générations entières s'anéantir dans des guerres fratricides, puis j'en verrai naître d'autres qui sombreront tout aussi vite dans l'oubli. Je serai toujours plus seul mais je ne vieillirai pas d'un jour, alors que tout se désagrègera autour de moi.

Ses paroles résonnèrent dans un silence surnaturel. Le vent avait cessé de mugir, il n'y avait plus aucun bruit autour d'eux, comme si le monde alentour ne pouvait ou ne voulait pas briser l'écho de ce douloureux discours.

Sennar s'était assis sur un tronc proche et il serrait les poings.

Phos posa sur lui son regard liquide et implacable.

— J'ai quelque chose à te donner, dit-il en tirant sur une chaînette qu'il portait au poignet.

Lonerin et le vieux magicien virent le talisman du pouvoir surgir de la cavité de l'arbre.

— Je l'ai senti dès que l'homme qui l'avait volé a pénétré dans la Terre du Vent, dit-il en le retournant entre ses petites mains frêles. Grâce aux pouvoirs qui me sont restés, j'ai fait en sorte qu'il vienne jusqu'à moi. Au fond, je suis le seul qui pouvait en prendre soin. Il est à vous maintenant, c'est pour cela que je vous ai appelés jusqu'ici, parce que je sais que vous en avez besoin.

— Comment savais-tu que nous le cherchions ? demanda Lonnerin, surpris.

Phos lui sourit avec bienveillance.

— Nous autres gardiens, nous savons tant de choses, trop peut-être...

Il vola jusqu'à Sennar et déposa le talisman entre ses mains, puis s'assit en tailleur devant lui.

— Je connais ta lassitude, et crois-moi, je suis au moins aussi fatigué que toi. Mais ce n'est pas une raison pour baisser les bras.

Lonerin vit les yeux du magicien devenir brillants.

— Depuis qu'elle est morte, tout me semble inutile.

Phos posa ses mains menues sur celles de Sennar et le regarda d'un air affligé. Il partageait visiblement sa douleur.

— Le sens de notre existence dépasse de beaucoup la durée de notre vie. C'est le châtement des êtres humains, ou peut-être leur plus grand trésor : il leur faut vivre en renonçant à comprendre. L'espoir est la seule chose qui nous permette d'aller de l'avant. Il y aura encore des guerres et des tragédies, puis à nouveau la paix, et encore l'obscurité. C'est dans ce cycle éternel que réside le sens, le seul auquel notre condition de mortels nous permet d'accéder.

Sennar se releva d'un bond.

— Pourquoi m'as-tu fait venir ici ? Je suis vieux, ma vie est derrière moi. Qu'attends-tu de moi ?

Phos s'envola et vint se placer devant ses yeux.

— Je voulais te rappeler qu'elle, elle avait accepté, que j'avais accepté, et que tu pouvais accepter. Ce monde a encore besoin de toi, parce que cette histoire n'aura pas de dénouement sans ton intervention. Comme dans le passé. Et s'il est vrai qu'une grande partie de ta vie s'est écoulée, il y a encore du temps pour une dernière chose : une fin heureuse. Une fin heureuse peut effacer même la plus tenace des douleurs, ajouta-t-il en indiquant le talisman avec un sourire. Fais-en bon usage.

Et il disparut comme il était venu.

Vengeance

Forra dévisagea longuement Doubhée. Son regard était celui d'un chasseur qui guette une proie sans défense. La jeune fille tenta de se dégager, mais deux soldats la maintenaient d'une poigne de fer.

Le gros homme appuya la pointe de son épée sur sa poitrine, juste ce qu'il fallait pour lui griffer la peau, puis il descendit lentement, lacérant son gilet.

— Je ne pensais pas que tu étais si mignonne...

Doubhée sentit l'odeur âcre de son haleine et réagit impulsivement : elle envoya un coup de pied dans l'épée qui vola en l'air, égratignant la joue de Forra au passage.

— Maudite garce !

L'un des soldats la punit de son insolence par un grand coup à la mâchoire. Elle eut l'impression que toutes ses dents allaient tomber, et le goût métallique du sang lui emplit la bouche.

— Du calme, messieurs, du calme, dit Forra en essuyant sa blessure du revers de la main. Ce n'est pas par la violence que l'on dresse les femmes.

Les deux autres ricanèrent d'un air obscène.

— La Guilde ne nous avait pas prévenus que tu étais une telle vipère, ajouta Forra d'une voix mielleuse.

Doubhée imagina aussitôt la scène : Yeshol, Forra et Dohor assis autour d'une table de la Maison sous le regard d'une statue de Thenaar, occupés à négocier le prix de sa vie. Le symbole se mit à palpiter violemment sur sa peau.

— Je te tuerai... dit-elle entre ses dents.

Forra rit de bon cœur, puis il désigna les soldats derrière eux et la plaine qui s'étendait à perte de vue.

— Peut-être que tu n'as pas bien compris la situation, jeune fille. Tu

es en nette infériorité, et je suis loin d'être aussi charitable que ton amant.

Il tira un long poignard d'une de ses bottes. Doubhée regarda la lame scintiller dans la nuit. Non, elle ne pouvait pas mourir ainsi, de la main de cet homme. Elle pria une nouvelle fois pour que la Bête se libère de ses chaînes et fasse un massacre, mais elle était encore assoupie à cause du rituel de Theana : cette fois, elle ne l'aiderait pas.

Forra leva son arme, et Doubhée refusa de fermer les yeux. Au moment précis où la lame allait s'abattre, le sol se mit à vibrer et un bruit régulier et puissant se fit entendre. Forra suspendit son geste et le sourire disparut de ses lèvres. Des hommes à cheval.

Ce fut au tour de Doubhée de ricaner.

— Tu croyais vraiment que j'étais seule ?

Forra lui jeta un regard noir et ordonna à ses hommes de se mettre en formation d'attaque. Il fit signe à l'un de ceux qui la tenaient de l'emmener.

— Je m'occuperai de toi plus tard, ne te fais pas d'illusions, siffla-t-il entre ses dents.

Pendant ce temps, six hommes étaient apparus à l'orée de la clairière. Le régiment envoyé par le Conseil avait dû voir le dragon survoler la plaine et il était venu en reconnaissance. Peut-être ne s'attendaient-ils pas à voir tant de soldats ; en tout cas, pour Doubhée c'était peut-être l'occasion rêvée.

Dès que Forra se tourna pour ramasser son épée, elle contracta les épaules et réussit à échapper au soldat qui voulait la ligoter. Elle lui attrapa le cou à deux mains et serra. Le bruit des vertèbres broyées fut couvert par celui des sabots des chevaux. Doubhée n'hésita pas une seconde, elle s'empara du poignard du soldat et, d'un bond, elle fut devant Forra.

— C'est moi, ton ennemie, ne l'oublie pas.

Elle avait peut-être tort de l'attaquer. Elle était au bord de l'épuisement, et les cavaliers qui venaient à son secours pouvaient très bien s'occuper de lui. Mais elle voulait Forra à tout prix, pour elle et pour Learco. Cet homme avait forcé le prince à devenir un assassin, il l'avait torturé et, avec l'accord de son père, il l'avait humilié toute son enfance. Elle *devait* le venger.

Forra fit passer plusieurs fois son poignard d'une main à l'autre d'un air féroce. Doubhée ne se laissa pas impressionner ni distraire par son petit jeu. Elle était calme et lucide, son cœur battait régulièrement. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas combattu dans cet état. Elle était tellement habituée à entendre ses oreilles résonner des hurlements de la Bête que pendant un instant elle se demanda même si elle y arriverait sans son aide.

Elle se fendit brusquement. Forra fut pris par surprise, mais il

riposta immédiatement. Doubhée continua à attaquer, l'obligeant peu à peu à reculer. Étant donné sa corpulence, il était loin de pouvoir rivaliser en agilité avec elle. En revanche, il avait le sens du rythme, et une bonne intuition. C'était un animal, et il se battait sans technique ni préméditation, guidé seulement par son désir de tuer. Soudain, un éclair déchira la nuit et Doubhée sentit la lame transpercer sa chair. Elle se déroba juste à temps, en boitant. Forra l'avait dupée : au lieu de reculer, il s'était déplacé en cercle pour récupérer son épée.

— Qu'est-ce que tu crois ? Que j'ai passé ma vie sur les champs de bataille sans avoir glané quelques petits trucs ? Je suis un boucher, jeune fille, j'ai tué tant de gens que je connais tout de la guerre et de la mort.

Doubhée porta vivement la main à sa blessure. Elle n'était pas profonde, mais elle saignait beaucoup. Elle devait en finir au plus vite.

— Détrompe-toi, tu as encore beaucoup à apprendre, répliqua-t-elle froidement, en essayant de le frapper à l'épaule.

Elle reprit le combat en utilisant toutes les techniques que lui avait enseignées Sherva. Forra ripostait par des coups simples mais violents. Il la tenait à distance avec son épée, et quand elle essayait de le frapper, il la repoussait avec son poignard. Doubhée se sentit défaillir ; elle était à bout de forces. Elle tenta une dernière tactique : elle leva le bras gauche pour parer les offensives de son adversaire. Elle n'avait qu'un bracelet de cuir pour se protéger, mais si elle se déplaçait avec adresse, cela pouvait suffire. À la première attaque, elle sentit les os de son bras vibrer, ses vaisseaux se rompre et ses nerfs fourmiller.

« Le tuer mérite bien le sacrifice d'un bras », se surprit-elle à penser froidement.

Le bracelet céda au troisième coup, mais Doubhée réussit à retirer son bras avant qu'il ne soit trop tard. Une large cicatrice rouge se dessina sur sa peau. Sa tête se mit à tourner, et elle dut faire appel à toute sa volonté pour rester debout.

— Tu préfères que je te débite en morceaux ? ricana Forra. C'est exactement ce que m'a demandé Sa Majesté, et je t'assure que j'ai une envie folle de lui obéir.

Doubhée ne l'écoutait pas. Elle restait concentrée sur la conscience douloureuse de son corps et de ce qui était en train de se passer. En un éclair, elle devina l'assaut de Forra – une attaque frontale, tête baissée et épée tendue – et s'écarta vivement pour l'esquiver.

L'acier lui frôla le cou. Profitant de son avantage, elle saisit son poignard à deux mains et l'enfonça jusqu'à l'os dans l'épaule de Forra. Puis, avec une cabriole, elle l'arracha et se reçut sur ses pieds.

Son estomac se rebella violemment. Elle avait perdu trop de sang et la pirouette avait été un effort excessif. Du coin de l'œil, il lui avait semblé voir tomber Forra, mais lorsqu'elle sentit son souffle dans son

dos, elle comprit qu'elle avait eu tort de baisser sa garde. Elle eut à peine le temps de se retourner et de frapper à nouveau, à l'abdomen cette fois. Forra revint obstinément à la charge. C'était vraiment une machine de guerre : il perdait beaucoup de sang lui aussi, mais il était toujours debout, furieusement déterminé à la tuer.

— Tu ne me vaincras pas ! hurla-t-il.

Doubhée para l'attaque, et, en utilisant l'élan de son adversaire, elle réussit à le frapper en plein cœur, enfonçant son poignard jusqu'à la garde. Forra tomba en arrière, battant l'air de ses bras et étouffant un gémissement. Son corps massif émit un bruit sourd en touchant le sol, et Doubhée sourit à la lune qui brillait au-dessus d'eux. Mais elle se sentait très mal. Elle avait la nausée et le sang ruisselait sur ses jambes. Cela n'avait pas d'importance. Elle ramassa l'épée de Forra et avança lentement vers lui. Il était encore vivant. Sa poitrine se soulevait péniblement.

Elle se planta au-dessus de lui, vibrante de haine. L'imaginer obligeant Learco à tuer le vieil homme sur la Terre du Vent lui ôtait toute pitié. Elle leva son épée et fixa le moribond dans les yeux.

— Learco et Theana... tu les as fait conduire au temple ?

Forra grimaça un sourire.

— Tu ne crois tout de même pas que je vais m'abaisser à ce point ? hoqueta-t-il. Dépêche-toi de m'achever.

Doubhée songea aux autres meurtres qu'elle avait accomplis dans le passé, et aux remords qui l'avaient tourmentée sans relâche. Chaque fois, elle s'était juré de ne plus se salir les mains, mais maintenant, c'était différent. S'il lui restait un espoir de sauver Learco, elle se moquait bien de se perdre définitivement.

— Ça, c'est pour Learco, dit-elle à mi-voix, et elle enfonça son épée dans le cœur de Forra.

La nuit pesait sur eux comme une chape de plomb. San avait toujours associé à l'obscurité le concept de fraîcheur, mais là, il était obligé d'admettre que la nuit pouvait être plus étouffante qu'une torride journée d'été. Devant lui, l'Assassin chevauchait en silence.

Pendant toute la durée du voyage, ils n'avaient échangé que quelques mots. Les premiers temps, San l'avait soigné avec sa magie, et il avait constaté avec agacement qu'Ido avait raison : il n'était pas toujours capable d'invoquer ses pouvoirs à volonté. Quand il y parvenait, les plaies guérissaient à vue d'œil, mais souvent, il n'obtenait aucun résultat.

Il avait emporté de la bibliothèque d'Ondine le livre de Formules Interdites pour se préparer à affronter la Guilde. Il l'anéantirait, au péril de sa vie s'il le fallait. Au moins, il aurait sauvé le Monde

Émergé, des statues de lui fleuriraient sur les places des villes, et les générations à venir se souviendraient de son nom comme de celui du jeune héros qui s'était sacrifié pour le salut du monde entier. C'était plus encore que ce qu'avait fait sa grand-mère dans un lointain passé.

Mais malgré ses efforts, son pouvoir, comme toute force indisciplinée, sortait de son corps de façon imprévisible. Tantôt puissant et irrépessible, tantôt faible et inopérant.

Dans ce dernier cas, San cessait rageusement de s'entraîner, et il se répétait que cela fonctionnerait quand même. N'avait-il pas réussi à abattre quatre Assassins, sous la mer ? Il suffisait qu'il donne libre cours à sa colère et tout irait pour le mieux. Et de la colère, il ne manquerait pas d'en éprouver une fois à la Maison.

Il pensait rarement à Ido. Le gnome l'avait déçu, mais surtout, il avait du mal à admettre que cela l'ennuyait de lui avoir désobéi. Une voix à l'intérieur de lui continuait à lui demander si ce qu'il était en train de faire était juste, mais il préférait ne pas l'écouter. « Les héros n'ont pas de doutes et vont toujours droit au but », pensait-il.

De son côté, Démar l'observait en silence. San essayait de ne pas y faire attention, en particulier le soir, lorsqu'ils bivouaquaient et qu'il sortait son livre pour s'entraîner.

« Qu'il me regarde ! De toute façon, il ne peut prévenir personne. »

— *Le Livre des Sages Obscurs*, avait commenté l'Assassin la première fois qu'il l'avait aperçu.

— Tu le connais ?

— L'original écrit par Aster se trouve dans la bibliothèque de la Maison.

L'enfant avait songé avec un désir coupable à ces pages tracées par un magicien aussi puissant. Comme il aurait voulu y jeter un coup d'œil !

Une nuit, alors que Démar priait son dieu les poings serrés sur la poitrine et la tête baissée, il l'avait écouté malgré lui. La litanie qu'il psalmodiait avait eu sur lui un effet étrange, presque hypnotique, et à la fin, le nom du dieu lui-même, ce dieu terrible qui avait tué ses parents, lui avait semblé presque familier, agréable même.

« Je le balaierai de la surface de la terre, et à moi tout seul », s'était-il répété pour se rassurer, le cœur en émoi.

« Thenaar, Thenaar, Thenaar. » C'était le mantra de sa haine, la prière de sa mission.

Lorsqu'ils atteignirent enfin la Terre de la Nuit, San fut saisi par l'angoisse.

Le coucher du soleil avait eu lieu peu après l'aube, et en l'espace de quelques instants, l'obscurité avait tout avalé. C'était un spectacle

inquiétant, quasi surréel.

Démar remarqua sa frayeur et se mit à rire.

— C'est l'enchantement qui a été jeté sur notre Terre. Le soleil se couche sans cesse sur ses frontières, et en son centre règne une nuit éternelle.

San essaya de prendre un air indifférent.

— Ce n'est pas un peu d'obscurité qui va m'impressionner...

Démar ricana.

— L'obscurité endurecit l'esprit : ou tu arrives à vivre avec, ou tu deviens fou.

L'enfant avait vite compris le sens de ces paroles. Le manque de lumière l'oppressait, et ses yeux peinaient à s'habituer à ces conditions extrêmes. Le ciel sombre restait lumineux, et les fruits de Lactescensia, la plante qui brillait partout dans cette nuit éternelle, semblaient des spectres vivants.

Il avait peur. Peur de l'obscurité, comme lorsqu'il allait se réfugier enfant dans la chambre de ses parents.

— *Qu'est-ce qu'il y a, San ?*

La voix ensommeillée de sa mère.

— *J'ai peur.*

— *De quoi ?*

— *Il y a quelque chose dans le noir.*

Un léger sourire, la voix qui se fait tendre.

— *Viens là.*

Des bras autour de son corps, le froissement des draps.

— *Il n'y a rien dans le noir. C'est seulement le soleil qui va se reposer, comme toi. D'ici quelques heures, il reviendra. Dors, et tu verras que ce moment arrivera en un éclair. Ne t'inquiète pas, nous sommes là pour te protéger.*

— Nous y sommes presque, dit Démar après trois jours de marche. Ce soir nous serons au temple.

San sentit un nœud se former dans sa gorge. Qu'allait-il faire ? Il n'avait aucun plan. Jusque-là, il avait simplement imaginé entrer et laisser ses pouvoirs faire le reste. Mais est-ce que cela suffirait ? Il n'avait même pas demandé à l'Assassin comment était la Maison. Pour la première fois, il songea qu'il courait au suicide et son inexpérience l'effraya.

Étrangement, il repensa à Ido.

« Est-ce qu'il me cherche ? Sûrement, mais il doit être encore loin. »

Il secoua la tête.

« Inutile de te rassurer en espérant qu'il arrivera à temps. Tu feras ce que tu as à faire ou tu mourras. De toute façon, vivre n'a plus de sens. Tu entreras et tu laisseras ta colère se déchaîner, comme quand ils t'ont attaqué les autres fois. Tu as abattu un dragon, souviens-t'en, là-dedans, il n'y aura que des hommes. Tu entraîneras peut-être quelques Assassins avec toi dans la tombe. »

Il fut presque déçu en arrivant devant le temple. Il avait imaginé un bâtiment immense ; en réalité, ce n'était qu'un banal rectangle de cristal noir qui reflétait la lumière de la nuit. Seules la hauteur des flèches qui formaient son toit et la rosace centrale étaient impressionnantes. Il en émanait une lumière rougeâtre qui évoquait le sang sourdant d'une blessure.

— Alors c'est ça, votre Maison ? dit-il en s'efforçant de prendre un ton moqueur.

Démar acquiesça d'un air grave.

San avança lentement. La colère bouillait à l'intérieur de lui, et il s'aperçut que dans certaines situations, la haine et la peur se ressemblaient beaucoup. Ses ennemis se trouvaient derrière cette porte et il allait bientôt enfin pouvoir goûter sa vengeance. Il posa les mains sur le froid cristal noir de la porte et poussa. Les battants s'entrouvrirent comme les pétales d'une fleur vénéneuse.

À l'intérieur, il faisait froid, et l'odeur de sang était très forte. L'espace était divisé en trois nefs séparées par deux rangées de colonnes grossièrement taillées. San avança, en posant une main sur l'une d'elles. Presque aussitôt, des gouttes de sang se mirent à couler sur le sol.

Il leva les yeux. Au fond, il y avait une statue énorme, terrible. Elle représentait un homme à l'air féroce et aux cheveux soulevés par le vent. Mais pour lui, c'était seulement le visage de celui qui avait tué ses parents. Il sentit ses mains devenir chaudes, et il sourit en sentant le pouvoir couler dans son corps.

« Je n'ai plus de raison d'avoir peur. Je vais tout brûler, et ensuite ce sera la paix, pour toujours. »

Puis une voix brisa le silence, et le flux de pouvoir dans ses veines se tarit brusquement. Il n'eut même pas le temps de s'en étonner que des mains lui attrapèrent les bras et le jetèrent à terre. Sa mâchoire heurta les dalles, et pendant un instant, la douleur l'empêcha de penser à quoi que ce soit.

— Excellent travail, entendit-il dire.

— Pour Thenaar, j'aurais fait bien plus, répondit Démar.

San essaya de lever les yeux. Deux pieds pointaient sous une tunique juste devant lui.

— J'ai toujours pensé que tu serais utile à Thenaar un jour, et ma confiance a été amplement récompensée.

San vit Démar s'agenouiller et il l'entendit dire, d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Merci, Votre Excellence, merci !

— Remercie Thenaar qui t'a donné la force.

Il essaya de se dégager, de rendre ses mains chaudes à nouveau, mais il n'y arriva pas, malgré sa fureur grandissante.

L'homme à la tunique se baissa pour le regarder. Les deux Assassins qui le tenaient le soulevèrent juste assez pour lui permettre de parler, et San découvrit le visage d'un homme d'âge moyen, à la peau laiteuse et aux yeux clairs. Il portait une paire de lunettes cerclées d'or et l'observait avec admiration. Son regard pénétrant et glacé inspirait le respect.

— Bienvenue à la Maison, San, dit-il en croisant les poings sur sa poitrine.

L'enfant se cabra.

— Lâchez-moi, sales monstres ! Vous m'avez tendu un piège !

L'homme ne cessa pas de sourire.

— Je n'aurais jamais cru que tu viendrais à moi de ta propre volonté, San. Je dois confesser que j'ai manqué de foi, dit-il en inclinant la tête.

San serra les poings et les relâcha, essayant désespérément d'évoquer ses pouvoirs. Mais il se sentait vide.

L'homme s'en aperçut.

— Inutile de forcer tes talents. J'ai annulé tes pouvoirs grâce à un simple enchantement.

Il ricana avant d'ajouter :

— Je suis Yeshol, le Gardien Suprême de la Guilde. Je suis désolé, mais tu ne peux rien contre moi.

San mesura en un éclair l'étendue de son erreur, et le stupide orgueil qui l'avait fait se jeter dans la gueule du loup, exactement là où l'attendait la Guilde. Comment pouvait-il avoir seulement caressé l'idée de vaincre un ennemi comme celui-là ?

— Imagine, le petit-fils de celle qui a détruit le rêve d'Aster l'aidera à revenir sur cette terre. Quelle admirable coïncidence, tu ne trouves pas ? Ou peut-être est-ce seulement la volonté de Thenaar ?

L'enfant sentit les larmes couler sur ses joues. Il pensa à Ido, à leur dernière conversation, et il comprit que tout était fini.

— Je ne te permettrai pas de te servir de moi, même si je dois mourir !

— Je n'en doute pas. Votre race est faite d'incurables entêtés, prêts à n'importe quel sacrifice idiot. Mais crois-moi, tu ne mourras pas avant d'avoir accueilli l'esprit d'Aster. Alors, pendant un instant, tu verras à travers ses yeux les Perdants tomber par centaines. Le règne de Thenaar s'abattra sur le Monde Émergé avec toute sa colère, et tu

sauras que c'est grâce à toi.

San hurla de toute la force de ses poumons.

— Emmenez-le, ordonna Yeshol.

Les Assassins couvrirent son visage d'une capuche et le traînèrent malgré ses ruades vers les entrailles de la Maison.

TROISIÈME PARTIE

Lorsqu'on a affaire à des Formules Interdites d'une telle puissance, il est légitime de chercher à les combattre par des enchantements tirant leur force des méthodes de nos propres ennemis. Il en est ainsi pour les formules destinées à libérer les esprits rappelés à la vie et suspendus entre notre monde et l'autre. L'enchantement que je vais illustrer maintenant a en fait été créé à partir de Formules Interdites d'origine elfique. Que le magicien ne s'horrifie pas à cette idée. Il faut parfois savoir mettre son âme en jeu pour vaincre le mal. Par ailleurs, le rituel est si complexe et requiert tant de forces que souvent le magicien y consume sa vie. De cette façon, celui qui évoque l'enchantement supporte les conséquences d'avoir utilisé une magie proche des Formules Interdites, rétablissant ainsi l'ordre de la Nature.

ABRÉGÉ DE LUTTE CONTRE LES FORCES OBSCURES

L'arme de l'ennemi

La première chose que Doubhée perçut en se réveillant fut un bruit d'eau, sourd et obsédant. La mémoire lui revint par fragments, et bientôt, l'image de Learco emporté par le dragon lui emplît l'esprit.

— Learco !

Elle se redressa brusquement, et ses couvertures glissèrent à terre. Un élanement à l'abdomen l'obligea à se plier en deux.

Elle était dans une chambre claire, étendue dans un lit moelleux. De l'autre côté de la fenêtre, une spectaculaire cascade se jetait des remparts d'un immense palais en pierre de taille. Laodaméa.

— Tout va bien, ce n'est pas trop grave.

Doubhée se retourna, et remarqua qu'un gnome était assis sur une chaise près du lit.

Ido.

— Ils ont pris Learco, dit Doubhée en le regardant avec désespoir.

Ido répondit par une grimace.

— Ils ont aussi San, si tu veux savoir...

— Ils veulent le sacrifier à Thenaar, nous devons aller le sauver !

Elle voulut se lever. Le gnome l'en empêcha.

— Tes blessures exigent du repos. Dans ton état, tu n'iras nulle part.

— Mais Theana est aussi avec lui !

Ido soupira.

— Raconte-moi tout depuis le début.

Ce ne fut pas facile. Trop de choses s'étaient produites pendant ces derniers mois, et sa pudeur la retenait d'avouer les détails les plus intimes. En quoi le lien qui était né entre le prince et elle pouvait-il intéresser Ido ? Et pourtant, elle devait tout lui dire, sans quoi le

gnome ne comprendrait pas le rôle que Learco avait tenu dans la partie complexe qui s'était jouée sur la Terre du Soleil.

Le gnome l'écouta en silence, en tirant lentement sur sa pipe. Il n'y avait pas de jugement dans ses yeux, seulement une froide lucidité.

— Le jour du complot, Dohor avait déjà dû avertir tous ses alliés pour qu'ils l'aident à écraser la conjuration par un massacre, conclut Doubhée.

— Dohor ne s'est pas contenté de faire le ménage sur ses terres. Il y a eu d'autres meurtres en dehors de la Terre du Soleil, répliqua Ido.

Doubhée hocha distraitement la tête.

Le gnome posa sa pipe.

— Je partage tes sentiments. San s'est rendu de son plein gré à la Guilde après s'être disputé avec moi, et je n'arrive pas encore à me le pardonner, lui confia-t-il avec un sourire amer.

Doubhée aurait voulu prendre part à sa douleur, mais elle ne pensait qu'à Learco.

— Quoi qu'il en soit, il semble que nous ayons encore une semaine devant nous, ajouta Ido.

Doubhée le regarda d'un air interrogateur.

— Le rituel qui doit ramener Aster à la vie et au cours duquel Theana et le prince seront sacrifiés n'aura pas lieu avant sept jours.

— Comment le savez-vous ?

— J'ai rencontré un membre de la Guilde. Un type bizarre, fuyant comme un serpent. Tu le connais ?

Sherva. Ce ne pouvait être que lui.

— C'est lui qui vous l'a dit ?

— Oui.

— Il aurait trahi la Guilde ?

Ce n'était pas si incroyable, au fond. Déjà au moment où elle avait fui, le Gardien du Gymnase ne faisait pas mystère de sa haine envers Yeshol ; il attendait seulement l'occasion de le tuer.

— Dans un certain sens. Apparemment, ses griefs envers elle étaient suffisants pour qu'il moucharde.

— Ça pourrait être un mensonge.

— En tout cas, cela concorde parfaitement avec ton récit. C'est lui qui m'a appris que Learco et Theana faisaient partie du plan.

— Vous le saviez et vous n'avez encore rien fait ? se récria Doubhée. Vous avez au moins envoyé quelqu'un sur les traces des Assassins qui les ont enlevés ?

Ido remit sa pipe dans sa bouche.

— Sage idée ! Envoyons donc une troupe frapper à la porte du temple : si nous le demandons gentiment, peut-être qu'ils nous rendront San avec toutes leurs excuses.

Doubhée serra rageusement les doigts sur ses draps.

— Alors vous allez les laisser mourir ?

— Non, je dis juste qu'il faut planifier notre attaque dans les moindres détails. Et pour ce faire, nous avons besoin d'évaluer la situation avec précision. Il faut frapper un grand coup, et balayer la Guilde une fois pour toutes.

La jeune fille se laissa retomber sur son oreiller. Elle sentait que son corps avait besoin de repos, mais son esprit continuait à s'échauffer.

— Et vous avez une idée de la façon de procéder ?

— Maintenant, oui. Sennar et ton ami sont rentrés.

Savoir Lonerin en vie ne provoqua en Doubhée qu'un vague soulagement. Il appartenait désormais à son passé.

— Ce soir, nous réunirons le Conseil pour essayer de définir une stratégie. Ensuite, nous agirons.

— Je veux en être.

Ido se passa la main sur les yeux.

— Tu n'as jamais fait vraiment partie de cette histoire. Ta motivation était très personnelle, je ne vois pas pourquoi tu interviendrais.

— Ma mission, elle, en a toujours fait partie...

— Tu as eu ta chance, et tu as échoué. À présent, c'est notre tour.

— Désormais j'ai une bonne raison de combattre, insista Doubhée en regardant Ido avec intensité.

— Tu as trouvé ce que tu cherchais, pas vrai ?

Doubhée rougit. Le gnome n'avait pas oublié leur conversation, quelques mois plus tôt.

— Ce soir-là, sur les remparts, je savais que je verrais un jour luire dans tes yeux la détermination qui te manquait. On finit toujours par trouver sa route.

Doubhée sentit les larmes lui monter aux yeux, et elle n'essaya même pas de les retenir.

— Je dois aller reprendre ce qu'on m'a pris.

— Tu ne te joindras à nous que si tes blessures te le permettent.

— Je dois venir, à n'importe quel prix.

Ido se leva avec difficulté. Il avait beaucoup vieilli ces derniers mois, et il lui apparut soudain comme quelqu'un qui mène à contrecœur la dernière bataille de sa vie.

— Ne me fais pas ça, Ido, je t'en supplie, dit-elle en l'attrapant par le bras.

— Le Conseil n'était pas au courant de ta mission. J'étais le seul à en avoir connaissance. Que pourrais-tu bien dire ce soir pour changer ta situation ? Remets-t'en à nous.

Lonerin était furieux. Il marchait rapidement, le cœur lourd et les

maines tremblantes.

— Que veux-tu qu'elle te dise ? avait objecté Sennar.

— Je veux seulement savoir.

— Tu sais déjà tout ce qu'il y a à savoir.

Il ne l'avait pas écouté. L'inaction et le manque d'informations le rendaient fou.

Sennar et lui avaient été les premiers à regagner Laodaméa. Ido, lui, n'était rentré qu'une semaine plus tard. Depuis, on n'avait aucune nouvelle de Theana. Pourtant Lonerin était absolument certain qu'elle reviendrait bientôt.

« Elle est avec Doubhée, rien ne peut lui arriver », s'était-il répété au début.

Ensuite, des nouvelles contradictoires leur étaient parvenues. Personne ne savait exactement ce qui s'était passé mais le plan de Doubhée avait été compromis, et maintenant que cette dernière était revenue seule, les pires craintes du jeune homme s'étaient transformées en certitudes.

Pour finir, Ido lui avait raconté à grands traits ce qu'il savait de l'aventure des deux filles.

— Pourquoi elle ? avait demandé Lonerin, au comble du désespoir.

Puis la réponse lui était venue spontanément à l'esprit. Theana était la fille de l'hérétique. Elle pratiquait la même foi que la Guilde, mais dans sa forme pure et noble : un péché intolérable aux yeux des Victorieux.

Il tourna dans le couloir et se retrouva devant la chambre de Doubhée. L'espace d'un instant, il songea à ce qui s'était passé entre eux sur les Terres Inconnues, il se rappela combien il l'avait désirée, et la souffrance qu'il avait éprouvée quand elle l'avait rejeté. Aucun de ces sentiments n'avait plus place dans son cœur.

Il entra sans frapper.

Doubhée, assise près de la fenêtre, contemplait le coucher de soleil qui teintait la cascade de reflets sanglants. Elle n'avait pas changé. Mais lorsqu'elle se tourna vers lui, il remarqua immédiatement l'éclat fébrile de son regard.

— On m'a dit que tu étais rentrée, murmura-t-il, faute de mieux.

— En effet, répondit-elle, en passant nerveusement la main dans ses cheveux.

Ils se regardèrent en silence pendant quelques instants, et le jeune homme trouva enfin la réponse à la question qui l'avait tourmenté ces derniers jours : oui, tout était bien fini entre Doubhée et lui, si toutefois cela avait jamais commencé.

— Dis-moi ce qui est arrivé à Theana.

— Nous avons été attaqués à proximité de la frontière. Forra a surgi à dos de dragon, suivi de ses hommes. C'est l'animal qui l'a capturée.

Ils l'ont attachée et ils l'ont emmenée avec Learco.

— Tu aurais dû la protéger ! s'écria-t-il.

— J'ai fait de mon mieux, répondit calmement Doubhée.

Lonerin prit son visage dans ses mains et se laissa glisser à genoux contre la porte.

— Excuse-moi, murmura-t-il.

Doubhée ne l'entendit même pas.

— Elle a été une alliée fidèle. Elle m'a sauvé la vie en plusieurs occasions et elle m'a soutenue dans les moments difficiles. Je suis sincèrement désolée, Lonerin, je te le jure.

Le jeune homme tenait toujours sa tête entre les mains.

— Je n'aurais jamais dû la laisser partir... se reprocha-t-il à voix basse.

— Theana n'est pas une jeune fille sans défense. Elle savait à quoi elle s'exposait en me suivant.

Doubhée se leva et le rejoignit. Elle le regarda avec compassion.

— Moi aussi j'ai perdu l'homme que j'aime ; il a été enlevé en même temps que Theana, et il finira comme elle si nous n'allons pas les sauver.

Lonerin avait entendu parler de Learco, le fils rebelle de Dohor. Les avis sur son compte divergeaient à la cour.

— Tu participeras au Conseil ce soir ?

Lonerin fit signe que oui.

— Pas moi, dit Doubhée en se mordant les lèvres. On ne m'y a pas autorisée, mais je dois y être, tu comprends ? Je ne peux pas rester ici à attendre que Learco soit sauvé. Je dois le rejoindre, ma place est auprès de lui.

— Que veux-tu de moi ? demanda Lonerin au bout d'un moment.

— Que tu intercèdes en ma faveur pour qu'on m'accepte au Conseil.

— Doubhée, je ne crois pas en être capable.

— Alors en attendant, guéris-moi. Je sais que je ne le mérite pas, mais fais-le. S'il te plaît.

— Et après ?

— Après, débrouille-toi pour que j'assiste à ce Conseil. Je dois partir avec la mission.

Ils se dévisagèrent, et pour la première fois depuis le début de leur discussion, ils retrouvèrent quelque chose de l'intimité qu'ils avaient partagée sur les Terres Inconnues.

— Je peux dire que Folwar a besoin d'une assistante...

Les yeux de Doubhée s'éclaircirent comme un ciel d'été après un orage. Lonerin lui sourit faiblement, puis il remonta ses manches.

— Allonge-toi et montre-moi tes blessures.

Doubhée le regarda avec gratitude et lui caressa la joue avec une douceur infinie.

La salle du Conseil était à moitié vide. Les flammes de deux braseros jetaient de sinistres ombres tremblantes sur les murs. Seule la première rangée de l'hémicycle était occupée, en majorité par des généraux du Cercle des Bois. Les représentants des autres Terres se comptaient sur les doigts de la main : Ido, Sennar, et quelques chefs militaires. Des hommes qui, en temps normal, n'auraient peut-être même pas été admis à cette réunion. Mais le temps pressait.

Ido, les traits tirés, fit le point sur la situation à voix basse. Il ne chercha pas à minimiser son échec. Se cacher sous la mer n'avait servi à rien.

— J'avais la responsabilité de cet enfant et je l'ai laissé m'échapper. J'essaierai par tous les moyens de rattraper mon erreur, conclut-il avec amertume.

Dissimulée sous la capuche de son manteau, Doubhée jeta un coup d'œil à Sennar. San était tout ce qu'il lui restait au monde, et pourtant, il demeurerait impassible. Son visage était un masque impénétrable d'où il avait banni tout sentiment.

« Comme moi avant Learco », songea-t-elle avec douleur.

Ido soupira.

— Dans une semaine aura lieu la cérémonie. En présence de la Guilde, bien sûr, mais aussi de Dohor. C'est à ce moment-là que nous devons frapper.

Un lourd silence pesa sur la petite assemblée. Doubhée se cacha un peu plus sous son manteau et se rapprocha de Folwar.

— La solution me semble évidente : il faut attaquer en force et libérer les otages, intervint Lonerin avec fougue.

Ido secoua la tête.

— Combien de généraux vois-tu ici ? Nous ne rassemblerons jamais nos troupes à temps.

— Pourtant vous avez réussi à parcourir la distance entre la Terre de la Mer et ici à une vitesse record. C'est possible, avec de la volonté.

— Il s'agit de rassembler une armée, c'est-à-dire des milliers d'hommes. Ne parle pas comme un imbécile puisque tu n'en es pas un, le reprit Sennar en le foudroyant du regard.

Doubhée vit les mains de Lonerin trembler de colère.

— Les troupes de Dohor sont déjà à la frontière, nous avons peu de chances de franchir leurs barrages indemnes, observa Ido.

— Et avec un petit détachement ? questionna Daphnée, l'unique souveraine présente.

— À condition qu'il soit composé d'hommes capables de se battre contre la Guilde entière et de tromper la surveillance des troupes ennemies.

Sennar prit à nouveau la parole.

— Avant tout, il est impératif d'arrêter la Guilde, et ça, c'est à notre portée. Lonerin et moi nous sommes déplacés sans aucun problème dans la zone contrôlée par Dohor. Nous pouvons le refaire. Le talisman est entre nos mains, et notre jeune magicien est presque prêt à accomplir le rituel. Lui et moi nous rendrons au temple de la Guilde pour y achever notre mission : renvoyer l'esprit d'Aster d'où il vient, au péril de nos vies si nécessaire, et le Monde Émergé sera sauf.

Ido ferma les yeux et poussa un nouveau soupir.

— Temporairement. Car Yeshol ne se rendra pas, et Dohor aura toujours les mains libres. Ce n'est pas une solution définitive.

— Mais c'est ce que nous pouvons faire de mieux, répliqua Sennar.

— Et les prisonniers ? Et San ? demanda Lonerin avec anxiété.

— Dans l'immédiat, notre priorité est de vaincre Yeshol.

Le temps sembla brusquement s'arrêter. Doubhée dut fermer les yeux pour empêcher la salle de tourner autour d'elle. Personne n'irait sauver les otages, et le pire, c'est que l'entreprise semblait impossible à mener à bien.

Un profond découragement s'empara d'elle : tout allait donc se terminer ainsi ? Elle n'arrivait pas à l'accepter, c'était une mauvaise plaisanterie du destin. Puis la réponse vint des profondeurs de ses entrailles, là où vivait la Bête. Elle rouvrit les yeux et comprit.

— Si nous n'avons pas d'autre solution... dit tristement Daphnée.

— J'en ai une.

Doubhée découvrit son visage, en ignorant le regard étonné d'Ido et des autres membres de l'assistance. Elle avait la gorge sèche et le cœur battant, mais elle savait tout à coup quoi faire, et cette décision l'emplissait d'un regain de vigueur.

— Nous disposons d'une arme que personne n'a encore prise en compte.

— Tu ne devrais pas être ici, l'interrompit Ido d'une voix ferme.

Doubhée soutint son regard.

— Je suis cette arme, répéta-t-elle résolument.

Un bourdonnement résonna dans la salle.

— La Guilde m'a maudite, à l'intérieur de moi vit une Bête à la force surhumaine, un animal assoiffé de sang bien plus efficace qu'un régiment d'hommes.

Ido la fixa, impassible.

Lonerin, lui, sauta sur ses pieds.

— La Bête est incontrôlable, tu le sais bien. Ta proposition est trop risquée.

— Quelle est exactement la nature de cette malédiction ? demanda l'un des généraux.

Doubhée expliqua tout d'un seul souffle. Avoir enfin pris une

décision l'aida à supporter ce supplice.

Elle raconta comment le jeune Victorieux la lui avait inoculée, quel stratagème complexe avait inventé Dohor pour faire retomber sur elle une malédiction qui lui était destinée, et la puissance incroyable qu'elle pouvait libérer.

— Je suis déjà morte, de toute façon, conclut-elle avec froideur. Je ne suis restée en vie jusqu'ici que parce que Lonerin d'abord puis Theana ont ralenti l'effet de la malédiction grâce à des potions et des rituels. Mais elle continue à grandir. Et rien ne peut l'arrêter. Alors pourquoi ne pas retourner les méthodes de l'ennemi contre lui ?

— Ce que tu dis est faux ! s'écria Lonerin. Ta mort n'est pas encore écrite, il existe un rituel qui peut te sauver !

— Je suis allée à la cour de Dohor pour le tuer, et j'ai échoué, répliqua Doubhée. Désormais, mes jours sont comptés.

— Je m'y oppose ! cria Lonerin, hors de lui, en frappant du poing sur la planche de bois devant lui.

— Vous savez que j'ai raison, insista Doubhée en regardant chacun des Conseillers dans les yeux. Je peux y arriver. Il suffit de quatre personnes : moi, Ido, Lonerin et Sennar. La vieille génération et la nouvelle. Et nous abattons la Guilde.

Des murmures s'élevèrent dans la salle. La décision n'était pas facile à prendre.

— Il faudrait voter... dit Ido, en essayant de rétablir le calme.

— Nous n'avons pas le temps ! protesta Doubhée, surexcitée.

Maintenant qu'elle avait arrêté sa décision, elle voulait que tout se termine au plus vite.

— Pas maintenant !

La voix d'Ido savait encore se faire entendre, et l'assemblée se tut aussitôt.

— À l'aube. La nuit porte conseil. Au lever du soleil, nous trancherons. La séance est levée.

La salle commença lentement à se vider. Doubhée vit Lonerin avancer vers elle à grands pas, fou de rage.

— Tu es folle ! s'exclama-t-il en la saisissant par le bras. C'est la mort que tu as toujours redoutée, une mort insupportable ! Celle contre laquelle tu t'es battue toute l'année dernière !

Doubhée ne broncha pas. Elle fut étonnée de constater à quel point le fait de connaître enfin son destin la rendait calme.

— Maintenant, j'ai une bonne raison de le faire.

— Tu vas mourir, tu le comprends ? Mourir !

— Si Learco meurt, je mourrai de toute façon. Alors autant mourir pour le sauver.

Lonerin la regarda d'un air ahuri.

— Tu ne parles pas sérieusement...

— Et toi ? Tu ne mourrais pas pour elle ? Tu ne partirais pas tout de suite pour aller la sauver, tu n'affronterais pas la Guilde à mains nues ? Il me semble que c'est exactement ce que tu voulais faire enfant pour sauver ta mère.

Le jeune homme laissa retomber ses bras le long de son corps et baissa la tête.

— Elle te dévorera, comme quand tu as tué Rekla.

Sa voix sonnait comme un pleur.

Doubhée ne se laissa pas ébranler.

— Je sais. Jure-moi que tu voteras pour, insista-t-elle.

Le magicien secoua la tête, et Doubhée lui saisit les mains.

— Si tu as jamais eu de l'affection pour moi, fais-le. Avant que Theana soit capturée, je l'avais suppliée de trouver un moyen de me tuer. Je savais déjà que je n'arriverais pas à me libérer de la malédiction, et je voulais avoir une issue. Elle avait accepté. Tu ne peux pas faire moins.

Elle chercha son regard, mais il détourna les yeux.

— Je t'en prie.

Lonerin secoua une nouvelle fois la tête, dégagea ses mains et se dirigea vers la porte.

L'aube s'annonça par un cortège de nuages jaunâtres. L'été touchait à sa fin, et l'air sentait l'automne.

Les Conseillers entrèrent en silence, suivis de Doubhée. Elle n'avait pas peur. Elle comprit tout à coup la foi aveugle des Assassins, leur détermination. Peut-être se sentaient-ils comme elle, avant une mission ? Peut-être que c'était ainsi que s'était senti le jeune garçon qui lui avait inoculé la malédiction. Mais si elle mourait, Learco, lui, serait sauvé, et de ce bain de sang pourrait naître un nouveau monde. Cela suffisait à lui donner la force.

Tout le monde prit place, et Doubhée remarqua Lonerin dans un coin, près de Folwar. Elle pria mentalement pour qu'il prenne la bonne décision.

— Il est temps de voter, dit aussitôt Ido. Voici la proposition : envoyer à la Maison aujourd'hui même un détachement composé de Doubhée, Lonerin, Sennar et moi. Oarf nous conduira. Une fois sur place, nous attaquerons en utilisant la malédiction de Doubhée. Nous éliminerons la Guilde, nous libérerons les prisonniers et nous tuerons Dohor. Que ceux qui sont d'accord lèvent la main.

Un léger frémissement parcourut la salle.

Ido, lui, leva presque tout de suite la sienne, en regardant Doubhée droit dans les yeux. Il y avait de la douleur dans son regard, mais aussi de la compréhension. La main de Sennar se leva juste après, puis

celles des autres généraux. Daphnée garda la main baissée, mais pas Folwar.

Doubhée compta, la gorge nouée. Il y avait quinze personnes dans la salle, il lui fallait encore une voix. Puis Lonerin, les yeux fixés sur le sol, leva lentement le bras.

Doubhée ferma les yeux.

— Nous partons immédiatement, conclut Ido.

Vers la fin de toutes choses

Ido fit hâter les préparatifs.

— Nous ne pouvons pas nous déplacer à dos de dragon, ils nous verront, objecta Sennar.

— Nous volerons à haute altitude. Et nous ne ferons que trois pauses.

— Tu as l'intention de voler jour et nuit ? Ne s'arrêter que trois fois signifie faire des étapes d'au moins deux jours de vol. C'est de la folie !

Ido le regarda droit dans les yeux.

— Tu as une meilleure proposition ?

— Nous n'y arriverons jamais.

— Si. J'ai choisi un dragon azur jeune et entraîné, et Oarf est un animal vigoureux, répliqua le gnome. À moins que tu ne me l'aies ramolli ces dernières années...

Sennar n'esquissa pas même l'ombre d'un sourire.

— Je ne veux pas que tu me l'achèves, marmonna-t-il après un instant d'hésitation.

— Tu m'en crois vraiment capable ?

Le silence qui suivit fut plus éloquent que n'importe quelle réponse.

Pendant ce temps, dans une autre aile du palais, Doubhée rassemblait le peu de choses qu'elle avait décidé d'emporter. Elle enfila ses vêtements de voleuse et attacha des armes neuves à sa ceinture, par mesure de précaution ; une fois qu'elle aurait laissé sortir la Bête, elle n'en aurait plus besoin. Mais le voyage était long, et ses compagnons étaient aussi éprouvés qu'elle.

À chaque mouvement, ses blessures se réveillaient. Elle était encore trop faible, si elle voulait aller jusqu'au bout, elle devait demander de l'aide. Sennar n'avait plus ses pouvoirs d'autrefois, il ne restait donc que Lonerin.

Le jeune magicien achevait ses préparatifs. Ido ne leur avait accordé qu'une heure. Dans sa précipitation, il avait laissé la porte de sa chambre ouverte, et Doubhée l'observa du seuil. Lorsqu'il l'entendit frapper, il se retourna brusquement.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Te parler.

Doubhée remarqua le talisman qui dépassait d'un étui en tissu jeté sur le lit.

Lonerin le glissa dans son sac.

— Je n'en ai pas envie.

La jeune fille ignore sa réponse, ferma la porte derrière elle et l'attrapa par le poignet.

— Il le faut, au contraire.

— J'ai fait ce que tu voulais, tu n'es pas contente ? s'écria le jeune homme en se dégageant d'un geste agacé. Maintenant laisse-moi tranquille.

— Je n'ai rien contre toi. J'ai seulement pris une décision.

— Que je n'approuve pas. Rappelle-toi bien ma main levée. Tu m'as obligé à agir contre ma volonté. Je ne te dois plus rien !

Il noua son baluchon et regarda autour de lui pour vérifier qu'il n'avait rien oublié.

— J'ai besoin que tu me soignes pendant le voyage, poursuivit Doubhée.

Le jeune homme fit mine de ne pas entendre.

— Mes blessures ne sont pas encore cicatrisées, et j'ai aussi besoin de toi pour mettre au point une potion qui active la malédiction, ajouta la jeune fille.

Lonerin la dévisagea avec une expression à mi-chemin entre la surprise et la douleur, puis il se dirigea vers la porte. Doubhée se planta devant lui.

— J'ai appris que l'on m'avait donné de la potion hier, pendant que j'étais inconsciente. Je dois pouvoir libérer la Bête, sans quoi cette mission n'aboutira pas.

— Eh bien ? Il te suffit de ne pas prendre la prochaine dose, et tu seras prête pour ton sacrifice héroïque !

— Je désire juste que la puissance de la Bête se manifeste quand nous serons dans la Maison, pas avant. Et je ne peux pas l'évoquer à volonté, tu le sais bien.

De dur qu'il était, le regard de Lonerin se fit soudain angoissé.

— Je n'ai pas l'intention de te tuer, pourquoi n'arrives-tu pas à le comprendre ? murmura-t-il en fixant le sol.

— Tu saurais trouver un enchantement adapté ?

Lonerin, tête baissée, resta silencieux quelques secondes avant d'acquiescer d'un air résigné.

— Alors fais-le. Je suis la seule à même de vous ouvrir la voie parmi les troupes ennemies.

Le jeune magicien releva vivement la tête.

— Tu n'es pas une arme, tu ne l'as jamais été. Tu es la femme que j'ai aimée dans cette grotte, Doubhée !

La jeune fille tressaillit.

— Cette histoire appartient au passé.

— Peut-être. Mais un incendie laisse toujours des cendres.

Il avait raison, mais les choses avaient changé.

Elle lui prit le visage entre les mains.

— Toi, tu as un avenir, Lonerin. Ne le gâche pas, ou bien mon geste n'aura aucun sens.

Le jeune homme détourna les yeux.

— Promis ?

— Promis, répondit-il, en trouvant enfin le courage de la regarder.

— En altitude, l'air se raréfie, ce ne sera pas un voyage d'agrément. Tant que nous serons en territoire allié, nous monterons progressivement pour que nos corps s'habituent, mais une fois franchie la frontière, nous devons accélérer.

Ido était sûr de lui, il parlait à voix haute et claire. Envolées, la vieillesse et la fatigue. C'était l'ultime sursaut du guerrier, sa dernière mission avant un repos bien mérité, et il était conscient qu'elle signerait la fin de sa vie de Chevalier du Dragon.

— Pendant que nous passerons la frontière, les troupes que nous avons réussi à rassembler attaqueront sur le front de la Terre de la Mer. Cette diversion empêchera l'ennemi de faire bloc contre nous et nous permettra par la même occasion de nous faufiler tranquillement à l'arrière. Pour les détails pratiques : nous ferons un premier arrêt aux abords de la Grande Terre, après trois jours de vol. Nous repartirons ensuite en direction du désert de la Terre de la Nuit, dit-il en indiquant un point précis sur la carte. Là, il n'y a ni ville ni avant-poste, et nous ne devrions pas rencontrer de problème. Enfin, nous gagnerons le temple d'une traite.

Personne n'éleva d'objection.

— Je viens d'apprendre, poursuivit Ido, que le convoi de Dohor a été repéré à proximité de la Maison. Il y restera jusqu'au moment de la cérémonie. Il est fondamental que nous attaquions pendant qu'il sera au temple, sans quoi notre mission échouera. Sauf imprévu, mon plan de vol devrait nous permettre d'arriver à temps.

Les trois autres continuaient à le regarder en silence. C'était étrange

de se retrouver à la tête d'une offensive. La dernière fois qu'il l'avait fait, c'était pendant l'attaque de la forteresse des rebelles, sur la Terre du Feu. Cela avait été un désastre, et il chassa rapidement cette pensée de son esprit. Cette fois, il *fallait* que tout se passe bien.

Il roula la carte.

— Des observations ?

Il regarda rapidement ses compagnons de voyage. C'était une entreprise désespérée, ils le savaient tous, et ils ne seraient peut-être plus là pour la raconter. Et la mort d'une jeune fille à laquelle la vie avait déjà tout pris serait le tribut à payer pour remporter la victoire.

— Parfait. Si vous êtes d'accord, nous pouvons partir, conclut-il d'un air résolu.

Sur les remparts, l'aube s'était déjà transformée en une matinée fraîche et mélancolique, et de hauts nuages noirs obscurcissaient encore le ciel gris.

Les dragons étaient prêts. L'un bleu, au corps fin et nerveux, l'autre vert sombre, plus imposant, la peau épaisse et les yeux de braise : Oarf. Ce dernier les regarda arriver les naseaux frémissants et les muscles contractés, piaffant d'impatience. Ido le contempla avec admiration. On lui avait dit qu'il s'était agité comme un diable en l'absence de son maître, à tel point qu'on avait dû l'enfermer dans les oubliettes, de vastes salles souterraines où personne ne mettait les pieds. Ce dragon n'avait pas changé d'un poil ! Aussi grincheux et indomptable que jamais. Le gnome observa l'animal palpitant, et il se superposa peu à peu dans son esprit à Vésa, son destrier bien-aimé. Les deux dragons avaient combattu côte à côte dans plus d'une bataille, et Oarf sentait peut-être encore l'odeur de son vieux compagnon sur l'armure de son maître...

Lorsqu'il s'approcha de lui, la bête colossale le fixa de ses yeux jaunes ; deux minces filets de fumée lui sortaient du nez, et peu à peu, son regard s'adoucit.

— Tu te souviens de moi, n'est-ce pas ?

Il lui caressa le museau. Le contact des écailles froides l'émouvait toujours, il lui rappelait la meilleure époque de sa vie, quand il sillonnait les cieux des champs de bataille. Il sauta sur le dos d'Oarf. C'était la première fois qu'il montait à cru.

Pendant ce temps, Sennar grimpait non sans mal sur l'autre dragon.

— Et moi, je me mets où ? demanda Doubhée.

Sa voix était calme, son regard serein.

Lonerin lui donna la réponse en montant en silence derrière Sennar. Doubhée regarda Oarf.

— Tu as déjà volé sur un dragon ? s'enquit Ido.

Elle secoua la tête.

Il prit sa main glacée dans la sienne. Elle avait peur, il le perçut

dans sa propre chair, et son cœur se serra.

Doubhée se hissa lestement derrière lui et lui passa les bras autour de la taille. Le gnome leva les yeux vers le ciel.

— Allons-y, murmura-t-il.

Les grandes ailes d'Oarf se déployèrent, fendant l'air frais du matin. Ido sentit les muscles du poitrail de l'animal se contracter sous ses cuisses. C'était la plus belle sensation du monde. Ensuite vint ce vide si familier dans l'estomac, puis le saut puissant qui les arracha de terre.

Dohor était déconcerté. Il n'avait jamais pénétré dans les entrailles de la Maison, et quelque chose dans cet endroit l'oppressait. Il ne connaissait que le temple où il avait l'habitude de rencontrer Yeshol. Entre les longues ombres de ses colonnes, c'était lui qui commandait. Il avait toujours considéré le Gardien Suprême comme l'un de ses serviteurs.

Dans la Maison, c'était différent.

Yeshol se déplaçait tranquillement dans les couloirs et les Assassins inclinaient avec respect la tête sur son passage, en portant les poings à la poitrine. Là, c'était Yeshol le souverain, et Dohor seulement un invité de passage.

Mais ce qui l'impressionnait le plus, c'était l'atmosphère lugubre qui régnait en ces lieux. Lui-même n'avait utilisé la cruauté que comme un moyen d'asseoir son règne. La peur et la souffrance étaient des armes parmi d'autres, comme pouvaient l'être l'argent ou l'adulation. Mais dans ces souterrains irrespirables, la souffrance était une fin en soi, le point d'aboutissement du projet. Elle suintait le long des murs, corrompait l'air, coupait le souffle. La mort y était célébrée sous toutes ses formes, l'annulation de l'individu – de son esprit et de sa chair – était recherchée avec une opiniâtre volonté. Et cela dépassait l'entendement de Dohor.

« Ce ne sont que des fanatiques. Dès que le rituel sera accompli et que je serai enfin invincible, je les chasserai tous », se disait-il en essayant de surmonter son malaise. L'aveu lui en coûtait : pour la première fois, c'était lui qui avait peur. Le monde se rebellait brusquement contre lui ; d'abord son fils qui ne le craignait plus, et maintenant cette obscure sensation au plus profond de son être. Il se demanda soudain s'il avait eu raison de nouer cette alliance dangereuse.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la statue de Thenaar et qu'il vit les bassins remplis de sang, Dohor eut un haut-le-cœur. Même pour lui, qui avait livré mille batailles et versé le sang à flots, c'était trop.

Yeshol le regarda vomir dans un coin.

— Rien que de très normal, la première fois, observa-t-il avec un sourire suffisant.

Dohor le fusilla du regard.

« Je raserai cet endroit, ce sera ma priorité », se répéta-t-il.

On lui donna une chambre spacieuse, meublée d'un grand lit, d'un coffre et d'une table. Des alambics jonchaient le sol et d'étranges bocalx s'alignaient sur des étagères.

— C'était la chambre de l'ancienne Gardienne des Poisons que Doubhée a tuée, déclara Yeshol. J'ai refusé que le nouveau Gardien l'occupe : je tenais beaucoup à cette Victorieuse, c'était peut-être la plus fidèle qui ait jamais vécu entre ces murs.

Dohor l'écoutait d'une oreille distraite.

— Que disent tes espions ? s'enquit-il.

Le Gardien Suprême leva un sourcil.

— Les troupes se rassemblent sur la Terre de la Mer.

— Ça, je le sais, les affrontements ont déjà commencé. C'est le reste qui m'intéresse.

Yeshol sourit.

— On n'a pas vu Ido.

— Il va venir ici, répliqua Dohor avec une grimace.

— Nous n'avons aucune certitude à ce sujet.

Le roi secoua la tête.

— J'ai passé une bonne partie de ma vie à combattre ce satané gnome, et je le connais bien. Il viendra. Nous avons le garçon, et il n'est pas du genre à rester les bras croisés quand le Monde Émergé a besoin de lui... Et puis, il me hait.

— Dans ce cas, nous l'arrêterons.

— Parce que tu crois qu'il sera seul ? Ido viendra avec cette fille qui vous a trahis. Elle s'est entichée de mon fils, c'est elle qui l'a libéré des prisons de l'Académie.

Yeshol haussa les épaules.

— Même à deux, ils ne feront pas le poids. Un mot de vous, et mes hommes vous débarrasseront de ce gêneur.

Dohor n'était toujours pas convaincu.

— Il y a des années que je ne fréquente plus les champs de bataille, mais je reste un soldat, et je sais comment un soldat raisonne. Laisse-le venir jusqu'à moi. La fille, je m'en moque, mais Ido est à moi. Je veux m'occuper personnellement de lui, et mettre un point final à cette farce qui dure depuis trop longtemps.

— Comme vous voudrez, acquiesça Yeshol après une courte hésitation.

Il inclina légèrement la tête et quitta la chambre ; un de ses assistants l'attendait sur le seuil. Le Victorieux le salua avec respect et le Gardien Suprême l'entraîna à l'écart.

— Tu agiras pendant la cérémonie, dès qu'Aster sera de retour parmi nous. Un homme pour chaque homme à lui, et c'est toi qui t'occuperas de Dohor. Et pas de quartier !

L'Assassin hocha le menton et se fondit dans l'obscurité.

Sur la Grande Terre, l'automne semblait déjà là, et Ido se serra dans sa couverture en contemplant le ciel nocturne. Par mesure de précaution, ils n'avaient pas allumé de feu, même s'il n'y avait de patrouilles dans cette région.

Oarf dormait d'un sommeil profond. Voler en altitude avec deux cavaliers en croupe avait éreinté les deux bêtes. Le dragon azur donnait déjà des signes d'épuisement, et Ido espérait qu'il tiendrait jusqu'à la Terre de la Nuit. En d'autres circonstances, il aurait eu honte de cette pensée mesquine : rien n'était plus sacré pour un chevalier que son dragon. Mais le temps n'était pas aux scrupules de conscience.

Comme prévu, voler dans ces conditions avait été un enfer. Le manque d'oxygène et la vitesse rendaient la respiration particulièrement difficile ; quant aux muscles, ils étaient tétanisés par le froid et les longues heures d'immobilité.

« Serons-nous encore en état de combattre à notre arrivée ? »

Ido chassa cette pensée. Il était décidé à lutter jusqu'à son dernier souffle. L'heure avait sonné de régler les comptes. Après des années passées à se pourchasser, il allait enfin affronter Dohor. Et il ne le prendrait pas vivant, c'était certain.

— Tu ne dors pas ?

La silhouette de Sennar se dessina dans l'obscurité.

— Toi non plus, on dirait ? sourit Ido.

— La paix a déserté depuis longtemps mon existence. Je n'ai même pas droit à celle du sommeil.

Le magicien s'assit à ses côtés, en serrant contre lui un objet enveloppé dans un tissu.

— Je suis désolé, souffla Ido. Je n'ai pas été capable de veiller sur ton petit-fils. Sans moi, nous n'en serions pas là aujourd'hui.

Sennar, le regard dans le vague, caressa légèrement l'étoffe entre ses mains.

— Je n'aurais pas pu faire mieux, Ido, dit-il avec amertume. Cet enfant est comme Nihal. Je l'ai vu dans ses yeux dès notre première rencontre. Le même besoin d'agir et de se consumer, la même douleur. C'est étrange comme la vie tourne en rond, non ?

— En effet. Je me suis aussi trompé avec elle.

Sennar lui posa la main sur l'épaule.

— Tu sais bien que ce n'est pas vrai.

Ido vit son visage apparaître sur le fond noir de la nuit : une jeune fille maigre et tourmentée, aux oreilles en pointe et aux cheveux bleus ébouriffés. Ses yeux violets semblaient refléter toute la souffrance du monde. Il aurait donné n'importe quoi pour la revoir.

— Nous parlions souvent de toi. Elle était folle de joie chaque fois qu'une de tes lettres arrivait. Elle s'enfermait sur-le-champ dans notre chambre pour te répondre. Et je n'avais même pas le droit d'approcher. C'était une chose entre elle et toi. J'en étais presque devenu jaloux, tu sais ?

Sennar sembla soudain plus serein.

— J'ai trouvé ça, pendant le voyage, dit-il en lui tendant l'objet qu'il tenait.

Sa forme était sans équivoque et le gnome sentit sa gorge se serrer. Il palpa l'étoffe et devina le tranchant d'une lame, les contours d'une garde. Il adressa à Sennar un regard interrogateur, mais celui-ci ne dit rien. Ido souleva alors délicatement le tissu. L'éclat de la lame fendit l'obscurité, l'aveuglant presque. L'épée de Nihal.

— Elle est à toi, déclara Sennar.

Le cœur d'Ido s'émut, mais il avait le sentiment de commettre un sacrilège. Il repoussa l'arme.

— Non. Je lui ai déjà pris son dragon.

— Elle est à toi, répéta le magicien. L'histoire de Nihal n'est pas achevée. C'est à toi de la mener à son dénouement.

Une larme coula sur la joue d'Ido.

— Je ne fais que l'emprunter, dit-il finalement d'un air décidé.

Il devait le faire pour Nihal, pour Tarik, et surtout pour San.

— Je ne crois pas que nous nous reverrons à la fin de cette histoire, mon ami, observa Sennar avec un sourire.

Ido le regarda dans les yeux et il y lut la même fatigue que celle qu'il éprouvait lui-même. Bah, qu'importait ? Seul comptait de livrer ensemble leur ultime bataille.

Il prit l'épée et la glissa dans sa ceinture à côté de la sienne.

— C'est possible, dit-il en tapant sur l'épaule de Sennar, mais au moins nous savourerons ensemble le dernier acte.

Au début, cela avait été terrible. Sur le dos d'Oarf, l'air lui manquait, ses blessures lui faisaient mal et ses tempes cognaient. Mais au bout de quelque temps, Doubhée s'était habituée et Lonerin avait tenu sa promesse : il l'avait soignée, profitant de chaque moment de veille. À présent, elle était presque complètement guérie.

C'était pendant leur deuxième pause que son ami lui avait tendu un petit flacon.

— Voilà ce dont tu as besoin, avait-il dit d'une voix tremblante.

Dans la dernière potion que je t'ai donnée, les ingrédients étaient mélangés en proportions différentes. Lorsque nous arriverons, la Bête sera sur le point d'émerger. Tu n'auras alors qu'à prendre celle-ci et elle se libérera totalement.

Doubhée avait regardé le flacon intensément. Quand elle avait levé les yeux, elle avait vu Lonerin la fixer avec tristesse.

— Renonce ! l'avait-il implorée. Sennar et moi nous arrêterons le rituel. Et Learco sera sauvé.

Doubhée avait souri d'un air résigné.

— Tu sais bien que ce n'est pas vrai, avait-elle répondu en rangeant le flacon dans son sac. Mais merci quand même...

Ils venaient de faire halte. Ils avaient déjà atteint la Terre de la Nuit et le temple n'était plus qu'à deux jours de voyage. Là, son destin s'accomplirait. Désormais, la Bête était bien présente. Doubhée la sentait continuellement pousser contre son sternum, elle l'entendait sans cesse hurler dans sa tête. Et elle avait peur, inutile de le nier.

Elle pensait souvent à Learco. Elle savait que son choix le ferait souffrir, mais il finirait par comprendre. Le temps atténuerait peu à peu sa douleur, et il laisserait lui aussi un jour son dernier souvenir dans une cabane oubliée, comme elle l'avait fait avec la lettre du Maître. La vie reprendrait ses droits, il fonderait une famille...

Elle tira le flacon de sa besace et la fit tourner entre ses doigts. Si Theana avait été là, elle aurait sûrement essayé de la consoler avec son dieu miséricordieux. Elle regrettait de ne pas pouvoir lui dire adieu.

C'était le tour d'Ido de monter la garde. Assis quelques pas plus loin, l'épée noire de Nihal entre les mains, le gnome scrutait la nuit.

Elle dut lui mettre la main sur l'épaule pour qu'il s'aperçoive de sa présence. La Bête avait encore aiguisé ses sens, elle se déplaçait comme une tueuse accomplie.

Le gnome sursauta.

— Fichtre ! Tu es drôlement silencieuse ! s'exclama-t-il en se moquant de lui-même.

— Il faut que je te parle.

Ido lui fit signe de s'asseoir. Elle fouilla l'obscurité. Pour les yeux puissants de la Bête, ce n'était qu'une légère pénombre.

— Si je survis, déclara Ido, je ferai en sorte que le Monde Émergé se souvienne de ton nom. Ton geste est plein de noblesse.

Doubhée haussa les épaules.

— Je me moque de la gloire. C'est une autre faveur que je voudrais te demander. Promets-moi de sauver Learco.

Ido sembla étonné.

— Je ne le fais pas pour le Monde Émergé. Je le fais pour une seule personne, dit Doubhée en le regardant dans les yeux. Tu dois me

promettre que tu le sauveras.

Le gnome soupira.

— Ma mission est prioritaire, tu le sais.

— Occupe-t'en avant de commencer à combattre. Si tu ne le mets pas à l'abri, tout ce que je ferai sera inutile. Jure-le-moi.

Ido baissa les yeux.

— Je te le jure, dit-il enfin.

— Il faudra le sauver de moi aussi, si nécessaire, ajouta la jeune fille. Quand la Bête sortira, je ne serai plus moi-même. Tue-moi si ma soif de sang menace votre sécurité.

Le gnome imagina un instant l'enfer qui allait se déchaîner. Puis il regarda Doubhée avec tendresse.

— Tu as ma promesse, répondit-il.

Le temple apparut soudain, masse sombre dans l'obscurité de la nuit éternelle. Ils étaient prêts. Ido ouvrirait la voie avec Doubhée et s'engouffrerait à l'intérieur à la recherche des prisonniers et de Dohor. Lonerin et Sennar profiteraient de la confusion pour entrer à leur tour, tandis que dehors, Oarf et le jeune dragon cracheraient un torrent de flammes.

L'édifice était désert, la Guilde semblait ne pas redouter d'offensive, ou bien elle était accaparée par les préparatifs du rituel qui devait avoir lieu le soir même.

Doubhée sentit son cœur lui marteler la poitrine. Elle vit Ido dégainer son épée et entendit le cristal noir crisser sur le cuir de la ceinture.

— On y va, dit-il, et elle approuva d'un signe de tête.

Derrière eux, le dragon azur entama une manœuvre d'approche en décrivant de grands cercles.

Oarf, lui, amorça la descente.

Doubhée sortit le flacon de sa besace. Elle s'en versa tout le contenu au fond de la gorge, rageusement. Aussitôt, une chaleur intense lui embrasa le corps. Elle était terrorisée, mais cela n'avait plus d'importance.

« Je suis morte, songea-t-elle avec effroi. Inutile d'avoir peur, je suis déjà morte. »

Elle eut seulement le temps d'entendre Oarf se poser avec un bruit sourd sur le sol, puis quelques bruits de voix. Ensuite, ce fut la folie, terrible et dévastatrice. Et tout devint blanc.

La Maison

Un grondement terrible secoua soudain le temple jusqu'à ses fondations, et la voûte de la Maison trembla. Yeshol regarda la poussière voleter du plafond de son bureau, tandis que les couloirs retentissaient des cris de ses hommes qui couraient dans tous les sens, affolés.

Il sortit et arrêta le premier Assassin qui lui tomba sous la main.

— Que se passe-t-il ?

L'homme secoua la tête, incapable de parler, les traits déformés par la peur.

Yeshol ne put s'empêcher de frémir.

« Pas maintenant, pas maintenant que tout est prêt. »

Il avait passé toute la matinée devant la sphère qui renfermait l'âme d'Aster. Il avait regardé les volutes violettes de son visage se faire et se défaire, et il avait prié à en perdre la voix. Le moment tant attendu était arrivé : Aster allait revenir et faire justice, Thenaar lui-même lui en avait donné la confirmation. La machine s'était mise en branle, et rien ni personne ne pourrait l'arrêter. Cette nuit, il pleurerait enfin des larmes de joie.

Un autre Victorieux s'inclina devant lui, le poing appuyé sur le sol, le dos secoué de soubresauts, la respiration haletante. Yeshol n'eut pas besoin de poser de questions.

— Il y a deux dragons devant le temple... ils... sont en train de tout détruire... On nous a attaqués par surprise... nous n'avons rien pu faire.

— Combien d'hommes ?

Contrairement à celle du Victorieux, la voix de Yeshol ne trahissait aucune inquiétude.

— Nous n'avons encore aperçu personne.

— Imbécile ! Ces deux dragons ne peuvent pas être venus tout

seuls !

L'homme le regarda d'un air éperdu.

— Votre Excellence, il y a aussi une *chose* dans la Maison. Nous n'avons jamais rien vu de tel, c'est une véritable bête fauve, et elle est en train de faire un carnage parmi les nôtres !

Une goutte de sueur coula le long de la tempe de Yeshol.

— Arrêtez-la !

— Mon Seigneur, nous ne sommes pas...

Nouveau grondement, suivi d'un rugissement retentissant. Le cœur du Gardien Suprême accéléra ses battements, et les paroles de Dohor lui revinrent à l'esprit.

« Ido viendra avec cette fille qui vous a trahis. »

Il comprit qu'il avait fait preuve de négligence en refusant d'envisager l'inimaginable : la Perdante craintive qui s'était traînée tremblante à ses pieds pour avoir la vie sauve avait trouvé le courage d'affronter la pire des morts. Dans le seul but de le détruire. Il avala sa salive. La Bête appartenait à Thenaar, elle était sa fille bien-aimée, comment était-il possible qu'elle se révolte contre eux ?

— Donne l'ordre à tous les hommes de converger vers les escaliers. La Bête ne doit pas arriver aux piscines avant que le rituel soit terminé. Envoie chercher le garçon et les deux autres prisonniers et qu'on me les amène sans délai !

Il rentra dans son bureau, appuya les mains sur sa table et contempla la statue d'Aster devant lui. Il s'était trompé. Il devait trouver une solution au plus vite sans céder à la panique. Il regarda fixement le sourire de pierre de l'enfant, ses yeux jeunes et en même temps sérieux, et il comprit.

« Ils ne nous arrêteront pas. Peu m'importe si je dois agir seul, je ne permettrai pas que ton peuple soit privé plus longtemps de ta présence, je te le promets. »

Il n'avait pas de raison d'avoir peur. Thenaar était avec lui.

Du blanc, partout. Et la sensation de ne plus avoir de corps. Ni de mains ni de bouche. Pas même de poumons.

La mort était différente de ce que Doubhée avait imaginé. C'était presque agréable de se fondre lentement dans la perfection d'un tout indifférencié.

La douleur affleura progressivement à sa conscience. D'abord les doigts, puis les mains, les bras, les muscles. Elle sentit ses veines palpiter violemment, son cœur pomper jusqu'à faire exploser sa poitrine. Il n'y avait plus d'air autour d'elle. Seulement l'atroce impression qu'on lui enfonçait un pieu dans l'âme, dans le cerveau...

Soif de sang, de mort. Un désir impérieux, dévastateur, intolérable.

À un moment donné, tout se teinta de rouge. Des gouttes de sang commencèrent par dessiner des arabesques sur le blanc laiteux, puis elles le recouvrirent entièrement. Le hurlement de la Bête lui fit exploser la tête et son corps devint une douloureuse réalité. Doubhée sentit qu'elle n'était plus qu'une spectatrice impuissante de ce qui était en train de se passer.

« Tu m'as longtemps niée, en m'écrasant entre ton cœur et ton diaphragme. J'ai dû me contenter de l'air méphitique de ces lieux obscurs où tu m'as reléguée, mais j'ai toujours été là. J'étais ton plaisir quand tu as tué Gornar, j'étais ta folie quand tu t'es vengée. Maintenant je suis libre et tu ne pourras plus m'enchaîner. Je suis ton essence la plus profonde, ton âme noire, la vraie Doubhée. »

Elle se sentit aspirée vers le bas, et ses yeux se rouvrirent d'un coup. La lueur des incendies trouait l'obscurité qui régnait habituellement dans le temple. Devant ses portes, les dragons crachaient des jets de flammes, réduisant en poussière les murs de cristal noir avec leurs griffes et leurs pattes.

De la chair. De la chair pour rassasier sa faim. Et du sang, pour étancher sa soif. La Bête s'abattit sur eux sans pitié.

Doubhée hurla, mais elle n'avait pas de bouche. Son désespoir ne trouvait aucun exutoire, et il était infini. Seule la mort, trop lointaine encore, mettrait un terme à son tourment.

« Je dois résister, je dois le faire pour Learco. Pour qu'il vive. »

Ido était bouche bée. La jeune fille menue qu'il avait transportée jusqu'au temple sur le dos d'Oarf se métamorphosait sous ses yeux. Son visage se déforma en un rictus inhumain, ses membres enflèrent, sa peau se couvrit de poils hirsutes. Ses yeux noirs s'illuminèrent d'un éclat bestial, et à sa place apparut un monstre. Elle rugit, la gueule ouverte sur une rangée de dents acérées comme des lames, les doigts terminés par de longues griffes coupantes. Lorsque les premiers Assassins sortirent du temple, la Bête se jeta sur eux et les dévora l'un après l'autre.

Malgré tous les massacres auxquels il avait assisté dans sa vie, Ido eut peur, pour la première fois. La nausée lui retourna l'estomac, et il eut envie de fuir très loin. Au lieu de cela, il serra la garde de l'épée de Nihal et la dégaina. Il observa le champ de bataille avec l'œil d'un guerrier. Le dragon azur frappait à l'arrière du temple, Oarf devant l'entrée principale. Sennar et Lonerin étaient derrière lui. La Bête s'était déjà frayé un chemin, maintenant, c'était à eux d'intervenir.

— Suivez-moi. Nous entrons ensemble, et ensuite, chacun fait ce qu'il a à faire !

Sennar le regardait, effrayé, et Lonerin tremblait.

— En avant ! hurla Ido.

Son cri galvanisa les deux magiciens. Ils s'élancèrent à travers les flammes et se jetèrent dans la mêlée. Ido s'aperçut avec soulagement qu'il régnait un tel chaos dans la Maison que personne ne faisait attention à lui. Fidèle à la promesse qu'il avait faite à Doubhée, il se précipita vers les cachots en tuant tous ceux qui se dressaient sur son chemin. Il n'avait plus peur de rien, il ne se posait plus de questions. C'était sa dernière bataille, il avait retrouvé son sang-froid légendaire. Il était redevenu celui d'autrefois.

« Pour la dernière fois », se dit-il avec un sourire féroce.

— Tout va bien, n'aie pas peur.

Sa propre voix sembla un murmure à Learco. Le petit garçon assis à côté de lui pleurait sans discontinuer. Il l'avait reconnu dès qu'on l'avait enfermé dans la cellule qu'il partageait avec Theana, presque une semaine plus tôt. C'était l'enfant que protégeait Ido quand il s'était battu contre lui, le demi-elfe que la Guilde cherchait par monts et par vaux.

— C'est moi qui ai voulu venir ici. Tout est ma faute.

Il n'avait fait que répéter en boucle ces deux phrases, entre deux sanglots. Learco avait la tête sur le point d'exploser. Il était en train de perdre son calme, et tout ce vacarme au-dehors ne laissait rien présager de bon.

Theana, elle, gardait le silence, les yeux dans le vide. Elle était terrorisée, mais elle essayait de rester lucide.

Ce n'était pas facile, après les épreuves qu'ils avaient traversées. Une fois arrivés au temple, on leur avait bandé les yeux et on les avait conduits à travers les couloirs de la Maison jusqu'à cette cellule. Là, on les avait attachés aux murs avec de grosses chaînes et depuis, ils n'avaient plus vu âme qui vive. Une fois par jour, un guichet s'ouvrait dans la lourde porte de métal et une main y glissait une écuelle où ils devaient manger à trois, et un broc d'eau pour la journée.

Learco savait que d'un moment à l'autre, on les conduirait au temple pour satisfaire le délire du plus terrible des alliés de son père. Il avait essayé en vain de se libérer. Theana n'avait pas pu l'aider : un enchantement avait annulé tous ses pouvoirs. Et puis tout à coup, les entrailles de ce lieu infâme avaient tremblé, et de sourds grondements avaient brisé le silence sépulcral. San avait levé la tête, les yeux emplis de frayeur, et Theana avait regardé autour d'elle.

Learco, lui, avait tendu l'oreille, épiant le silence qui avait suivi ce premier choc. Des pas agités devant la porte, des éclats de voix. Puis un autre grondement, et un rugissement inhumain.

— Une attaque, avait-il dit à voix basse.

— Ils viennent nous sauver, Ido est là ! s'était aussitôt exclamé San. Learco ne savait pas quoi penser.

La porte s'ouvrit d'un coup. La lumière pénétra violemment dans la cellule, aveuglant les trois prisonniers. Ils ne distinguèrent d'abord personne.

— Debout, vite ! brailla une voix.

Quelqu'un attrapa San par la ceinture. Learco sentit ses fers se soulever de terre, et des mains le poussèrent pour le faire avancer.

— Tiens-toi tranquille, damnation ! hurla l'homme qui tenait l'enfant.

Puis le bruit d'une gifle violente, et celui d'un corps léger qui tombait à terre. Learco comprit qu'il n'aurait pas d'autre occasion : la porte de la cellule était ouverte et la confusion jouait en sa faveur.

Il se libéra d'un coup d'épaule et se jeta sur l'Assassin qui avait frappé San. Il lui passa ses chaînes autour du cou et serra. L'homme gémit sous l'étau d'acier.

— Lâche-le ou je tue la fille !

L'autre Assassin appuyait un long poignard sur le cou de Theana. Des gouttes de sang coulaient déjà sur la lame. Learco la regarda. À ses pieds, l'homme qu'il avait capturé ruait comme un animal. Il était piégé.

— Je t'ai dit de le lâcher, rugit l'Assassin, en appuyant plus fort.

Theana gémit. Au même moment, une lame noire perfora le thorax de son bourreau.

— Tu ne tueras personne, tonna une voix dans l'obscurité.

Le corps sans vie de l'Assassin s'effondra sur le sol. Derrière lui, un gnome à la barbe et aux cheveux blancs brandissait une épée de cristal noir. Learco n'hésita pas un instant. Il serra de toutes ses forces et étouffa le garde qu'il tenait entre ses chaînes. Pendant quelques secondes, un silence surréel s'abattit dans le cachot.

— Ido ! hurla San, et il se jeta à son cou en pleurant de joie.

— Doucement, doucement... s'exclama le gnome en vacillant légèrement.

Mais le garçon ne l'écouta pas : Ido était venu le chercher malgré leur terrible dispute. Il s'était trompé sur son compte et il devait le lui dire maintenant, tout de suite.

— J'ai été un idiot, tout est ma faute ! Je pensais que j'étais invincible, mais j'ai encore un tas de choses à apprendre. C'est toi qui avais raison, Ido, je te jure que maintenant j'ai compris !

Le gnome l'étreignit et lui ébouriffa les cheveux.

— Tout va bien, murmura-t-il en le reposant à terre.

En deux coups d'épée, il les libéra de leurs chaînes et lança une arme à Learco.

— Sauvez-vous aussi vite que vous pourrez ! Dehors, c'est l'enfer.

— L'armée est arrivée ? demanda le prince.

Ido secoua la tête, mais il n'en dit pas davantage.

— Que se passe-t-il ? demanda encore Learco.

— Ce n'est pas le moment d'entrer dans les détails, sauvez-vous, un point c'est tout ! Tu crois que tu peux combattre ?

Learco laissa tomber son épée sur le sol, prit Ido par les épaules et planta ses yeux dans les siens.

Le gnome fuit son regard.

— Sennar et Lonerin sont allés libérer Aster, et moi, je vais tuer ton père. Vous devrez vous débrouiller seuls.

— Où est Doubhée ? hurla le prince, au comble du désespoir.

Il connaissait déjà la réponse, mais il voulait l'entendre de la bouche d'Ido.

— Elle l'a libérée... la Bête...

Learco se sentit pris de vertiges.

— Il n'y a plus d'issue pour elle. Elle le fait pour toi, tu comprends ? Elle m'a demandé de te sauver pendant qu'elle s'occupait de la Guilde. Alors emmène la jeune fille et l'enfant et sauve-toi, ou bien elle sera morte pour rien, répondit Ido en se dégageant brutalement.

Learco resta sans réaction. Finalement, Doubhée avait décidé de suivre le chemin le plus difficile, et personne ne s'y était opposé.

— Partez d'ici tout de suite, reprit Ido. Et surtout, mettez le petit à l'abri.

Theana ramassa l'épée sur le sol et la tendit au prince. Elle avait presque l'air de lui demander d'avoir confiance.

D'un geste machinal, Learco prit l'arme et acquiesça.

— Non !

Le cri de San les ramena tous à la réalité. L'enfant s'était interposé entre eux et le gnome.

— Je veux rester avec toi ! Ne m'abandonne pas, s'il te plaît. Toi seul sauras me protéger !

Ido le regarda avec une tristesse infinie. La force qui se dégageait de ce garçon était inouïe, et pendant un instant, il caressa l'idée de le voir grandir près de lui.

— Je reviendrai, je te le jure. Nous formerons une famille. Et je ne tolérerai plus jamais qu'il t'arrive du mal. Mais maintenant je dois partir.

Ido essuya les larmes de l'enfant.

— Aie confiance en moi. Learco est un excellent guerrier, et il te défendra au péril de sa vie.

Le prince approuva d'un signe de tête.

Le gnome sourit et fit quelques pas à reculons.

— À plus tard, dit-il, la main levée, avant de disparaître en courant dans les couloirs.

Yeshol frappa le sol du pied. Il tenait par le col un Assassin terrorisé, au visage ensanglanté.

— Elle est entrée dans les piscines, mon Seigneur.

— Peu m'importe ! L'enfant, où est l'enfant ? Je l'ai envoyé chercher il y a plus de dix minutes !

L'Assassin secoua la tête.

Yeshol le cogna contre le mur et hurla :

— Perdant !

Le Gardien Suprême regagna son bureau comme une furie, prit un livre sur sa table et pressa le bouton qui ouvrait le passage secret. Le mur pivota et dévoila un escalier qui descendait vers un étage inférieur. Yeshol s'y jeta presque en courant, sans se soucier de refermer derrière lui. Ce n'est qu'une fois devant le globe bleuté qu'il réussit à se calmer.

— Eh oui, mon Seigneur, c'est ainsi, dit-il en s'asseyant sur le sol, ses parchemins déroulés devant lui, tout en cherchant la bonne page. Mais bientôt vous serez parmi nous, et j'aurai l'honneur d'être l'instrument de votre liberté. Nous n'avons pas le garçon ? Tant pis ! Prenez-moi ! dit-il en se frappant la poitrine, les yeux fixés sur le globe. Certes, votre esprit ne résistera pas longtemps dans mon corps, suffisamment toutefois pour que vous frayiez la voie à Thenaar. Alors vous reviendrez dans ce monde, et il n'y aura plus de place pour les Perdants, seulement pour les Victorieux. Ce sera votre Temps, et le monde atteindra enfin la perfection à laquelle il aspire depuis toujours, depuis que notre Dieu l'a créé.

Il trouva enfin la page qu'il cherchait.

— Oui, voilà, voilà, dit-il avec excitation.

Et il lut, déclamant à haute voix.

Il regarda une dernière fois le globe et ouvrit les bras. Il était prêt.

Entre les deux mondes

Lonerin essaya de chasser de son esprit l'image de Doubhée. Elle était terrifiante, et qu'il n'ait pas réussi à vaincre la malédiction qui l'enchaînait n'en était que plus atroce.

« Tu n'as pas été capable de la sauver, mais le Monde Émergé a encore besoin de toi », s'était-il dit pour se donner du courage.

Au début, Sennar et lui avaient suivi Ido. Les hurlements de Doubhée, derrière eux, étaient toujours plus forts, signe que la Bête avançait inexorablement.

Le gnome les avait quittés à un embranchement.

— Continuez, je dois aller libérer les prisonniers.

Lonerin avait senti sa gorge se serrer.

— Sauve-la...

Ido avait hoché la tête et s'était enfui dans les couloirs.

— Allons-y, avait ordonné Sennar.

Et ils avaient repris leur course.

— Je connais le chemin, dit Lonerin, sûr de lui.

Il se souvenait du moindre mot que lui avait dit Doubhée sur ce lieu, et il avait lui-même un souvenir très précis de ses méandres.

Le chaos qui y régnait le rendit euphorique. Son rêve de toujours se réalisait : la Guilde était tombée et il marchait sur ses ruines. Les visages des Victorieux déformés par l'horreur étaient eux aussi tels qu'il les avait imaginés tant de fois. Ils étaient plongés dans le cauchemar qu'il avait toujours voulu qu'ils vivent. Il se répétait mentalement chaque mot de l'enchantement, chaque geste qu'il devait accomplir.

Il reconnut l'endroit où ils se trouvaient, se concentra un instant, puis entraîna Sennar dans le dédale des couloirs.

Personne ne leur fit obstacle. La Maison se vidait au fur et à mesure

que les Assassins confluaient vers la salle où se déchaînait la Bête. Lonerin se surprit à penser que Doubhée avait eu raison : sans elle pour faire diversion, ils n'auraient jamais réussi.

En arrivant devant le bureau de Yeshol, il sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

— C'est ici, dit-il en retenant Sennar par sa tunique.

La porte était ouverte. À l'intérieur, des livres et des parchemins pêle-mêle jonchaient le sol. Les deux magiciens entrèrent d'un pas hésitant. Que signifiait cette confusion ? Devaient-ils s'en réjouir ou s'en inquiéter ?

C'est Sennar qui aperçut le premier le passage secret.

— Par là !

Lonerin dévala les marches quatre à quatre, tandis que Sennar haletait derrière lui. Arrivé au pied de l'escalier, il s'arrêta net.

La petite chambre cylindrique empestait le renfermé. La moisissure avait dessiné des arabesques vertes sur les murs. Au centre trônait une sorte d'autel surmonté d'un globe bleu ciel, dont la lumière laiteuse éclairait les lieux d'une lueur sinistre. Du globe, à l'intérieur duquel flottait un visage aux traits indistincts, s'échappait un mince filet de vapeur qui se dirigeait vers un homme agenouillé, les bras en croix. Sa tête était renversée vers le plafond, son visage illuminé par une expression d'intense béatitude. Yeshol. Quelque chose était en train de se passer, quelque chose de terrible.

« Nous sommes arrivés trop tard », pensa Lonerin.

Soudain, il vit Sennar se jeter sur le Gardien Suprême et le plaquer au sol. Le filet de fumée se dispersa, tandis que le vieux magicien hurlait :

— Vas-y !

Lonerin sortit le talisman de la poche de sa tunique et le serra entre ses doigts. Il ferma les yeux en attendant que le silence l'enveloppe, puis il se concentra comme il avait appris à le faire pendant son entraînement avec Sennar. Sa voix s'éleva au milieu du silence : une litanie grave, mélodieuse, qui emplissait la pièce. Des paroles elfiques qui l'arrachaient peu à peu à lui-même pour l'amener au cœur des limbes où il devait rencontrer l'ennemi juré du Monde Émergé.

« D'abord lui », lui rappela une voix intérieure, et il arrêta net la course de son âme pour prononcer l'enchantement. Il sentit la main qui tenait le talisman devenir de feu, et il sut qu'il était là. L'homme qui avait terrorisé le Monde Émergé, celui qui avait tenté de l'anéantir, avait été tiré du sommeil agité de la mort et se trouvait à présent prisonnier de sa paume. Aster.

« Et maintenant, toi », scandait encore la voix. Il ne lui restait de force que pour un mot. Il le prononça, et aussitôt, il se sentit aspiré hors de lui-même. Il perdit la sensation de son corps et se retrouva au

milieu d'un néant habité par sa seule conscience. Autour de lui, tout n'était que calme et lumière aveuglante.

« Je suis dans le talisman ? » se demanda-t-il. En vérité, peut-être était-il mort. Sennar lui avait dit qu'il y avait aussi cette possibilité, s'il n'avait pas la force de résister à la puissance du rituel.

« Non, pas avant d'avoir accompli mon devoir ! »

Le jeune magicien scruta l'espace autour de lui. Il n'y avait rien, il ne sentait rien, ni froid ni chaud. Seulement un vaste tout sans limites.

« Et maintenant ? »

Il ne savait pas. Peut-être devait-il chercher Aster ? S'il avait réellement rappelé son esprit, il devait être là, lui aussi. Pourtant il ne le voyait pas. Une angoisse sourde lui broya le cœur. Mourir ainsi n'avait aucun sens. Où s'était-il trompé ?

Enfin, il distingua une forme floue dans le néant aveuglant.

— Bien joué.

Une voix, immatérielle, et qui venait de nulle part. Une voix enfantine, qui lui parlait dans sa tête.

— Ce n'est pas rien, ce que tu as fait.

Le ton de la voix était résigné, douloureux.

— Qui es-tu ?

Il savait qu'il n'avait pas prononcé un mot, et pourtant il avait parlé.

— Comment ? C'est toi qui m'as appelé et tu ne le sais pas ?

Lonerin fut transporté de joie. Puis soudain, il le vit. Il émergea à pas lents du néant, aurolé de lumière blanche, et l'idée fulgurante que celui qui s'approchait de lui pouvait *réellement* être le messie lui coupa le souffle. L'espace d'un instant, il pensa que la Guilde avait raison, et que pendant quarante ans les Perdants avaient couvert de boue le nom d'un héros. Celui qu'il était sur le point de rencontrer ne pouvait être qu'un dieu, un dieu souffrant et incompris, rejeté par son propre peuple.

Il avait l'aspect d'un enfant de douze ans et portait une tunique noire avec un large col. Il était d'une beauté déchirante. L'expression triste, il le regardait avec des yeux d'un vert éclatant. Il ne pouvait pas exister au monde un vert comparable : celui que Lonerin contemplait était l'essence même de cette couleur, le vert qu'avaient conçu les dieux au moment où ils avaient créé le Monde Émergé. Ses cheveux encadraient son visage de boucles bleu sombre, tandis que ses oreilles légèrement en pointe rappelaient à Lonerin l'histoire du peuple dont il était issu.

Le jeune magicien était sans voix. C'était donc lui, le Tyran. Destructeur ou Sauveur ? Il lui était impossible de définir sa nature véritable. Incarnait-il le mal ou le bien ? L'un et l'autre, peut-être, et Lonerin eut envie de se jeter à ses genoux pour le vénérer. Que pouvait-il donc faire d'autre en sa présence ?

« Méfie-toi, c'est le Tyran. Ne te fie pas à son apparence, c'est l'un de ses innombrables pièges. Ne te laisse pas envoûter par ses maléfices. »

Lonerin tenta de briser le charme. Autrefois, Aster avait été un homme, rien de plus. Un homme qui avait tué des milliers d'innocents. C'était ainsi qu'il devait le considérer. Il devait le dépouiller du voile de puissance sous lequel il se présentait maintenant, aller au-delà de sa beauté et de son visage triste. Il devait le voir pour ce qu'il était : un vieillard dans le corps d'un enfant mort quarante ans plus tôt. Et il avait pour mission de le renvoyer parmi les ombres auxquelles il appartenait.

— Qui es-tu ?

Lonerin essaya de résister à la douceur de sa voix.

— Peu importe, chevrota-t-il. Je suis celui qui va t'empêcher de mettre tes plans à exécution.

Un sourire amer éclaira ce visage d'une beauté surhumaine.

— Et quels seraient ces plans ? demanda-t-il sans l'ombre d'un sarcasme.

Sa question ébranla Lonerin. C'est avec beaucoup de difficulté qu'il réussit à garder son sang-froid et à trouver quoi répondre.

— Tu as profité de la foi aveugle de tes esclaves pour ressusciter. Mais tu appartiens au passé, comme la Guilde. Je la détruirai, et je donnerai enfin la paix aux milliers de victimes que tu as tuées par leurs mains.

Aster sourit doucement.

— Tu parles de Yeshol, n'est-ce pas, et de ses Assassins ?

— N'essaie pas de m'embobiner, répliqua Lonerin, désorienté. Je te connais. J'ai lu beaucoup de choses sur toi.

— On parle encore de moi ? s'étonna Aster. Le souvenir du Tyran n'a pas encore été effacé de la Terre ?

— Tu sais bien que non.

Les yeux d'Aster étaient d'une sincérité désarmante, et Lonerin se dit que cela avait vraiment dû être difficile pour Nihal de déjouer les pièges d'un être si rusé.

— Je sais que Yeshol et ses adeptes m'adorent, poursuivit Aster. Lorsque j'étais encore en vie, cet homme me vénérât à l'égal d'un dieu. C'était un serviteur fidèle, c'est pour cela que j'alimentais sa foi, et que je lui laissais croire que j'étais celui dont parlaient ses prophéties. Le besoin de certitudes pousse les hommes à des actes extrêmes, et quand ils trouvent une chose en laquelle placer leur foi, ils ne permettent pas même à la mort de les contredire. C'est ainsi que Yeshol a continué à me harceler jusque dans la mort ; il ne s'est jamais résigné à ma disparition.

Lonerin ne comprenait pas.

— Tu dois retourner aux enfers, là où est ta place.

Aster transperça Lonerin du regard.

— Tu crois que ce n'est pas ce que je souhaite ? Tu crois que je suis heureux d'errer parmi ces limbes ?

— Je crois que tu veux revenir dans notre monde pour terminer ce que tu as commencé. Pour ce faire, tu as plié à ta volonté des hommes faibles, dont tu étais la seule raison de vivre, rétorqua Lonerin avec conviction.

— Tu as une étrange conception de la mort, la conception qu'en ont tous les vivants, répliqua Aster. Tu penses vraiment que de l'au-delà ta mère souhaite que tu détruises la Guilde pour qu'elle repose en paix ?

Ces derniers mots touchèrent Lonerin au cœur.

— Que sais-tu de ma mère ? siffla-t-il entre ses dents.

— Je sais que Yeshol l'a tuée. C'est sa lame qui a pénétré dans son cœur. Et je sais que ta mère est morte heureuse, parce qu'elle était persuadée que tu vivrais. Mourir pour quelqu'un qu'on aime est la meilleure façon de mourir.

Soudain, Lonerin perdit pied. Il revit sa mère, telle qu'elle était de son vivant et telle qu'il l'avait vue dans la fosse commune, et il en eut le cœur déchiré.

— Pourquoi souffres-tu ? Je t'ai dit la vérité. Elle a trouvé la paix en mourant.

— Ne parle pas d'elle ! Ne te sers pas de son souvenir pour m'ébranler ! hurla le magicien.

Aster ne se laissa pas démonter.

— Ce n'est pas mon intention. Je t'explique, voilà tout. Les vivants connaissent les affaires des vivants, les morts, eux, connaissent la mort.

— Ça suffit !

Mais l'enfant poursuivit imperturbablement son discours.

— Il y a eu une époque où je n'étais animé que d'un seul désir, et ce but était l'unique raison qui me maintenait en vie.

Lonerin aurait voulu se boucher les oreilles. Quand il était enfant, Folwar évoquait sans cesse le fantôme d'Aster comme un exemple à ne pas suivre. « Ne te laisse pas séduire par les Formules Interdites. Étudie-les, mais garde tes distances si tu ne veux pas finir comme le Tyran. Même l'amour, s'il est excessif, peut connaître des dénouements tragiques. » Depuis ce temps-là, le Tyran était resté pour lui une figure ambiguë : il l'attirait et le repoussait, suscitait sa curiosité et le terrorisait.

— Le but était tout, reprit Aster en concentrant sur Lonerin son regard liquide et brûlant. La mort elle-même n'a pas éteint les braises de ce rêve sanglant. Pour moi, rien d'autre n'existait. C'était un fantasma grandiose, que je me répétais jusqu'à la folie dans la solitude

de mon palais. J'étais seul, et c'est en cela que tenait la grandeur du projet. Il n'y avait que Yeshol qui fût au courant de mes projets. Il savait, mais il ne pouvait pas comprendre. Nul autre que moi n'était capable de voir le dessein magnifique qui soutenait ce rêve.

Lonerin essaya une nouvelle fois d'échapper à la suave musique qu'était sa voix.

— C'était de la folie pure, rien d'autre.

— Tu crois ? dit Aster. Et ton rêve, à toi ? Je connais l'enchantement que tu as évoqué, et tu mourras. Tu en es conscient ?

Lonerin sentit son sang se glacer. Il avait peur, mais il ne se laissa pas glisser dans le gouffre où ces paroles voulaient le jeter.

— Peu importe. L'essentiel est que j'aille au bout de ma mission.

Aster sourit.

— Et tu n'appelles pas ça de la folie ?

— Je ne sacrifie que moi.

— Mais tu ne sauveras pas grand-chose. Moi, j'aurais sacrifié un monde entier, mais pour les sauver tous.

« Tu as déjà entendu ces mots, tu connais ce discours. Rappelle-toi les *Chroniques*, rappelle-toi Nihal, et ne flanche pas », murmura une voix au fond de son être.

Mais Aster ne lui laissa pas le temps de répliquer.

— De ce rêve grandiose, il ne reste plus que des cendres. Une fois de plus, les dieux resteront silencieux, ils se contenteront de nous regarder de haut.

Lonerin sentit brusquement une fatigue mortelle l'envahir ; il n'avait toujours pas conscience de son corps, et pourtant il se sentait vidé, *distant*. C'était comme larguer les amarres et s'éloigner, s'évanouir lentement dans la lumière qui l'enveloppait. Il essaya de détacher ses yeux de ceux d'Aster pour regarder ses mains qu'il ne sentait pas. Il avait la peau pâle, presque transparente.

— Je suis fatigué. Fatigué du Monde Émergé, de moi et de tout le reste. Quand Nihal m'a frappé avec son épée, j'ai compris que mon rêve était mort avant même de naître. Et à cet instant j'ai été content que quelqu'un m'arrête.

Lonerin observa avec stupeur son visage baigné de lumière. Aster semblait vraiment sincère. Et la fatigue dont il parlait, Lonerin la ressentait lui-même au plus profond de son âme.

— Yeshol m'a rappelé de force, en m'arrachant à la paix d'un monde sans lumière ni ténèbres. Il m'a obligé à rejouer un rôle auquel j'avais renoncé depuis bien longtemps. Tu peux me dire ce que je fais ici ? Pourquoi mon âme doit-elle à nouveau porter le poids de la chair contre mon gré ? Ce n'est pas de ma propre volonté que je suis ici. Je me moque bien du Monde Émergé à présent. Je ne suis plus l'homme d'alors. Je n'ai plus ni rêves ni aspirations. Aucun mobile, noble ou

mesquin, ne m'anime plus. Tout cela appartient aux vivants, et je suis mort, dans ma chair et dans mon esprit. Je ne désire plus que la paix, *ma* paix.

— C'est vrai ? Tout cela n'est pas ton œuvre ?

Aster le regarda droit dans les yeux.

— J'ai souffert d'être arraché au repos, et c'est avec dégoût que j'ai revu le visage de mon serviteur le plus fidèle. Son adoration m'ennuie, ses prières m'importunent. Il cherche encore en moi la confirmation de sa foi, il veut m'utiliser pour des motivations qui ne sont plus désormais que les siennes. Quant à moi, je n'aspire qu'à être libéré de sa présence et à retourner au néant.

C'était un appel à l'aide désespéré, et Lonerin s'efforça une nouvelle fois de se ressaisir. Il savait ce qui était en train de se passer : il était fatigué, l'enchantement le vidait de toutes ses forces. Il était en train de mourir. Et il devait faire vite.

— Si tu veux la paix, alors remets-t'en à moi, dit-il.

— C'est déjà ce que je fais.

Aster se tut pendant quelques instants, puis il répondit à la question tacite qui flottait entre eux.

— Je ne peux me libérer seul. Il n'y a que toi qui sois en mesure de le faire. Je ne peux même pas t'aider. Je ne suis rien. Dans un corps peut-être, mais ici je n'existe pas.

Il étendit les bras, et un sourire pur, enfantin, se dessina sur son visage.

— Fais-le, Lonerin. C'est comme ça que tu t'appelles, n'est-ce pas ? C'est bien le nom que hurlait ta mère ? Fais-le. Je t'en prie.

Lonerin était sur le point de s'évanouir. Il comprit cependant que s'il faisait vraiment appel à toute la force de sa volonté, il y arriverait peut-être.

Il regarda la silhouette évanescence devant lui en se demandant encore une fois si Aster lui disait la vérité. Au fond, quelle importance ? L'important, c'était de se rappeler ce qu'il devait accomplir, et trouver l'énergie nécessaire. Il se concentra sur lui-même, sur son esprit dispersé dans cette lumière, et ressentit une étrange tristesse. De la pitié. Le sentiment qui plus que tout autre avait caractérisé sa vie, et surtout ce long voyage qui l'avait conduit jusque-là. De la pitié, de la pitié pour tous, y compris pour son ennemi.

Il chassa ses pensées et convoqua la magie qu'il sentait circuler en lui. Les battements de son cœur, eux, ralentissaient.

Sennar réussit à immobiliser momentanément Yeshol, conscient que sa magie n'aurait aucun effet sur lui. Le peu de pouvoir qu'il lui restait était insuffisant pour vaincre le Gardien Suprême de la Guilde. Cela,

toutefois, ne l'empêcherait pas d'aller jusqu'au bout, quoi qu'il arrive, car il savait depuis le début que ce voyage était sans retour. Il serra fébrilement ses mains osseuses autour du cou de son adversaire ; celui-ci, agile, ne tarda pas à lui échapper et à fondre sur Lonerin.

Sennar cria, la main tendue vers lui. Des années s'étaient écoulées depuis qu'il n'avait pas lancé un enchantement au combat. Alors, sa main était encore nerveuse et forte, son bras puissant. À présent, la manche de sa tunique ne dévoilait plus qu'un rectangle de peau fine qui recouvrait le muscle tremblant de son bras comme un gant trop grand. Pourtant, il ne faillit pas.

Une barrière argentée se forma autour du corps inerte de Lonerin. Sennar se rappela instantanément Airès, son voyage vers le Tourbillon, et l'époque où il avait protégé un navire entier avec ce même enchantement. Maintenant le simple geste qu'il venait de faire lui coûtait une immense fatigue.

Les mains avides de Yeshol agrippèrent la barrière, qui, à leur contact, explosa en une myriade d'étincelles. Le Gardien Suprême hurla. De l'autre côté de cette fine carapace, Lonerin, pâle, les doigts posés sur le talisman, avait cet air abandonné des cadavres. Son esprit n'était plus là. Il avait réussi.

Sennar se releva aussi vite qu'il le put, en jetant un regard anxieux au globe. Il était vide.

Yeshol leva ses mains brûlées, prêt à lancer un enchantement. Il suffisait d'un rien, et tout serait fini. Sans réfléchir, Sennar le saisit par les épaules, le bâillonna d'une main et, de l'autre, il lui serra la gorge de toutes ses forces. Yeshol le repoussa violemment. Les deux hommes se cognèrent contre les murs, renversèrent la sphère de verre qui se brisa en mille morceaux, puis roulèrent sur le sol, enlacés comme deux bêtes. Sennar sentit les dents de son ennemi s'enfoncer dans sa chair, et la douleur le tétanisa. Il relâcha sa prise et Yeshol en profita pour se libérer et tirer un poignard de sous sa tunique qu'il pointa sur sa gorge.

— Personne ne m'arrêtera ! brailla-t-il, les yeux injectés de sang, la main tremblante. C'est la volonté de Thenaar !

Sennar sentit la lame lui inciser la peau. Peut-être son geste avait-il au moins laissé le temps suffisant à Lonerin ; peut-être n'avait-il pas été inutile. Il ferma les yeux et attendit sereinement la mort.

Un sifflement sinistre déchira l'air suffocant, et son cœur s'arrêta. « C'est fini », pensa-t-il. Pourtant, la pression sur son cou se relâcha. Il rouvrit les yeux. Un homme au rictus féroce se tenait derrière Yeshol, le visage déformé par l'ivresse de la vengeance.

Yeshol regarda avec stupéfaction la lame ruisselante de sang plantée dans son épaule droite. Son visage n'exprimait qu'incrédulité.

— Sherva... murmura-t-il.

L'Assassin derrière lui éclata d'un rire triomphant. Il arracha sa lame et jeta le corps de Yeshol sur le sol d'un coup de pied.

— Tu ne t'attendais pas que ton brave et fidèle serviteur se rebelle, hein ? vociféra Sherva. Sache que je crache sur ton dieu, tu m'entends ? Je ne crois ni à Thenaar ni à toi ! Si je me suis incliné devant toi pendant toutes ces années, c'est parce que j'étais convaincu que tu ferais de moi l'Assassin le plus puissant de tous les temps. Jusqu'au jour où je t'aurais tué pour prendre ta place. Mais au lieu de ça, tu m'as traité comme le dernier de tes sbires, tu m'as obligé à ramper comme un misérable ver de terre et à piétiner les dieux de mon peuple !

Il lui décocha un nouveau coup de pied et Yeshol se contracta ; mais pas un murmure ne sortit de sa bouche. Il ferma les yeux, et lorsqu'il les rouvrit, son regard n'exprimait qu'un profond mépris.

Sherva se pencha au-dessus de lui, enfonça une nouvelle fois son poignard dans sa chair et tourna la lame avec cruauté.

— Allez, fais-moi la grâce d'un cri, pour la gloire, dit-il avec un rictus sadique.

Mais son rire mourut dans sa gorge. D'un geste vif, Yeshol avait saisi une arme secrète et lui avait transpercé le thorax.

— Toi aussi, tu es un traître, cracha le Gardien Suprême entre ses dents.

Sherva tomba en arrière, assis contre le mur. Il respirait avec difficulté.

Yeshol se releva, la main appuyée sur sa blessure à l'abdomen. Il s'approcha de son serviteur et le toisa d'un air glacial.

Sherva leva vers lui ses yeux déjà voilés par la mort et sourit.

— Tu es mort, râla-t-il. Et c'est moi qui t'ai tué.

— Non, c'est faux ! Thenaar et moi, nous aurons bientôt le Monde Émergé à nos pieds, mais tu ne seras plus là pour le voir !

Yeshol fit un ample mouvement avec le bras et une entaille rouge se dessina sur la gorge de Sherva. Le Gardien Suprême tomba sur le côté, emporté par son élan.

Recroquevillé dans un coin, Sennar le vit se traîner sur les dalles en laissant derrière lui un long sillage de sang. Ses yeux étaient brillants de haine, et on y lisait toute la détermination du monde.

— Je ne suis pas encore mort, siffla-t-il à mi-voix.

Le feu et le fer

Dès que la terre se mit à trembler au-dessus de sa tête, Dohor comprit que le moment était arrivé. Il sentit la Maison entière céder à la panique ; les cris, les pas agités, mais surtout les rugissements ne laissaient aucun doute sur ce qui était en train de se passer.

Il sortit de son lit et enfila son armure. Ensuite, il empoigna son épée qui avant lui avait appartenu à son père. Il était prêt.

Tout avait commencé à l'Académie. Ido n'était encore qu'un enseignant parmi les autres, à la recherche de jeunes apprentis à intégrer à ses troupes personnelles. Le gnome l'avait écarté, et il s'en était plaint publiquement. Ido l'avait alors défié en duel devant tout le monde, et il l'avait humilié. C'était le souvenir le plus cuisant de sa vie. Jusque-là, il n'avait jamais subi aucun affront : fils d'un général en vue, il avait grandi admiré et envié de ses camarades. Il excellait dans tous les arts de combat, et ses enseignants eux-mêmes le traitaient avec déférence. Sa vie n'avait été qu'une longue suite de succès, et il n'avait aucune raison de penser qu'il n'en serait pas de même par la suite. Ido avait été son premier échec. Il avait osé mettre en doute ses capacités devant l'Académie entière, lui qui avait trahi sa propre terre, et qui appartenait de surcroît à la race que Dohor méprisait entre toutes : les gnomes.

Dès lors, il avait nourri une haine profonde, qu'il avait manifestée en soumettant par la violence quiconque osait s'opposer à son autorité. Devenir Général Suprême de l'Académie était une étape obligée dans son ascension au pouvoir, et pour ce faire, il devait justement détrôner Ido. Par la suite, dans chacune des épreuves qu'il avait affrontées pour conquérir le Monde Émergé, il avait toujours retrouvé le gnome sur sa route. À ses yeux, il était resté l'arrogant enseignant de l'Académie qui l'avait balayé comme un fétu, et c'est

avec délectation qu'il l'avait vu tomber de son piédestal après qu'il l'avait accusé de trahison devant le Conseil.

Maintenant, c'est à lui qu'il revenait de l'anéantir. Et cette fois, il voulait son sang. Le destin s'était enfin décidé à les mettre face à face. Dohor avait persécuté Ido avec obstination chaque jour de sa vie ; il lui avait pris sa charge, sa maison, ses amis et même sa femme, mais il ne l'avait jamais plus affronté en duel. Sans qu'il se le soit jamais avoué, le gnome restait le plus fort, et cela, il ne pouvait pas le tolérer.

Dohor s'engagea calmement dans les couloirs, indifférent au chaos qui l'entourait. Seule comptait sa bataille personnelle.

Il se dirigea vers le passage que lui avait montré Yeshol le jour de son arrivée. Il conduisait dans la forêt, à l'endroit où le Gardien Suprême lui avait fait construire une cabane.

Dohor repensa aux événements des derniers jours, et il comprit que les petites fissures qui s'étaient ouvertes peu à peu dans la forteresse de son pouvoir provenaient toutes de cette minuscule brèche qu'il n'avait jamais réussi à refermer. Tant qu'Ido respirerait, il y aurait toujours de la place en lui pour la peur. Le gnome était le commencement et la fin de tout, la tache qui souillerait éternellement son honneur. Il avait entassé cadavre sur cadavre, avait tué sa femme et allait bientôt tuer son fils ; il avait vendu son âme au diable, en se liant de son plein gré à Yeshol et à sa congrégation de fous furieux. À présent, il ne lui restait plus qu'à éliminer son dernier ennemi, le plus important.

Dehors, l'air sentait le brûlé. Dohor respira à pleins poumons l'odeur du champ de bataille et entra dans la cabane. Son dragon veillait, enroulé sur le sol, les ailes repliées. L'écuyer de garde blêmit en voyant le roi.

— Libère-le, ordonna ce dernier.

Le garçon obéit en tremblant comme une feuille. Dès qu'il était devenu roi, Dohor avait décidé de changer de monture. Le dragon qu'il avait depuis l'époque de l'Académie ne convenait plus à un souverain. C'était un dragon vert quelconque, qu'il avait rapidement cédé à Yeshol.

— Nous détenons le secret avec lequel Aster créait ses dragons noirs. Laissez-moi faire et vous ne serez pas déçu de votre destrier, lui avait confié celui-ci.

Et Dohor avait eu raison de le croire. Son dragon était d'une beauté terrifiante. Son dos était hérissé d'épines noires, et son muflle allongé inspirait l'effroi. Ses ailes puissantes brillaient d'un éclat surnaturel à la lueur des fruits de *Lactescensia* qui filtrait par les fenêtres.

Dès que le garçon eut libéré ses pattes postérieures, le dragon darda son regard brûlant sur son maître : deux tisons rougeoyants dans le noir de la nuit. Il ouvrit les ailes, rugit, et la cabane trembla jusqu'à

ses fondations. L'écuyer craintif se blottit contre un mur, et Dohor éclata de rire en dégainant son épée.

— Ce soir, je te donnerai à manger de la chair de gnome ! s'exclama-t-il.

Il sauta sur sa monture et ressentit aussitôt l'ivresse de la bataille, une sensation qu'il n'avait pas éprouvée depuis trop longtemps.

Ido parcourut tous les couloirs l'épée à la main. La garde de l'épée de Nihal semblait faite pour lui.

Il ne rencontra guère de résistance. Doubhée, transfigurée par la Bête, tenait en respect la Guilde au grand complet, et les Assassins qu'il rencontrait ne lui prêtaient aucune attention. D'ailleurs, lui non plus ne s'intéressait pas à eux.

Guidé par son seul instinct de chasseur, il entra dans chaque pièce, fouilla chaque recoin. Pendant un instant, il se demanda s'il avait bien fait de confier San à Learco et Theana. Ils étaient tous deux à bout de forces, et le prince était visiblement bouleversé par ce qui était arrivé à Doubhée. Sa raison lui disait clairement qu'il était insensé de se lancer à la poursuite des fantômes de son passé ; sa place était aux côtés du jeune homme qui hériterait un jour du monde qui allait sortir de cette bataille. Mais à vrai dire, il n'avait jamais beaucoup écouté la raison. Toute sa vie, il avait agi sous la seule impulsion du combat, parce que, au fond de son être, il n'était rien d'autre qu'un soldat. Sa place était là où son cœur battait, au milieu de la bataille, le seul endroit où il se fût jamais senti à l'aise.

Il songea à Airès et à sa mort, à Soana, et à tous les jeunes auxquels il avait tenu la main quand ils étaient morts dans la fleur de l'âge. Dohor était le commencement et la fin, c'était l'évidence.

Finalement, il déboucha dans un couloir plus sombre que les autres et vit quelqu'un courir. Il l'arrêta par le col, le plaqua contre le mur et lui colla son épée sur la gorge.

— Où est Dohor ?

C'était une jeune fille qui le regardait avec terreur.

— Je...

Le gnome appuya plus fort et sa lame égratigna la peau tendre de son cou.

— Contente-toi de me répondre.

— Dehors, murmura la fille d'une voix étouffée.

Ido jura entre ses dents.

— On ne peut pas sortir, tout est bloqué. Ne me mens pas !

La fille indiqua une direction sur la droite.

— Il y a une autre issue...

Ido la relâcha brutalement et courut vers le couloir. Une forte odeur

de brûlé y régnait, et il entendit des rugissements.

« Il est venu jusqu'ici avec son dragon ? » se demanda-t-il, tandis que son cœur battait de plus en plus fort dans sa poitrine.

Une fois à l'extérieur, il contempla la terre incendiée par les flammes. Le temple n'était plus qu'un tas de ruines noircies sur le ciel rouge, au-dessus duquel volaient deux dragons. Le premier était Oarf, qui continuait à vomir du feu sur la plaine, et l'autre un animal massif, aux flancs vert sombre et aux ailes noires, immenses.

Dohor et son destrier. Ido chercha une trace du petit dragon azur qui les avait conduits jusque-là : sa carcasse roussie gisait dans un coin. Alors, il leva son épée et poussa un cri. Oarf l'entendit tout de suite et fondit en piqué vers le sol. Il ouvrit les ailes à quelques pas de lui, l'enveloppant d'une rafale d'air brûlant. Il rugit, les yeux pleins de rage et de défi, et pencha la tête pour permettre à Ido de grimper sur son dos. Le gnome se sentit envahi par un calme glacial. Le moment était venu.

Une fois dans les airs, il ferma un instant les yeux, et ce fut comme remonter le temps, quand il ne se sentait pas aussi seul, et que Soana l'attendait à la fin de chaque bataille. Il pensa à sa jeunesse, aux nombreux idéaux qui l'avaient accompagné durant sa vie, et il s'aperçut avec émotion qu'ils étaient encore tous là. Il était fatigué, certes, mais les années ne l'avaient pas vaincu et il était prêt à se battre jusqu'au bout.

Une nouvelle rafale de vent chaud le balaya, et un rugissement effroyable résonna à ses oreilles. Oarf se retourna, et Ido avec lui.

Le dragon noir leur faisait face, ses ailes grandes ouvertes illuminées par les reflets sanglants du feu, la gueule béante, armée d'une rangée de crocs acérés. Il dépassait Oarf d'au moins deux brasses, et ses muscles tendus palpaient violemment sous sa peau coriace. C'était un animal terrible à la férocité surnaturelle, fruit de la science contre nature du Tyran.

Dohor tirait le mors avec violence en brandissant son épée vers le ciel.

Ido la reconnut immédiatement. C'était la même que celle qu'il portait ce soir-là à l'Académie, le jour où leurs destins s'étaient croisés.

Le roi le regarda d'un air moqueur.

— Enfin, nous nous retrouvons.

— Enfin, oui, répondit durement Ido.

La conscience qu'il n'y avait plus maintenant de différence entre lui et son ennemi l'attrista. Partager une haine aussi profonde et depuis si longtemps le privait de l'excuse d'agir au nom de la justice.

— J'ai déjà gagné, Ido, et tu le sais. Regarde-toi ! railla Dohor. Tu n'as plus rien, même plus ton dragon. Je t'ai tout pris.

— Si tu crois m'avoir déjà vaincu, pourquoi es-tu ici ? rétorqua le gnome.

Dohor grinça des dents.

— Pour en finir avec toi.

Ido sourit.

— Tu n'as pas changé. Tu es toujours ce garçon arrogant et imbu de lui-même.

— Tais-toi ! Il est temps de laisser parler nos épées, dit le roi en pointant son arme sur lui.

Ido leva l'épée de Nihal à la verticale devant lui, en signe de salut. Puis il ferma les yeux, l'autre main posée sur la peau d'Oarf.

« Une dernière fois, mon ami ; ce soir toi et moi combattons ensemble, jusqu'à la victoire... ou la défaite. »

Un instant encore à savourer le mugissement du vent, l'odeur du champ de bataille. Puis Ido et Oarf s'élancèrent dans le ciel.

Le gnome se souvenait parfaitement de la manière de combattre impétueuse et violente de Dohor. Dès le début, il exhorta infatigablement son dragon à l'attaque, animé par le seul désir de l'anéantir.

Ce fut immédiatement une lutte à mort. Les dragons se lançaient des bordées de flammes, tandis que les adversaires se frappaient chaque fois qu'ils étaient à la portée l'un de l'autre.

Ido gardait un calme inébranlable. Les années semblaient s'être envolées et il avait retrouvé ses réflexes d'antan. La lame noire de Nihal fendait l'air, dessinant des arabesques sur le rideau de fumée qui enveloppait tout.

Dohor, quant à lui, se battait en force. Il menait principalement des fendants de haut, à deux mains, de toute sa puissance. Ido sentait ses articulations craquer à chaque parade, malgré ses efforts pour amortir le choc.

« Je peux y arriver, se disait-il chaque fois. On va y arriver. »

Puis un fendant vigoureux perça sa garde et se dirigea vers son cœur. De la main gauche, il saisit d'instinct l'épée qui l'avait accompagné dans toutes les batailles de sa vie et para le coup. Ensuite, il battit en retraite.

— Tu en es réduit à tricher maintenant, pour gagner ? hurla Dohor, le souffle court.

Ido répondit par un sourire féroce. Il leva ses deux épées en l'air, et le feu en dessous de lui les fit briller de reflets sinistres. Une lame blanche et une lame noire, l'acier et le cristal, tel le symbole de sa vie.

— Le passé conspire lui aussi pour t'envoyer dans l'autre monde, cria-t-il. Mon épée, tu la connais déjà, quant à l'autre, tu devrais la

reconnaître. Tu n'étais qu'un jeune garçon à l'époque, mais tu ne peux pas avoir oublié Nihal.

Les yeux de Dohor furent traversés par un éclair de terreur, et le gnome se lança à nouveau à l'attaque.

Le cliquetis des épées s'accéléra, et chaque nouveau heurt projetait des étincelles dans le ciel enflammé. Le cœur d'Ido battait toujours au même rythme, il était à peine essoufflé. Dohor, lui, commençait visiblement à s'impatienter et le gnome sourit intérieurement. C'est lui qui le toucha le premier. Une légère égratignure à la cuisse, mais il sentit la victoire se rapprocher. Il enchaîna aussitôt un second coup ; Dohor recula prudemment et fit descendre son dragon en piqué vers le sol. Ido le suivit, perplexe. Il le vit planer quelques secondes, attraper au vol une épée de la main gauche et se retourner vivement vers lui.

— Tu n'es pas le seul capable de ce genre d'exploit ! railla le roi, et cette fois, le coup arriva par la gauche.

Ido l'esquiva de justesse. Ils étaient de nouveau à égalité. Deux lames contre deux lames. Les quatre épées se croisèrent ; pendant un instant, les dragons volèrent côte à côte.

— Tu n'as pas honte d'utiliser une arme ordinaire ? Je croyais que tu n'aimais que les épées forgées par d'habiles artisans, se moqua le gnome.

— C'est là que tu te trompes. Tu me prends toujours pour un enfant gâté. Si je suis arrivé au sommet, c'est parce que je suis un soldat, le meilleur.

Ido ne répondit pas et se jeta sur lui. Mais la fatigue commençait à se faire sentir. Les coups de Dohor, eux, ne perdaient pas de leur puissance.

Tout à coup, il sentit les muscles d'Oarf se contracter sous ses cuisses. Un rugissement emplit le ciel. Une flamme avait atteint le dragon à une patte. Une blessure superficielle, mais douloureuse.

Une rafale souffla, et Ido eut à peine le temps de s'en protéger en levant son épée. Dohor en profita pour la coincer entre ses deux lames et fit levier. L'épée d'Ido se brisa avec un bruit strident. Il ne lui resta plus entre les mains que la garde, où il avait effacé depuis bien longtemps maintenant le serment qu'Aster lui avait imposé de suivre.

Dohor poussa son avantage et trancha les lacets de sa cuirasse, cherchant à lacérer la chair. Ido fit s'éloigner Oarf, tandis que le rire du souverain emplissait la plaine.

— Un à zéro, hurla-t-il en levant ses deux épées vers le ciel.

Ido lâcha la garde. Après son dragon, c'était au tour de son épée de l'abandonner. Il serra de nouveau le poing.

« L'épée de Nihal. »

Le cristal noir brilla entre ses mains, et il se sentit galvanisé.

— La partie ne fait que commencer ! cria-t-il en retournant à la

charge.

Il changea de stratégie et passa à la force brute. Les muscles de son bras protestèrent, mais il s'en moquait. Il redoubla le rythme et visa la seconde arme de son ennemi. Enfin, il réussit à toucher le roi à l'aisselle.

Dohor poussa un cri de douleur et son épée lui glissa des doigts.

— Égalité, dit doucement le gnome.

Il était épuisé.

La puissance des coups de Dohor diminuait, elle aussi, et Ido en profita pour viser son dragon. Il s'éloigna et lança Oarf contre l'une de ses ailes. Les deux animaux tournoyèrent, enlacés l'un à l'autre, et les flammes enveloppèrent les combattants. S'ensuivit un ballet de morsures et d'esquives, l'étreinte mortelle de deux corps frémissants. Puis les pattes d'Oarf trouvèrent leur cible. Le gros dragon noir rugit et mordit la queue de son adversaire. Les deux animaux tombèrent comme des pierres. Ils se séparèrent juste à temps pour éviter le choc.

Ido sauta à quelques brasses du sol, roula et se releva aussitôt. Le dragon de Dohor, lui, fit un mauvais atterrissage, et le roi mit quelques instants à reprendre le combat.

Les lames des deux adversaires se croisèrent de nouveau, sauvagement, tandis que les dragons crachaient feu et flammes quelques pas plus loin.

— Un duel, comme ce jour-là à l'Académie, dit Dohor, menaçant.

— Tu te souviens comment il s'est terminé ? railla Ido.

Ils se dévisagèrent brièvement. L'un d'entre eux ne se relèverait pas.

Ido prit une profonde inspiration. Il entendit le rugissement d'Oarf derrière lui, et le bruit sourd de ses pattes qui foulaient le sol. L'air sentait le soufre et il se dit qu'il ne pouvait pas espérer mieux que mourir dans un endroit si semblable à sa terre natale.

Il s'élança pour l'assaut final. Parade, attaque, étincelles, douleur. La lame du roi s'enfonça dans son flanc droit. Il s'écarta, résista de toutes ses forces pour rester debout, vacilla. Le sang se mit à couler violemment et il dut s'appuyer sur sa garde.

— Tu es fini, dit Dohor avec son sourire d'enfant gâté.

Ce fut cette vision qui donna un regain d'énergie à Ido. Au prix d'un effort surhumain, il souleva son épée, serra les dents, et attaqua en hurlant de douleur. Son arme ne frappa que le vide.

Sans se décourager, il revint à la charge. Cette fois, il sentit son épée rompre les sangles de cuir de l'armure et transpercer la chair.

Sous le choc, il bascula en arrière. Comme il aurait aimé tomber et ne plus se relever !

« Tant qu'il ne sera pas mort, tu ne trouveras pas le repos », s'insurgea une voix au plus profond de lui.

Il recula un peu et attendit.

La cuirasse de Dohor avait volé au loin, et une cicatrice rouge lui zébrait la poitrine. Le roi avait posé la main sur sa blessure, et une grimace de souffrance déformait ses traits. Ido sut que le moment était venu.

Il leva encore une fois son épée, si lourde à présent, la serra entre ses mains tremblantes et courut. Ses courtes jambes ne le portaient plus, et il se laissa entraîner par son élan initial.

Il ne vit même pas Dohor : il sentit seulement l'épée de Nihal s'enfoncer jusqu'à la garde. L'air lui manqua brusquement, et sans même se rendre compte de ce qui se passait, il se retrouva dos à dos avec son ennemi. Il toussa, et sa bouche se remplit de sang. Ses yeux virent la lame noire dépasser de l'omoplate de Dohor. Il avait réussi.

Il éprouva une douleur fulgurante à l'estomac, mais cela n'avait pas d'importance. Derrière lui, le corps de Dohor se contractait dans les spasmes de la mort et finit par s'effondrer en avant, entraînant avec lui son épée. Cette même épée qu'Ido vit glisser lentement hors de son propre corps. Il ressentit un élan plus vif lorsque l'acier se retira entièrement, puis il tomba à son tour, et tout se ralentit autour de lui.

La tête lui tournait. Il n'arrivait qu'à fixer ses mains appuyées sur le sol. Tremblantes et couvertes de sang. Une large tache rouge s'élargissait sous lui. Il souleva la tête. Dohor gisait sur le dos, l'épée de Nihal encore à demi plantée dans le corps. Il avait les yeux écarquillés, et regardait le ciel sans le voir. Ido l'avait frappé en plein cœur.

« Lève-toi, idiot, se dit-il. Tu oublies ton dragon. »

À la troisième tentative, il parvint à se hisser sur ses jambes. La terre et le ciel ne faisaient plus qu'un et le silence l'étourdit.

Il fit quelques pas sur la plaine en essayant d'appeler Oarf, mais il n'aurait su dire si les mots étaient sortis de sa bouche ou non. Le bourdonnement dans ses oreilles couvrait tous les autres sons.

Enfin, il l'aperçut, une silhouette floue qui avançait lentement vers lui en traînant une patte. Ido s'appuya sur le ventre de l'animal et se laissa glisser sur le sol.

— Je vois que toi aussi, tu as réussi... voulut-il dire, mais les mots moururent sur ses lèvres.

Oarf le regarda avec ses yeux de braise. Il n'y avait ni pitié ni douleur dans ce regard. Seulement du respect, et un adieu. Le gnome sourit.

Il ferma les yeux, et discerna une lumière chaude, rassurante. Il sentait le sang couler de sa blessure, toujours plus lentement. Dans son dos, le souffle puissant d'Oarf dictait le rythme à son cœur faiblissant. Il regretta de ne pas avoir sa pipe. Il aurait aimé la fumer une dernière fois. Il pensa avec un sourire à la phrase que Sennar lui avait écrite,

des années plus tôt : « Tu mourras l'épée à la main. » Où était son épée ? Il n'arrivait même pas à s'en souvenir...

Il essaya de rouvrir les yeux, mais il n'y avait plus rien à voir. La lumière avait tout englouti. Il pensa à toutes les choses qu'il restait encore à faire : prêter main-forte à Sennar et Lonerin, sauver San, l'entraîner. Il en aurait fait un roi, son successeur sur la Terre du Feu. Il y avait aussi le Monde Émergé à reconstruire. C'est cette pensée qui lui fit comprendre à quel point il était fatigué. À une époque, ces tâches l'auraient retenu, il aurait considéré de son devoir de rester en vie et de se plonger à nouveau dans le chaos bouillonnant de ce monde qui refusait obstinément de rester en paix. Plus maintenant. L'heure était venue pour lui de se reposer. D'autres s'occuperaient du Monde Émergé. Lui, il avait simplement envie de revoir Soana, de retrouver tout ce dont ces années de combats acharnés l'avaient privé.

Il soupira. Oui, c'était un bel endroit pour mourir.

Retours

Lpaix régnait entre les deux mondes. Aster ne bougeait plus, il ne parlait pas. Il avait dit tout ce qu'il avait à dire, il n'aspirait plus qu'à partir. Il attendait, immergé dans ce néant aveuglant, les bras ouverts et le regard serein de celui qui a fait tout ce qu'il avait à faire.

Lonerin se sentait de plus en plus confus. Par moments, il avait du mal à se souvenir de l'endroit où il était, et surtout de la raison de sa présence. Quelles paroles devait-il prononcer maintenant ? Il les connaissait pourtant, ces paroles, il les avait répétées chaque nuit comme un mantra, à tel point qu'elles avaient fini par faire partie de son être. Et voilà qu'elles s'étaient enfuies.

Il fouilla dans sa mémoire, en se raccrochant désespérément à sa conscience de lui-même. C'était tout ce qui lui restait. Enfin, il les vit affleurer lentement à la surface de son esprit, une à une, indistinctes, comme de l'encre pâlie sur un vieux parchemin. Elles étaient dans le désordre, mais il savait qu'il ne devait pas céder à la panique : c'était le premier conseil que lui avait donné Sennar.

« Dans une entreprise de ce genre, le calme est fondamental. Comme pendant une bataille. C'est exactement pour cela qu'Ido est un guerrier extraordinaire : il garde toujours son sang-froid pendant le combat, et il a enseigné à Nihal à faire de même. C'est aussi valable pour un magicien. Si tu laisses la panique prendre possession de toi, tu ne te souviendras jamais de l'enchaînement exact des formules ni du dosage des pouvoirs que tu devras utiliser. Les esprits sentiront ton trouble et te fuiront, ils ne se laisseront pas convaincre de seconder tes prières. »

Sauf que garder son calme n'était pas si simple. Son corps était perdu quelque part au milieu du chaos de la Maison, et il n'avait aucune idée de ce qui était en train de lui arriver. Et puis, la mort

rôdait. Il sentait son haleine autour de lui, dans ce lieu qui de minute en minute devenait plus glacial. Et s'il n'avait pas suffisamment d'énergie pour se sortir de là ? Et si son destin était de finir sa vie dans ces limbes ?

« N'y pense pas, ce n'est pas pour toi que tu fais tout ça. Souviens-toi que tu te bats pour un intérêt supérieur, pour le Monde Émergé tout entier. »

Cette fois, la paix se fit dans son cœur. Il n'avait pas à avoir peur, c'était comme s'il était déjà mort, de toute façon. Il devait seulement accomplir son devoir.

Les paroles se mirent enfin dans le bon ordre, cette fois claires et nettes. Lonerin les prononça en détachant bien chaque syllabe. Lorsqu'il eut fini, il se sentit vidé, mais à nouveau libre et tranquille. Il ouvrit les yeux et regarda Aster.

L'enfant souriait, apaisé.

— Merci, dit-il simplement.

Puis le blanc commença à l'engloutir, sa silhouette s'effaça peu à peu, comme de la fumée se disperse dans l'atmosphère.

Lonerin observa ses yeux, et il comprit instantanément le sens de la mort. Il en saisit à la fois l'attrait et la tristesse, et réussit à l'accepter pour ce qu'elle était.

C'était fini. Pour toujours. Au-dehors, le monde pouvait s'écrouler ou se détruire, Aster ne reviendrait plus. Son fantôme ne menacerait plus jamais le Monde Émergé. Il avait réussi !

Il sourit, seul au milieu de ce blanc aveuglant. Il y avait quelque chose de doux dans ce lent évanouissement des sens, quelque chose d'envoûtant. Il avait rempli sa mission, et il songea que, pour lui, tout pouvait même s'arrêter là.

Learco, Theana et San prirent aussitôt la fuite. Les couloirs qu'ils traversaient étaient vides, peuplés seulement de hurlements inhumains. Chaque fois qu'il en entendait un, Learco sentait son cœur s'arrêter.

« Je ne peux pas, je ne peux pas ! »

Il entra soudain dans une cellule ouverte, poussa ses deux compagnons à l'intérieur et ferma la porte.

— Attendez-moi là, dit-il d'une voix tremblante. Je dois aller chercher Doubhée.

Il trahissait Ido, il le savait, mais ils seraient en sécurité. En outre, la Guilde était trop occupée à combattre la Bête pour faire attention à eux. Il allait sortir lorsqu'une main le retint par le poignet.

— Ce n'est pas la peine, dit Theana.

Elle était livide, mais son regard était ferme.

— Je sais comment la sauver.

La magicienne se mit à parler si vite que le prince eut du mal à la suivre.

— Il existe une lance magique capable de rompre le sceau. Elle est ici, dans la Maison, probablement près de l'endroit où était enfermé l'esprit d'Aster. Je crois qu'ils l'ont utilisée pour l'invoquer, et c'est la seule chose qui puisse sauver Doubhée.

— Dis-moi où, j'irai la chercher pendant que vous resterez à l'abri, s'exclama Learco.

Theana secoua la tête.

— Je ne sais pas où elle se trouve exactement. Et puis, tu ne pourras pas l'activer.

— Il faut un magicien ?

Les yeux de la jeune fille se troublèrent légèrement.

— Il faut une Consacrée à Thenaar, dit-elle enfin.

Le jeune homme la regarda.

— Mais tu n'es pas une Consacrée !

— Toi non plus, et tu n'es même pas magicien. Je suis la seule à avoir une chance de réussir.

— San, lui, doit rester ici, dit Learco en se tournant vers le garçon.

L'enfant secoua vivement la tête et s'agrippa à la robe de la magicienne.

— Non ! Vous avez fait une promesse, dit-il d'une voix où se mêlaient la peur et l'orgueil. Et puis, j'ai le droit de venir. Au fond, c'est moi la cause de tout ça.

Learco hésita encore quelques instants, puis il rouvrit la porte de la cellule et sortit dans le couloir désert.

— Alors, allons-y.

Ils coururent à perdre haleine. Il n'y avait plus personne dans la Maison. Learco sentait sa tête sur le point d'exploser. Chaque minute qui passait ôtait un souffle de vie à Doubhée. Il imaginait son esprit sombrer peu à peu dans la folie, et il se rendit compte que c'était plus qu'il ne pouvait supporter. Il ressentait sa douleur dans sa propre chair, et il en devenait fou lui aussi. Il ne voulait pas d'une liberté si cher payée. Son règne ne pouvait pas commencer par de telles prémices.

Ils se séparèrent pour fouiller chaque pièce ouverte, mais ils ne trouvèrent rien. Lorsqu'ils se rencontraient dans les couloirs, ils échangeaient des regards désespérés. Learco avait envie de hurler.

— Il y a un moyen, dit tout à coup Theana.

Elle ferma les yeux et tendit la main.

— Normalement, on utilise des pierres ; cela ne fonctionnera peut-

être pas aussi bien, mais on peut espérer que mes pouvoirs suffiront.

Son front se couvrit de sueur. Ses paupières se mirent à trembler, comme dans un rêve. Au bout d'un temps qui sembla infini à Learco, elle rouvrit les yeux.

— Par là, dit-elle fermement.

Ils reprirent leur course.

— C'est là ! s'écria soudain Theana.

La petite pièce était éclairée par la lumière de deux braseros de bronze. Sur la table de travail en désordre gisait le cadavre déchiqueté d'une Victorieuse, au milieu de livres maculés de sang.

À cet instant, le cri de la Bête résonna dans une des ailes de la Maison. Learco, désespéré, se boucha les oreilles. Theana, en revanche, se mit à fouiller partout.

— Aidez-moi ! hurla-t-elle aux deux autres.

Le petit garçon resta immobile dans un coin, pétrifié. Learco se secoua. Il devait réagir, se comporter comme un homme. Une petite statue d'Aster posée sur le bureau attira son regard. Il en parcourut instinctivement les contours du bout des doigts, à la recherche d'un mécanisme donnant accès à une cachette secrète. Il sentit une aspérité, appuya dessus, et l'une des étagères murales pivota en avant, révélant une niche creusée dans la pierre. Entre deux moelleux panneaux de tissu, se trouvait une lance.

Elle était splendide. Sa pointe blanche et acérée, son manche orné d'un motif de feuilles et de branches enchevêtrées semblaient animés d'une vie propre. À l'endroit où elle touchait le sol avaient poussé des pieds de *Lactescensia* qui, en grandissant, s'étaient enroulés autour d'elle. L'aura qui émanait de l'arme était d'une puissance incroyable. Learco ne douta plus que c'était la lance magique qu'ils cherchaient.

Theana la regarda avec des yeux émerveillés et tendit vers elle des mains tremblantes. Soudain, une terrible secousse ébranla les murs. La jeune fille tressaillit, attrapa la lance et tira. Les plantes résistèrent et la retinrent. Sans réfléchir, Learco posa lui aussi les mains dessus.

Ce fut comme s'il avait touché du feu. Il sentit toutes ses forces comme aspirées et une chaleur insupportable lui brûla les mains. Il serra les dents de douleur et arracha la lance de son alvéole. Le contrecoup fit tomber Theana en arrière, et Learco se retrouva seul à la tenir. Une fatigue mortelle lui envahit les membres, et sa vue se brouilla.

« Damnation », pensa-t-il en chancelant sur ses jambes. Theana lui ôta vivement la lance des mains et ses forces revinrent instantanément, en même temps que sa vue s'éclaircissait. Il regarda la niche et constata que les plantes gisaient mortes sur le sol, réduites à des bulbes atrophiés.

La magicienne était à terre, le souffle court, et le prince s'agenouilla

près d'elle.

— Ça va aller ? demanda-t-il, inquiet.

Theana acquiesça avec conviction mais elle était d'une pâleur mortelle. Elle accepta sa main pour se relever et chercha à reprendre son équilibre. Ses mains agrippaient convulsivement la hampe, et autour d'elle la Lactescensia palpitait de vie.

— Laisse-moi la porter, au moins jusqu'à Doubhée. Pour économiser tes forces, ajouta Learco, et elle accepta.

Il saisit fermement la lance, et de nouveau il sentit ses jambes devenir molles et sa vue se brouiller. Mais il ne flancha pas.

Ils débouchèrent bientôt dans une salle immense au plafond très haut. En son centre trônait une statue représentant un homme au rictus féroce qui brandissait un éclair dans une main et une épée dans l'autre. Ses pieds plongeaient dans deux bassins remplis de sang. Au sol, un tapis de cadavres au-dessus duquel se dressait la Bête, horrible et triomphante.

Crocs démesurés, mains et pieds griffus, muscles énormes et palpitants.

Doubhée.

Learco manqua s'évanouir. Comment avait-il pu penser pouvoir la sauver ? Il n'y avait pas de retour possible après un tel abîme. Elle ne pouvait que mourir.

Mais son désespoir ne dura qu'un instant. Il devait essayer, malgré tout. Le destin était toujours entre ses mains. Il chassa sa peur et tendit la lance à Theana. Elle était pâle et immobile, et il dut la secouer pour la ramener à elle.

— Prends-la, et fais ce que tu dois faire.

Sa main ne tremblait plus.

Theana le regarda, hocha la tête et saisit la lance. Learco ramassa une autre arme sur le sol et regarda la Bête. Les Assassins survivants essayaient de la frapper avec des poignards. On aurait dit des nains s'attaquant à un géant.

Le prince prit San dans ses bras et l'étreignit. L'enfant était secoué de violents tremblements.

— Ne crains rien. Je te défendrai jusqu'à mon dernier souffle, dit-il d'une voix ferme.

Ensuite, il pria et attendit.

Sennar regarda avec horreur Yeshol ramper vers Lonerin. Il n'était plus que l'ombre de lui-même, un pantin désarticulé qui se traînait sans force sur le sol, mais il n'avait pas encore rendu les armes. Ses yeux brillaient de haine, et le magicien comprit que rien ne l'arrêterait, pas même la mort. Son regard avait encore le pouvoir de

le clouer sur place, l'empêchant d'intervenir. Yeshol atteignit péniblement le mur et se hissa sur ses pieds.

Derrière lui, la fine barrière qui protégeait Lonerin s'évanouissait peu à peu.

— Je ne suis pas encore mort, répéta-t-il, un filet de sang coulant le long de son menton. Et tant que je vivrai, Aster pourra revenir !

Il leva son poignard et se jeta sur Lonerin de toutes les forces qu'il lui restait. C'est alors que le talisman explosa dans une lumière aveuglante. Serré entre les doigts du jeune magicien, il vibra soudain d'un pouvoir formidable. La lumière blanche emplit la pièce, et une chaleur réconfortante se répandit partout. Sennar porta instinctivement la main à ses yeux. Il distingua le visage d'un enfant d'une grande beauté, et son cœur tressaillit. Il se souvenait très bien de lui. Ils s'étaient rencontrés dans une cellule sombre, des années plus tôt, et ses yeux d'un vert indescriptible avaient été la dernière chose qu'il avait vue avant de perdre conscience. Ce jour-là, il avait pénétré l'angoisse qui habitait son esprit, et alors Aster avait cessé d'être un ennemi pour lui.

Le revoir l'émut. Depuis que Nihal était morte, plus rien ne subsistait de ce qui les avait opposés autrefois.

— Aster... murmura le vieux magicien.

Son visage d'enfant regardait vers le ciel, avec une expression de béatitude surprenante. Sennar était certain qu'il n'avait jamais connu une telle paix de son vivant. En entendant appeler son nom, l'enfant baissa les yeux et les posa sur Sennar. Le magicien y vit passer une lueur de connivence, et il sut que le sourire qui suivit lui était adressé. Il répondit avec tristesse, et dans le regard qu'ils échangèrent, il y avait tout ce que Sennar avait traversé durant ces années, la même vie de souffrance qu'Aster avait vécue avant lui. Si fugace fût-il, cet instant dura assez longtemps pour exprimer une vie entière. Pourquoi la douleur existait-elle, où conduisait-elle et quel sens cela avait-il de lutter ? La seule question qu'il valait vraiment la peine de se poser, et la seule à laquelle il n'y avait pas de réponse, seulement une recherche perpétuelle.

Un cri brisa soudain ce moment de perfection.

— Non !

Yeshol hurla de toute la force de ses poumons, les doigts crispés sur son poignard, les joues sillonnées de larmes. Il tendit les mains vers l'apparition.

— Ne m'abandonnez pas, mon Seigneur, pas maintenant, je vous en supplie ! Prenez mon corps et réglez de nouveau, revenez et faites trembler ce monde de Perdants !

Aster, sans même le regarder, se dispersa lentement dans l'air, et la lumière s'obscurcit, repartant d'où elle était venue. Le talisman brilla

encore pendant quelques secondes, puis une obscurité désolante tomba sur la pièce.

— C'est fini, dit Sennar en s'appuyant contre un mur.

Yeshol s'effondra sur le sol. Il ne quittait pas des yeux l'endroit où Aster avait disparu, et ne semblait pas comprendre ce qui était arrivé. Puis il cria, désespéré, comme le jour où la Forteresse s'était écroulée d'un seul coup. Mais les dieux demeurèrent silencieux, et Thenaar lui-même ne répondit pas à sa prière.

À ses pieds s'étendait une large flaque de sang, et ses cris devinrent peu à peu plus faibles. La vie le quittait.

Sennar l'abandonna à son destin et se dirigea vers Lonerin. La barrière magique était désormais complètement dissoute.

— Lonerin, l'appela-t-il en lui prenant la main.

Elle était glacée.

— Reviens, murmura-t-il.

La mort était séduisante pour un esprit fatigué, et les sirènes de l'oubli pouvaient se montrer très persuasives. Sennar savait que le jeune magicien devait encore affronter cette dernière épreuve. Dépasser cette tentation, endosser à nouveau le poids de la chair et accepter la souffrance qui en découlait. Il serra le talisman dans sa main et perçut la vie qui y palpitait. Lonerin était encore emprisonné à l'intérieur. Le talisman ne redeviendrait froid que lorsqu'il n'abriterait plus le moindre souffle d'énergie vitale. C'est ainsi qu'il avait compris que Nihal était partie pour toujours. Mais peut-être que pour Lonerin il y avait encore un espoir. Il pouvait lui éclairer la route, le rappeler à la réalité de la vie.

— Tu as réussi, tu m'entends ? Si tu ne reviens pas en arrière, rien de tout ça n'aura de sens, Lonerin.

Il sentit sa propre main infuser un léger pouvoir dans le talisman, mais sa chaleur ne diminua pas.

— Des cendres de cet endroit naîtra un nouveau monde, un monde qui ne sera plus fondé sur le sacrifice de ses enfants. Maudit est le pays où les fils meurent avant les pères !

Il posa la main sur la poitrine du jeune homme et essaya le seul enchantement curatif qu'il était encore en état d'invoquer : une formule de débutant qu'il avait apprise adolescent. Sous sa paume, le cœur de Lonerin se taisait.

— C'est à nous autres les vieux de nous sacrifier, continua-t-il d'une voix de plus en plus forte. Nous, nous n'avons pas la force de reconstruire le Monde Émergé, ce sont les jeunes comme toi qui l'ont. C'est pour cela que tu dois revenir. Ce n'est pas encore le moment de rechercher la paix, Lonerin, tu ne dois pas te dérober au combat !

Le corps du jeune homme gisait toujours sur le sol, froid et inerte. Le talisman, lui, était brûlant. Sennar se sentit envahi par un déchirant

sentiment d'impuissance. Il pensa à Laio, mort des années plus tôt, à Nihal, à tous les sacrifices que, de génération en génération, le Monde Émergé exigeait pour continuer à respirer, pour se libérer des miasmes que levait sur lui le tyran de service. Et il sentit que c'était injuste, qu'il ne le tolérerait plus.

— Malédiction, Lonerin ! hurla-t-il à gorge déployée.

Une petite flamme. Noire. Une obscurité qui jetait de la lumière. Un magnifique paradoxe, songea Lonerin en reprenant conscience. Il se sentait las, détaché de tout. Mais au milieu de tout le blanc qui l'entourait était brusquement apparue une petite flamme noire. Et avec elle la douleur. Une douleur physique, à la poitrine. À présent, il sentait à nouveau qu'il en avait une, et il réalisait en même temps la somme d'efforts qu'il lui faudrait fournir pour la lever et l'abaisser au rythme incessant de la respiration. Cela valait-il la peine de souffrir autant ? Et pour quoi ?

La petite flamme captait toute son attention. Au milieu de tout ce blanc, c'était la seule chose sur laquelle appuyer son regard. À présent, il sentait qu'il avait des jambes, des bras, des mains, des veines : tout un corps dans lequel le sang attendait, immobile. Cela faisait mal, mais il savait qu'il avait le choix : se perdre dans ce grand néant blanc et ne plus souffrir, ou bien affronter cette douleur et continuer à lutter. Certes, il était tentant de se fondre dans cette paix éternelle. Et pourtant... il ne pouvait pas. Il ne *voulait* pas. Parce que la flamme était devenue un incendie noir, et malgré toute la douleur qu'elle irradiait, elle l'appelait inexorablement. Cela valait-il la peine ? Oh oui, et comment !

Une étincelle de pouvoir passa des mains de Sennar à la poitrine de Lonerin. Il en coûta à Sennar un vif élanement au thorax, qui ne dura qu'un instant. Après quoi, il devina enfin un léger battement sous sa paume. Il leva les yeux sur le visage du jeune homme et le vit lentement reprendre des couleurs, tandis que le talisman refroidissait peu à peu sous ses doigts. Il sentit la joie l'envahir, pénétrer la moindre fibre de son vieux corps fatigué. Lorsqu'il le vit ouvrir les yeux, il le serra sans retenue.

— Je le savais, je savais que tu réussirais !

Lonerin demeura entre ses bras quelques secondes, puis le vieux magicien se détacha de lui.

— Comment te sens-tu ?

Le jeune homme regarda autour de lui d'un air hébété.

— Mal, dit-il avec sincérité.

Il regarda ses mains, les bougea lentement, puis sourit.

Sennar l'étreignit encore.

— J'y suis arrivé ?

— Tu l'as libéré. Je l'ai vu s'en aller. Il n'existe plus, Lonerin, Aster n'existe plus.

Le visage du jeune magicien se fit grave, et Sennar comprit qu'il avait lui aussi ressenti *dans son corps* l'angoisse d'Aster. C'était une expérience dont on ne sortait pas indemne.

— Il faut partir, dit-il en le soutenant.

Le vieux magicien jeta un dernier regard sur la pièce. Yeshol était recroquevillé dans un coin, la bouche ouverte dans une ultime prière désormais muette. Il eut pitié de lui. Il était mort au milieu de l'angoisse la plus sombre, dans le silence obstiné de son dieu.

Lonerin le regarda et pensa la même chose.

Ils se dirigeaient d'un pas mal assuré vers la porte, quand quelque chose les arrêta.

— Qu'y a-t-il ? demanda Lonerin d'une voix lasse.

Sennar frémit. Quelqu'un était en train d'utiliser une incroyable force magique. Un pouvoir elfique.

— Nous sommes pourtant les seuls magiciens là-dessous, observa-t-il.

Lonerin secoua la tête.

— Theana !

Le pardon et la culpabilité

Sennar et Lonerin se mirent à courir aussi vite que leurs forces le leur permettaient. Le pouvoir qu'ils percevaient était si énorme et incontrôlable qu'il risquait de tout détruire.

La Maison n'était plus qu'un dédale de couloirs déserts imprégnés de sang, le long desquels s'ouvraient telles des bouches béantes les portes des chambres des Assassins abandonnées en hâte. Lonerin regarda autour de lui, effaré. Doubhée était en train de réaliser ce dont il avait toujours rêvé, l'anéantissement de la Guilde, mais le spectacle de cette dévastation ne lui procurait aucun plaisir. Il avait vécu avec le désir de vengeance pendant tant d'années qu'il était arrivé à le considérer comme faisant partie de lui-même. Et pourtant, il l'avait quitté d'un coup. Yeshol était mort, et avec lui la plupart des Assassins. La Guilde était à genoux. C'était tout ce qui comptait.

Seule Theana occupait son esprit. Elle aussi avait fait partie de sa vie pendant tellement d'années qu'il n'avait jamais imaginé qu'elle puisse disparaître. Qu'elle fût en danger rendait tout le reste insignifiant. Il était épuisé, vidé de tout son pouvoir, mais le désir de la sauver continuait à le tenir debout.

Sennar et lui remontèrent un nouveau couloir et ils comprirent qu'ils touchaient au but. Une lumière rouge brillait à son extrémité, et les hurlements se faisaient de plus en plus forts.

Ils se traînèrent jusqu'à l'entrée d'une immense salle et virent la Bête se déchaîner sur un petit groupe d'Assassins terrorisés. Un jeune homme en armure, aux cheveux d'un blond presque blanc et une épée à la main, défendait San en le pressant sur sa poitrine. Theana était debout devant eux. Belle et éperdue. Son visage était pâle et émacié, et elle serrait entre ses mains tremblantes une lance entourée de tiges de Lactescensia. C'était d'elle qu'émanait le pouvoir.

Lonerin cria son nom à tue-tête.

Theana n'entendait rien. Les hurlements qui, lorsqu'elle était entrée, avaient failli la rendre folle, avaient diminué au bout de quelques minutes. Elle gardait les yeux fermés, dans un effort désespéré pour se concentrer. Elle ne percevait même pas les pas lourds de la Bête et les mouvements d'air qu'elle provoquait en se déplaçant. Elle sentait seulement la lance entre ses mains et le pouvoir qui s'écoulait d'elle à travers ses bras.

Elle n'avait pas la moindre idée de la façon de l'utiliser et elle ne connaissait pas non plus le rite : elle se fiait simplement à son instinct. Au fond, elle était la dernière prêtresse de Thenaar, et elle espérait que son dieu comprendrait son geste.

Elle se rappela la première prière que lui avait enseignée son père, le jour où il l'avait conduite dans la petite pièce où il pratiquait son culte. Ses mots étaient restés gravés dans sa mémoire : « Mon Seigneur, donne-moi la force de t'honorer. Éclaire ma journée et accorde-moi de porter ta lumière parmi les hérétiques. »

Elle la répéta à voix basse avec toute la conviction dont elle était capable, scandant chaque mot avec la foi de son enfance, en pensant à son père et à son courage. Elle avait besoin de sa force d'âme, de son abnégation. Elle songea à travers ses larmes qu'il aurait été fier d'elle s'il avait pu la voir en ce moment. « Un jour, nous apporterons la lumière de Thenaar jusque dans la Guilde, et nous montrerons au monde entier l'absurdité de leurs mensonges. Alors Thenaar sera de nouveau le dieu de tous, et son nom signifiera l'espoir », lui avait-il dit un jour. C'était exactement ce qu'elle était en train de faire.

La lance s'anima entre ses mains, son immense pouvoir résonna entre ses bras et vibra dans l'air environnant. Pendant un instant, Theana, emplie d'espoir, la brandit en direction de Doubhée. Mais les choses tournèrent tout de suite mal. Le pouvoir restait enfermé dans ses mains, incapable de franchir la barrière invisible qui lui faisait obstacle. La lance cessa de vibrer et recommença à aspirer son énergie.

« Non, non ! »

Elle essaya de résister en s'agrippant à sa foi avec obstination ; ses efforts furent inutiles.

« Je sais que je ne suis pas la Consacrée, mais quelle importance ? Donne-moi la force, Thenaar, je t'en conjure ! »

Theana sentit la vie se répandre hors de son corps, et le monde autour d'elle s'estompa peu à peu. Pourtant, elle n'abandonna pas. Doubhée était son amie, et tant qu'elle aurait suffisamment de forces, elle continuerait.

— Qu'est-ce qu'elle est en train de faire ?

Lonerin était sur le point d'intervenir. Sennar le retint en le poussant contre le mur. Le jeune homme attrapa le magicien par sa tunique et le secoua, complètement paniqué.

— Dis-moi ce qu'elle est en train de faire !

— Elle essaie d'utiliser un artefact elfique, répondit-il sombrement. Mais elle n'y arrivera pas.

Lonerin se sentit défaillir.

— Pourquoi ?

Sennar le prit par les épaules et approcha son visage du sien.

— Parce qu'il faut avoir du sang elfique pour utiliser de tels objets, et si c'est la lance à laquelle je pense, alors même un elfe ne pourrait pas l'activer.

Le jeune homme le regarda d'un air abattu.

— La lance de Dessar est une arme légendaire, poursuivit Sennar, imperturbable. Nous avons peu d'informations sur son compte, et je la croyais perdue. Elle a d'énormes pouvoirs, et on dit même qu'elle peut briser les sceaux.

Lonerin comprit d'un coup. Il gémit sans même s'en rendre compte.

— D'après la légende, il n'y a qu'un Consacré qui puisse l'utiliser. Quelqu'un comme Nihal.

Lonerin ferma les yeux. Il se redonna du courage et essaya de se décoller du mur, d'aller vers elle. Mais ses jambes ne répondaient pas, et Sennar dut le retenir pour l'empêcher de tomber.

— Laisse-moi !

— Où comptes-tu aller ? Tu ne vois pas dans quel état tu es ?

— Je dois la sauver, tu ne comprends pas ? Elle est tout pour moi, tout ! hurla Lonerin.

Sennar le fixa quelques secondes, puis ses yeux s'éclairèrent.

— Le talisman.

Lonerin fit une moue interrogative.

— Tu veux sauver ton amie ? Donne-moi le talisman.

Le jeune magicien le sortit avec difficulté de sa poche.

Sennar le prit entre ses doigts.

— Quoi qu'il arrive, ne bouge pas d'ici, lui intima-t-il.

Et il se précipita vers Theana.

L'idée lui était venue à l'improviste, et il ne perdit pas de temps à réfléchir aux conséquences. Dans ses mains, le talisman était aussi froid que ce jour-là, et son cœur se serra. Tout serait terminé sous peu.

Il se plaça près de Theana et saisit la lance en même temps qu'elle.

Aussitôt, il sentit un pouvoir démesuré drainer ses forces, et très vite, son esprit lui aussi fut attiré. Mais même s'il n'avait plus de magie dans le corps, son expérience jouait en sa faveur. Il réussit à retenir le peu d'énergie qu'il lui restait pour l'insuffler dans le talisman. Seul, il ne pouvait pas y arriver, mais il savait que cet objet avait la capacité d'amplifier les pouvoirs magiques. Il suffisait de transformer sa faiblesse en une arme.

Ce fut comme créer un pont. Le talisman résonna à l'unisson avec la lance, et Sennar profita de l'étincelle de pouvoir qui lui était accordée pour réciter l'enchantement le plus rapidement possible. Les paroles étaient les mêmes que celles qu'il avait prononcées cet après-midi-là pour revoir Nihal une dernière fois, mais grâce à la lance, ils ne se rencontreraient pas à mi-chemin entre les deux mondes : c'est elle qui viendrait vers lui.

La lumière s'éteignit d'un coup, et il comprit qu'il avait réussi.

« Pourquoi ? »

C'était sa voix. Nihal était à nouveau là, avec lui, et il crut perdre la raison.

— C'était cela que je devais encore faire, n'est-ce pas ? C'est pour cela que tu m'as dit qu'on aurait encore besoin de moi... murmura-t-il.

Il sentit une douce tristesse l'envelopper, sa tristesse.

— C'est de *ton* aide qu'avaient besoin Lonerin, San et le Monde Émergé, rétorqua-t-elle.

Sennar avala sa salive. Ses forces ne tarderaient pas à s'évanouir tout à fait, et alors tout s'éteindrait pour toujours. Mais, cette fois, il pourrait s'envoler sans regret.

— Non, c'est de toi que nous avons besoin, Nihal, nous avons besoin du pouvoir d'une Consacrée.

La savoir à la fois si proche et si inaccessible éveillait en lui un irrésistible désir de la revoir, de la toucher à nouveau.

Elle ne répondit pas à son invocation, et il continua :

— La jeune fille qui nous a permis d'arriver jusqu'ici, celle qui nous a ouvert la voie au péril de sa vie, est sur le point de mourir. Je suis fatigué de ce monde affamé de chair fraîche. Une de ses amies essaie de la sauver, se mettant elle aussi en danger.

Sennar sentit ses forces s'étioler et une faiblesse mortelle s'empara de ses membres. Il serra les dents.

— Toi seule peux utiliser la lance de Dessar. Toi seule peux sauver Doubhée et Theana.

Il devina que Nihal souriait.

— Tu te souviens que je ne voulais pas être l'élue ? Tu te souviens combien mon destin me pesait ?

En guise de réponse, une larme coula lentement sur la joue sèche de Sennar.

— Mais j'ai fini par comprendre que mon sort n'était pas une malédiction, que même dans le sillon d'une vie déjà tracée il y avait de la place pour la liberté.

En l'entendant parler ainsi, Sennar réalisa combien le temps avait passé, et il aspira à cette paix qui émanait d'elle. Il sut qu'il la partagerait incessamment.

— Je veux te revoir...

— Bientôt.

— Non. Je veux te voir ici et maintenant, comme si toutes ces longues années sans toi n'avaient pas existé. Je veux te voir en chair et en os...

Sennar trouva la force d'ouvrir les yeux. Il y avait beaucoup de lumière, et la lance tremblait. Theana avait cessé de vaciller et semblait transfigurée. Il y avait quelque chose d'étrangement assuré dans son visage, quelque chose que Sennar reconnaissait. Une joie déchirante l'émut jusqu'au fond de son être. Les cheveux blonds et frisés de la magicienne devinrent courts et bleus. Son corps doux et tendre se fit vif et nerveux. Sa tunique disparut, remplacée par des vêtements de guerrier en cuir noir.

Sennar sourit béatement.

Nihal se tourna vers lui. C'était la jeune fille à peine devenue femme qu'il avait aimée : le même corps qu'autrefois, le même regard triste et déterminé. Non plus un fantôme évoqué par une Formule Interdite, mais une jeune femme en chair et en os, une guerrière déterminée à accomplir sa mission.

Elle serrait la lance avec fermeté, le dos droit, les bras tendus en avant. Elle regarda Sennar un instant, lui sourit, puis son visage se renfrogna. Elle prononça quelques mots en elfique, que Sennar réussit à comprendre :

— Shevraar, la Consacrée t'appelle et implore ton pouvoir pour dissiper les démons et briser les obscurs sortilèges. Que le pouvoir des sceaux impurs soit rompu, que l'ordre soit rétabli. Disperse la Bête et libère tes enfants.

L'air se remplit instantanément d'une douce chaleur, qui sentait la vie et le printemps. La lance émit une longue vibration, presque un chant, et Sennar se sentit libre et heureux, comme cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps, très longtemps.

Puis tout fut inondé par une lumière aveuglante, et en un instant le lieu où ils se trouvaient fut transformé. Plus de sang sur les murs, plus de corps déchiquetés sur le sol. Les sinistres bassins disparurent, et la statue de Thenaar perdit son air cruel. L'éclair et l'épée entre ses mains brillèrent d'une lumière réelle, et sur son visage se dessina une expression sévère et juste. Plus d'enfant entre ses pieds, plus de voûte oppressante au-dessus de sa tête, seulement l'immensité d'un espace

sans limites.

La Bête s'arrêta, figée dans sa rage de déchirer et de détruire. Elle gémit, hurla, mais sa voix n'atteignit pas les oreilles de Sennar. Parce que désormais tout était paix, il n'y avait plus de place pour la colère et la haine. En vain, le monstre se contorsionnait. De fines spirales de fumée noire s'élevèrent de sa peau hirsute, et son corps parut se disperser dans l'air. Les spasmes s'apaisèrent peu à peu, tandis que sa fureur se muait en un chant étouffé. Ses crocs et ses griffes disparurent, et les proportions immenses de son corps se réduisirent à celles d'un corps de jeune fille. Sennar reconnut à nouveau Doubhée, la fille triste avec qui il avait fait le voyage jusqu'à ce lieu maudit.

Ce fut la dernière image qu'il emporta.

Il se sentit tomber en arrière, mais il n'eut pas mal en heurtant le sol. L'image de Nihal emplît tout son champ visuel. Elle souriait, tranquille, la lance à la main.

Sennar la contempla, tendit le bras vers elle. Contrairement à cet après-midi où il l'avait rencontrée à mi-chemin entre leurs deux mondes, ses doigts touchèrent sa peau chaude et douce. Il pleura des larmes de joie.

— Je peux venir, maintenant ? dit-il dans un souffle.

Nihal approcha sa main de son visage, et il abandonna sa joue dans sa paume.

— Oui, lui répondit-elle, les yeux brillants. Maintenant, oui.

Lonerin assista muet à la scène. Il ne distingua pas grand-chose. Seulement une lumière aveuglante, accompagnée par une étrange sensation de bien-être. Theana était à peine visible dans tout ce blanc, une silhouette debout, tenant entre ses mains une lance pointée en direction de la Bête.

Puis la lumière disparut d'un coup. Autour de lui, tout sombra dans une obscurité sans fond. Il avança à tâtons, les membres tremblants.

— Theana, Theana...

Il la trouva enfin, étendue sur le sol, et il lui prit la tête entre les mains.

— Nihal... murmura-t-elle.

Lonerin l'étreignit avec violence et libéra dans les larmes toute la tension et l'angoisse qu'il avait éprouvées à l'idée de la perdre. Tous deux ils restèrent ainsi, enlacés au milieu de cette grande salle détruite qui semblait déjà appartenir au passé.

Lorsque la lance libéra son pouvoir, Learco serra San contre lui de toutes ses forces. Les murs fondirent, en même temps que les

silhouettes grotesques des rares Assassins encore vivants se dissipaient dans un éclat aveuglant.

Learco fut obligé de plisser les yeux, mais il réussit tout de même à voir la silhouette de la Bête se contorsionner dans les affres de la douleur.

Puis le miracle eut lieu.

Learco comprit tout de suite, mais il n'osa pas y croire. Depuis qu'il était entré dans cette salle, l'espoir l'avait abandonné. Il avait lutté, parce que se battre était le seul moyen de surmonter son sentiment d'impuissance, mais au fond de son cœur il pensait que tout était fini.

Et puis tout à coup, au milieu de cette lumière surnaturelle, il avait reconnu les traits de Doubhée dans ceux de la Bête. La lumière avait disparu et avec elle toutes les traces de ce cauchemar, et il avait crié son nom dans le silence.

San tremblait contre sa poitrine ; il sentait ses petites mains agripper ses bras.

— C'était quoi ? C'était quoi ? demandait-il d'une voix terrorisée.

L'obscurité se dispersa peu à peu, et Learco remarqua deux corps sur le sol. Un vieillard étendu sur le dos, vêtu d'une cape de magicien, qui semblait dormir. Près de lui, un corps recroquevillé en position fœtale, qui haletait péniblement. Elle.

Learco posa l'enfant à terre et bondit.

Doubhée avait le visage couleur de cendre, mais empreint d'une paix qu'il ne lui avait jamais vue. Il posa la main sur son épaule, la tourna doucement vers lui, et elle fronça légèrement les sourcils. Il écarta de son front ses cheveux baignés de sueur et la vit telle qu'elle était vraiment. Le philtre qu'elle avait utilisé pendant son séjour à la cour avait perdu son effet, et elle était redevenue elle-même, exactement comme il se la rappelait, comme il l'avait vue, enfant, assister au massacre dont lui-même avait été complice. Et il la trouva très belle, plus encore que dans ses souvenirs.

Elle ouvrit lentement les yeux, des yeux noirs et profonds. Learco songea que l'angoisse ne quitterait probablement jamais tout à fait ce regard, car le temps n'efface pas toutes les blessures, mais il avait bon espoir que l'avenir l'apaiserait peu à peu. Jusque-là, leur histoire n'avait été qu'une longue suite d'angoisses et de tourments ; peut-être avaient-ils à présent la possibilité de renaître et de jouir d'une vie délivrée de la culpabilité ? Peut-être leur amour pourrait-il maintenant prendre l'allure lente et tranquille des sentiments plus profonds ?

Doubhée mit quelques instants à le reconnaître, et ses yeux se remplirent aussitôt de larmes. Elle se redressa avec difficulté, serra désespérément ses bras autour de son cou comme elle l'avait fait dans

le grenier du palais.

— Nous sommes morts ? demanda-t-elle.

Learco nicha son visage au creux de son épaule et respira l'odeur douce-amère de sa peau, une odeur qu'il avait cru ne plus jamais sentir.

— Non, et c'est grâce à toi.

— Je ne veux plus jamais te perdre, dit-elle en pleurant comme une enfant. Sans toi je n'existe pas.

Learco la serra contre lui.

— Cela n'arrivera pas, lui murmura-t-il à l'oreille.

San resta longtemps immobile. La lumière aveuglante avait disparu et personne ne faisait attention à lui. Il avait eu peur. D'abord de ce monstre immense, ensuite du terrible enchantement que la fille blonde avait invoqué. Il s'était collé à Learco, avec une seule pensée à l'esprit : « C'est ma faute, tout est ma faute ! »

Il n'arrivait pas à effacer de son esprit les images de ce carnage. Pendant son voyage avec Démar, il n'avait pourtant rêvé que de voir la Guilde détruite et les Assassins morts de sa main. Mais dans son imagination, il n'y avait pas cette odeur âcre et insupportable. Il n'y avait pas tout ce sang, ni toutes ces horreurs. Il réalisa en un éclair combien il s'était trompé. Cependant, son erreur n'avait pas été d'être venu jusque-là sans posséder la pleine maîtrise de ses pouvoirs. Elle avait été d'avoir souhaité accomplir un massacre, d'avoir désiré si ardemment la vengeance. Il comprit enfin les paroles d'Ido. Se sentait-il vraiment mieux maintenant que ces hommes étaient morts ? Ces corps déchiquetés apportaient-ils réellement le repos à ses parents ?

Non. La douleur qui lui serrait la gorge depuis le jour où les deux Assassins étaient entrés dans sa maison était toujours là, et aucune de ces victimes n'y changeait rien. Ce n'était pas cela, le chemin qui menait à la paix.

Il se sentit accablé. Il n'avait réussi qu'à compliquer les choses. Non seulement sa blessure ne guérirait jamais, mais il devait aussi maintenant vivre avec le sentiment de culpabilité pour ce qu'il avait fait.

Il trébucha sur le corps de son grand-père. Il gisait les bras en croix, le visage d'une pâleur indescriptible. Pourtant, son expression était celle d'un homme heureux, qui a enfin réalisé son rêve.

« Ma seule famille... » pensa San. Il se rappela les dernières paroles qu'il lui avait entendu prononcer, le jour où ils s'étaient rencontrés à Laodaméa. Il lui avait dit qu'une fois terminée toute cette histoire ils vivraient tous les deux ensemble.

Peut-être aurait-il dû se sentir triste, mais il n'éprouvait rien, sinon

un sourd regret pour ce qui aurait pu arriver et qui n'arriverait jamais par sa faute.

Maintenant, il était vraiment seul.

Il parcourut les ruines, hagard. Les rares survivants erraient comme des démons. Il avait besoin d'air, il avait besoin de sortir.

« Ido. »

C'était lui qu'il voulait voir. S'il partageait ce moment avec lui, il ne serait plus aussi terrible. Lui, il saurait prendre sa douleur sur ses épaules, il trouverait les mots pour rendre supportable le poids terrible qui pesait sur sa poitrine. Son pardon allégerait sa souffrance.

Il monta un escalier et se retrouva dans le temple éventré. La demeure de Thenaar qu'il avait traversée à peine quelques jours plus tôt n'existait plus. L'obscurité de la Terre de la Nuit était émaillée par les flammes, et l'âcre odeur de brûlé le fit tousser. Il marcha le long de la nef, entre des colonnes abattues qui s'élevaient vers le ciel sans plus rien à soutenir. Même la statue de Thenaar avait été détruite : son corps se dressait encore entre les ruines, mais sa tête avait volé en éclats.

« Ido. »

San franchit le portail central qui donnait sur la plaine. Devant lui, le cadavre d'un dragon finissait de se consumer. Les arbres étaient brûlés, et partout gisaient les corps inertes des Assassins, atroce butin de la bataille.

« Ido. »

Un rugissement s'éleva dans l'air épaissi par la fumée. San se précipita vers l'endroit d'où il provenait avec l'espoir que là où était le dragon pouvait être aussi le gnome. Lorsqu'il aperçut la silhouette de l'animal, son cœur bondit dans sa poitrine.

« C'est lui, je l'ai trouvé ! »

Le vieux guerrier était assis le dos appuyé contre le ventre d'Oarf.

— Ido ! cria San en courant.

« Il est fatigué, il se repose », pensa-t-il.

Il s'agenouilla fougueusement devant lui, jeta ses bras autour de son cou.

— Pardonne-moi, Ido, pardonne-moi !

Mais aucune réponse ne lui parvint. Le crépitemment du feu mourant emplissait la plaine, et le vent chassait l'air en paresseuses volutes de fumée.

— Ido...

Il le sut avec le cœur, avant même de voir la large blessure sur son abdomen et de remarquer sa pâleur mortelle. Il se détacha lentement de lui, appuya les mains sur le sol au milieu des cendres. Des cendres, voilà tout ce qui lui restait. Et il avait lui-même allumé le feu qui venait de consumer sa vie.

— Tu m'avais juré que tu reviendrais ! hurla-t-il en tremblant de colère.

Mais il savait que ce n'était pas la faute d'Ido, ni d'aucun de ceux qui étaient venus jusque-là pour lui.

Il hurla à en perdre la voix. Combien de morts à cause d'un instant de folie... Combien de douleur et de sang à cause d'une seule erreur... Il se maudit de toute son âme et souhaita mourir.

Tout à coup, l'immensité de sa solitude se matérialisa devant lui. Et c'était un sentiment dont il ne se séparerait jamais plus. Il devait souffrir pour expier, il le devait à la mémoire d'Ido et de tous ceux qui avaient sacrifié leur vie à cause de son stupide orgueil.

Il tressaillit en sentant quelque chose toucher son épaule. L'espace d'une seconde, il espéra follement que c'était Ido ; peut-être s'était-il trompé, après tout, peut-être tout cela n'était-il qu'un cauchemar... Il se retourna vivement, plein d'espoir, déjà prêt à sourire. Mais il ne trouva devant lui que les deux yeux rouges d'Oarf qui le fixaient.

Le vieux dragon le regardait avec compréhension et sagesse. Il partageait sa douleur, une douleur qu'il avait déjà éprouvée trop de fois dans son existence.

— Je ne veux pas de ta pitié, hoqueta San entre ses sanglots. Je ne la mérite pas.

Oarf continua à le regarder sans broncher. San lut dans son regard une question muette, et finalement, il comprit.

« Pourquoi pas ? Peut-être que c'est la seule chose qu'il me reste à faire. »

En tremblant, il prit le corps d'Ido dans ses bras et l'étendit sur le sol. Il chercha son épée et la vit pointer hors du corps de l'homme qui gisait près de lui. Il l'arracha en tirant de toutes ses forces et la reconnut. C'était l'épée de sa grand-mère. L'épée de cristal noir. Il se tourna vers Oarf et tous ses doutes s'évanouirent.

Il glissa l'arme dans sa ceinture, contempla Ido avec des yeux humides, s'agenouilla devant lui.

— Pardonne-moi. Ça ne sert plus à rien de le dire maintenant, mais j'ai compris.

Il sécha ses larmes du revers de la main et se hissa sur le dos du dragon. Oarf s'abaissa le plus possible pour l'aider. Pendant un instant, il se demanda s'il serait capable de voler. Mais Oarf mit fin à ses doutes. Il déploya ses ailes dans l'air lourd de fumée et rugit avec violence. Ensuite, il s'élança vers le ciel noir, ignorant les blessures qu'il avait reçues pendant le combat, et sa silhouette disparut rapidement dans l'obscurité de la nuit.

Épilogue

Lmiroir était énorme et lourd. Entouré d'un cadre sculpté en or massif. Depuis le premier moment où elle l'avait vu dans sa chambre, Doubhée l'avait détesté.

— C'est un cadeau de noces de ma mère, lui avait expliqué Learco, en croyant le lui rendre plus agréable.

— Tu ne crois pas que c'est de mauvais augure ? avait-elle rétorqué.

Le prince avait haussé les épaules.

— C'est nous qui créons notre destin. Ça, c'est juste un miroir.

Il avait raison, mais elle ne s'était pas habituée à toujours le trouver devant elle, prêt à lui renvoyer éternellement son image. Après la mort de Gornar, elle avait cessé de se regarder dans la glace, à Selva. Elle ne supportait pas d'y voir le reflet de sa culpabilité.

Même si beaucoup de choses avaient changé depuis lors, elle ressentait toujours un sourd malaise au fond de ses entrailles. L'intervention de Nihal et de Theana avait-elle vraiment suffi à lui arracher de la poitrine cette malédiction qui l'avait empoisonnée pendant si longtemps ? Learco le lui disait chaque soir, en l'embrassant sur le front. Elle lui était reconnaissante de sa confiance, qui lui devenait de jour en jour plus indispensable. Mais elle savait aussi qu'on ne pouvait pas effacer le passé ; au mieux, on pouvait espérer le surmonter. Elle redoutait toujours de voir resurgir la Bête. Elle en rêvait continuellement, et avec elle, toutes les personnes qu'elle avait tuées revenaient peupler ses cauchemars. Ce n'est que maintenant que ce monstre était parti qu'elle comprenait sa véritable essence. La Bête représentait tout ce qu'elle n'avait jamais accepté en elle : moitié sentiment de culpabilité, moitié magma obscur ; toutes ces pulsions enfouies qu'elle ne chasserait jamais entièrement de son cœur. C'est pour cette raison que Doubhée ne pouvait pas se regarder dans la glace : elle avait trop peur d'y voir qu'aucune victoire n'était définitive.

— Personne ne se libère jamais vraiment de ce qu'il y a d'obscur en

lui. C'est une lutte éternelle. Mais nous, nous pouvons y arriver parce que nous sommes ensemble, disait Learco en la regardant dans les yeux.

Ils étaient debout devant le miroir, main dans la main. Il n'y avait que près de lui que Doubhée arrivait à faire la paix avec son image. Learco avait le pouvoir de chasser tous ses démons, et quand il était là, la Bête se cachait.

Mais ce matin-là, elle était seule. Elle n'avait pas vu Learco depuis deux jours, et la Bête pouvait se tapir n'importe où.

La femme de chambre avait chassé les ombres en ouvrant les fenêtres. Une splendide journée avait inondé la chambre de lumière, exactement comme le jour où Learco avait été présenté au peuple et que sa mère était restée enfermée dans cette même chambre, les fenêtres closes, la tête sous un oreiller.

Puis deux autres servantes étaient entrées, portant la robe. Neuve. La tradition aurait voulu qu'elle porte celle de la mère du prince, mais Learco et elle l'avaient brûlée ensemble, une des premières nuits qu'ils avaient passées au palais. Dentelles et volants jaunis par le temps avaient flambé rapidement, tandis qu'ils s'embrassaient au milieu des étincelles jetées par les flammes, dans ce même jardin où ils s'étaient retrouvés presque chaque soir pendant un mois.

Les femmes de chambre l'avaient habillée avec calme, arrangeant ses cheveux en un chignon élégant. L'espace d'un instant, Doubhée avait presque regretté la longue queue de cheval qu'elle portait lorsqu'elle n'était qu'une simple voleuse. Elle n'était pas habituée à tous les atours d'une femme de rang.

Elle se laissa entraîner vers le miroir en retenant son souffle, les yeux baissés, comme si elle craignait de briser le rêve. C'était le plus beau jour de sa vie : la Bête allait-elle sortir de sa cachette et lui sauter à la gorge ? Ou attendrait-elle de l'accompagner jusqu'à l'autel avant de la tuer ?

— Allez, Maîtresse, ne soyez pas timide... Vous êtes magnifique ! dit l'une des servantes.

Doubhée eut enfin le courage de lever les yeux.

Une jeune fille, habillée comme la reine qu'elle allait bientôt devenir. Une jeune fille comme tant d'autres, les joues rouges malgré la poudre, l'air troublé, les mains serrées contre son sein. C'était l'image que lui renvoyait le miroir, et pour la première fois elle se trouva belle, vraiment belle. Le vêtement blanc et le diadème qui brillait sur son front l'entouraient de lumière, d'une lumière où il n'y avait pas de place pour la malédiction. C'est seulement à cet instant qu'elle comprit qu'elle ne la reverrait plus. Elle était libre, libre de vivre. Elle rit timidement en portant la main à sa bouche. Il y avait quelque chose d'enfantin dans son rire et cela la surprit. Elle était

redevenue la petite fille de Selva qui attendait impatiemment le premier jour d'été et son cortège de moments fantastiques. C'était comme reprendre le fil d'une discussion interrompue, respirer à nouveau après une longue apnée. À présent qu'elle s'était libérée de tous les poids qui pesaient sur elle, elle se sentait enfin légère. Ou peut-être était-ce simplement parce qu'elle avait trouvé quelqu'un avec qui les partager.

Son rire fut contagieux, et, après un bref instant de désarroi, les servantes se mirent à rire elles aussi. On aurait dit un groupe d'adolescentes qui venaient de s'échanger un secret.

Doubhée lissa sa robe.

— Allons-y, dit-elle en reprenant son sérieux.

Après la défaite de la Guilde, elle avait pensé que le cauchemar était fini. Sans la Bête et avec Learco à ses côtés, tout ne pouvait être que facile. Elle se trompait.

D'abord il y avait eu le deuil et la douleur ; les funérailles solennelles d'Ido et de Sennar, la traque des rares Assassins qui avaient échappé au massacre. Et puis le souvenir de la Bête, le poids de la culpabilité...

Mais le pire avait été la solitude. Theana et Lonerin, eux, avaient leurs occupations. Ils étaient entrés au Conseil et s'étaient jetés corps et âme dans la reconstruction du Monde Émergé. Les hommes de main que Dohor avait placés dans chacune des terres sous son emprise avaient commencé à se battre entre eux pour se partager ce qui restait du rêve du défunt roi. La guerre avait continué à faire rage pendant une année entière, mais Doubhée avait volontairement décidé de rester à l'écart des combats. Elle avait préféré garder secret le rôle qu'elle avait joué dans la destruction de la secte. La rumeur courait que Sennar avait invoqué par sa magie une terrible bête mythologique qui avait renversé le sort de la bataille. Theana et Lonerin avaient protesté, mais Learco, lui, avait de bon gré accepté sa requête.

— Pourquoi ne me demandes-tu pas toi aussi de dire à tout le monde ce que j'ai fait ? s'enquit-elle un soir.

— Parce que je sais que tu n'en es pas fière.

— Et toi, qu'en penses-tu ?

— Je pense que c'est grâce à toi que je suis en vie, et que le Monde Émergé n'existerait plus si tu ne t'étais pas sacrifiée. Mais je comprends aussi l'horreur que ce souvenir provoque en toi.

Le jeune prince avait immédiatement pris les rênes du pouvoir. Il avait fait retirer ses troupes des fronts encore actifs, avait proposé la paix au Conseil des Eaux, puis il avait combattu encore une année pour éteindre les derniers foyers de résistance.

Doubhée avait vécu cette phase de sa vie comme une étrangère. Pourtant, elle était restée à ses côtés. Sitôt après la défaite de la Guilde, elle l'avait suivi partout, dormant dans sa tente quand il était au combat, et vivant avec lui au palais dans les moments d'accalmie, sans se soucier des commérages de la cour.

Elle voyait Learco s'épuiser au service du Monde Émergé, elle le voyait lutter pour rétablir une paix difficile, et plus elle le voyait s'impliquer, plus elle l'aimait. Mais c'était *sa* mission, *sa* façon à lui de se libérer des remords. Elle n'en faisait pas partie, et restait volontairement en retrait.

En attendant, elle ne savait toujours pas quoi faire de sa propre vie. Learco avait son royaume et sa guerre ; et elle ? Elle, elle n'avait que Learco. Certes, elle ne se lassait jamais de le soutenir ni de le reconforter dans ses moments de découragement. Mais sa vie n'était que cela. Elle n'avait rien d'autre.

Theana et Lonerin s'étaient tout de suite installés ensemble, et ils avaient décidé de se marier peu de temps après. Une cérémonie sobre, sous le regard attentif d'une statue de Thenaar que Doubhée avait enfin réussi à regarder sans crainte ni méfiance.

Et puis un jour, Learco l'avait mise au pied du mur.

— Tu sais déjà ce que tu veux faire maintenant ? lui avait-il demandé. Je veux dire, dans ce monde enfin en paix.

Elle avait haussé les épaules.

— Ne me dis pas que tu n'y as pas pensé, parce que je sais que ce n'est pas vrai. Je vois bien que tu es anxieuse et que ça ne va pas.

Doubhée n'avait pas répondu et le prince avait continué :

— Dès que la guerre sera terminée, je demanderai au Conseil des Dignitaires de me couronner roi. Ensuite, je laisserai chaque peuple du Monde Émergé choisir son propre souverain.

— Comme Nammen, avait dit Doubhée avec un sourire.

— Comme Nammen, avait répliqué Learco avec gravité. Et le jour même, je t'épouserai.

Le cœur de Doubhée avait bondi. Elle savait qu'il ne plaisantait pas.

— Je crois que c'est la réponse que tu cherches. Je ne veux pas que tu sois ma concubine, je ne veux pas que les gens parlent de toi derrière ton dos.

Doubhée avait regardé autour d'elle, effrayée.

— Mais nous sommes bien comme ça, non...

— Tu te sens inutile et tu ne trouves pas ta place dans ce nouveau monde. Tu as détruit la Guilde, mais maintenant tu as envie de construire, n'est-ce pas ?

Doubhée avait senti ses yeux se remplir de larmes, et elle n'avait pas eu la force de le nier.

— Voilà la réponse : tu deviens reine, et nous régnons ensemble.

— Je ne peux pas, j'ai été une tueuse.

— Moi aussi j'ai tué, et je continue même à le faire au combat. Tu crois être pire que moi ? lui avait-il dit en prenant ses mains dans les siennes.

Les larmes avaient coulé le long de ses joues.

— Je ne sais même pas quoi faire de moi-même, comment veux-tu que je guide un peuple ?

— Tu crois qu'un peuple a besoin de certitudes ? Tu penses qu'un bon roi est quelqu'un qui n'a jamais de doutes ? Moi, je crois au contraire qu'il n'y a pas de meilleur souverain que celui qui connaît à fond le tourment, et qui sait pardonner, justement parce qu'il a lui-même péché. Un peuple et son roi cherchent ensemble le chemin, ils grandissent l'un près de l'autre. C'est cela dont tu as besoin. Tu m'as sauvé moi, maintenant, il est temps que tu sauves aussi mon peuple.

— Je ne peux pas, insista Doubhée, je ne peux pas.

Des jours de doute et d'anxiété avaient suivi. Learco lui avait tout à coup semblé distant, et elle avait compris que c'était une décision qu'elle devait prendre seule.

Pendant son voyage sur les Terres Inconnues, elle avait appris à avoir confiance, avec Learco elle avait commencé à croire à nouveau en l'avenir, et elle avait désiré en avoir un. Maintenant, elle devait se tenir debout sur ses propres jambes, et décider pour elle-même. Y était-elle prête ?

Parce que devenir reine signifiait ne plus s'appuyer sur personne mais guider les autres, être soi-même le gouvernail du navire. Elle ne serait plus consolée, c'est elle qui devrait consoler ; elle ne serait plus fille, mais mère. Et elle comprit qu'il ne s'agissait pas seulement de son rapport avec le reste du monde ; mais aussi de celui avec Learco.

Le sacrifice qu'elle avait accompli dans la Maison n'était rien d'autre qu'un acte d'amour envers lui. Pour le reste, elle avait conscience de s'être entièrement reposée sur lui. Et n'avait-elle pas fait la même chose avec Sarnek, avec Lonerin ? N'avait-elle pas toujours cherché quelqu'un à qui se raccrocher ? Mais Learco était plus. Learco était un *compagnon*. Avec lui, elle pouvait tout partager. Le moment était venu de donner, et plus seulement de prendre.

Elle alla se recueillir sur la tombe d'Ido : pas d'imposant mausolée, pas de monument ; une simple pierre nue, sur laquelle de mystérieux visiteurs laissaient toujours des fleurs fraîches.

Elle n'avait pas vraiment connu le gnome, mais elle n'arrivait pas à oublier la brève discussion qu'ils avaient eue devant les remparts du palais de Laodaméa. Il avait été le premier à lui faire confiance, et sa mort lui avait laissé un étrange vide dans le cœur.

Elle regarda la tombe en pensant à la question qu'Ido lui avait posée à son retour des Terres Inconnues, quand elle lui avait avoué son intention de tuer Dohor : « Tu as trouvé ce que tu cherchais ? »

Elle ferma les yeux et interrogea son cœur. Elle songea à sa vie, au passé, au présent et au futur. Et elle trouva la réponse.

— Merci, murmura-t-elle en déposant sur la pierre la marguerite qu'elle avait cueillie en chemin.

Puis elle alla affronter en souriant les conséquences de sa décision.

La foule rassemblée dans le jardin applaudit dès que le couple royal fit son apparition à la tribune. Doubhée ne put s'empêcher de penser que c'était exactement là que Dohor avait célébré son triomphe quelque temps plus tôt. Dans son esprit, le meurtre de Néor était un moyen d'écraser tous ses ennemis intérieurs ; au contraire, cela avait été pour lui le début de la fin.

Rayonnante de bonheur, elle regarda Learco en souriant et lui serra la main. Le jeune homme serra la sienne et avança d'un pas. Doubhée resta en arrière, à observer la foule. Son peuple. Désormais, les vies de ces gens dépendaient aussi d'elle. Cette pensée lui donna le frisson. Serait-elle à la hauteur d'une telle responsabilité ? Elle serra plus fort la main de son mari et avança jusqu'à lui, fièrement. Ce matin-là, elle avait choisi Learco, mais en le faisant elle avait aussi accepté l'idée de devenir reine. Elle ne devait plus avoir peur, elle ne devait plus reculer. Elle insuffla de la confiance à son regard. Avant de prendre la parole, Learco lui sourit.

— Je suis heureux que vous soyez tous avec moi en ce moment de joie. Ces derniers mois, nous avons traversé de dures épreuves, mais nous pouvons enfin dire que nous avons gagné. La Guilde a disparu, la paix avec la Terre du Feu est conclue. Une nouvelle ère s'ouvre devant nous, et il est temps d'instaurer un nouveau règne. Qui commence avec une nouvelle reine, ajouta-t-il avec un sourire.

Doubhée sentit avec embarras tous les regards se poser sur elle.

La voix de Learco redevint sérieuse.

— Beaucoup ont cru que je poursuivrais l'objectif de mon père en soumettant ce monde à une union artificielle. Ce n'est pas une idée neuve. D'autres avant lui avaient déjà prétendu que la paix du Monde Émergé passait par l'effacement des différences des multiples peuples qui le constituent. La diversité mène à la division, la coexistence de nombreux royaumes indépendants engendre le chaos, a-t-on coutume de penser. Mieux vaut un seul roi régnant d'une main de fer et au besoin par la terreur, qui fonde ce chœur discordant en une voix unique. Celle du maître.

Un silence embarrassé tomba sur l'auditoire.

— Personnellement, je ne crois pas qu'il en soit ainsi. Nous sommes des hommes, des nymphes, ou des gnomes. Nous vivons dans la nuit éternelle, ou nous naissons et mourons avec l'odeur du sel dans les narines. Je respecte le désir d'indépendance des bâtisseurs de la cité de roche, j'apprécie l'âme indomptable des habitants des Tours-cités. Et c'est pour cette raison que je ne veux pas réduire cette diversité, qui est selon moi notre don le plus précieux, à une stérile et fictive unité. Un grand roi nous a autrefois montré la route, et je veux suivre son exemple.

Learco se tut un instant, et Doubhée l'encouragea par un sourire.

— Que chaque peuple choisisse son souverain et la forme de gouvernement qui lui convient, et que soient rétablis les deux Conseils. À ceux qui diront que ces institutions ont déjà failli dans le passé, je réponds qu'il faut de la vigilance pour préserver la paix. La guerre n'est pas le fruit du hasard. Elle naît lorsque nous cessons de tenir à la paix, d'y tenir *vraiment*. J'ai confiance dans le Monde Émergé, j'ai confiance en ses habitants. Je crois que nous pouvons apprendre de nos erreurs passées, et que nous sommes prêts à nous diriger nous-mêmes. C'est pourquoi je ne garderai pour moi que les biens de mes ancêtres, la Terre du Soleil. C'est pour y régner que vous m'avez vu aujourd'hui recevoir la couronne des mains d'un Conseil que mon peuple a lui-même choisi et élu.

Le silence se fit admiratif, et Doubhée se sentit émue.

— Peut-être n'est-ce que mon propre rêve, reprit Learco. Peut-être cette maturité que je vois dans les peuples du Monde Émergé est-elle encore loin d'être réelle. Mais je sais que tôt ou tard elle le sera. Et même si elle ne devait pas arriver, eh bien, c'est une chose en laquelle cela vaut la peine de croire, une chose pour laquelle je veux me battre. Ce rêve doit être notre raison de vivre et de mourir.

Le jeune roi reprit son souffle.

— Et maintenant, amusez-vous. Un homme qui nous a tous sauvés et dont les paroles survivront à tout jamais a dit un jour que la vie est un cycle, qu'il y a un temps pour la douleur, puis un temps pour la joie, et puis à nouveau un temps pour la souffrance, dans un cercle éternel qui constitue l'essence de toute chose. Eh bien, maintenant, c'est le temps de se réjouir, de savourer ces instants de bonheur, d'en prendre soin, de les faire durer. N'oublions pas la joie de ce jour. Car c'est elle qui nous soutiendra quand il sera à nouveau temps de combattre pour la paix.

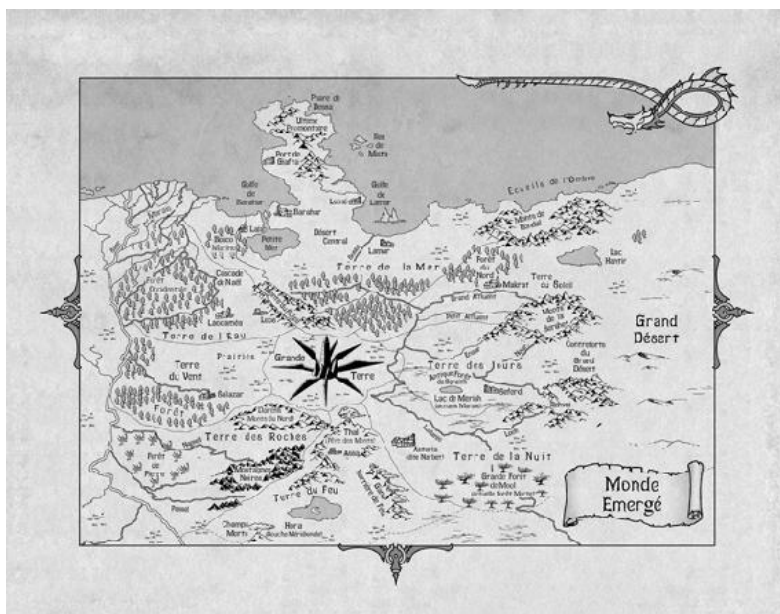
Il leva le bras en signe de salut, et la foule éclata en applaudissements retentissants.

Oubliant l'étiquette, Doubhée lâcha la main de Learco, passa un bras autour de sa taille et se serra contre lui. Combien de temps cette accalmie durerait-elle ? Personne ne pouvait le savoir. Aujourd'hui ces

gens regardaient Learco avec des yeux adoreurs, demain peut-être entendraient-ils à nouveau le sombre appel de la guerre. Ne continuait-elle pas à rêver de la Bête ? Mais une chose était sûre : ils se battraient. Ils ne laisseraient pas leur rêve d'un monde juste être étouffé par la soif de sang.

Learco passa un bras sur son épaule, et elle sut qu'ils y arriveraient. Mille obstacles ne suffiraient pas à les arrêter. Elle était prête à devenir reine.

Carte du Monde Émergé



Personnages

Aïrès : dernière reine de la Terre du Feu avant l'avènement de Dohor.

Aster : aussi appelé le Tyran, l'homme qui avait presque réussi à conquérir tout le Monde Émergé et qui fut tué par Nihal durant la Grande Bataille d'Hiver.

Barahar : cité portuaire de la Terre de la Mer.

Bête : terme par lequel Doubhée désigne la malédiction dont elle est victime, et qui a réveillé en elle un être assoiffé de sang.

Conseil des Eaux : assemblée qui réunit les souverains et les représentants des magiciens et des stratèges de la Terre de la Mer, du Cercle des Bois et du Cercle des Marais. Il combat contre Dohor.

Daphnée : reine du Cercle des Bois.

Démar, Fénula, Tess et Jalo : Assassins envoyés par Yeshol dans le Monde Submergé pour y récupérer San.

Dohor : roi de la Terre du Soleil ; par la guerre, les intrigues et une alliance avec la Guilde des Assassins, il est parvenu à prendre le contrôle plus ou moins direct sur cinq des huit Terres du Monde Émergé.

Doubhée : jeune voleuse qui a suivi l'apprentissage des Assassins de la Guilde.

Enfants de la Mort : nom donné par la Guilde aux enfants qui ont tué par erreur dans leur jeune âge et qui, pour cette raison, sont, selon elle, destinés à servir Thenaar.

Fammins : créatures créées par le Tyran, au moyen de la magie interdite. Après la Grande Bataille d'Hiver, ils se sont installés sur la Terre des Jours.

Folwar : Conseiller de la Terre de la Mer, maître de Lonerin et de Theana.

Forra : demi-frère de Sulana et féroce lieutenant de Dohor.

Gornar : camarade de jeu accidentellement tué par Doubhée.

Grande Bataille d'Hiver : grande bataille durant laquelle l'armée des Terres Libres, menée par Nihal, a réussi à vaincre le Tyran.

Guilde des Assassins : secte qui utilise le meurtre comme une forme de glorification de Thenaar, le dieu sanguinaire adoré par ses adeptes.

Huyé : peuple des Terres Inconnues.

Ido : gnome, ancien maître de Nihal, et longtemps Général Suprême de l'Ordre des Chevaliers du Dragon ; il a rejoint le Conseil des Eaux pour combattre Dohor.

Laodaméa : capitale du Cercle des Bois.

Learco : fils de Dohor.

Lonerin : magicien, élève de Folwar, Conseiller de la Terre de la Mer ; il s'est infiltré dans la Guilde pour connaître ses plans et y a rencontré Doubhée.

Maison : tanière secrète de la Guilde, creusée dans les entrailles de la Terre de la Nuit.

Marva : village du Cercle des Marais.

Molio : marchand d'antiquités de Salazar.

Nihal : demi-elfe qui a vaincu le Tyran durant la Grande Bataille d'Hiver, et compagne de Sennar.

Oarf : dragon de Nihal.

Ondine : vieille amie de Sennar, comtesse de Sakana, dans le Monde Submergé.

Pat : amie d'enfance de Doubhée.

Rekla : Gardienne des Poisons de la Guilde, tuée par Doubhée.

Renni : ami d'enfance de Doubhée, devenu marchand d'esclaves.

Saar : grand fleuve qui sépare le Monde Émergé des Terres Inconnues.

Sakana : comté du Monde Submergé.

Salazar : capitale de la Terre du Vent.

San : fils de Tarik et de Talya, petit-fils de Nihal et de Sennar.

Sarnekk : Maître de Doubhée ; il a fui la Guilde où il était né et où il avait été élevé.

Seferdi : capitale de la Terre des Jours.

Selva : village natal de Doubhée, sur la Terre du Soleil.

Sennar : magicien, ancien Conseiller de la Terre du Vent, compagnon de Nihal.

Sherva : Gardien de la Guilde des Assassins, expert dans le combat au corps à corps.

Soana : ancien Conseiller de la Terre du Vent, compagne d'Ido.

Sulana : reine de la Terre du Soleil, épouse de Dohor.

Talya : femme de Tarik.

Tarik : fils de Nihal et de Sennar.

Terres Inconnues : territoires inexplorés qui s'étendent au-delà du Saar.

Thal : le plus grand volcan de la Terre du Feu.

Theana : magicienne, camarade d'étude de Lonerin.

Thenaar : dieu adoré par la Guilde des Assassins et ancienne divinité elfique connue sous le nom de Shevraar à laquelle était consacrée Nihal.

Tori : herboriste spécialiste des poisons et fournisseur de Doubhée.

Vésa : dragon d'Ido mort au combat.

Volco : intendant de Dohor.

Ydath : riche collectionneur de Barahar.

Yeshol : Gardien Suprême de la Guilde des Assassins, la plus haute autorité de la secte.

Remerciements

Ce dernier tome des Guerres du Monde Émergé sera peut-être le plus aimé de mes livres... ou le plus détesté. Je l'ai écrit dans une période étrange, traversée de grandes exaltations et de moments d'obscurité. J'ai dû lutter pour le finir, pour arracher à chaque jour ces deux ou trois heures à consacrer à mon histoire. Je l'ai écrit partout : dans mon lit, chez moi, et dans tous les trains que je prends presque chaque week-end, et même dans l'avion qui m'emportait, seule pour la première fois, à un entretien de travail.

Par certains aspects, cette trilogie a été une nouvelle aventure : c'est ma première œuvre d'écrivain « professionnel », et elle m'a accompagnée dans une période importante de ma vie. Lorsque j'ai tracé le premier mot de La secte des Assassins, je ne travaillais pas encore comme astrophysicienne et je vivais chez mes parents ; la dernière ligne d'Un nouveau règne, je l'ai tapée du balcon de la maison où je vis désormais avec mon mari.

Ce fut un voyage long et difficile, une nouvelle étape de mon parcours – pas la dernière, j'espère, de ma carrière d'écrivain –, et si j'en suis venue à bout, c'est parce que j'ai eu autour de moi des personnes qui m'en ont donné la force.

Je voudrais d'abord remercier encore une fois mes parents, à qui ce livre est dédié. Ils m'ont appris beaucoup de choses, et ils m'ont toujours encouragée, soutenue, consolée. Notre rapport a bien sûr changé depuis que je suis partie vivre seule, mais l'affection qui nous unit est toujours la même, sinon plus forte.

Je tiens à remercier ensuite Sandrone Dazieri, qui a donné le la à cette aventure dont j'espère ne jamais voir la fin. Merci pour les idées et les conseils toujours précieux, pour les longues discussions et pour la patience avec laquelle il m'a aidée, surtout pendant la dernière période, traversée d'angoisses et de doutes.

Merci également à Fiammetta Giorgi et à Massimo Turchetta ; savoir qu'ils croient en moi et qu'ils sont toujours là est très important dans mon travail.

Merci à Paolo Barbieri et à ses fantastiques illustrations. Chaque fois, je

suis impatiente de voir ce qu'il a bien pu inventer pour la couverture du nouveau livre, et chaque fois je suis toujours aussi admirative. C'est extraordinaire de voir mes personnages représentés sur le papier avec une telle précision, et autant de cœur.

Merci à Andrea Cotti et à Barbara di Micco, qui ont partagé avec moi toute cette aventure. Merci pour votre patience et le superbe travail que vous avez accompli : je me suis vraiment sentie bien avec vous. Il ne nous reste plus qu'à prendre ce fameux apéritif dont nous avons tant rêvé pendant les moments les plus tendus.

Merci à Melissa et aux jeunes de Lands @ Dragons, le forum officiel consacré à mes livres ; leurs observations, leurs témoignages d'affection et leur sympathie m'ont beaucoup aidée dans les moments les plus difficiles. Merci aux participants de mon blog, qui ont dû subir une quantité hallucinante de commentaires toujours plus délirants sur mon travail et sur ma vie. Merci pour leur patience, et pour la finesse de leurs remarques. Nous avons aussi partagé de belles discussions par écran interposé, n'est-ce pas ? Un merci encore à Laura Gargiulo, la webmaster de mon site. Son travail a été un fantastique cadeau. Notre collaboration n'en est encore qu'à ses débuts, mais je suis sûre que nous ferons de grandes choses ensemble.

Merci également à mes amis, qui comme toujours m'ont entourée de leur affection. Je n'en reviens toujours pas d'avoir eu la chance de les rencontrer. S'il m'arrive parfois de me sentir une personne spéciale, c'est grâce à eux.

Merci au groupe Muse pour leur musique ; ce n'est pas un hasard si chacun de mes livres porte en exergue une citation d'un de leurs morceaux. Ils sont le fond sonore de ma vie intérieure, et par conséquent de ces livres. Chaque personnage a une chanson à lui, un air qui me trottait dans la tête pendant que j'écrivais. Puissent-ils ne jamais cesser de m'émouvoir et de m'inspirer.

Merci enfin à Giuliano, mon mari. Je sais qu'il n'est pas facile de vivre à côté d'une personne comme moi, c'est pourquoi je sais aussi que j'ai eu beaucoup de chance de le rencontrer. De lui je peux dire la même chose que ce que Doubhée dit de Learco : sans lui je n'existe pas.

Licia TROISI

L'auteur

À l'âge de sept ans, **Licia Troisi** écrivait déjà des histoires que ses parents compilaient dans un cahier bleu... Plus tard, elle a choisi d'étudier l'astrophysique, ce qui lui a permis de décrocher un poste à l'Observatoire de Rome où elle travaille aujourd'hui. Sa passion pour l'écriture ne l'a cependant jamais quittée : à peine sortie de l'Université, elle s'est lancée dans la rédaction des *Chroniques du Monde Émergé*. La série, publiée par la prestigieuse maison d'édition Mondadori, est déjà un best-seller en Italie.

Tous les livres de Pocket Jeunesse sur
www.pocketjeunesse.fr

Directeur de collection :
Xavier d'Almeida

Titre original : Le Guerre del Mondo Emerso III – Un nuovo regno

© 2007, Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milano

© 2011, éditions Pocket Jeunesse, département d'Univers Poche, pour la traduction française et la présente édition.

Couverture : ©2007 Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milan. Illustration : Paolo Barbieri.

ISBN : 978-2-266-22083-5

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales

Loi n° 49 956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse : août 2011.